This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THÉATRE COMPLET

DE

ALEXANDRE DUMAS

IMPRIMERIE CHAIX (S.-O). — 25310.

THÉATRE COMPLET

DE

ALEX. DUMAS

DEUXIÈME SÉRIE

ANTONY

CHARLES VII CHEZ SES GRANDS VASSAUX

RICHARD DARLINGTON

TERESA. — LE MARI DE LA VEUVE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

Droits de reproduction et de traduction réservés

-16946-

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

ANTONY

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

Porte Saint-Martin. — 3 mai 1831.

« Ils ont dit que Child Harold, c'était moi...
Que m'importe ! »

BYRON.

Voici des vers que j'ai faits il y a deux ans. Si je connaissais une meilleure explication de mon drame, je la donnerais.

A ***

Que de fois tu m'as dit aux heures du délire,
Quand mon front tout à coup devenait soucieux :
« Sur ta bouche pourquoi cet effrayant sourire?
Pourquoi ces larmes dans tes yeux? »

Pourquoi ? C'est que mon cœur, au milieu des délices,
D'un souvenir jaloux constamment oppressé,
Froid au bonheur présent, va chercher ses supplices
Dans l'avenir et le passé !

Jusque dans tes baisers je retrouve des peines.
Tu m'accables d'amour... L'amour, je m'en souviens,
Pour la première fois s'est glissé dans tes veines
Sous d'autres baisers que les miens !

Du feu des voluptés vainement tu m'enivres.
Combien, pour un beau jour, de tristes lendemains !

Ces charmes qu'à mes mains, en palpitant, tu livres,
Palpiteront sous d'autres mains.

Et je ne pourrai pas, dans ma fureur jalouse,
De l'infidélité te réserver le prix;
Quelques mots à l'autel t'ont faite son épouse,
Et te sauvent de mon mépris.

Car ces mots pour toujours ont vendu tes caresses;
L'amour ne les doit plus donner ni recevoir;
L'usage des époux a réglé les tendresses,
Et leurs baisers sont un devoir.

Malheur, malheur à moi que le ciel en ce monde
A jeté comme un hôte à ses lois étranger!
A moi qui ne sais pas, dans ma douleur profonde,
Souffrir longtemps sans me venger!

Malheur! car une voix qui n'a rien de la terre
M'a dit: « Pour ton bonheur, c'est sa mort qu'il te faut! »
Et cette voix m'a fait comprendre le mystère
Et du meurtre et de l'échafaud...

Viens donc, ange du mal dont la voix me convie;
Car il est des instants où, si je te voyais,
Je pourrais, pour son sang, t'abandonner ma vie
Et mon âme... si j'y croyais!

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

ANTONY	M.	BOCAGE.
ADÈLE D'HERVEY	Mme	DORVAL.
EUGÈNE D'HERVILLY, jeune poëte	MM.	CHÉRI.
OLIVIER DELAUNAY, médecin		ÉDOUARD.
LA VICOMTESSE DE LACY	Mme	ZÉLIE PAUL.
LE BARON DE MARSANNE, abonné du *Constitutionnel*.	MM.	MOESSARD.
FRÉDÉRIC DE LUSSAN		MONVAL.
LE COLONEL D'HERVEY		WALTER.
MADAME DE CAMPS	Mlle	MÉLANIE.
CLARA, sœur d'Adèle	Mmes	CAUMONT.
L'HOTESSE d'une petite auberge aux environs de Strasbourg		SIMON.
LOUIS, domestique d'Antony	MM.	HÉRET.
HENRI, domestique chez M. d'Hervey		LAISNÉ.
UN DOMESTIQUE de la vicomtesse de Lacy		BOUQUET.
LA FEMME DE CHAMBRE d'Adèle	Mme	AUBÉ.

ACTE PREMIER

Un salon du faubourg Saint-Honoré.

SCÈNE PREMIÈRE

ADÈLE, CLARA, LA VICOMTESSE DE LACY, debout et prenant congé de ces dames.

LA VICOMTESSE, à Adèle.

Adieu, chère amie! soignez bien votre belle santé; nous avons besoin de vous cet hiver, et, pour cela, il faut être fraîche et gaie, entendez-vous?

ADÈLE.

Soyez tranquille, je ferai de mon mieux pour cela; adieu! Clara, sonne un domestique; qu'il fasse avancer la voiture de madame la vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Entendez-vous bien? la campagne, le lait d'ânesse et l'exercice du cheval, voilà mon ordonnance. — Adieu, Clara.

(Elle sort.)

SCÈNE II

ADÈLE, CLARA, puis UN DOMESTIQUE.

ADÈLE, se resseyant.

Sais-tu pourquoi la vicomtesse ne parle plus que de médecine?

CLARA.

Sais-tu pourquoi, il y a un an, la vicomtesse, ne parlait que de guerre ?

ADÈLE.

Méchante !

CLARA.

Oui, le colonel Armand est parti, il y a un an, pour la guerre d'Alger. M. le docteur Olivier Delaunay a été présenté en son absence à la vicomtesse. La guerre et la médecine se donnent la main. Et tu sais que notre chère vicomtesse est le reflet exact de la personne qui a le bonheur de lui plaire. Dans trois mois, vienne un jeune et bel avocat, et elle donnera des consultations, comme elle traçait des plans de bataille, comme elle vient de te prescrire un régime.

ADÈLE.

Et qui vous a conté tout cela, belle provinciale arrivée depuis quinze jours?

CLARA.

Est-ce que je ne la connaissais pas avant de quitter Paris? Et puis madame de Camps est venue hier pendant que tu n'y étais pas; elle m'a fait la biographie de la vicomtesse.

ADÈLE.

Oh! que je suis aise de ne pas m'être trouvée chez moi ! Cette femme me fait mal avec ses éternelles calomnies.

CLARA, à un Domestique qui entre.

Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE.

Une lettre.

CLARA, la prenant.

Pour moi, ou pour ma sœur?

LE DOMESTIQUE.

Pour madame la baronne.

ADÈLE.

Donne... C'est sans doute de mon mari.

(Le Domestique sort.)

CLARA, remettant la lettre à Adèle.

Ce n'est point son écriture; d'ailleurs, la lettre est timbrée de Paris, et le colonel est à Strasbourg.

ADÈLE, regardant le cachet, puis l'écriture.

Dieu !

CLARA.

Qu'as-tu donc ?

ADÈLE.

J'espérais ne revoir jamais ni ce cachet ni cette écriture.

(Elle s'assied et froisse la lettre entre ses mains.)

CLARA.

Adèle!... calme-toi... Tu es toute tremblante !... Et de qui est donc cette lettre ?

ADÈLE.

Oh ! c'est de lui!... c'est de lui!...

CLARA, cherchant.

De lui ?...

ADÈLE.

Voilà bien sa devise, que j'avais prise aussi pour la mienne... *Adesso e sempre*... « Maintenant et toujours. »

CLARA.

Antony !

ADÈLE.

Oui, Antony de retour ! et qui m'écrit,... qui ose m'écrire!...

CLARA.

Mais c'est à titre d'ancien ami, peut-être?

ADÈLE.

Je ne crois pas à l'amitié qui suit l'amour.

CLARA.

Mais rappelle-toi, Adèle, la manière dont il est parti tout à coup, aussitôt que le colonel d'Hervey te demanda en mariage, lorsqu'il pouvait s'offrir à notre père, qui lui rendait justice... Jeune, paraissant riche,... aimé de toi?... car tu l'aimais !... il pouvait espérer d'obtenir la préférence... Mais point du tout, il part, te demandant quinze jours seulement... Le délai expire... on n'entend plus parler de lui, et trois ans se passent sans qu'on sache en quel lieu de la terre l'a conduit son caractère inquiet et aventureux... Si ce n'est une preuve d'indifférence, c'en est au moins une de légèreté.

ADÈLE.

Antony n'était ni léger ni indifférent... Il m'aimait autant qu'un cœur profond et fier peut aimer ; et, s'il est parti, c'est qu'il y avait sans doute, pour qu'il restât, des obstacles qu'une volonté humaine ne pouvait surmonter... Oh ! si tu l'avais suivi comme moi au milieu du monde, où il semblait étranger, parce qu'il lui était supérieur; si tu l'avais vu triste et sévère au milieu de ces jeunes fous, élégants et nuls;... si, au milieu de ces regards qui, le soir, nous entourent,

joyeux et petillants,... tu avais vu ses yeux constamment arrêtés sur toi, fixes et sombres, tu aurais deviné que l'amour qu'ils exprimaient ne se laissait pas abattre par quelques difficultés... Et, lorsqu'il serait parti, tu te serais dit la première: « C'est qu'il était impossible qu'il restât. »

CLARA.

Mais peut-être que cet amour, après trois ans d'absence...

ADÈLE.

Regarde comme sa main tremblait en écrivant cette adresse.

CLARA.

Oh! moi, je suis sûre que nous n'allons retrouver qu'un ami bien dévoué, bien sincère...

ADÈLE.

Eh bien, ouvre donc cette lettre, alors!... car, moi,... je ne l'ose pas...

CLARA, lisant.

« Madame... » Tu vois: *madame...*

ADÈLE, vivement.

Il n'a jamais eu le droit de me donner un autre nom.

CLARA, lisant.

« Madame, sera-t-il permis à un ancien ami, dont vous avez peut-être oublié jusqu'au nom, de déposer à vos pieds ses hommages respectueux? De retour à Paris, et devant repartir bientôt, souffrez qu'usant des droits d'une ancienne connaissance, il se présente chez vous ce matin.

» Daignez, etc.

» ANTONY. »

ADÈLE.

Ce matin!... Il est onze heures... Il va venir...

CLARA.

Eh bien, je ne vois là qu'une lettre très-froide, très-mesurée...

ADÈLE.

Et cette devise?...

CLARA.

C'était la sienne avant qu'il te connût, peut-être; il l'a conservée... Mais sais-tu qu'il y a vraiment de l'amour-propre... car qui te dit qu'il t'aime encore?

ADÈLE, mettant la main sur son cœur.

Je le sens là...

CLARA.

Il annonce son départ...

ADÈLE.

Si nous nous revoyons, il restera... Écoute: je ne veux pas le revoir, je ne le veux pas... Ce n'est point à toi, Clara, ma sœur, mon amie... à toi qui sais que je l'ai aimé... que j'essayerai de cacher un seul sentiment de mon cœur... Oh ! non, je crois bien que je ne l'aime plus... D'Hervey est si bon, si digne d'être aimé, que je n'ai conservé aucun regret d'un autre temps... Mais il ne faut pas que je revoie Antony... Si je le revois, s'il me parle, s'il me regarde... Oh ! c'est qu'il y a dans ses yeux une fascination, dans sa voix un charme... Oh! non, non. — Tu allais sortir, c'est moi qui sortirai. Tu le recevras, toi, Clara ; tu lui diras que j'ai conservé pour lui tous les sentiments d'une amie;... que, si le colonel d'Hervey était ici, il se ferait, comme moi, un vrai plaisir de le recevoir ; mais qu'en l'absence de mon mari,... pour moi, ou plutôt pour le monde, je le supplie de ne pas essayer de me revoir... Qu'il parte!... et tout ce qu'une amie peut faire de vœux accompagnera son départ... Qu'il parte ! ou, s'il reste, c'est moi qui partirai... Montre-lui ma fille ; dis-lui que je l'aime passionnément, que cette enfant est ma joie, mon bonheur, ma vie. Il te demandera si parfois j'ai parlé de lui avec toi...

CLARA.

Je lui dirai la vérité... Jamais.

ADÈLE.

Au contraire, dis-lui : « Oui quelquefois... » Si tu lui disais non, il croirait que je l'aime encore, et que je crains jusqu'à son souvenir.

CLARA.

Sois tranquille!... tu sais comme il m'écoutait. Je te promets d'obtenir de lui qu'il parte sans te revoir.

LE DOMESTIQUE, à Clara.

La voiture de madame est prête.

ADÈLE.

C'est bien. Adieu, Clara... Cependant sois bonne avec Antony ; adoucis, par des paroles d'amitié, ce qu'il y a d'amer dans ce que j'exige de lui... et, s'il a pleuré, ne me le dis pas à mon retour... Adieu...

CLARA.

Tu te trompes, ce chapeau est le mien.

ADÈLE.

C'est juste ! N'oublie rien de ce que je t'ai dit.

(Elle sort.)

CLARA.

Oh ! non. (A elle-même.) Pauvre Adèle ! je savais bien qu'elle n'était pas heureuse. Mais n'est-ce pas à tort que cette lettre l'inquiète? Enfin, mieux vaut qu'elle l'évite. (Elle va au balcon et parle à sa sœur.) Prends bien garde, Adèle ! ces chevaux m'épouvantent... A quelle heure rentreras-tu ?

ADÈLE, de la rue.

Mais peut-être pas avant le soir.

CLARA.

Bien; adieu ! (Appelant un Domestique.) Henri, défendez la porte pour tout le monde, excepté pour un étranger, M. Antony; allez... (Le Domestique sort.) Quel est ce bruit ?

VOIX, dans la rue.

Arrêtez ! arrêtez !

CLARA, allant à la fenêtre.

La voiture... Ma sœur!... mon Dieu!... Oh ! oui, arrêtez, arrêtez ! Ah ! je n'y vois plus... Au nom du ciel, arrêtez ! c'est ma sœur, ma sœur ! (Bruit et cris dans la rue. Clara jette un cri et vient retomber sur un fauteuil.) Oh ! grâce, grâce, mon Dieu !

LE DOMESTIQUE, rentrant.

Madame, ne craignez rien, les chevaux sont arrêtés; un jeune homme s'est jeté au-devant d'eux... Il n'y a plus de danger.

CLARA.

Oh ! merci, mon Dieu !

(Bruit dans la rue.)

PLUSIEURS VOIX.

Il est tué... Non !... Si... Blessé !... Où le transporter ?

ADÈLE, dans la rue.

Chez moi ! chez moi !

CLARA.

C'est la voix de ma sœur !... Il ne lui est rien arrivé ?... Mon Dieu !... mes genoux tremblent, je ne puis marcher... Adèle !...

(Elle va pour sortir.)

UN DOMESTIQUE.

Qu'y a-t-il, madame ?

CLARA.

C'est ma sœur, ma sœur! une voiture! — Ah! c'est toi!

ADÈLE, entrant pâle.

Clara!... ma sœur!... sois tranquille, je ne suis pas blessée. (Au Domestique.) Courez chercher un médecin... M. Olivier Delaunay, c'est le plus voisin... Ou plutôt, passez d'abord chez la vicomtesse de Lacy, il y sera peut-être... Faites déposer le blessé en bas, dans le vestibule; allez. (Le Domestique sort.) Clara! Clara!... sais-tu que c'est lui... lui... Antony!

CLARA.

Antony!... Dieu!...

ADÈLE.

Et quel autre que lui aurait osé se jeter au-devant de deux chevaux emportés?

CLARA.

Et comment?

ADÈLE.

Ne comprends-tu pas? Il venait ici, le malheureux! il aura eu le front brisé.

CLARA.

Mais es-tu sûr que ce soit lui?

ADÈLE.

Oh! si j'en suis sûr! Et n'ai-je pas eu le temps de le voir tandis qu'ils l'entraînaient? n'ai-je pas eu le temps de le reconnaître tandis qu'ils le foulaient aux pieds?

CLARA.

Oh!...

ADÈLE.

Écoute: va près de lui, ou plutôt, envoie quelqu'un; et, si tu doutes encore, dis qu'on m'apporte les papiers qu'il a sur lui, afin que je sache qui il est; car il est évanoui, vois-tu, évanoui, peut-être mort! Mais va donc! va donc! et fais-moi donner de ses nouvelles. (Clara sort.)

SCÈNE III

ADÈLE, puis UN DOMESTIQUE.

ADÈLE.

De ses nouvelles! oh! c'est moi qui devrais en aller chercher!... c'est moi qui devrais être là pour lire dans les yeux

du médecin sa mort ou sa vie ? Son cœur devrait recommencer à battre sous ma main, mes yeux devraient être les premiers qu'il rencontrât. N'est-ce pas pour moi ?... n'est-ce pas en me sauvant la vie?... Oh ! mon Dieu !... il y aurait là des étrangers, des indifférents, des gens au cœur froid qui épieraient ! Oh ! mon Dieu ! ne viendra-t-on pas me dire s'il est mort ou vivant. (A un Domestique qui entre.) Eh bien?

LE DOMESTIQUE, lui remettant un portefeuille et un petit poignard.

Pour madame.

ADÈLE.

Donnez. Comment va-t-il ? a-t-il ouvert les yeux ?

LE DOMESTIQUE.

Pas encore ; mais M. Delaunay vient d'arriver, il est près de lui.

ADÈLE.

Bien. Vous lui direz de monter, que je sache de lui-même... Allez.

SCÈNE IV

ADÈLE, seule.

Si pourtant je m'étais trompée, si ce n'était pas lui... (Ouvrant le portefeuille.) Dieu ! que j'ai bien fait !... mon portrait ! Si un autre que moi avait ouvert ce portefeuille !... Mon portrait qu'il a fait de souvenir... Pauvre Antony, je ne suis plus si jolie que cela, va !... Dans ta pensée, j'étais belle,... j'étais heureuse;... tu me retrouveras bien changée... J'ai tant souffert ! (Continuant ses recherches.) Une lettre de moi !... la seule que je lui aie écrite. (Lisant.) Je lui disais que je l'aimais... Le malheureux !... l'imprudent !... Si je la reprenais?... C'est le seul témoignage... Il n'a qu'elle; sans doute il l'a relue mille fois ;... c'est son bien, sa consolation... Et je la lui ravirais ! et quand, les yeux à peine rouverts,... mourant pour moi,... il portera la main à sa poitrine,... ce ne sera pas sa blessure qu'il cherchera, ce sera cette lettre : il ne la trouvera plus !... et c'est moi qui la lui aurai soustraite ! Oh ! ce serait affreux !... qu'il la garde... D'ailleurs, n'ai-je pas gardé les siennes, moi ?... Son poignard, que je m'effrayais de lui voir porter toujours,... j'ignorais que ce fût son pommeau qui lui servît de cachet et de devise... Je le reconnais bien à ces idées d'a-

mour et de mort constamment mêlées... Antony !.., Je n'y puis résister,... il faut que j'aille,... que je voie moi-même... Ah ! monsieur Olivier, venez, venez ! Eh bien ?

SCÈNE V

ADÈLE, OLIVIER.

OLIVIER.

Rassurez-vous, madame : l'accident, quoique grave, n'est point dangereux.

ADÈLE.

Dites-vous vrai ?

OLIVIER.

Je réponds du blessé... Vous en rapportez-vous à ma parole ?... Mais vous-même, la frayeur, le saisissement...

ADÈLE.

Est-il revenu à lui ?

OLIVIER.

Pas encore. Mais votre pâleur ?...

ADÈLE.

Pourquoi donc l'avez-vous quitté ?...

OLIVIER.

Un de mes amis est près de lui... On m'a dit que vous désiriez avoir des nouvelles sûres... Puis j'ai pensé que vous aviez peut-être besoin...

ADÈLE.

Moi ?... moi ?... Il s'agit bien de moi !.,. Mais qu'a-t-il enfin ?... Qu'avez-vous fait ?

OLIVIER.

Les termes scientifiques vous effrayeront peut-être !

ADÈLE.

Oh ! non, non, pourvu que je sache... Vous comprenez, il m'a sauvé la vie... C'est tout simple...

OLIVIER, avec quelque étonnement.

Oui, sans doute, madame... Eh bien, le timon, en l'atteignant, a causé une forte contusion au côté droit de la poitrine. La violence du coup a amené l'évanouissement ; j'ai opéré à l'instant une saignée abondante;... et maintenant, du repos et de la tranquillité feront le reste... Mais il ne pouvait

rester dans le vestibule, entouré de domestiques, de curieux; j'ai donné, en votre nom, l'ordre qu'on le transportât ici.

ADÈLE.

Ici !... Était-il donc trop faible pour être conduit chez lui ?...

OLIVIER.

Il n'y aurait eu à cela aucun inconvénient, à moins que l'appareil ne se dérangeât; mais j'ai pensé qu'une reconnaissance, que vous paraissez si bien sentir, avait besoin de lui être exprimée...

ADÈLE.

Oui, certes. (Bas.) Et s'il allait parler, si mon nom prononcé par lui... (Haut.) Oui, oui, sans doute, vous avez bien fait... Mais il faut qu'il soit seul, n'est-ce pas?... tout à fait seul quand il rouvrira les yeux... Vous-même passerez dans une autre chambre, car la vue d'un étranger...

OLIVIER.

Cependant...

ADÈLE.

Ah ! vous avez dit que la moindre émotion lui serait funeste... Vous l'avez dit, ou, du moins, je le crois, n'est-ce pas ?

OLIVIER, la regardant.

Oui, madame,... je l'ai dit,... c'est nécessaire... Mais cette précaution n'est pas pour moi... pour moi, médecin.

ADÈLE.

Le voilà... Écoutez, je vous prie... Dites qu'il a besoin d'être seul;... que c'est vous qui ordonnez que personne ne reste près de lui. (Clara entre avec des Domestiques portant Antony.) Déposez-le sur ce sofa... Clara, M. Olivier dit qu'il faut laisser le malade seul... que nous devons sortir tous... Vous voyez, docteur, que je donne l'exemple... Clara, tu tiendras compagnie à M. Olivier; moi, je vais donner quelques ordres...

(Adèle sort.)

OLIVIER, à Clara.

Pardon, je m'assurais... Le pouls recommence à battre... Me voici.

(Ils sortent. Antony reste seul un instant; puis une petite porte se rouvre, et Adèle entre avec précaution.)

SCÈNE VI

ANTONY, ADÈLE.

ADÈLE.

Il est seul enfin!...Antony!...Voilà donc comme je devais le revoir... pâle, mourant... La dernière fois que je le vis... il était aussi près de moi plein d'existence, calculant pour tous deux un même avenir... « Quinze jours d'absence, disait-il, et une réunion éternelle!... » Et, en partant, il pressait ma main sur son cœur. « Vois comme il bat, disait-il; eh bien, c'est de joie, c'est d'espérance. » Il part, et trois ans, minute par minute, jour par jour, s'écoulent lentement, séparés... Il est là près de moi... comme il y était alors;...c'est bien lui,... c'est bien moi;... rien n'est changé en apparence; seulement, son cœur bat à peine, et notre amour est un crime, Antony!...

(Elle cache sa tête entre ses mains. Antony rouvre les yeux, voit une femme, la regarde fixement et rassemble ses idées.)

ANTONY.

Adèle?...

ADÈLE, laissant tomber ses mains.

Ah!

ANTONY.

Adèle!

(Il fait un mouvement pour se lever.)

ADÈLE.

Oh! restez, restez... Vous êtes blessé, et le moindre mouvement, la moindre tentative...

ANTONY.

Ah! oui, je le sens; en revenant à moi, en vous retrouvant près de moi, j'ai cru vous avoir quittée hier, et vous revoir aujourd'hui. Qu'ai-je donc fait des trois ans qui se sont passés? Trois ans, et pas un souvenir!

ADÈLE.

Oh! ne parlez pas.

ANTONY.

Je me rappelle maintenant: je vous ai revue pâle, effrayée... J'ai entendu vos cris, une voiture, des chevaux... Je me suis jeté au devant... Puis tout a disparu dans un nuage de sang, et j'ai espéré être tué...

ADÈLE.

Vous n'êtes que peu dangereusement blessé, monsieur, et bientôt, j'espère...

ANTONY.

Monsieur!... Oh! malheur à moi, car ma mémoire revient... *Monsieur!...* Eh bien, moi aussi, je dirai *madame;* je désapprendrai le nom d'Adèle pour celui de d'Hervey... Madame d'Hervey! et que le malheur d'une vie tout entière soit dans ces deux mots!...

ADÈLE.

Vous avez besoin de soins, Antony, et je vais appeler.

ANTONY.

Antony, c'est mon nom, à moi,... toujours le même... Mille souvenirs de bonheur sont dans ce nom... Mais madame d'Hervey!...

ADÈLE.

Antony!

ANTONY.

Oh! redis mon nom ainsi, encore!... et j'oublierai tout... Oh! ne t'éloigne pas, mon Dieu!... reviens, reviens, que je te revoie... Je ne vous tutoierai plus, je vous appellerai madame... Venez, venez, je vous supplie! Oui, c'est bien vous, toujours belle,... calme,... comme si, pour vous seule, la vie n'avait pas de souvenirs amers... Vous êtes donc heureuse, madame?...

ADÈLE.

Oui, heureuse...

ANTONY.

Moi aussi, Adèle, je suis heureux!...

ADÈLE.

Vous?...

ANTONY.

Pourquoi pas?.... Douter, voilà le malheur; mais, lorsqu'on n'a plus rien à espérer ou à craindre de la vie, que notre jugement est prononcé ici-bas comme celui d'un damné,... le cœur cesse de saigner: il s'engourdit dans sa douleur;... et le désespoir a aussi son calme, qui, vu par les gens heureux, ressemble au bonheur... Et puis, malheur, bonheur, désespoir, ne sont-ce pas de vains mots, un assemblage de lettres qui représente une idée dans notre imagination, et pas ailleurs;... que le temps détruit et recompose pour en former

d'autres... Qui donc, en me regardant, en me voyant vous sourire comme je vous souris en ce moment, oserait dire: « Antony n'est pas heureux!... »

ADÈLE.

Laissez-moi...

ANTONY, poursuivant son idée.

Car voilà les hommes... Que j'aille au milieu d'eux, qu'écrasé de douleurs, je tombe sur une place publique, que je découvre à leurs yeux béants et avides la blessure de ma poitrine et les cicatrices de mon bras, ils diront: « Oh! le malheureux, il souffre! » car, là, pour leurs yeux vulgaires, tout sera visible, sang et blessures... Et ils s'approcheront;... et, par pitié pour une souffrance qui demain peut être la leur, ils me secourront... Mais que, trahi dans mes espérances les plus divines,... blasphémant Dieu, l'âme déchirée et le cœur saignant, j'aille me rouler au milieu de leur foule, en leur disant: « Oh! mes amis, pitié pour moi, pitié! je souffre bien!... je suis bien malheureux!... » ils diront: « C'est un fou, un insensé! » et ils passeront en riant...

ADÈLE, essayant de dégager sa main.

Permettez...

ANTONY.

Et c'est pour cela que Dieu a voulu que l'homme ne pût pas cacher le sang de son corps sous ses vêtements, mais a permis qu'il cachât les blessures de son âme sous un sourire. (Lui écartant les mains.) Regarde-moi en face, Adèle... Nous sommes heureux, n'est-ce pas?

ADÈLE.

Oh! calmez-vous; agité comme vous l'êtes, comment vous transporter chez vous?

ANTONY.

Chez moi, me transporter?... Vous allez donc...? Ah! oui, je comprends...

ADÈLE.

Vous ne pouvez rester ici dès lors que votre état n'offre plus aucune inquiétude; tous mes amis qui vous connaissent savent que vous m'avez aimée;... et pour moi-même...

ANTONY.

Oh! dites pour le monde,... madame!... Il faudrait donc que je fusse mourant pour que je restasse ici... Ce serait dans les

convulsions de l'agonie seulement que ma main pourrait serrer la vôtre. Ah ! mon Dieu ! Adèle, Adèle!

ADÈLE.

Oh! non ; si le moindre danger existait, si le médecin n'avait pas répondu de vous, oui, je risquerais ma réputation, qui n'est plus à moi, pour vous garder... J'aurais une excuse aux yeux de ce monde... Mais...

ANTONY, déchirant l'appareil de sa blessure et de sa saignée.

Une excuse, ne faut-il que cela?

ADÈLE.

Dieu! oh! le malheureux! il a déchiré l'appareil... Du sang! mon Dieu! du sang! (Elle sonne.) Au secours !... Ce sang ne s'arrêtera-t-il pas?... Il pâlit!...ses yeux se ferment...

ANTONY, retombant presque évanoui sur le sofa.

Et maintenant, je resterai, n'est-ce pas?...

ACTE DEUXIÈME

Même appartement qu'au premier acte.

—

SCÈNE PREMIÈRE

ADÈLE, la tête appuyée sur ses deux mains ; CLARA, entrant.

CLARA.

Adèle !...

ADÈLE.

Eh bien?

CLARA.

Je quitte Antony.

ADÈLE.

Antony ! toujours Antony !... Eh bien, que me veut-il ?

CLARA.

Il va s'en aller aujourd'hui.

ADÈLE.

Il est tout à fait rétabli ?

CLARA.

Oui; mais il est si triste...

ADÈLE.

Mon Dieu!

CLARA.

Tu as été bien cruelle envers lui. Depuis cinq jours qu'il t'a sauvée, à peine si tu l'as revu, et toujours devant M. Olivier... Tu as peut-être raison. Oui, c'est un devoir que t'imposent les titres d'épouse et de mère... Mais, Adèle, ce malheureux souffre tant!... il a droit de se plaindre. Un étranger eût obtenu de toi plus d'égards, plus de soins... Ne crains-tu pas que tant de réserve ne lui fasse soupçonner que c'est pour toi-même que tu crains de le revoir?

ADÈLE.

Le revoir! oh! mon Dieu! où est donc la nécessité de le revoir? Oh! vous me perdrez tous deux; et alors, toi aussi, tu me diras comme les autres: « Pourquoi l'as-tu revu?... » Clara, toi qui es heureuse près d'un mari qui t'aime et que tu as épousé d'amour, toi qui craignais de le quitter quinze jours pour les venir passer près de moi, je conçois que mes craintes te paraissent exagérées... Mais moi, seule avec ma fille, isolée avec mes souvenirs, parmi lesquels il en est un qui me poursuit comme un spectre... Oh! tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir aimé et de n'être pas à l'homme qu'on aimait!... Je le retrouve partout au milieu du monde... Je le vois là, triste, pâle, regardant le bal. Je fuis cette vision, et j'entends à mon oreille une voix qui bourdonne... C'est la sienne. Je rentre, et, jusqu'auprès du berceau de ma fille... mon cœur bondit et se serre... et je tremble de me retourner et de le voir... Cependant, oui, en face de Dieu, je n'ai à me reprocher que ce souvenir... Eh bien, il y a quelques jours encore, voilà ce qu'était ma vie... Je le redoutais absent; maintenant qu'il est là, que ce ne sera plus une vision, que ce sera bien lui que je verrai, que ce sera sa voix que j'entendrai... Oh! Clara, sauve-moi! dans tes bras, il n'osera pas me prendre... S'il est permis à notre mauvais ange de se rendre visible, Antony est le mien.

CLARA.

Écoute, et toutes tes craintes cesseront bientôt. Il quitte Paris; seulement, je te le répète, il veut te revoir auparavant,

te confier un secret duquel dépend son repos, son honneur... Puis il s'éloignera pour toujours, il l'a juré sur sa parole...

ADÈLE.

Eh bien, non ! non ! ce n'est pas lui qui doit partir, c'est moi... Ma place, à moi, est près de mon mari : c'est lui qui est mon défenseur et mon maître ;... il me protégera, même contre moi ; j'irai me jeter à ses pieds, dans ses bras... Je lui dirai : « Un homme m'a aimée avant que je fusse à toi;...il me poursuit... Je ne m'appartiens plus, je suis ton bien, je ne suis qu'une femme ; peut-être seule n'aurais-je pas eu de force contre la séduction... Me voilà, ami, défends-moi ! défends-moi ! »

CLARA.

Adèle, réfléchis. Que dira ton mari ? comprendra-t-il ces craintes exagérées?... Que risques-tu de rester encore quelque temps?... Eh bien, alors...

ADÈLE.

Et, si alors le courage de partir me manque ; si, quand j'appellerai la force à mon aide, je ne trouve plus dans mon cœur que de l'amour,... la passion et ses sophismes éteindront un reste de raison, et puis... Oh ! non, ma résolution est prise ; c'est la seule qui puisse me sauver... Clara, prépare tout pour ce départ.

CLARA.

Eh bien, laisse-moi t'accompagner ; je ne veux pas que tu partes seule.

ADÈLE.

Non, non, je te laisse ma fille ; la route est longue et fatigante : je ne dois pas exposer cette enfant ; reste près d'elle. Il est neuf heures et demie : qu'à onze heures ma voiture soit prête ; surtout le plus grand secret... Oui, je le recevrai, maintenant, je ne le crains plus... Ma sœur, mon amie, je me confie à toi ; tu auras aidé à me sauver... Oh ! dis-moi donc que j'ai raison.

CLARA.

Je ferai ce que tu voudras.

ADÈLE.

Bien... Laisse-moi seule à présent... Rentre à onze heures... Je saurai, en te voyant, que tout est prêt, et tu n'auras besoin de me rien dire : pas un signe, pas un mot qui puisse lui faire soupçonner... Oh ! tu ne le connais pas !

CLARA.

Tout sera prêt.

ADÈLE.

A onze heures ?

CLARA.

A onze heures.

ADÈLE.

Je ne te demande plus maintenant que le temps d'écrire quelques lignes.

SCÈNE II

ADÈLE, seule, écrivant.

« Monsieur, l'opiniâtreté que vous mettez à me poursuivre, quand tout me fait un devoir de vous éviter, me force à quitter Paris... Je m'éloigne, emportant pour vous les seuls sentiments que le temps et l'absence ne peuvent altérer, ceux d'une véritable amitié.

» ADÈLE D'HERVEY. »

Oh ! mon Dieu ! que ce soit le dernier sacrifice ; j'ai encore assez de force... mais qui sait?...

UN DOMESTIQUE.

M. Antony.

ADÈLE, cachetant la lettre.

Un instant... Bien ! faites entrer...

SCÈNE III

ADÈLE, ANTONY.

ADÈLE.

Vous avez désiré me voir avant de vous éloigner ; malgré le besoin que j'éprouvais de vous exprimer ma reconnaissance, j'ai hésité quelque temps à recevoir M. Antony... Vous avez insisté, et je n'ai pas cru devoir refuser une si légère faveur à l'homme sans lequel je n'aurais jamais revu peut-être ni ma fille ni mon mari.

ANTONY.

Oui, madame, je sais que c'est pour eux seuls que je vous ai conservée... Quant à cette reconnaissance que vous éprouvez,

dites-vous, le besoin de m'exprimer, ce que j'ai fait en mérite-t-il la peine? Un autre, le premier venu, l'eût fait à ma place... Et, s'il ne s'était rencontré personne sur votre route, le cocher eût arrêté les chevaux, ou ils se seraient calmés d'eux-mêmes... Le timon eût donné dans un mur tout aussi bien que dans ma poitrine, et le même effet était produit... Qu'importent donc les causes!... c'est le hasard, le hasard seul dont vous devez vous plaindre, et qu'il faut que je remercie.

ADÈLE.

Le hasard!... Et pourquoi m'ôter le seul sentiment que je puisse avoir pour vous? Est-ce généreux?... Je vous le demande!

ANTONY.

Ah! c'est que le hasard semble, jusqu'à présent, avoir seul régi ma destinée... Si vous saviez combien les événements les plus importants de ma vie ont eu des causes futiles!... Un jeune homme, que je n'ai pas revu deux fois depuis, peut-être, me conduisit chez votre père... J'y allai, je ne sais pourquoi, comme on va partout. Ce jeune homme, je l'avais rencontré au bois de Boulogne; nous nous croisions sans nous parler; un ami commun passe et nous fait faire connaissance. Eh bien, cet ami pouvait ne point passer, ou mon cheval prendre une autre allée, et je ne le rencontrais pas, il ne me conduisait pas chez votre père, les événements qui depuis trois ans ont tourmenté ma vie faisaient place à d'autres; je ne venais pas, il y a cinq jours, pour vous voir, je n'arrêtais pas vos chevaux, et, dans ce moment, ne m'ayant jamais connu, vous ne seriez pas obligée d'avoir pour moi un seul sentiment, celui de la reconnaissance. Si vous ne la nommez pas hasard, comment donc appellerez-vous cette suite d'infiment petits événements qui, réunis, composent une vie de douleur ou de joie, et qui, isolés, ne valent ni une larme ni un sourire?

ADÈLE.

Mais n'admettez-vous pas, Antony, qu'il existe des prévisions de l'âme, des pressentiments?

ANTONY.

Des pressentiments!... Et ne vous est-il jamais arrivé d'apprendre tout à coup la mort d'une personne aimée, et de vous dire: « Que faisais-je au moment où cette partie de mon âme

est morte ?... Ah ! je m'habillais pour un bal, ou je riais au milieu d'une fête. »

ADÈLE.

Oui, c'est affreux à penser... Aussi l'homme n'a-t-il pas eu le sentiment de cette faiblesse, lorsqu'en prenant congé d'un ami, il créa pour la première fois le mot *adieu*. N'a-t-il pas voulu dire à la personne aimée : « Je ne suis plus là pour veiller sur toi ; mais je te recommande à Dieu, qui veille sur tous! » Voilà ce que j'éprouve chaque fois que je prononce ce mot en me séparant d'un ami ; voilà les mille pensées qu'il éveille en moi. Direz-vous aussi qu'il a été créé par le hasard ?

ANTONY.

Eh bien, puisqu'un mot, un seul mot éveille en vous tant de pensées différentes,...lorsque vous entendiez autrefois prononcer le nom d'Antony... mon nom... au milieu des noms nobles, distingués, connus, ce nom isolé d'Antony n'éveillait-il pas pour celui qui le portait une idée d'isolement? ne vous êtes-vous point dit quelquefois que ce ne pouvait être le nom de mon père, celui de ma famille? n'avez-vous pas désiré savoir quelle était ma famille, quel était mon père ?

ADÈLE.

Jamais... Je croyais votre père mort pendant votre enfance, et je vous plaignais. Je n'avais connu de votre famille que vous ; toute votre famille pour moi était donc en vous... Vous étiez là... Je vous appelais Antony, vous me répondiez ; qu'avais-je besoin de vous chercher d'autres noms?

ANTONY.

Et, lorsqu'en jetant les yeux sur la société, vous voyez chaque homme s'appuyer, pour vivre, sur une industrie quelconque, et donner pour avoir le droit de recevoir, vous êtes-vous demandé pourquoi, seul, au milieu de tous, je n'avais ni rang qui me dispensât d'un état, ni état qui me dispensât d'un rang?

ADÈLE.

Jamais... Vous me paraissiez né pour tous les rangs, appelé à remplir tous les états ; je n'osais rien spécialiser à l'homme qui me paraissait capable de parvenir à tout.

ANTONY.

Eh bien, madame, le hasard, avant ma naissance, avant que je pusse rien pour ou contre moi, avait détruit la possibilité que

cela fût; et, depuis le jour où je me suis connu, tout ce qui eût été pour un autre positif et réalité n'a été pour moi que rêve et déception. N'ayant point un monde à moi, j'ai été obligé de m'en créer un; il me faut, à moi, d'autres douleurs, d'autres plaisirs, et peut-être d'autres crimes!

ADÈLE.

Et pourquoi donc? pourquoi cela?

ANTONY.

Pourquoi cela!... vous voulez le savoir?... Et si ensuite, comme les autres, vous alliez... Oh! non, non! vous êtes bonne... Adèle, oh!

ADÈLE.

On sonne... Silence!... une visite...Ne vous en allez pas; demain, peut-être, il serait trop tard...

ANTONY.

Oh! malédiction sur le monde qui vient me chercher jusqu'ici!...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Madame la vicomtesse de Lacy... M. Olivier Delaunay...

ADÈLE.

Oh! calmez-vous par grâce!... qu'ils ne s'aperçoivent de rien.

ANTONY.

Me calmer?... Je suis calme... Ah! c'est la vicomtesse et le docteur... Eh! de quoi voulez-vous que je leur parle? des modes nouvelles? de la pièce qui fait fureur? Eh bien, mais tout cela m'intéresse beaucoup.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA VICOMTESSE DE LACY, OLIVIER.

LA VICOMTESSE.

Bonjour, chère amie... J'apprends par M. Olivier qu'à compter d'aujourd'hui vous recevez, et j'accours... Mais savez-vous que j'en frémis encore?... Vous avez couru un véritable danger...

ADÈLE.

Oh! oui, et sans le courage de M. Antony...

LA VICOMTESSE.

Ah! voilà votre sauveur?... Vous vous rappelez, monsieur,

que nous sommes d'anciennes connaissances... J'ai eu le plaisir de vous voir chez Adèle avant son mariage; ainsi, à ce double titre, recevez l'expression de ma reconnaissance bien sincère. (Elle tend la main à Antony.) Voyez donc, docteur, monsieur est tout à fait bien, un peu pâle encore; mais le mouvement du pouls est bon. Savez-vous que vous avez fait là une cure dont je suis presque jalouse?

ADÈLE.

Aussi monsieur me faisait-il sa visite d'adieu.

LA VICOMTESSE.

Vous continuez vos voyages?

ANTONY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Et où allez-vous?...

ANTONY.

Oh! je n'en sais encore rien moi-même... Dieu me garde d'avoir une idée arrêtée! j'aime trop, quand cela m'est possible, charger le hasard du soin de penser pour moi; une futilité me décide, un caprice me conduit, et, pourvu que je change de lieu, que je voie de nouveaux visages, que la rapidité de ma course me débarrasse de la fatigue d'aimer ou de haïr, qu'aucun cœur ne se réjouisse quand j'arrive, qu'aucun lien ne se brise quand je pars, il est probable que j'arriverai comme les autres, après un certain nombre de pas, au terme d'un voyage dont j'ignore le but, sans avoir deviné si la vie est une plaisanterie bouffonne ou une création sublime...

OLIVIER.

Mais que dit votre famille de ces courses continuelles?

ANTONY.

Ma famille?... Ah! c'est vrai... Elle s'y est habituée. (A Adèle.) N'est-ce pas, madame? vous qui connaissez ma famille...

LA VICOMTESSE, à demi-voix.

Mais vraiment, Adèle, j'espère bien que ce n'est pas vous qui exigez qu'il parte; les traitements pathologiques laissent toujours une grande faiblesse, et ce serait l'exposer beaucoup. Oh! c'est qu'il m'est revenu des choses prodigieuses... On m'a dit que vous n'aviez pas voulu le recevoir pendant tout le temps de sa convalescence, parce qu'il vous avait aimée autrefois.

ADÈLE.

Oh ! silence !

LA VICOMTESSE.

Ne craignez rien, ils sont à cent lieues de la conversation, ils parlent littérature : moi, je déteste la littérature.

ADÈLE, essayant de parler avec gaieté.

Mais que je vous gronde aussi!...je vous ai vue passer aujourd'hui sous mes fenêtres, et vous n'êtes pas entrée.

LA VICOMTESSE.

J'étais trop pressée; en ma qualité de dame de charité, j'allais visiter l'hospice des Enfants-Trouvés... Eh! mais, au fait, j'aurais dû vous prendre; cela vous aurait distraite un instant...

ANTONY.

Et moi, j'aurais demandé la permission de vous accompagner; j'aurais été bien aise d'étudier l'effet que produit sur des étrangers la vue de ces malheureux.

LA VICOMTESSE.

Oh ! cela fait bien peine !... mais ensuite on a le plus grand soin d'eux, ils sont traités comme d'autres enfants...

ANTONY.

C'est bien généreux à ceux qui en prennent soin.

ADÈLE.

Comment y a-t-il des mères qui peuvent...?

ANTONY.

Il y en a, cependant; je le sais, moi.

ADÈLE.

Vous?

LA VICOMTESSE.

Puis, de temps en temps, des gens riches, qui n'ont pas d'enfants, vont en choisir un là... et le prennent pour eux.

ANTONY.

Oui, c'est un bazar comme un autre.

ADÈLE, avec expression.

Oh ! si je n'avais pas eu d'enfants,... j'aurais voulu adopter un de ces orphelins...

ANTONY.

Orphelins!... que vous êtes bonne !...

LA VICOMTESSE.

Eh bien, vous auriez eu tort : là, ils passent leur vie avec des gens de leur espèce...

ADÈLE.

Oh! ne me parlez pas de ces malheureux, cela me fait mal...

ANTONY.

Eh! que vous importe, madame!... (A la Vicomtesse.) Parlez-en, au contraire. (Changeant d'expression.) Vous disiez donc qu'ils étaient là avec des gens de leur espèce, et que madame aurait eu tort?...

LA VICOMTESSE.

Sans doute! l'adoption n'aurait pas fait oublier la véritable naissance ; et, malgré l'éducation que vous lui auriez donnée, si c'eût été un homme, quelle place pouvait-il occuper?

ANTONY.

En effet, à quoi peut parvenir...?

LA VICOMTESSE.

Si c'est une femme, comment la marier?

ANTONY.

Sans doute, qui voudrait épouser une orpheline?... Moi... peut-être, parce que je suis au-dessus des préjugés... Ainsi, vous le voyez, l'anathème est prononcé... Il faut que le malheureux reste malheureux; pour lui, Dieu n'a pas de regard, et les hommes de pitié... Sans nom !... Savez-vous ce que c'est que d'être sans nom?... Vous lui auriez donné le vôtre? Eh bien, le vôtre, tout honorable qu'il est, ne lui aurait pas tenu lieu de père... et, en l'enlevant à son obscurité et à sa misère, vous n'auriez pu lui rendre ce que vous lui ôtiez.

ADÈLE.

Ah! si je connaissais un malheureux qui fût ainsi, je voudrais, par tous les égards, toutes les prévenances, lui faire oublier ce que sa position a de pénible !... car maintenant, oh! maintenant, je la comprendrais!

LA VICOMTESSE.

Oh! et moi aussi.

ANTONY.

Vous aussi, madame?... Et si un de ces malheureux était assez hardi pour vous aimer?...

ADÈLE.

Oh! si j'avais été libre!...

ANTONY.

Ce n'est pas à vous, c'est à madame...

LA VICOMTESSE.

Il comprendrait, je l'espère, que sa position...

ANTONY.

Mais, s'il l'oubliait enfin?...

LA VICOMTESSE.

Quelle est la femme qui consentirait à aimer...?

ANTONY.

Ainsi, dans cette situation, il reste... le suicide?

LA VICOMTESSE.

Mais qu'avez-vous donc?.., Vous êtes tout bizarre.

ANTONY.

Moi? Rien... J'ai la fièvre...

LA VICOMTESSE.

Allons, allons, n'allez-vous pas retomber dans vos accès de misanthropie!... Oh! je n'ai pas oublié votre haine pour les hommes...

ANTONY.

Eh bien, madame, je me corrige. Je les haïssais, dites-vous?... Je les ai beaucoup vus depuis, et je ne fais plus que les mépriser; et, pour me servir d'un terme familier à la profession que vous affectionnez maintenant, c'est une maladie aiguë qui est devenue chronique.

ADÈLE.

Mais, avec ces idées, vous ne croyez donc ni à l'amitié, ni...?

(Elle s'arrête.)

LA VICOMTESSE.

Eh bien, ni à l'amour.

ANTONY, à la Vicomtesse.

A l'amour, oui; à l'amitié, non... C'est un sentiment bâtard dont la nature n'a pas besoin, une convention de la société que le cœur a adoptée par égoïsme, où l'âme est constamment lésée par l'esprit, et que peut détruire du premier coup le regard d'une femme ou le sourire d'un prince.

ADÈLE.

Oh! vous croyez?

ANTONY.

Sans doute! l'ambition et l'amour sont des passions... L'amitié n'est qu'un sentiment...

LA VICOMTESSE.

Et, avec ces principes-là, combien de fois avez-vous aimé?...

ANTONY.

Demandez à un cadavre combien de fois il a vécu...

LA VICOMTESSE.

Allons, je vois bien que je suis indiscrète... Quand vous me connaîtrez davantage, vous me ferez vos confidences... Je donne de temps en temps quelques soirées, mes flatteurs les disent jolies... Si vous restez, le docteur vous amènera chez moi, ou plutôt, présentez-vous vous-même... Je n'ai pas besoin de vous dire que, si votre mère ou votre sœur sont à Paris, ce sera avec le même plaisir que je les recevrai... Adieu, chère Adèle... Docteur, voulez-vous descendre, que je n'attende pas?... (A Adèle.) Eh bien, il est mieux que lorsque je l'ai connu,...beaucoup plus gai!... Il doit vous amuser prodigieusement. Adieu, adieu.

(Elle fait un dernier signe de la main à Antony et sort.)

ANTONY, après lui avoir rendu son salut, à part.

Malheur!...

SCÈNE V

ADÈLE, ANTONY.

ADÈLE, revenant.

Antony!

ANTONY.

Voulez-vous que je vous dise mon secret, maintenant?...

ADÈLE.

Oh! je le sais, je le sais maintenant... Que cette femme m'a fait souffrir!

ANTONY.

Souffrir, bah!... c'est folie; tout cela n'est que préjugés; et puis je commence à me trouver bien ridicule.

ADÈLE.

Vous?

ANTONY.

Certes! quand je pourrais vivre avec des gens de mon espèce, avoir eu l'impudence de croire qu'avec une âme qui sent, une tête qui pense, un cœur qui bat,...on avait tout ce qu'il fallait pour réclamer sa place d'homme dans la société, son rang social dans le monde... Vanité!...

ADÈLE.

Oh! je comprends maintenant tout ce qui m'était demeuré

obscur;... votre caractère sombre, que je croyais fantasque;... tout, tout... même votre départ, dont je ne me rendais pas compte! Pauvre Antony!

ANTONY, abattu.

Oui, pauvre Antony! car qui vous dira, qui pourra peindre ce que je souffris lorsque je fus obligé de vous quitter? J'avais perdu mon malheur dans votre amour : les jours, les mois s'envolaient comme des instants, comme des songes; j'oubliais tout près de vous... Un homme vint, et me fit souvenir de tout... Il vous offrit un rang, un nom dans le monde... et me rappela, à moi, que je n'avais ni rang ni nom à offrir à celle à qui j'aurais offert mon sang.

ADÈLE.

Et pourquoi... pourquoi alors ne dites-vous pas cela?... (Elle regarde la pendule.) Dix heures et demie; le malheureux!... le malheureux!...

ANTONY.

Dire cela!... oui, peut-être vous qui, à cette époque, croyiez m'aimer, auriez-vous oublié un instant qui j'étais pour vous en souvenir plus tard... Mais à vos parents il fallait un nom... et quelle probabilité qu'ils préférassent à l'honorable baron d'Hervey le pauvre Antony!... C'est alors que je vous demandai quinze jours; un dernier espoir me restait. Il existe un homme chargé, je ne sais par qui, de me jeter tous les ans de quoi vivre un an; je courus le trouver, je me jetai à ses pieds, des cris à la bouche, des larmes dans les yeux; je l'adjurai par tout ce qu'il avait de plus sacré, Dieu, son âme, sa mère... il avait une mère, lui! de me dire ce qu'étaient mes parents, ce que je pouvais attendre ou espérer d'eux! Malédiction sur lui! et que sa mère meure! je n'en pus rien tirer... Je le quittai, je partis comme un fou, comme un désespéré, prêt à demander à chaque femme : « N'êtes-vous pas ma mère?... »

ADÈLE.

Mon ami!

ANTONY.

Les autres hommes, du moins, lorsqu'un événement brise leurs espérances, ils ont un frère, un père, une mère!... des bras qui s'ouvrent pour qu'ils viennent y gémir. Moi! moi! je n'ai pas même la pierre d'un tombeau où je puisse lire un nom et pleurer.

ADÈLE.

Calmez-vous, au nom du ciel! calmez-vous!

ANTONY.

Les autres hommes ont une patrie; moi seul, je n'en ai pas!... car qu'est-ce que la patrie? Le lieu où l'on est né, la famille qu'on y laisse, les amis qu'on y regrette... Moi, je ne sais pas même où j'ai ouvert les yeux... Je n'ai point de famille, je n'ai point de patrie, tout pour moi était dans un nom; ce nom, c'était le vôtre, et vous me défendez de le prononcer.

ADÈLE.

Antony, le monde a ses lois, la société ses exigences; qu'elles soient des devoirs ou des préjugés, les hommes les ont faites telles, et, eussé-je le désir de m'y soustraire, il faudrait encore que je les acceptasse.

ANTONY.

Et pourquoi les accepterais-je, moi?... Pas un de ceux qui les ont faites ne peut se vanter de m'avoir épargné une peine ou rendu un service; non, grâce au ciel, je n'ai reçu d'eux qu'injustice, et ne leur dois que haine... Je me détesterais du jour où un homme me forcerait à l'aimer... Ceux à qui j'ai confié mon secret ont renversé sur mon front la faute de ma mère... Pauvre mère!... Ils ont dit : « Malheur à toi qui n'as pas de parents!... » Ceux à qui je l'ai caché ont calomnié ma vie... Ils ont dit : « Honte à toi qui ne peux pas avouer à la face de la société d'où te vient ta fortune!... » Ces deux mots, honte et malheur, se sont attachés à moi comme deux mauvais génies... J'ai voulu forcer les préjugés à céder devant l'éducation... Arts, langues, science, j'ai tout étudié, tout appris... Insensé que j'étais d'élargir mon cœur pour que le désespoir pût y tenir! Dons naturels ou sciences acquises, tout s'effaça devant la tache de ma naissance : les carrières ouvertes aux hommes les plus médiocres se fermèrent devant moi; il fallait dire mon nom, et je n'avais pas de nom. Oh! que ne suis-je né pauvre et resté ignorant! perdu dans le peuple, je n'y aurais pas été poursuivi par les préjugés; plus ils se rapprochent de la terre, plus ils diminuent, jusqu'à ce que, trois pieds au-dessous, ils disparaissent tout à fait.

ADÈLE.

Oui, oui, je comprends... Oh! plaignez-vous! plaignez

vous !... car ce n'est qu'avec moi que vous pouvez vous plaindre!

ANTONY.

Je vous vis, je vous aimai ; le rêve de l'amour succéda à celui de l'ambition et de la science; je me cramponnai à la vie, je me jetai dans l'avenir, pressé que j'étais d'oublier le passé... Je fus heureux... quelques jours... les seuls de ma vie!... Merci, ange ! car c'est à vous que je dois cet éclair de bonheur, que je n'eusse pas connu sans vous... C'est alors que le colonel d'Hervey... Malédiction !... Oh ! si vous saviez combien le malheur rend méchant! combien de fois, en pensant à cet homme, je me suis endormi la main sur mon poignard !... et j'ai rêvé de Grève et d'échafaud!

ADÈLE.

Antony !... vous me faites frémir...

ANTONY.

Je partis, je revins; il y a trois ans entre ces deux mots... Ces trois ans se sont passés je ne sais où ni comment; je ne serais pas même sûr de les avoir vécus, si je n'avais le souvenir d'une douleur vague et continue... Je ne craignais plus les injures ni les injustices des hommes;... je ne sentais plus qu'au cœur, et il était tout entier à vous... Je me disais : « Je la reverrai... Il est impossible qu'elle m'ait oublié... je lui avouerai mon secret... et peut-être qu'alors elle me méprisera, me haïra. »

ADÈLE.

Antony, oh ! comment l'avez-vous pu penser ?

ANTONY.

Et moi, à mon tour, moi, je la haïrai aussi comme les autres ;... ou bien, lorsqu'elle saura ce que j'ai souffert, ce que je souffre,... peut-être elle me permettra de rester près d'elle... de vivre dans la même ville qu'elle !

ADÈLE.

Impossible.

ANTONY.

Oh! il me faut pourtant haine ou amour, Adèle ! je veux l'un ou l'autre... J'ai cru un instant que je pourrais repartir; insensé !... je vous le dirais, qu'il ne faudrait pas le croire; Adèle, je vous aime, entendez-vous?... Si vous vouliez un amour ordinaire, il fallait vous faire aimer par un homme

heureux !... Devoirs et vertu !... vains mots !...Un meurtre peut vous rendre veuve... Je puis le prendre sur moi, ce meurtre; que mon sang coule sous ma main ou sous celle du bourreau, peu m'importe!... il ne rejaillira sur personne et ne tachera que le pavé... Ah ! vous avez cru que vous pouviez m'aimer, me le dire, me montrer le ciel... et puis tout briser avec quelques paroles dites par un prêtre... Partez, fuyez, restez, vous êtes à moi, Adèle !... à moi, entendez-vous ? je vous veux, je vous aurai... Il y a un crime entre vous et moi ?... Soit, je le commettrai... Adèle, Adèle ! je le jure par ce Dieu que je blasphème ! par ma mère, que je ne connais pas !...

ADÈLE.

Calmez-vous, malheureux !... vous me menacez !... vous menacez une femme...

ANTONY, se jetant à ses pieds.

Ah ! ah !... grâce, grâce, pitié, secours !... Sais-je ce que je dis? Ma tête est perdue, mes paroles sont de vains mots qui n'ont pas de sens... Oh ! je suis si malheureux !... que je pleure... que je pleure comme une femme... Oh ! riez, riez !... un homme qui pleure, n'est-ce pas ?... J'en ris moi-même... ah ! ah !

ADÈLE.

Vous êtes insensé et vous me rendez folle.

ANTONY.

Adèle ! Adèle !...

ADÈLE.

Oh ! regarde cette pendule ; elle va sonner onze heures.

ANTONY.

Qu'elle sonne un de mes jours à chacune de ses minutes, et que je les passe près de vous...

ADÈLE.

Oh ! grâce ! grâce ! à mon tour, Antony... Je n'ai plus de courage.

ANTONY.

Un mot, un mot, un seul !... et je serai votre esclave, j'obéirai à votre geste, dût-il me chasser pour toujours... Un mot, Adèle; des années se sont passées dans l'espoir de ce mot !... si vous ne laissez pas en ce moment tomber de votre cœur cette parole d'amour,... quand vous reverrai-je, quand serai-je aussi malheureux que je le suis ?... Oh ! si vous n'avez pas amour de moi, ayez pitié de moi !

ADÈLE.

Antony! Antony!

ANTONY.

Ferme les yeux, oublie les trois ans qui se sont passés, ne te souviens que de ces moments de bonheur où j'étais près de toi, où je te disais : « Adèle!... mon ange!... ma vie! encore un mot d'amour!... » et où tu me répondais : « Antony!... mon Antony!... oui, oui! »

ADÈLE, égarée.

Antony! mon Antony, oui, oui, je t'aime...

ANTONY.

Oh! elle est à moi!... je l'ai reprise; je suis heureux.

(Onze heures sonnent.)

ADÈLE.

Heureux!... pauvre insensé!... Onze heures!... onze heures, et Clara qui vient!... il faut nous quitter...

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLARA.

ANTONY.

Oh! dans ce moment, j'aime mieux vous quitter que de vous voir devant quelqu'un.

ADÈLE.

Sois la bienvenue, Clara.

ANTONY.

Oh! je m'en vais!... Merci... J'emporte là du bonheur pour une éternité... Adieu, Clara... ma bonne Clara!... Adieu, madame. (Bas.) Quand vous reverrai-je?

ADÈLE.

Le sais-je!...

ANTONY.

Demain, n'est-ce pas?... Oh! que c'est loin, demain!...

ADÈLE.

Oui, demain... bientôt... plus tard.

ANTONY.

Toujours... adieu...

(Antony sort.)

ADÈLE, le suivant des yeux et courant à la porte.

Antony ..

SCÈNE VII

ADÈLE, CLARA.

CLARA.

Que fais-tu? Du courage, du courage!

ADÈLE.

Oh! j'en ai, ou plutôt, j'en ai eu; car il s'est usé dans mes dernières paroles. Oh! si tu savais comme il m'aime, l'insensé!

CLARA.

As-tu préparé une lettre pour lui?

ADÈLE.

Une lettre? Oui, la voici.

CLARA.

Donne.

ADÈLE.

Qu'elle est froide, cette lettre!... qu'elle est cruellement froide! Il m'accusera de fausseté. Eh! le monde ne veut-il pas que je sois fausse? C'est ce que la société appelle devoir, vertu. Elle est parfaite, cette lettre. Tu la lui remettras...

CLARA.

Viens, viens, tout est prêt; le domestique qui doit t'accompagner t'attend.

ADÈLE.

Bien. Par où faut-il que j'aille?... Conduis-moi; tu vois bien que suis prête à tomber, que je n'ai pas de forces, que je n'y vois plus.

(Elle tombe sur une chaise.)

CLARA.

Oh! ma sœur! songe à ton mari.

ADÈLE.

Je ne puis songer qu'à *lui*.

CLARA.

Songe à ta fille.

ADÈLE.

Ah! oui, ma fille!

(Elle entre dans le cabinet.)

CLARA.

Embrasse-la, pense à elle; et maintenant, maintenant, pars.

ADÈLE, se jetant dans les bras de Clara.

Oh ! Clara, Clara ! que tu dois me mépriser !... Ne me reconduis pas; je te parlerais encore de lui... Adieu, adieu ; prends soin de ma fille.

CLARA.

Le ciel te garde !

ACTE TROISIÈME

Une auberge à Ittenheim, à deux lieues en deçà de Strasbourg.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTONY, LOUIS, L'HOTESSE.

Antony entre couvert de poussière et suivi de son Domestique.

ANTONY, appelant.

La maîtresse de l'auberge?

L'HOTESSE, sortant de la pièce voisine.

Voilà, monsieur.

ANTONY.

Vous êtes la maîtresse de cette auberge?

L'HOTESSE.

Oui, monsieur.

ANTONY.

Bien... Où sommes-nous ?... le nom de ce village ?

L'HOTESSE.

Ittenheim.

ANTONY.

Combien de lieues d'ici à Strasbourg?

L'HOTESSE.

Deux.

ANTONY.

Il ne reste, par conséquent, qu'une poste d'ici à la ville?

L'HOTESSE.

Oui, monsieur.

ANTONY, à part.

Il était temps. (Haut.) Combien de voitures ont relayé chez vous aujourd'hui?

L'HOTESSE.

Deux seulemeut.

ANTONY.

Quels étaient les voyageurs?

L'HOTESSE.

Dans la première, un homme âgé avec sa famille.

ANTONY.

Dans l'autre?

L'HOTESSE.

Un jeune homme avec sa femme ou sa sœur.

ANTONY.

C'est tout?

L'HOTESSE.

Oui, tout.

ANTONY, à lui-même.

Alors, c'est bien elle que j'ai rejointe et dépassée à deux lieues de ce village, en sortant de Vasselonne... Dans une demi-heure ou trois quarts d'heure, elle sera ici; c'est bon.

L'HOTESSE.

Monsieur repart-il?

ANTONY.

Non, je reste. Combien y a-t-il maintenant de chevaux de poste dans votre écurie?

L'HOTESSE.

Quatre.

ANTONY.

Et, quand vous en manquez, est-il possible de s'en procurer dans ce village?

L'HOTESSE.

Non, monsieur.

ANTONY.

J'ai aperçu sous la remise, en entrant, une vieille berline; est-elle à vous?

ANTONY.

Un voyageur nous a chargé de la vendre.

ANTONY.

Combien?

L'HOTESSE.

Mais...

ANTONY.

Faites vite, je n'ai pas le temps.

L'HOTESSE.

Vingt louis.

ANTONY.

Les voici ; rien n'y manque ?

L'HOTESSE.

Non.

ANTONY.

Combien de chambres vacantes dans votre auberge ?

L'HOTESSE.

Deux au premier étage.

ANTONY.

Celle-ci ?

L'HOTESSE, ouvrant la porte de communication.

Et celle-là.

ANTONY.

Je les retiens.

L'HOTESSE.

Toutes deux ?

ANTONY.

Oui. Si cependant un voyageur était obligé de, rester ici cette nuit, vous me le diriez, et peut-être en céderais-je une.

L'HOTESSE.

Monsieur a-t-il autre chose à commander ?

ANTONY.

Qu'on mette à l'instant même, vous entendez, à l'instant, les quatre chevaux à la berline que je viens d'acheter, et que le postillon soit prêt dans cinq minutes.

L'HOTESSE.

C'est tout ?

ANTONY.

Oui, pour le moment ; d'ailleurs, j'ai mon domestique, et, si j'avais besoin de quelque chose, je vous ferais appeler...

(L'Hôtesse sort.)

SCÈNE II

LOUIS, ANTONY.

ANTONY.

Louis!

LOUIS.

Monsieur?

ANTONY.

Tu me sers depuis dix ans?

LOUIS.

Oui, monsieur.

ANTONY.

As-tu jamais eu à te plaindre de moi?

LOUIS.

Jamais.

ANTONY.

Crois-tu que tu trouverais un meilleur maître?

LOUIS.

Non, monsieur.

ANTONY.

Alors tu m'es dévoué, n'est-ce pas?

LOUIS.

Autant qu'on peut l'être.

ANTONY.

Tu vas monter dans la berline qu'on attelle, et tu partiras pour Strasbourg.

LOUIS.

Seul?

ANTONY.

Seul... Tu connais le colonel d'Hervey?

LOUIS.

Oui.

ANTONY.

Tu prendras un habit bourgeois... Tu te logeras en face de lui... Tu te lieras avec ses domestiques... Si, dans un mois, deux mois, trois mois, n'importe à quelle époque, tu apprends qu'il va revenir à Paris, tu partiras à franc étrier pour le dépasser... Si tu apprends qu'il est parti, rejoins-le, dépasse-le pour m'en avertir ; tu auras cent francs pour chaque heure

que tu auras d'avance sur lui... Voici ma bourse; quand tu n'auras plus d'argent, écris-moi.

LOUIS.

Est-ce tout?

ANTONY.

Non... Tu retiendras le postillon en le faisant boire, de manière qu'il ne revienne avec les chevaux que demain matin, ou du moins fort avant dans la nuit... Et maintenant, pas un instant de retard... Sois vigilant, sois fidèle... Pars!...

(Louis sort.)

SCÈNE III

ANTONY, seul.

Ah! me voilà seul enfin!... Examinons... Ces deux chambres communiquent entre elles... Oui, mais de chaque côté la porte se ferme en dedans... Enfer!... Ce cabinet?... Aucune issue! Si je démontais ce verrou?... On pourrait le voir... Cette croisée?... Ah! le balcon sert pour les deux fenêtres... Une véritable terrasse. (Il rit.) Ah! c'est bien... Je suis écrasé. (Il s'assied.) Oh! comme elle m'a trompé! je ne la croyais pas si fausse... Pauvre sot, qui te fiais à son sourire, à sa voix émue, et qui, un instant, comme un insensé, t'étais repris au bonheur, et qui avais pris un éclair pour le jour!... Pauvre sot, qui ne sais pas lire dans un sourire, qui ne sais rien deviner dans une voix, et qui, la tenant dans tes bras, ne l'as pas étouffée, afin qu'elle ne fût pas à un autre... (Il se lève.) Et si elle allait arriver avant que Louis, qu'elle connaît, fût parti avec les chevaux... Malheur!... Non, l'on n'aperçoit pas encore la voiture. (Il s'assied.) Elle vient, s'applaudissant de m'avoir trompé, et, dans les bras de son mari, elle lui racontera tout;... elle lui dira que j'étais à ses pieds... oubliant mon nom d'homme et rampant; elle lui dira qu'elle m'a repoussé; puis, entre deux baisers, ils riront de l'insensé Antony, d'Antony le bâtard!... Eux rire!... mille démons! (Il frappe la table de son poignard, et le fer y disparaît presque entièrement. Riant.) Elle est bonne, la lame de ce poignard! (Se levant et courant à la fenêtre.) Louis part enfin... Qu'elle arrive maintenant... Rassemblez donc toutes les facultés de votre être pour aimer; créez-vous un espoir de bonheur, qui dévore à jamais tous les autres; puis venez, l'âme torturée et les yeux en pleurs, vous

agenouiller devant une femme! voilà tout ce que vous en obtiendrez... Dérision et mépris... Oh! si j'allais devenir fou avant qu'elle arrivât!... Mes pensées se heurtent, ma tête brûle... Où y a-t-il du marbre pour poser mon front?... Et quand je pense qu'il ne faudrait, pour sortir de l'enfer de cette vie, que la résolution d'un moment, qu'à l'agitation de la frénésie peut succéder en une seconde le repos du néant, que rien ne peut, même la puissance de Dieu, empêcher que cela ne soit, si je le veux... Pourquoi donc ne le voudrais-je pas?... est-ce un mot qui m'arrête?... Suicide!... Certes, quand Dieu a fait, des hommes, une loterie au profit de la mort, et qu'il n'a donné à chacun d'eux que la force de supporter une certaine quantité de douleurs, il a dû penser que cet homme succomberait sous le fardeau, alors que le fardeau dépasserait ses forces... Et d'où vient que les malheureux ne pourraient pas rendre malheur pour malheur?... Cela ne serait pas juste, et Dieu est juste!... Que cela soit donc; qu'elle souffre et pleure comme j'ai pleuré et souffert!... Elle, pleurer!... elle souffrir, ô mon Dieu!... elle, ma vie, mon âme!... c'est affreux!... Oh! si elle pleure, que ce soit ma mort du moins... Antony pleuré par Adèle... Oui, mais aux larmes succéderont la tristesse, la mélancolie, l'indifférence... Son cœur se serrera encore de temps en temps, lorsque par hasard on prononcera mon nom devant elle;... puis on ne le prononcera plus... l'oubli viendra... l'oubli, ce second linceul des morts!... Enfin, elle sera heureuse... Mais pas seule!... un autre partagera son bonheur... Cet autre, dans deux heures, elle sera près de lui... pour la vie entière... et moi, pour la vie entière, je serai loin... Ah! qu'il ne la revoie jamais!... N'ai-je pas entendu? Oui, oui... le roulement d'une voiture... La nuit vient... C'est heureux qu'il fasse nuit!... Cette voiture,... c'est la sienne... Oh! cette fois encore, je me jetterai au-devant de toi, Adèle!... mais ce ne sera pas pour te sauver... Cinq jours sans me voir, et elle me quitte le jour où elle me voit... et, si la voiture m'eût brisé le front contre la muraille, elle eût laissé le corps mutilé à la porte, de peur qu'en entrant chez elle, ce cadavre ne la compromît. Elle approche... Viens, viens, Adèle!... car on t'aime... et on t'attend ici... La voilà... De cette fenêtre, je pourrais la voir... Mais sais-je en la voyant ce que je ferais?... Oh! mon cœur, mon cœur... Elle descend... C'est sa voix, sa voix si douce qui disait hier : « A demain, demain, mon ami... » Demain est

arrivé, et je suis au rendez-vous... On monte... C'est l'hôtesse.

(Il s'assied, avec une tranquillité apparente, sur un meuble près de la porte.)

SCÈNE IV

L'HOTESSE, ANTONY.

L'HOTESSE entre, deux flambeaux à la main; elle en pose un sur la table.

Monsieur, une dame, forcée de s'arrêter ici, a besoin d'une chambre; vous avez eu la bonté de me dire que vous céderiez une de celles que vous avez retenues. Si monsieur est toujours dans les mêmes intentions, je le prierais de me dire de laquelle des deux il veut bien disposer en ma faveur...

ANTONY, d'un air d'indifférence.

Mais de celle-ci : c'est, je crois, la plus grande et la plus commode... Je me contenterai de l'autre.

L'HOTESSE.

Et quand, monsieur?

ANTONY.

Tout de suite... (L'Hôtesse porte le second flambeau dans la pièce voisine et revient en scène tout de suite.) La porte ferme en dedans... Cette dame sera chez elle.

L'HOTESSE.

Je vous remercie, monsieur. (Elle va à la porte de l'escalier.) Madame!... madame!... vous pouvez monter... Par ici!... la!...

ANTONY, entrant dans l'autre chambre.

La voilà...

(Il ferme la porte de communication au moment où Adèle paraît.)

SCÈNE V

L'HOTESSE, ADÈLE.

ADÈLE.

Et vous dites qu'il est impossible de se procurer des chevaux?

L'HOTESSE.

Madame, les quatre derniers sont partis il n'y a pas un quart d'heure.

ADÈLE.

Et quand reviendront-ils?

L'HOTESSE.

Cette nuit.

ADÈLE.

Oh! mon Dieu! au moment d'arriver!... quand il n'y a plus, d'ici à Strasbourg, que deux lieues. Ah! cherchez, cherchez s'il n'y a pas quelque moyen.

L'HOTESSE.

Je n'en connais pas... Ah! cependant, si le postillon qui a amené madame était encore en bas, peut-être consentirait-il à doubler la poste.

ADÈLE.

Oui, oui, c'est un moyen... Courez, dites-lui que ce qu'il demandera, je le lui donnerai... Allez, allez. (L'Hôtesse sort.) Oh! il y sera encore,... il consentira... et, dans une heure, je serai près de mon mari... Ah! mon Dieu! je n'entends rien, je ne vois rien... Ce postillon sera reparti, peut-être... (A l'Hôtesse, qui rentre.) Eh bien?

L'HOTESSE.

Il n'y est déjà plus... L'étranger qui vous a cédé cette chambre lui a dit quelques mots de sa fenêtre, et il est reparti à l'instant.

ADÈLE.

Que je suis malheureuse!

L'HOTESSE.

Madame paraît bien agitée?

ADÈLE.

Oui. Encore une fois, il n'y a aucun moyen de partir avant le retour des chevaux?

L'HOTESSE.

Aucun, madame.

ADÈLE.

Laissez-moi alors, je vous prie.

L'HOTESSE.

Si madame a besoin de quelque chose, elle sonnera.

SCÈNE VI

ADÈLE, seule.

D'où vient que je suis presque contente de ce retard? Oh! c'est qu'à mesure que je me rapproche de mon mari, il me

semble entendre sa voix, voir sa figure sévère... Que lui dirai-je pour motiver ma fuite?... Que je craignais d'en aimer un autre...? Cette crainte seule, aux yeux de la société, aux siens, est presque un crime... Si je lui disais que le seul désir de le voir?... Ah! ce serait le tromper... Peut-être suis-je partie trop tôt, et le danger n'était-il pas aussi grand que je le croyais... Oh! avant de le revoir, lui, je n'étais pas heureuse, mais du moins j'étais calme;... chaque lendemain ressemblait à la veille... Dieu! pourquoi cette agitation, ce trouble... quand je vois tant de femmes...? Oh! c'est qu'elles ne sont point aimées par Antony... L'amour banal de tout autre homme m'eût fait sourire de pitié... Mais son amour à lui, son amour... Ah! être aimée ainsi et pouvoir l'avouer à Dieu et au monde;... être la religion, l'idole, la vie d'un homme comme lui.... si supérieur aux autres hommes;... lui rendre tout le bonheur que je lui devrais, et puis des jours nombreux qui passeraient comme des heures... Ah! voilà pourtant ce qu'un préjugé m'a enlevé!... voilà cette société juste qui punit en nous une faute que ni l'un ni l'autre de nous n'a commise... Et, en échange, que m'a-t-elle donné? Ah! c'est à faire douter de la bonté céleste!... Dieu! qu'ai-je entendu? Du bruit dans cette chambre... C'est un étranger, un homme que je ne connais pas qui l'habite,... cette chambre... (Elle se précipite vers la porte, qu'elle ferme au verrou.) Et javais oublié... Cette chambre est sombre... Pourquoi donc tremblé-je comme cela?... (Elle sonne.) Des chevaux! des chevaux! au nom du ciel!... Je meurs ici!... (A la porte de l'escalier.) Quelqu'un! madame!...

SCÈNE VII

L'HOTESSE, ADÈLE.

L'HOTESSE, en dehors.

Voilà! voilà! (Entrant.) Madame appelle?

ADÈLE.

Je veux partir... Les chevaux sont-ils revenus?

L'HOTESSE.

Ils partaient à peine quand madame est arrivée, et je ne les attends que dans deux ou trois heures... Madame devrait se reposer.

ADÈLE.

Où ?

L'HOTESSE.

Dans ce cabinet, il y a un lit.

ADÈLE.

Il ne ferme pas, ce cabinet.

L'HOTESSE.

Les deux portes de cette chambre ferment en dedans.

ADÈLE.

C'est juste. Je puis être sans crainte ici, n'est-ce pas ?

L'HOTESSE, portant le flambeau dans le cabinet.

Que pourrait craindre madame ?

ADÈLE.

Rien... Je suis folle. (L'Hôtesse sort du cabinet.) Venez, au nom du ciel ! me prévenir... aussitôt que les chevaux seront de retour.

L'HOTESSE.

Aussitôt, madame.

ADÈLE, entrant dans le cabinet.

Jamais il n'est arrivé d'accident dans cet hôtel ?

L'HOTESSE.

Jamais... Si madame veut, je ferai veiller quelqu'un ?

ADÈLE, à l'entrée du cabinet.

Non, non, au fait... Pardon !... laissez-moi...

(Elle rentre dans le cabinet et ferme la porte. Antony paraît sur le balcon, derrière la fenêtre, casse un carreau, passe son bras, ouvre l'espagnolette, entre vivement, et va mettre le verrou à la porte par laquelle est sortie l'Hôtesse.)

ADÈLE, sortant du cabinet.

Du bruit... Un homme !... Ah !...

ANTONY.

Silence !... (La prenant dans ses bras et lui mettant un mouchoir sur la bouche. C'est moi !... moi, Antony !...

(Il l'entraîne dans le cabinet.)

ACTE QUATRIÈME

Un boudoir chez la vicomtese de Lacy; au fond, une porte ouverte donnant sur un salon élégant préparé pour un bal; à gauche, une porte dans un coin.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LA VICOMTESSE DE LACY, puis EUGÈNE.

LA VICOMTESSE, à plusieurs Domestiques.

Allez, et n'oubliez rien de ce que j'ai dit... L'ennuyeuse chose qu'une soirée pour une maîtresse de maison qui est seule ! à peine ai-je eu le temps d'achever ma toilette, et, si cet excellent Eugène ne m'avait aidée dans mes invitations et mes préparatifs, je ne sais comment je m'en serais tirée... Mais il avait promis d'être ici le premier.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Eugène d'Hervilly.

LA VICOMTESSE, saluant.

Monsieur...

EUGÈNE, lui rendant son salut.

Madame...

(Le Domestique sort.)

LA VICOMTESSE, changeant de manières.

Ah ! vous voilà... (Se coiffant d'une main et donnant l'autre à baiser.) Vous êtes charmant et d'une exactitude qui ferait honneur à un algébriste ; c'est beau pour un poëte.

EUGÈNE.

Il y a des circonstances où l'exactitude n'est pas une vertu bien surprenante.

LA VICOMTESSE.

Vrai?... Tant mieux !... Ma toilette est-elle de votre goût?

EUGÈNE.

Charmante !

LA VICOMTESSE.

Flatteur !... Reconnaissez-vous cette robe?

EUGÈNE.

Cette robe?...

LA VICOMTESSE.

Oublieux!... c'est celle que j'avais la première fois que je vous vis...

EUGÈNE.

Ah! oui, chez...

(Il cherche.)

LA VICOMTESSE, avec impatience.

Chez madame Amédée de Vals... Il n'y a que les femmes pour avoir ce genre de mémoire... Ce devrait être le beau jour, le grand jour de votre existence... Vous rappelez-vous cette dame qui ne nous a pas quittés des yeux?

EUGÈNE.

Oui, madame de Camps!... cette prude... dont on heurte toujours le pied, et qui, lorsqu'on lui fait des excuses, fait semblant de ne pas comprendre, et répond : « Oui, monsieur, pour la première contredanse. »

LA VICOMTESSE.

A propos, je l'ai vue depuis que vous m'avez quittée, et je me suis disputée avec elle, oh! mais disputée à m'enrouer.

EUGÈNE.

Ah! bon Dieu! et sur quoi donc?

LA VICOMTESSE.

Sur la littérature... Vous savez que je ne parle plus que littérature?... C'est vraiment à me compromettre... C'est votre faute cependant... Si vous me rendiez en amour ce que je risque pour vous, au moins...

EUGÈNE.

Comment! est-ce que je ne vous aimerais pas comme vous voulez être aimée?

LA VICOMTESSE.

Il le demande!... Quand j'ai vu un poëte s'occuper de moi, j'ai été enchantée; je me suis dit : « Oh! je vais trouver une âme ardente, une tête passionnée, des émotions nouvelles et profondes. » Pas du tout! vous m'avez aimée comme aurait fait un agent de change... Voulez-vous me dire où vous prenez ces scènes de feu qui vous ont fait réussir au théâtre? car, vous avez beau dire, c'est là qu'est le succès de vos pièces, et non dans l'historique, les mœurs, la couleur locale...

que sais-je, moi? Oh ! je vous en veux mortellement de m'avoir trompée... et de rire encore.

EUGÈNE.

Écoutez... Moi aussi, madame, j'ai cherché partout cet amour délirant dont vous parlez;... moi aussi, je l'ai demandé à toutes les femmes... Dix fois j'ai été sur le point de l'obtenir d'elles;... mais, pour les unes, je ne faisais pas assez bien le nœud de ma cravate; pour les autres, je sautais trop en dansant et pas assez en valsant... Une dernière allait m'aimer à l'adoration, lorsqu'elle s'est aperçue que je ne dansais pas le galop... Bref, il m'a toujours échappé au moment où je croyais être sûr de l'avoir inspiré. C'est le rêve de l'âme tant qu'elle est jeune et naïve... Tout le monde a fait ce rêve... pour le voir s'évanouir lentement; j'ai commencé ainsi que les autres, et fini comme eux; j'ai accepté de la vie ce qu'elle donne, et l'ai tenue quitte de ce qu'elle promet; j'ai usé cinq ou six ans à chercher cet amour idéal au milieu de notre société élégante et rieuse, et j'ai terminé ma recherche par le mot *impossible*.

LA VICOMTESSE.

Impossible !... Voyez comme aime Antony... Voilà comme j'aurais voulu être aimée...

EUGÈNE.

Oh ! c'est autre chose ; prenez-y garde, madame : un amour comme celui d'Antony vous tuerait, du moment que vous ne le trouveriez pas ridicule; vous n'êtes pas, comme madame d'Hervey, une femme au teint pâle, aux yeux tristes, à la bouche sévère... Votre teint est rosé, vos yeux sont petillants, votre bouche est rieuse... De violentes passions détruiraient tout cela, et ce serait dommage; vous, bâtie de fleurs et de gaze, vous voulez aimer et être aimée d'amour ? Ah ! prenez-y garde, madame !

LA VICOMTESSE.

Mais vous m'effrayez!... Au fait, peut-être cela vaut-il mieux comme cela est.

EUGÈNE, avec gaieté.

Oh ! sans doute; vous commandez une robe, vous me dites que vous m'aimez, vous allez au bal, vous revenez avec la migraine; le temps se passe, votre cœur reste libre, votre tête est folle; et, si vous avez à vous plaindre d'une chose, c'est de ce que la vie est si courte et de ce que les jours sont si longs.

LA VICOMTESSE.

Silence, fou que vous êtes ! voilà du monde qui nous arrive.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Camps.

LA VICOMTESSE.

Votre antipathie.

EUGÈNE.

Je l'avoue : méchante et prude.

LA VICOMTESSE.

Chut!... (A madame de Camps.) Ah! venez donc...

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME DE CAMPS.

MADAME DE CAMPS.

J'arrive de bonne heure, chère Marie ; il est si embarrassant pour une veuve de se présenter seule au milieu d'un bal ! on sent tous les regards se fixer sur vous.

LA VICOMTESSE.

Mais il me semble que c'est un malheur que moins que tout autre vous devez craindre.

MADAME DE CAMPS.

Vous me flattez ; est-ce que vous m'en voulez encore de notre petite querelle littéraire?... (A Eugène.) C'est vous qui la rendez romantique, monsieur ; c'est un péché duquel vous répondrez au jour du jugement dernier.

EUGÈNE.

Je ne sais trop, madame, par quelle influence je pourrais...

MADAME DE CAMPS.

Oh! ni moi non plus ; mais le fait est qu'elle ne dit plus un mot de médecine, et que Bichat, Broussais, Gall et M. Delaunay sont complétement abandonnés pour Shakspeare, Schiller, Gœthe et vous.

LA VICOMTESSE.

Mais, méchante que vous êtes, vous feriez croire à des choses...

MADAME DE CAMPS.

Oh! ce n'est qu'une plaisanterie... Et qui aurons-nous à notre belle soirée ?... tout Paris ?...

LA VICOMTESSE.

D'abord... Puis nos amis habituels, quelques présentations de jeunes gens qui dansent; c'est précieux, l'espèce en devient de jour en jour plus rare... Ah! Adèle d'Hervey, qui rentre dans le monde.

MADAME DE CAMPS.

Oui, qu'elle avait quitté sous prétexte de mauvaise santé, depuis trois mois, depuis son départ, depuis son aventure dans une auberge;... que sais-je, moi!... Comment, chère Marie, vous recevez cette femme?... Eh bien, vous avez tort... Vous ne savez donc pas?...

LA VICOMTESSE.

Je sais qu'on dit mille choses dont pas une n'est vraie peut-être... Mais Adèle est une ancienne amie à moi.

MADAME DE CAMPS.

Oh! ce n'est point non plus un reproche que je vous fais... Vous êtes si bonne, vous n'aurez vu dans cette invitation qu'un moyen de la réhabiliter; mais ce serait à elle à comprendre qu'elle est déplacée dans un certain monde, et, si elle ne le comprend pas, ce serait charité que de le lui faire sentir. Si son aventure n'avait pas fait tant d'éclat encore... Mais pourquoi sa sœur se presse-t-elle de dire qu'elle est partie pour rejoindre son mari? Puis, quelques jours après, on la voit revenir! M. Antony, absent avec elle, revient en même temps qu'elle... Vous l'avez sans doute invité aussi, M. Antony?

LA VICOMTESSE.

Certes!

MADAME DE CAMPS.

Je serai enchantée de le voir, M. Antony; j'aime beaucoup les problèmes.

LA VICOMTESSE.

Comment?

MADAME DE CAMPS.

Sans doute; n'est-ce point un problème... vivant au milieu de la société, qu'un homme riche, dont on ne connaît ni la famille ni l'état? Quant à moi, je ne sais qu'un métier qui dispense d'un état et d'une famille.

EUGÈNE,

Ah! madame!

MADAME DE CAMPS.

Sans doute! rien n'est dramatique comme le mystérieux au théâtre ou dans un roman... Mais dans le monde!

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le baron de Marsanne... M. Frédéric de Lussan... M. Darcey.

(Entrent en même temps quelques autres personnes qu'on ne nomme pas.)

SCÈNE III

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, LE BARON DE MARSANNE, INVITÉS.

LA VICOMTESSE, à M. de Marsanne.

Ah! c'est bien aimable à vous, monsieur le baron. (Avec familiarité, à Frédéric.) Vous êtes un homme charmant; vous danserez, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Mais, madame, je serai à vos ordres, aujourd'hui comme toujours.

LA VICOMTESSE.

Faites attention, j'ai des témoins... Monsieur Darcey, je vous avais promis à ces dames. (A une Jeune Fille qui entre avec sa Mère.) Oh! comme vous êtes jolie! venez ici, mon bel ange! (A la Maman.) Vous nous la laisserez, n'est-ce pas? bien tard! bien tard!

LA MAMAN.

Mais, madame la vicomtesse...

LA VICOMTESSE.

J'ai trois personnes pour faire votre partie de boston.

LE DOMESTIQUE.

M. Olivier Delaunay.

(Les Dames sourient et regardent alternativement Eugène et Olivier.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, OLIVIER.

OLIVIER.

Madame...

LA VICOMTESSE.

Bonjour, monsieur Olivier; je suis enchantée de vous voir;

vous trouverez ce soir, ici, M. Antony; j'ai présumé qu'il vous serait agréable de le rencontrer, voilà pourquoi mon invitation était si pressante.

FRÉDÉRIC, allant à Olivier.

Mais je te cherchais partout en entrant ici; je m'attendais à ce que les honneurs de la maison me seraient faits par toi.

OLIVIER, apercevant Eugène, qui vient à eux.

Chut!

FRÉDÉRIC.

Bah!

OLIVIER.

Parole d'honneur!

EUGÈNE.

Bonjour, docteur.

OLIVIER.

Eh bien, mon ami, les succès?

EUGÈNE.

Eh bien, mon cher, les malades?

OLIVIER.

Siffle-t-on toujours?

EUGÈNE.

Meurt-on quelquefois?

LE DOMESTIQUE.

Madame la baronne d'Hervey.

MADAME DE CAMPS, à des Dames qui l'entourent.

L'héroïne de l'aventure que je vous racontais.

SCÈNE V

LES MÊMES, ADÈLE.

LA VICOMTESSE

Bonjour, chère Adèle. Eh bien, vous n'amenez pas votre sœur Clara?

ADÈLE.

Il y a quelques jours qu'elle est partie pour rejoindre son mari.

MADAME DE CAMPS.

Mais nous la reverrons probablement bientôt; ces voyages-là ne sont point ordinairement de longue durée.

LA VICOMTESSE, vivement, à Adèle.

Chère amie, permettez que je vous présente M. Eugène d'Hervilly, que vous connaissez sans doute de nom.

ADÈLE.

Oh ! monsieur, je suis bien indigne; depuis trois mois, j'ai été souffrante, je suis sortie à peine, et, par conséquent, je n'ai pu voir votre dernier ouvrage.

LA VICOMTESSE.

Profane! allez-y donc, et bien vite; je vous enverrai ma loge, la première fois qu'on le jouera. (A Eugène.) Vous m'en ferez souvenir.

LE DOMESTIQUE.

M. Antony.

(Tout le monde se retourne; les yeux se fixent alternativement sur Adèle et sur Antony qui entre. Antony salue la Vicomtesse, puis les Dames en masse. Olivier va à lui; ils causent. Eugène le regarde avec curiosité et intérêt.)

SCÈNE VI

Les Mêmes, ANTONY.

ADÈLE, pour cacher son trouble, s'adressant vivement à Eugène.

Et vous achevez sans doute quelque chose, monsieur?

EUGÈNE.

Oui, madame.

MADAME DE CAMPS.

Toujours du moyen âge?

EUGÈNE.

Toujours.

ADÈLE.

Mais pourquoi ne pas attaquer un sujet au milieu de notre société moderne?

LA VICOMTESSE.

C'est ce que je lui répète à chaque instant: « Faites de l'actualité. » N'est-ce pas qu'on s'intéresse bien plus à des personnages de notre époque, habillés comme nous, parlant la même langue?

LE BARON DE MARSANNE.

Oh! c'est qu'il est bien plus facile de prendre dans les chroniques que dans son imagination... On y trouve des pièces à peu près faites.

FRÉDÉRIC.

Oui, à peu près.

LE BARON DE MARSANNE.

Dame! voyez plutôt ce que *le Constitutionnel* disait à propos de...

EUGÈNE.

Plusieurs causes, beaucoup trop longues à développer, m'empêchent de le faire.

LA VICOMTESSE.

Déduisez vos raisons, et nous serons vos juges.

EUGÈNE.

Oh! mesdames, permettez-moi de vous dire que ce serait un cours beaucoup trop sérieux pour un auditoire en robe de bal et en parure de fête.

MADAME DE CAMPS.

Mais point du tout; vous voyez qu'on ne danse pas encore... Et puis nous nous occupons toutes de littérature; n'est-ce pas, vicomtesse?

LE BARON DE MARSANNE.

De la patience, mesdames; monsieur consignera toutes ses idées dans la préface de son premier ouvrage.

LA VICOMTESSE.

Est-ce que vous faites une préface?

LE BARON DE MARSANNE.

Les romantiques font tous des préfaces... *Le Constitutionnel* les plaisantait l'autre jour là-dessus avec une grâce...

ADÈLE.

Vous le voyez, monsieur, vous avez usé, à vous défendre, un temps qui aurait suffi à développer tout un système.

EUGÈNE.

Et vous aussi, madame, faites-y attention... Vous l'exigez, je ne suis plus responsable de l'ennui... Voici mes motifs : la comédie est la peinture des mœurs; le drame, celle des passions. La Révolution, en passant sur notre France, a rendu les hommes égaux, confondu les rangs, généralisé les costumes. Rien n'indique la profession, nul cercle ne renferme telles mœurs ou telles habitudes; tout est fondu ensemble, les nuances ont remplacé les couleurs, et il faut des couleurs et non des nuances au peintre qui veut faire un tableau.

ADÈLE.

C'est juste.

LE BARON DE MARSANNE.

Cependant, monsieur, *le Constitutionnel*..

EUGÈNE, sans écouter.

Je disais donc que la comédie de mœurs devenait de cette manière, sinon impossible, du moins très-difficile à exécuter. Reste le drame de passion, et ici une autre difficulté se présente. L'histoire nous lègue des faits, ils nous appartiennent par droit d'héritage, ils sont incontestables, ils sont au poëte : il exhume les hommes d'autrefois, les revêt de leurs costumes, les agite de leurs passions, qu'il augmente ou diminue selon le point où il veut porter le dramatique. Mais, que nous essayions, nous, au milieu de notre société moderne, sous notre frac gauche et écourté, de montrer à nu le cœur de l'homme, on ne le reconnaîtra pas... La ressemblance entre le héros et le parterre sera trop grande, l'analogie trop intime; le spectateur qui suivra chez l'acteur le développement de la passion voudra l'arrêter là où elle se serait arrêtée chez lui; si elle dépasse sa faculté de sentir ou d'exprimer à lui, il ne la comprendra plus, il dira : « C'est faux; moi, je n'éprouve pas ainsi; quand la femme que j'aime me trompe, je souffre sans doute... oui... quelque temps... mais je ne la poignarde ni ne meurs, et la preuve, c'est que me voilà. » Puis les cris à l'exagération, au mélodrame, couvrant les applaudissements de ces quelques hommes qui, plus heureusement ou plus malheusement organisés que les autres, sentent que les passions sont les mêmes au XV^e^ qu'au XIX^e^ siècle, et que le cœur bat d'un sang aussi chaud sous un frac de drap que sous un corselet d'acier...

ADÈLE.

Eh bien, monsieur, l'approbation de ces quelques hommes vous dédommagerait amplement de la froideur des autres.

MADAME DE CAMPS.

Puis, s'ils doutaient, vous pourriez leur donner la preuve que ces passions existent véritablement dans la société. Il y a encore des amours profondes qu'une absence de trois ans ne peut éteindre, des chevaliers mystérieux qui sauvent la vie à la dame de leurs pensées, des femmes vertueuses qui fuient leur amant, et, comme le mélange du naturel et du sublime est à la mode, des scènes qui n'en sont que plus dramatiques pour s'être passées dans une chambre d'auberge... Je peindrais une de ces femmes...

ANTONY, qui n'a rien dit pendant toute la discussion littéraire, mais dont le visage s'est progressivement animé, s'avance lentement, et s'appuie sur le dos du fauteuil de madame de Camps.

Madame, auriez-vous par hasard ici un frère ou un mari?

MADAME DE CAMPS, étonnée.

Que vous importe, monsieur?

ANTONY.

Je veux le savoir, moi!

MADAME DE CAMPS.

Non!

ANTONY.

Eh bien, alors, honte au lieu de sang! (A Eugène.) Oui, madame a raison, monsieur! et, puisqu'elle s'est chargée de vous tracer le fond du sujet, je me chargerai, moi, de vous indiquer les détails... Oui, je prendrais cette femme innocente et pure entre toutes les femmes, je montrerais son cœur aimant et candide, méconnu par cette société fausse, au cœur usé et corrompu; je mettrais en opposition avec elle une de ces femmes dont toute la moralité serait l'adresse; qui ne fuirait pas le danger, parce qu'elle s'est depuis longtemps familiarisée avec lui; qui abuserait de sa faiblesse de femme pour tuer lâchement une réputation de femme, comme un spadassin abuse de sa force pour tuer une existence d'homme; je prouverais que la première des deux qui sera compromise sera la femme honnête, et cela, non point à défaut de vertu, mais par manque d'habitude... Puis, à la face de la société, je demanderais justice entre elles ici-bas, en attendant que Dieu la leur rendît là-haut. (Silence d'un instant.) Allons, mesdames, c'est assez longtemps causer littérature; la musique vous appelle; en place pour la contredanse.

EUGÈNE, présentant vivement la main à Adèle.

Madame, aurai-je l'honneur...?

ADÈLE.

Je vous rends grâce, monsieur, je ne danserai pas.

(Antony prend la main d'Eugène et la lui serre.)

MADAME DE CAMPS.

Adieu, chère vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Comment, vous vous en allez?

MADAME DE CAMPS, s'éloignant.

Je ne resterai pas après la scène affreuse...

LA VICOMTESSE, s'éloignant avec elle.

Vous l'avez un peu provoquée, convenez-en.

(Adèle reste seule; Antony la regarde pour savoir s'il doit rester ou sortir Adèle lui fait signe de s'éloigner.)

SCÈNE VII

ADÈLE, puis LA VICOMTESSE.

ADÈLE.

Ah! pourquoi suis-je venue, mon Dieu? Je doutais encore; tout est donc connu! tout, non pas, mais bientôt tout... Perdue, perdue à jamais! Que faire? Sortir?... Tous les yeux se fixeront sur moi... Rester?... Toutes les voix crieront à l'impudence. J'ai pourtant bien souffert depuis trois mois! ç'aurait dû être une expiation.

LA VICOMTESSE, entrant.

Eh bien!... Ah! je vous cherchais, Adèle!

ADÈLE.

Que vous êtes bonne!

LA VICOMTESSE.

Et vous, que vous êtes folle! Bon Dieu! je crois que vous pleurez!...

ADÈLE.

Oh! pensez-vous que ce soit sans motif?

LA VICOMTESSE.

Pour un mot?

ADÈLE.

Un mot qui tue.

LA VICOMTESSE.

Mais cette femme perdrait vingt réputations par jour si on la croyait.

ADÈLE, se levant vivement.

On ne la croira point, n'est-ce pas? Tu ne la crois pas, toi? Merci! merci!

LA VICOMTESSE.

Mais vous-même, chère Adèle, il faudrait savoir aussi commander un peu à votre visage.

ADÈLE.

Comment et pourquoi l'aurais-je appris? Oh! je ne le sais pas, je ne le saurai jamais.

LA VICOMTESSE.

Mais si, enfant, je disais comme vous?... Au milieu de ce monde, on entend une foule de choses qui doivent glisser sans atteindre, ou, si elles atteignent, eh bien, un regard calme, un sourire indifférent...

ADÈLE.

Oh! voilà qui est affreux, Marie; c'est que vous-même pensiez déjà ceci de moi, qu'un jour viendra où j'accueillerai l'injure, où je ne reculerai pas devant le mépris, où je verrai devant moi, avec un regard calme, un sourire indifférent, ma réputation de femme et de mère, comme un jouet d'enfant, passer entre des mains qui la briseront. Oh! mon cœur! mon cœur! plutôt qu'on le torture, qu'on le déchire, et je resterai calme, indifférente; mais ma réputation, mon Dieu!... Marie, vous savez si jusqu'à présent elle était pure, si une voix dans le monde avait osé lui porter atteinte...

LA VICOMTESSE.

Eh bien, mais voilà justement ce qu'elles ne vous pardonneront pas, voilà ce qu'à tort ou à raison il faut que la femme expie un jour... Mais que vous importe, si votre conscience vous reste?

ADÈLE.

Oui, si la conscience reste.

LA VICOMTESSE.

Si, en rentrant chez vous, seule avec vous-même, vous pouvez en souriant vous regarder dans votre glace et dire : « Calomnie !...» si vos amis continuent à vous voir...

ADÈLE.

Par égard pour mon rang, pour ma position sociale.

LA VICOMTESSE.

S'ils vous tendent la main, vous embrassent... Voyons!

ADÈLE.

Par pitié, peut-être... par pitié; et c'est une femme qui, en se jouant, le sourire sur les lèvres, laisse tomber sur une autre femme un mot qui déshonore, l'accompagne d'un regard doux et affectueux pour savoir s'il entrera bien au cœur, et si le sang rejaillira... Infamie!... Mais je ne lui ai rien fait, à cette femme?

LA VICOMTESSE.

Adèle!

ADÈLE.

Elle va aller répéter cela partout... Elle dira que je n'ai point é la regarder en face, et qu'elle m'a fait rougir et pleurer... ı ! cette fois, elle dira vrai, car je rougis et je pleure.

LA VICOMTESSE.

Oh ! mon Dieu ! calmez-vous ; et moi qui suis obligée de ›us quitter.

ADÈLE.

Oui, votre absence attristerait le bal ; allez, Marie, allez.

LA VICOMTESSE.

J'avais promis à Eugène de danser avec lui la première con- edanse... Mais, avec lui, je ne me gêne pas, la seconde com- ence. Écoutez, chère Adèle, mon amie, vous ne pouvez entrer aintenant ; remettez-vous, et je reviendrai tout à l'heure vous ıercher. Puis, après tout, songez que, tout le monde vous ›andonnât-il, il vous restera toujours une bonne amie, un :u folle, mais au cœur franc, qui sait qu'elle vaut cent fois ıoins que vous, mais qui ne vous en aime que cent fois davan- ge. Allons, embrassez-moi, essuyez vos beaux yeux gonflés e larmes, et revenez vite faire mourir toutes ces femmes de ılousie... Au revoir !... Je vais veiller à ce qu'on ne vienne as vous troubler.

:lle sort. Antony est entré, pendant les derniers mots de la Vicomtesse, par la porte de côté, et s'est tenu au fond.)

SCÈNE VIII

ANTONY, ADÈLE, sans le voir.

ANTONY, regardant s'éloigner la Vicomtesse.

Elle est bonne, cette femme ! (Il revient lentement se placer devant dèle sans être aperçu. Avec angoisse.) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

ADÈLE, avec douceur et relevant la tête.

Je ne vous en veux pas Antony.

ANTONY.

Oh ! vous êtes un ange.

ADÈLE.

Je vous l'avais bien dit, qu'on ne pouvait rien cacher à ce ıonde qui nous entoure de tous ses liens, nous épie de tous es yeux... Vous avez désiré que je vinsse, je suis venue.

ANTONY.

Oui, et vous avez été insultée lâchement!... insultée! et moi, j'étais là, et je ne pouvais rien pour vous, c'était une femme qui parlait... Dix années de ma vie, dussent-elles se passer avec vous, je les aurais données pour que ce fût un homme qui dit ce qu'elle a dit.

ADÈLE.

Mais je ne lui ai rien fait, à cette femme !

ANTONY.

Elle s'est au moins rendu justice en se retirant.

ADÈLE.

Oui; mais ses paroles empoisonnées étaient déjà entrées dans mon cœur et dans celui des personnes qui se trouvaient là... Vous, vous n'entendez d'ici que le fracas de la musique et le froissement du parquet... Moi, au milieu de tout cela, j'entends bruire mon nom, mon nom cent fois répété, mon nom qui est celui d'un autre, qui me l'a donné pur, et que je lui rends souillé... Il me semble que toutes ces paroles qui bourdonnent ne sont qu'une seule phrase répétée par cent voix : « C'est sa maîtresse ! »

ANTONY.

Mon amie!... mon Adèle !

ADÈLE.

Puis, quand je rentrerai... car je ne puis rester toujours ici, ils se parleront bas;... leurs yeux dévoreront ma rougeur;... ils verront la trace de mes larmes... et ils diront : « Ah! elle a pleuré... Mais il la consolera, lui, c'est sa maîtresse ! »

ANTONY.

Ah !

ADÈLE.

Les femmes s'éloigneront de moi, les mères diront à leur fille : « Vois-tu cette femme?... elle avait un mari honorable... qui l'aimait, qui la rendait heureuse... Rien ne peut excuser sa faute!... c'est une femme qu'il ne faut pas voir, une femme perdue; c'est sa maîtresse ! »

ANTONY.

Oh ! tais-toi, tais-toi ! Et, parmi toutes ces femmes, quelle femme est plus pure et plus innocente que toi?... Tu as fui... C'est moi qui t'ai poursuivie; j'ai été sans pitié à tes larmes, sans remords à tes gémissements; c'est moi qui t'ai perdue, moi qui suis un misérable, un lâche; je t'ai déshonorée, et je

ne puis rien réparer... Dis-moi, que faut-il faire pour toi?... Y a-t-il des paroles qui consolent? Demande ma vie, mon sang... Par grâce, que veux-tu, qu'ordonnes-tu?...

ADÈLE.

Rien... Vois-tu, il m'est passé là souvent une idée affreuse : c'est que peut-être, une fois, une seule fois, tu as pu te dire dans ton cœur : « Elle m'a cédé; donc, elle pouvait céder à un autre. »

ANTONY.

Que je meure si cela est!

ADÈLE.

C'est qu'alors, pour toi aussi, je serais une femme perdue... toi aussi, tu dirais : « C'est ma maîtresse! »

ANTONY.

Oh! non, non... Tu es mon âme, ma vie, mon amour!

ADÈLE.

Dis-moi, Antony, si demain j'étais libre, m'épouserais-tu toujours?

ANTONY.

Oh! sur Dieu et l'honneur, oui.

ADÈLE.

Sans crainte?... sans hésitation?

ANTONY.

Avec ivresse.

ADÈLE.

Merci! il me reste donc Dieu et toi; que m'importe le monde?... Dieu et toi savez qu'une femme ne pouvait résister à tant d'amour... Ces femmes si vaines, si fières, eussent succombé comme moi, si mon Antony les eût aimées; mais il ne les eût pas aimées, n'est-ce pas?...

ANTONY.

Oh! non, non...

ADÈLE.

Car quelle femme pourrait résister à mon Antony? Ah!... tout ce que j'ai dit est folie... Je veux être heureuse encore, j'oublierai tout pour ne me souvenir que de toi... Que m'importe ce que le monde dira? Je ne verrai plus personne, je m'isolerai avec notre amour, tu resteras près de moi; tu me répéteras à chaque instant que tu m'aimes, que tu es heureux, que nous le sommes; je te croirai, car je crois en ta voix, en tout ce que tu me dis; quand tu parles, tout en moi se tait

pour écouter, mon cœur n'est plus serré, mon front n'est plus brûlant, mes larmes s'arrêtent, mes remords s'endorment... J'oublie!...

ANTONY.

Non, je ne te quitterai plus, je prends tout sur moi, et que Dieu m'en punisse, oui, nous serons heureux encore... Calme-toi.

ADÈLE, dans les bras d'Antony.

Je suis heureuse!... (La porte du salon s'ouvre, la Vicomtesse paraît.) Marie!

ANTONY.

Malédiction!

(Adèle jette un cri et se sauve par la porte de côté.)

SCÈNE IX

ANTONY, LA VICOMTESSE DE LACY, puis LOUIS.

LA VICOMTESSE.

Monsieur, ce n'est qu'après vous avoir cherché partout que je suis entrée ici.

ANTONY, avec amertume.

Et sans doute, madame, un motif bien important?...

LA VICOMTESSE.

Oui, monsieur, un homme qui se dit votre domestique, vous demande, ne veut parler qu'à vous... Il y va, dit-il, de la vie et de la mort.

ANTONY.

Un domestique à moi... qui ne veut parler qu'à moi?... Oh! madame, permettez qu'il entre ici... Pardon... Si c'était?... Et puis, au nom du ciel! dites à Adèle... à la baronne... de venir... Cherchez-la, madame, je vous en prie!... vous êtes sa seule amie...

LA VICOMTESSE.

J'y cours. (Au Domestique.) Entrez.

ANTONY.

Louis!... Oh! qui te ramène?

LOUIS.

Le colonel d'Hervey est parti hier matin de Strasbourg; il sera ici dans quelques heures.

ANTONY.

Dans quelques heures?... (Appelant.) Adèle!... Adèle!...

LA VICOMTESSE, rentrant.

Elle vient de partir.

ANTONY.

Pour retourner chez elle?... Malheureux ! arriverai-je à temps ?

ACTE CINQUIÈME

Une chambre chez Adèle d'Hervey.

—

SCÈNE PREMIÈRE

ADÈLE, UNE FEMME DE CHAMBRE.

Un Domestique apporte deux flambeaux et sort.

ADÈLE, entrant, donnant son boa à sa femme de chambre qui la suit.

Vous pouvez vous retirer.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Mais madame va rester seule.

ADÈLE.

Si j'ai besoin de vous, je sonnerai... Allez.

(La Femme de chambre sort.)

SCÈNE II

ADÈLE, seule.

Ah! me voilà donc seule enfin !... je puis rougir et pleurer seule... Mon Dieu ! qu'est-ce que c'est donc que cette fatalité à laquelle vous permettez d'étendre le bras au milieu du monde, de saisir une femme qui toujours avait été vertueuse et qui voulait toujours l'être, de l'entraîner malgré ses efforts et ses cris, brisant tous les appuis auxquels elle se rattache, faisant sa perte, à elle, de ce qui ferait le salut d'un autre? Et vous consentez, ô mon Dieu ! que cette femme soit vue des mêmes yeux, poursuivie des mêmes injures que celles qui se

sont fait un jeu de leur déshonneur... Oh ! est-ce justice ?... Une amie encore, une seule au monde, croyait à mon innocence et me consolait... C'était trop de bonheur, pas assez de honte.... Elle me trouve dans ses bras !... Abandonnée !... Ah ! Antony ! Antony ! me poursuivras-tu donc toujours !... Qui vient là ?

SCÈNE III

ADÈLE, ANTONY.

ANTONY, entrant.

Adèle ! (Avec joie.) Ah !

ADÈLE.

Oh ! c'est encore vous !... Vous ici ! dans la maison de mon mari, dans la chambre de ma fille presque !... Ayez donc pitié de moi !... Mes domestiques me respectent et m'honorent encore ; voulez-vous que, demain, je rougisse devant mes domestiques ?...

ANTONY.

Aucun ne m'a vu... Puis il fallait que je te parlasse.

ADÈLE.

Oui, vous avez voulu savoir comment j'avais supporté cette affreuse soirée... Eh bien, je suis calme, je suis tranquille, ne craignez rien... Retirez-vous.

ANTONY.

Oh ! ce n'est pas cela... Ne t'alarme pas de ce que je vais te dire...

ADÈLE.

Parle ! parle ! quoi donc ?

ANTONY.

Il faut me suivre.

ADÈLE.

Vous !... et pourquoi ?

ANTONY.

Pourquoi ? Oh ! mon Dieu ! Pauvre Adèle !... écoute, tu sais si ma vie est à toi, si je t'aime avec délire. Eh bien, par ma vie et mon amour, il faut me suivre... à l'instant.

ADÈLE.

Oh ! mon Dieu ! mais qu'y a-t-il donc ?

ANTONY.

Si je te disais : « Adèle, la maison voisine est en proie

aux flammes, les murs sont brûlants, l'escalier chancelle, il faut me suivre... » Eh bien, tu aurais encore plus de temps à perdre.

(Il l'entraîne.)

ADÈLE.

Oh ! vous ne m'entraînerez pas, Antony ; c'est folie... Grâce ! grâce !... oh ! j'appelle, je crie !

ANTONY, la lâchant.

Il faut donc tout te dire, tu le veux : eh bien, du courage, Adèle ! dans une heure, ton mari sera ici.

ADÈLE.

Qu'est-ce que tu dis ?

ANTONY.

Le colonel est au bout de la rue, peut-être.

ADÈLE.

Cela ne se peut pas... Ce n'est pas l'époque de son retour.

ANTONY,

Et si des soupçons le ramènent, si des lettres anonymes ont été écrites !

ADÈLE.

Des soupçons ! oui, oui, c'est cela... Oh ! mais je suis perdue, moi !... Sauvez-moi, vous... Mais n'avez-vous rien résolu ?... Vous le saviez avant moi, vous aviez le temps de chercher... Moi, moi... vous voyez bien que j'ai la tête renversée.

ANTONY.

Il faut te soustraire d'abord à une première entrevue.

ADÈLE.

Et puis ?...

ANTONY.

Et puis nous prendrons conseil de tout, même du désespoir... Si tu étais une de ces femmes vertueuses qui te raillaient ce soir, je te dirais : « Trompe-le. »

ADÈLE.

Oh ! fussé-je assez fausse pour cela, oublies-tu que je ne pourrais pas le tromper longtemps. Nous ne sommes pas malheureux à demi, nous !

ANTONY.

Eh bien, tu le vois, plus d'espérance à attendre du ciel en restant ici... Écoute, je suis libre, moi ; partout où j'irai, ma fortune me suivra ; puis, me manquât-elle, j'y suppléerai fa-

cilement. Une voiture est en bas... Écoute, et réfléchis qu'il n'y a pas d'autre moyen : si un cœur dévoué, si une existence d'homme tout entière que je jette à tes pieds... te suffisent... dis oui ; l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, nous offrent un asile... Je t'arrache à ta famille, à ta patrie... Eh bien, je serai pour toi et famille et patrie... En changeant de nom, nul ne saura qui nous sommes pendant notre vie, nul ne saura qui nous avons été après notre mort. Nous vivrons isolés, tu seras mon bien, mon Dieu, ma vie ; je n'aurai d'autre volonté que la tienne, d'autre bonheur que le tien... Viens, viens, et nous oublierons les autres pour ne nous souvenir que de nous.

ADÈLE.

Oui, oui... Eh bien, un mot à Clara.

ANTONY.

Nous n'avons pas une minute à perdre.

ADÈLE.

Ma fille !... il faut que j'embrasse ma fille... Vois-tu, c'est un dernier adieu, un adieu éternel.

ANTONY.

Oui, oui, va, va.

(Il la pousse.)

ADÈLE.

Oh ! mon Dieu !

ANTONY.

Mais qu'as-tu donc?

ADÈLE.

Ma fille !... quitter ma fille... à qui on demandera compte un jour de la faute de sa mère, qui vivra peut-être, mais qui ne vivra plus pour elle... Ma fille !... Pauvre enfant ! qui croira se présenter pure et innocente au monde, et qui se présentera déshonorée comme sa mère, et par sa mère !

ANTONY.

Oh ! mon Dieu !

ADÈLE.

N'est-ce pas que c'est vrai ?... Une tache tombée sur un nom ne s'efface pas ; elle le creuse, elle le ronge, elle le dévore... Oh ! ma fille ! ma fille !

ANTONY.

Eh bien, emmenons-la, qu'elle vienne avec nous... Hier encore, j'aurais cru ne pouvoir l'aimer, cette fille d'un autre... et de toi... Eh bien, elle sera ma fille, mon enfant chéri ; je

l'aimerai comme celui... Mais prends-la et partons... Prends-la donc, chaque instant te perd... A quoi songes-tu? Il va venir, il vient, il est là!...

ADÈLE.

Oh! malheureuse!... ou en suis-je venue? où m'as-tu conduite? Et il n'a fallu que trois mois pour cela!... Un homme me confie son nom,... met en moi son bonheur... Sa fille!... il l'adore!... c'est son espoir de vieillesse,... l'être dans lequel il doit se survivre... Tu viens, il y a trois mois; mon amour éteint se réveille, je souille le nom qu'il me confie, je brise tout le bonheur qui reposait sur moi... Et ce n'est pas tout encore, non, car ce n'est point assez: je lui enlève l'enfant de son cœur, je déshérite ses vieux jours des caresses de sa fille... et, en échange de son amour,... je lui rends honte, malheur et abandon... Sais-tu, Antony, que c'est infâme?

ANTONY.

Que faire alors?

ADÈLE.

Rester.

ANTONY.

Et, lorsqu'il découvrira tout?...

ADÈLE.

Il me tuera.

ANTONY.

Te tuer!... lui, te tuer?... toi, mourir?... moi, te perdre?... C'est impossible!... Tu ne crains donc pas la mort, toi?

ADÈLE.

Oh! non!... elle réunit...

ANTONY.

Elle sépare... Penses-tu que je croie à tes rêves, moi... et que sur eux j'aille risquer ce qu'il me reste de vie et de bonheur?... Tu veux mourir? Eh bien, écoute, moi aussi, je le veux... Mais je ne veux pas mourir seul, vois-tu... et je ne veux pas que tu meures seule... Je serais jaloux du tombeau qui te renfermerait. Béni soit Dieu qui m'a fait une vie isolée que je puis quitter sans coûter une larme à des yeux aimés! béni soit Dieu qui a permis qu'à l'âge de l'espoir j'eusse tout épuisé et fusse fatigué de tout!... Un seul lien m'attachait à ce monde: il se brise... Et moi aussi, je veux mourir!... mais avec toi; je veux que les derniers battements de nos cœurs se répondent, que nos derniers soupirs se confondent... Com-

prends-tu?... une mort douce comme un sommeil, une mort plus heureuse que toute notre vie... Puis, qui sait? par pitié, peut-être jettera-t-on nos corps dans le même tombeau.

ADÈLE.

Oh! oui, cette mort avec toi, l'éternité dans tes bras... Oh! ce serait le ciel, si ma mémoire pouvait mourir avec moi... Mais, comprends-tu, Antony?... cette mémoire, elle restera vivante au cœur de tous ceux qui nous ont connus... On demandera compte à ma fille de ma vie et de ma mort... On lui dira : « Ta mère!... elle a cru qu'un nom taché se lavait avec du sang... Enfant, ta mère s'est trompée, son nom est à jamais déshonoré, flétri! et toi, toi!... tu portes le nom de ta mère... » On lui dira : « Elle a cru fuir la honte en mourant... et elle est morte dans les bras de l'homme à qui elle devait sa honte; » et, si elle veut nier, on lèvera la pierre de notre tombeau, et l'on dira : « Regarde, les voilà! »

ANTONY.

Oh! nous sommes donc maudits? Ni vivre ni mourir enfin!

ADÈLE.

Oui... oui, je dois mourir seule... Tu le vois, tu me perds ici sans espoir de me sauver... Tu ne peux plus qu'une chose pour moi... Va-t'en, au nom du ciel, va-t'en!

ANTONY.

M'en aller!... te quitter!... quand il va venir, lui?... T'avoir reprise et te reperdre?... Enfer!... et s'il ne te tuait pas?... s'il te pardonnait?... Avoir commis, pour te posséder, rapt, violence et adultère, et, pour te conserver, hésiter devant un nouveau crime?... perdre mon âme pour si peu? Satan en rirait; tu es folle... Non... non, tu es à moi comme l'homme est au malheur... (La prenant dans ses bras.) Il faut que tu vives pour moi... Je t'emporte... Malheur à qui m'arrête!...

ADÈLE.

Oh! oh!

ANTONY.

Cris et pleurs, qu'importe!...

ADÈLE.

Ma fille! ma fille!

ANTONY.

C'est un enfant... Demain, elle rira.

(Ils sont près de sortir. On entend deux coups de marteau à la porte cochère.)

ADÈLE, s'échappant des bras d'Antony.

Ah! c'est lui... Oh! mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi, pardon, pardon!

ANTONY, la quittant.

Allons, tout est fini!

ADÈLE.

On monte l'escalier... On sonne... C'est lui... Fuis, fuis!

ANTONY, fermant la porte.

Eh! je ne veux pas fuir, moi... Écoute... Tu disais tout à l'heure que tu ne craignais pas la mort?

ADÈLE.

Non, non... Oh! tue-moi, par pitié!

ANTONY.

Une mort qui sauverait ta réputation, celle de ta fille?

ADÈLE.

Je la demanderais à genoux.

UNE VOIX, en dehors.

Ouvrez!... ouvrez!... Enfoncez cette porte...

ANTONY.

Et, à ton dernier soupir, tu ne haïrais pas ton assassin?

ADÈLE.

Je le bénirais... Mais hâte-toi!... cette porte...

ANTONY.

Ne crains rien, la mort sera ici avant lui... Mais, songes-y, la mort!

ADÈLE.

Je la demande, je la veux, je l'implore! (Se jetant dans ses bras.) Je viens la chercher.

ANTONY, lui donnant un baiser.

Eh bien, meurs

(Il la poignarde.)

ADÈLE, tombant dans un fauteuil.

Ah!...

(Au même moment, la porte du fond est enfoncée; le colonel d'Hervey se précipite sur le théâtre.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE COLONEL D'HERVEY, ANTONY, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LE COLONEL.

Infâme!... Que vois-je?... Adèle!... morte!...

ANTONY.

Oui ! morte ! Elle me résistait, je l'ai assassinée !...

(Il jette son poignard aux pieds du Colonel.)

POST-SCRIPTUM

Avant de jeter la plume, et de dire adieu à cette œuvre, comme à un livre que l'on ferme pour toujours, quelques mots de remercîment aux excellents comédiens qui en ont fait le succès

Ils avaient une tâche difficile : il fallait faire accepter au public une scène d'amour en cinq actes, un développement pur et simple de passion, jouée par deux personnages entre quatre paravents, sans action et sans mouvement.

Merci d'abord à madame Dorval, si vraie, si passionnée, si nature enfin, qu'elle fait oublier l'illusion à force d'illusion; qu'elle change un drame de théâtre en action vivante, ne laisse pas respirer un instant le spectateur, l'effraye de ses craintes, le fait souffrir de ses douleurs, et lui brise l'âme de ses cris, au point qu'elle entende dire autour d'elle : « Oh ! grâce ! grâce ! c'est trop vrai. » Que madame Dorval ne s'inquiète pas de cette critique; elle est la seule actrice, je crois, à qui on pense à la faire.

Merci à Bocage, qui, en comédien consommé, a saisi non-seulement l'ensemble du rôle, mais encore toutes ses nuances. Mélancolie, passion, misanthropie, égoïsme, métaphysique, mépris, terreur, il a tout senti et tout fait sentir. Quelques critiques ont dit que le rôle d'Antony était faux et sans intérêt; je serais volontiers de leur avis, ne fût-ce que pour rendre un hommage de plus au talent de l'acteur, qui a su s'y faire constamment applaudir.

Qu'ils prennent donc à pleines mains leur part dans le succès; ce qu'ils laisseront pour l'auteur sera probablement encore plus qu'il ne mérite.

FIN D'ANTONY

CHARLES VII

CHEZ SES GRANDS VASSAUX

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

Odéon. — 20 octobre 1831.

Cur non?...

« Et en ce temps, un chevalier nommé messire Charles de Savoisy, par un de ses pages qui chevauchoit un cheval en le venant de mener boire à la rivière, le cheval esclabouta un escollier, lequel avecques les autres alloit en procession à Sainte-Katherine, et tant que l'escollier frappa ledit page : et alors, les gens dudit chevalier saillirent de son hôtel embastonnés, poursuivant lesdits escolliers jusques à Sainte-Katherine; et un des gens dudit chevalier tira une flèche dedans l'église, jusques au grand autel, où le prêtre chantoit messe; donc pour ce faict l'Université fit telle poursuite à l'encontre dudit chevalier, que la maison d'icelui chevalier fut abattue, et fut ledit chevalier banny hors du royaume de France, et excommunié. Et s'en alla devers le pape, lequel l'absolut, et arma quatre gallées, et s'en alla par mer faisant guerre aux Sarrazins, et, là, gaigna moult d'avoir. Puis retourna et fut faicte sa paix, et refit son hôtel à Paris tel comme il étoit paravant; mais il ne fut pas parachevé, et fit faire son hôtel de Signelay (Seignelais) en Auxerrois moult bel, par les Sarrazins qu'il avoit amenés d'outremer; lequel châtel est à trois lieues d'Auxerre. » (*Chronique du roi Charles VII*, par maître ALAIN CHARTIER, homme très-honorable. — Page 5.)

Je cherchais la matière d'un drame; il y en avait un dans ces vingt lignes : je le pris.

Il se présenta à mon esprit sous une forme classique : je l'adoptai.

Le théâtre est, avant tout, chose de fantaisie; je ne comprends donc pas qu'on l'emprisonne dans un système. Un même sujet se présentera sous vingt aspects divers à vingt imaginations différentes. Tracez des règles uniformes, forcez ces imaginations de les suivre, et il y a cent à parier contre un que vous aurez dix-neuf mauvais ouvrages; laissez chacun prendre son sujet à sa guise, le tailler à sa fantaisie; accordez liberté entière à tous, depuis les douze heures de Boileau jusqu'aux trente ans de Shakspeare, depuis le vers libre de Jodelle jusqu'à l'alexandrin de Racine, depuis les trilogies de Beaumarchais jusqu'aux proverbes de Théodore Leclercq : et alors chaque individu flairera ce qui convient le mieux à son organisation, amassera ses matériaux, bâtira son monde à part, soufflera dessus pour lui donner la vie, et viendra, au jour dit, avec un résultat sinon complet, du moins original; sinon remarquable, du moins individuel.

Convaincu de cette vérité, j'ai donc pris les formes classiques, qui, pour cette fois, m'allaient, et j'ai verrouillé mes trois unités dans les dix pieds carrés de la chambre basse du comte Charles de Savoisy.

Et je dis les trois unités, parce que, selon moi, l'action, que l'on croit double, est simple. Le tissu et la broderie qui l'enjolive ne font point deux étoffes : Yaqoub, Bérengère, le comte, voilà le tissu; Charles VII et Agnès, voilà la broderie. Le roi vient demander l'hospitalité au vassal; le vassal la lui accorde, et c'est tout. L'arrivée inattendue de Charles VII complique l'action, mais ne la détourne pas de son but; et, malgré la présence de son hôte royal, les affaires de ménage du comte vont toujours leur train.

Puis cela était nécessaire à mon œuvre comme je la concevais. Si quelqu'un veut voir une perspective tout à fait comme son voisin la voit, il faut qu'il la regarde de la place de son voisin et non pas de la sienne; ce qui fait, je crois, que le critique devrait toujours juger une œuvre selon la donnée de

l'auteur, et non bâtir une nouvelle pièce à côté de l'autre, attendu qu'il est probable qu'il donnera la préférence à la sienne. Puis il est probable encore que le public sera de l'avis du journaliste, parce qu'il est abonné au journal, et que le journal auquel il est abonné ne peut pas avoir tort.

Cela, dis-je, était nécessaire à mon drame, et voici comment je voulais faire une œuvre de style plutôt qu'un drame d'action : je désirais mettre en scène plutôt des types que des hommes; ainsi Yaqoub était pour moi la représentation de l'esclavage d'Orient; Raymond, de la servitude d'Occident; le comte, c'était la féodalité; le roi, la monarchie. Une idée morale, qui sans doute est passée inaperçue, planait sur le tout.

La voici :

La nature a organisé chaque individu en harmonie avec le lieu où il doit naître, vivre et mourir. Des mers immenses, des montagnes qui percent les nues encadrent en quelque sorte chaque race dans la localité qui lui est propre, et lui défendent de se mêler aux autres races. Autour de l'homme naissent les animaux nécessaires à des voyages bornés, mais qui ne doivent pas le porter au delà des limites que le doigt de Dieu lui a tracées pour patrie; tant que l'Européen s'abandonnera à son cheval, l'Arabe à son dromadaire, l'instinct de chacun de ces animaux le retiendra dans l'atmosphère qui lui convient, et ni l'animal ni son maître n'auront à souffrir. Déplacer une existence, c'est la fausser : les principes du bien, qui, dans des climats amis, sur une terre maternelle, sous le soleil natal, eussent mûri comme un fruit, tournent à mal sur un sol étranger. Quand tout est hostile à un individu, l'individu devient hostile à tout; et, comme il ne peut anéantir cet air qui l'étouffe, ce soleil qui le brûle, cette terre qui le blesse, sa haine retombe sur les hommes, dont il peut toujours se venger.

Tel est Yaqoub. Le comte de Savoisy pense, dans sa religieuse crédulité, expier son crime en enlevant à son pays un jeune Arabe né pour le désert et la liberté. Le saint-père lui

Sur le seuil de sa porte, en vous voyant ainsi,
Vous dirait comme moi : « Mon père, entrez. »

LE PÈLERIN.

Merci.

(Yaqoub tressaille au son de cette voix et se retourne.)

ANDRÉ.

Il vous dirait encor, s'il était là : « Mon père,
Seyez-vous sur mon siége, et buvez dans mon verre. »
Seyez-vous donc alors, et buvez ; car, vrai-Dieu !
C'est nous qu'il a chargés de le dire en son lieu.

(Aux Archers.)

N'est-ce pas?

LES ARCHERS.

Certe.

LE PÈLERIN.

Ainsi ferai-je tout à l'heure ;
Mais, pour me rendre encor sa volonté meilleure,
Pourrais-je, auparavant, le sachant fils pieux,
Aller sur leurs tombeaux prier pour ses aïeux?

ANDRÉ, décrochant une clef.

Jehan, prends cette clef, et conduis ce saint homme.

(Le Pèlerin et Jehan sortent.)

Maintenant, que celui d'entre vous qu'on renomme
Pour un tueur de daims, me dise si beaucoup,
Tirés à cent vingt pas, tombent ainsi d'un coup.

(Jetant le daim à terre.)

Regardez.

(Ils font cercle autour de l'animal.)

UN ARCHER.

C'est un daim d'une royale race.

ANDRÉ.

Depuis le point du jour que j'éventais sa trace,
Il m'a fallu passer ainsi qu'un sanglier,
Pour le suivre, à travers et taillis et hallier ;
Aussi je me suis mis les mains et le visage
Tout en sang.

(A Yaqoub.)

Tu ris, toi ?

UN ARCHER.

Laisse là ce sauvage.

YAQOUB, se retournant.

Hein !...

L'ARCHER.

A l'art de la chasse est-ce qu'il entend rien ?
La chasse est un plaisir de noble et de chrétien.

YAQOUB, comme se parlant à lui-même.

J'étais encore enfant : un matin, sous sa tente,
Mon père, l'œil en feu, la gorge haletante,
Rentra, jetant son arc et ses traits, et me dit :
« Yaqoub, par Mahomet ! ce canton est maudit ;
Chaque nuit, mon troupeau d'un mouton diminue.
La lionne au bercail est encor revenue ;
Sur le sable j'ai vu ses pas appesantis.
Sans doute, dans quelque antre elle a quelques petits. »
Je ne répondis rien ; mais, quand sortit mon père,
Je pris l'arc et les traits, et, courbé vers la terre,
Je suivis la lionne. Elle avait traversé
Le Nil ; au même endroit qu'elle je le passai.
Elle avait au désert cru me cacher sa fuite ;
J'entrai dans le désert, ardent à sa poursuite.
Elle avait, évitant le soleil au zénith,
Cherché de l'ombre au pied du grand sphinx de granit,
De l'antique désert antique sentinelle ;
Comme elle fatigué, je m'y couchai comme elle...
Comme elle, je repris ma course, et, jusqu'au soir,
Mon pas pressa son pas ; puis je cessai d'y voir.
Immobile, implorant un seul bruit saisissable
Qui vînt à moi, flottant sur cette mer de sable,
J'écoutai, retenant mon souffle... Par moments,
On entendait au loin de sourds mugissements ;
Vers eux, comme un serpent, je me glissai dans l'ombre.
Sur mon chemin, un antre ouvrait sa gueule sombre,
Et dans ses profondeurs j'aperçus sans effroi
Deux yeux étincelants qui se fixaient sur moi.
Je n'avais plus besoin ni de bruit ni de trace,
Car, la lionne et moi, nous étions face à face...
Ah ! ce fut un combat terrible et hasardeux,
Où l'homme et le lion rugissaient tous les deux...
Mais les rugissements de l'un d'eux s'éteignirent...
Puis du sang de l'un d'eux les sables se teignirent ;

Et, quand revint le jour, il éclaira d'abord
Un enfant qui dormait auprès d'un lion mort.
Cet enfant aux chrétiens ne sert pas de modèle;
La chasse du lion est plaisir d'infidèle.

ANDRÉ.

Silence, Sarrasin!... Quand loin de leur pays
Les chrétiens vont chassant par tes champs de maïs,
C'est qu'ils sont tourmentés d'une sainte espérance...

(Montrant Yaqoub.)

Et voilà le gibier qu'ils rapportent en France!

(Il détache les flèches passées autour de sa ceinture, et pose son arc dans un coin.)

Ouf!... Maintenant, j'ai soif... A boire, compagnon!...
Que dit-on de l'Anglais? que fait le Bourguignon?
Avons-nous du nouveau depuis hier?

(Il boit.)

Ah! Bourgogne!
Bourgogne, qui nous fais la guerre sans vergogne,
Je puis bien me brouiller avec tes enfants; mais,
Bourgogne, me brouiller avec ton vin, jamais!

UN ARCHER.

Du nouveau? Guy-Raymond arrive.

ANDRÉ.

D'où?

L'ARCHER.

Je pense
Que c'est du camp français.

ANDRÉ.

Que Dieu le récompense,
S'il vient nous annoncer que l'Anglais est battu,
Ou que le roi reprend quelque peu de vertu!...
Vous a-t-il, en passant, donné quelque nouvelle?

UN ARCHER.

La comtesse l'a fait introduire auprès d'elle
Sitôt son arrivée; il nous a seulement
Dit, en passant ici, de l'attendre un moment.

ANDRÉ.

Sans doute que du maître il apporte un message?

L'ARCHER.

C'est probable.

ANDRÉ.

Avec vous, je le guette au passage.
Depuis bientôt trois ans qu'il est parti d'ici,
Il doit avoir du neuf à conter.

SCÈNE II

LES MÊMES, GUY-RAYMOND, sortant de chez la Comtesse,

RAYMOND, à André.

Me voici.
Bonjour.

LES ARCHERS.

Bonjour, Raymond.

RAYMOND, à André.

Bonjour, ma rouge trogne.
Es-tu toujours chasseur ?

(André lui montre le daim.)

Es-tu toujours ivrogne ?

(André lui montre la bouteille vide.)

Bravo ! je ne connais que manants de bas lieu
Qui négligent les dons qu'à chaque homme a faits Dieu.

(S'approchant d'Yaqoub.)

Et toi, mon jeune tigre ?...

YAQOUB.

Hein !...

RAYMOND.

Le voilà qui gronde.
Sais-tu bien que sans moi, Sarrasinois immonde,
Dans ton désert maudit tu rugirais encor,
Et que tu n'aurais pas au cou ce collier d'or,
Où tout autre qu'un chien en regardant peut lire :
« Yaqoub le Sarrasin appartient à messire
Charles de Savoisy, seigneur de Seignelais. »
Ce qui te donne un rang au milieu des valets ?...
Je t'ai pris au soleil aussi nu qu'un reptile ;
C'est à moi que tu dois pain, vêtements, asile,

Esclave; et, si tu l'as oublié, je reviens
T'en faire souvenir.

YAQOUB.

C'est bon, je m'en souviens.

ANDRÉ.

Allons, viens çà, Raymond, et dis-nous quelque chose
Des affaires du temps.

RAYMOND.

Vous savez, je suppose,
Que Charles-Six est mort, et que le jeune roi
S'est vite fait sacrer à Poitiers.

ANDRÉ.

Sur ma foi!
L'on ne sait rien au fond de cette forteresse;
Cependant tout cela, morbleu! nous intéresse:
Nous sommes Armagnacs et Français; nous portons
La croix blanche à l'habit.

RAYMOND.

Il paraît, mes moutons,
Que votre troupeau va sans savoir qui le mène?...
Ah! messieurs du Berry, l'on se bat dans le Maine,
Et vous n'en savez rien! Eh bien, les curieux
Pourront bientôt, je crois, sans sortir de ces lieux,
S'ils ouvrent les deux yeux, prêtent les deux oreilles,
Du haut de ces créneaux, entendre et voir merveilles?

UN ARCHER.

Eh bien, que verront-ils? qu'est-ce qu'ils entendront?

RAYMOND.

Ils verront, comme un mur de fer, venir de front
Trente mille soldats... Satan serre leur gorge!...
Criant, les uns: « Bourgogne! » et les autres: « Saint George! »

ANDRÉ.

Comment! si près de nous Anglais et Bourguignons!
Trente mille, dis-tu?

RAYMOND.

Rien que ça, compagnons;
Et, pour leur apporter secours dans la mêlée,
La Bretagne, dit-on, vient en grande assemblée.

UN ARCHER.

Ainsi des trois côtés!... Mais Paris?

RAYMOND.

Est rendu.

ANDRÉ.

Et le comte Bernard, qui le tenait?...

RAYMOND.

Pendu.
Henri-Six d'Angleterre est nommé roi de France,
Bedford régent.

LES ARCHERS.

Enfer!...

RAYMOND.

Heureusement, Clarence,
Suffolk et milord Gray, tués devant Angers,
Prouvent à nos soldats que les cœurs étrangers,
Si bien cachés qu'ils soient sous leur armure anglaise,
N'y sont point à l'abri d'une lance française.
Aussi Bedfort vient-il de signer un traité
Avec Philippe et Jean: s'il est exécuté,
Si le duc de Bourgogne et le duc de Bretagne
Se joignent à l'Anglais pour tenir la campagne,
Vrai-Dieu! nous n'avons plus qu'à demander merci...
A moins que Charles-Sept... — puisse-t-il être ici,
Pour entendre le vœu que je forme dans l'âme! —
De sa royale main déployant l'oriflamme,
En tête des barons à sa voix reunis,
Ne charge en criant haut: « Montjoie et Saint-Denis! »
Car malheur à qui, sourd à ce cri de vaillance,
L'entendrait sans lever ou l'épée ou la lance!

ANDRÉ.

Pour moi, je sais quelqu'un qui bien tranquillement
D'être Anglais ou Français attendra le moment.

RAYMOND.

Qui?

ANDRÉ, montrant Yaqoub.

Lui.

RAYMOND, s'adressant à Yaqoub.

C'est vrai?

YAQOUB.

C'est vrai. Que m'importe, en mon bouge,
Armagnac à croix blanche ou Bourgogne à croix rouge ?
Que m'importe quel est le faible ou le puissant ?
Ni Charles ni Henri n'ont de droit sur mon sang.
Il faudra bien qu'un jour la France ou l'Angleterre
Pour Yaqoub, fils d'Asshan, garde six pieds de terre ;
Et, quels que soient, vivants, leurs désirs absolus,
Morts, Charles ni Henri n'en obtiendront pas plus.

RAYMOND.

A moins que cependant le bourreau ne te mène
Prendre possession de ton dernier domaine,
Et, comme le tombeau que révère Ismaël,
Ne loge ton squelette à mi-chemin du ciel.
C'est ce que, quelque jour, Dieu permettra peut-être.

ANDRÉ.

Et quand as-tu quitté le comte notre maître ?

RAYMOND.

Voilà bientôt un mois que du camp de Beaugé
Nous partîmes tous deux : lui s'était dirigé
Vers la Bretagne ; moi, j'ai fait route opposée.
D'une commission qui n'était pas aisée
J'avais à m'acquitter : pour atteindre Avignon,
Il fallait, à travers Anglais et Bourguignon,
Par la ruse ou le fer, se frayer un passage,
Et remettre au saint-père un important message.
Je l'ai fait ; me voilà ! De son côté, ma foi !
Que le comte à son tour s'en tire comme moi,
Et ce ne sera pas malheureux... Du saint-père
J'ai rapporté la lettre en bon état, j'espère !
Regardez : de Benoît voilà le sceau bien net,
Avec les clefs, la croix, la crosse et le bonnet...
Signez-vous !

(Tous se signent. Du regard, il ordonne à Yaqoub d'en faire autant. Yaqoub croise ses mains sur sa poitrine et incline la tête.)

Toi...

YAQOUB.

Qu'il soit fait ainsi que vous faites !
Jésus et Mahomet sont deux puissants prophètes.

RAYMOND, à Yaqoub en tirant son poignard.

Regarde ce poignard: s'il t'arrive jamais
De mêler ces deux noms, Yaqoub, je te promets
Qu'à la première phrase arrêtant ta harangue,
Ce fer à ton palais ira clouer ta langue.

TOUS, s'approchant de Yaqoub.

Mort au blasphémateur!

YAQOUB, se levant et mettant la main à son cimeterre.

N'approchez pas, maudits!
Arrière, par Allah!... Arrière! je vous dis...

SCÈNE III

LES MÊMES, BÉRENGÈRE, soulevant la tapisserie.

Tous s'arrêtent à l'aspect de la Comtesse. Yaqoub croise ses bras sur sa poitrine, et reste dans l'attitude du plus profond respect.

BÉRENGÈRE.

Allons, enfants, du bruit encore! une querelle!
Qui menacez-vous donc ainsi?

ANDRÉ.

C'est l'infidèle,
Qui blasphème.

BÉRENGÈRE.

Eh! sait-il ce qu'il dit, insensés?
Lorsque Dieu le repousse, est-ce donc point assez?...
Raymond, que faisiez-vous de ce poignard?

RAYMOND.

Madame,
Rien...

(Le jetant aux pieds de Yaqoub.)

Je chargeais Yaqoub d'en aiguiser la lame.
Entends-tu, Sarrasin?

BÉRENGÈRE.

C'est bien. Retirez-vous,
Et revenez ce soir pour prier avec nous.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

BÉRENGÈRE, YAQOUB.

BÉRENGÈRE.

Yaqoub, nous voilà seuls : dites, qu'était-ce encore ?

YAQOUB.

Rien...

BÉRENGÈRE.

Que vous ont-ils fait ?

YAQOUB.

Rien.

BÉRENGÈRE.

Vous voyez : j'ignore
Ce qui vient d'arriver, et cependant voici
Que je leur donne tort, à vous raison.

YAQOUB.

Merci.

BÉRENGÈRE.

Eh bien, n'avez-vous point autre chose à me dire ?

YAQOUB.

Si fait : que Mahomet a le droit de maudire,
Et qu'il maudit.

BÉRENGÈRE.

Yaqoub !...

YAQOUB.

Je ne sais pas pourquoi ;
Mais je sais seulement que je suis maudit, moi ;
Que ma haine devient chaque jour plus profonde...
Et que ma mère est morte en me mettant au monde

BÉRENGÈRE.

Malheureux !...

YAQOUB.

Malheureux ?... Malheureux en effet ;
Car, pour souffrir ainsi, dites-moi, qu'ai-je fait ?...
Est-ce ma faute, à moi, si votre époux et maître,
Poursuivant un vassal, malgré les cris du prêtre,
Entra dans une église, et, là, d'un coup mortel
Le frappa ? Si le sang jaillit jusqu'à l'autel,
Est-ce ma faute ? Si sa colère imbécile
Oublia que l'église était un lieu d'asile,

Est-ce ma faute? Et si, par l'Université,
A venger ce forfait le saint-père excité
Dit que, pour désarmer la céleste colère,
Il fallait que le comte armât une galère,
Et, portant sur nos bords la désolation,
Nous fît esclaves, nous, en expiation,
Est-ce ma faute encor? et puis-je pas me plaindre
Qu'au fond de mon désert son crime aille m'atteindre?
Oh! si des bords du Nil quelque chef de tribu,
Pour un crime pareil et dans un pareil but,
Au sein de ta famille où tout était prospère,
Femme, venait te prendre ou ton fils ou ton père;
S'il le traitait là-bas comme on me traite ici;
S'il lui mettait au cou le collier que voici,
Tu comprendrais alors que la haine dans l'âme
Ne rentre pas ainsi qu'au fourreau cette lame!

BÉRENGÈRE.

Oh! oui, vous êtes bien malheureux!

YAQOUB, avec mélancolie.

Quel enfant
Plus que moi fut heureux, plus que moi triomphant?...
Quand ma tête en mes mains s'appesantit brûlante,
Et que dans le passé ma mémoire plus lente
Retrouve son chemin de jalons en jalons,
Comme un homme forcé d'aller à reculons,
Oubliant le présent et l'avenir, je songe
A mon matin si beau, qu'il me semble un mensonge;
Je n'ai plus de collier, je n'ai plus de prison;
Je sens un soleil chaud à l'immense horizon;
Je vois se dérouler sur l'ardente savane,
Comme un serpent marbré, la longue caravane...
D'avance, du repas les endroits sont choisis;
Je sais où le désert cache ses oasis...
Allons, courage! allons, mes chameliers arabes:
Redites-moi vos chants aux magiques syllabes;
Invoquez Mahomet, flambeau de l'Orient,
Chamelier comme vous combattant et priant,
Comme vous se rendant de la Mecque à Médine...
Ou, ne sauriez-vous pas la chanson grenadine
Que devant notre tente au bord du Nil, le soir,
Chante, en tournant en rond, cette almée à l'œil noir,

Jusqu'à l'heureux moment où, doublant notre extase,
Se colle à son beau corps sa tunique de gaze,
Et qu'à son front humide étalant un trésor,
Mon père de sequins lui fait un masque d'or ?...
Car mon père, au Saïd, n'est point un chef vulgaire.
Il a dans son carquois quatre flèches de guerre ;
Et, lorsqu'il tend son arc, et que vers quatre buts
Il les lance en signal à ses quatre tribus,
Chacune à lui fournir cent cavaliers fidèles
Met le temps que met l'aigle à déployer ses ailes...

(Retombant abattu.)

Oh ! grâce, Mahomet !... C'est un rêve accablant,
Rêve du paradis, mais au réveil sanglant ;
Rêve dont je sortis dans une nuit de larmes,
Un poignard dans le sein, captif d'un homme d'armes,
Qui m'avait, endormi, rencontré par hasard...
Cet homme, c'est Raymond ; ce fer...

(Ramassant le poignard que Raymond lui a jeté.)

C'est ce poignard !
J'ai, quand je l'ai revu, senti comme un orage
Gronder autour de moi mes dix ans d'esclavage...
Ton poignard, ton poignard !... oui, je l'aiguiserai
Ainsi que tu le veux... Puis je te le rendrai !

BÉRENGÈRE.

Cependant on m'a dit que, grâce aux soins du comte,
Yaqoub, votre blessure à se fermer fut prompte ?

YAQOUB.

Oui, pour moi, je le sais, le comte fut humain :
Vers l'esclave mourant, il étendit la main ;
Il versa sur ma lèvre, à cette heure suprême,
Tout le reste de l'eau qu'il gardait pour lui-même...
De l'eau, dans le désert si rare en ce moment,
Que chaque goutte avait le prix d'un diamant !...
Voilà ce qui pour lui fait pencher la balance ;
Voilà ce que mon cœur pèse dans le silence,
Quand, dans mes longues nuits, vient me tenter l'enfer
De rendre pleurs pour pleurs, coup pour coup, fer pour fer,

BÉRENGÈRE.

Mais, depuis qu'il vous a pris à votre rivage,
Pouvez-vous désigner sous le nom d'esclavage

Votre état? Le matin, dès que le jour a lui,
N'êtes vous donc pas libre?

YAQOUB.

Oui ; mais, excepté lui,
Chacun en me parlant a l'injure à la bouche :
Je me heurte et déchire à tout ce que je touche.
Si pour moi de l'esclave il adoucit la loi,
Son pays, comme lui, s'adoucit-il pour moi ?...
Entre ces murs épais je suis mal à mon aise ;
Cet air, qui vous suffit, à ma poitrine pèse ;
Mon œil s'use à percer votre horizon étroit ;
Votre soleil est pâle et votre jour est froid...
Oh! le simoun plutôt ! oui, dût sa mer de flamme
M'ensevelir vivant sous son ardente lame !

BÉRENGÈRE.

Mais j'ai vu cependant quelques éclairs joyeux
A de tristes regards succéder dans vos yeux,
Lorsque je vous parlais.

YAQOUB.

Oui : c'est l'effet étrange
Qu'à des regards mortels produit l'aspect d'un ange...
Oh ! quand vous me parlez, quand votre accent vainqueur
Va chercher chaque fibre endormie en mon cœur,
Il semble que mon âme, à ce monde ravie,
Attend de votre souffle une nouvelle vie ;
Que le bonheur serait de vivre à vos genoux,
Ange...

BÉRENGÈRE.

Et si l'ange était plus malheureux que vous,
Yaqoub ; et si mon âme et ma tête oppressées
Nourrissaient plus que vous de sinistres pensées...
Vous plaignez votre sort : que diriez-vous du mien ?

YAQOUB.

Que je suis bien maudit ! car je ne pourrais rien
Pour vous consoler, vous qui consolez les autres,
Si ce n'est d'oublier mes malheurs pour les vôtres...
Écoutez, cependant : si c'était par hasard
Un homme dont l'aspect blessât votre regard ;
Si ses jours sur vos jours avaient cette influence,
Que son trépas pût seul finir votre souffrance,
De Mahomet lui-même eût-il reçu ce droit,

Quand il passe, il faudrait me le montrer du doigt :
Dès lors je deviendrais une ombre pour son ombre ;
Et, soit que le soleil fût ardent, la nuit sombre,
Quel que fût le chemin qu'il prît pour m'échapper,
Je trouverais l'endroit et l'heure où le frapper,
Et nulle fuite au fer ne soustrairait sa tête,
Montât-il Al-Borak, le cheval du Prophète !...

BÉRENGÈRE.

Yaqoub, que dites-vous ?

YAQOUB.

J'oubliais... ah ! pardon !...
Qu'un autre défenseur était là.

BÉRENGÈRE.

Lequel donc?

YAQOUB.

Le comte.

BÉRENGÈRE.

Ici ?

YAQOUB.

Le comte.

BÉRENGÈRE, effrayée.

Et nul ne vient me dire :
« Votre époux est ici, Bérengère ! »

YAQOUB.

Il désire,
Pour des soins qui me sont comme à vous inconnus,
Nous cacher son retour. Ceint du cordon, pieds nus,
Aux portes qu'il pouvait se faire ouvrir en maître,
Il est venu frapper sous la robe d'un prêtre.

BÉRENGÈRE.

En êtes-vous bien sûr? Qui vous l'a signalé ?

YAQOUB.

Seul, je l'ai reconnu.

BÉRENGÈRE.

Comment ?

YAQOUB.

Il a parlé.
Pour l'Arabe égaré sur la grève lointaine,
Il n'est point au désert de rumeur incertaine ;
Et tous ses sens tendus écoutent à la fois
La nature qui parle avec toutes ses voix ;

Il comprend, de si loin que chaque souffle arrive,
Si c'est le bruit de l'eau qui coule sur la rive,
Le murmure du vent aux feuilles du nopal,
La parole de l'homme, ou le cri du chacal ;
Et chacun de ces sons, si léger qu'il l'effleure,
Se grave en sa mémoire où toujours il demeure.
Comment aurais-je donc méconnu cette voix
Dont les accents m'ont fait tressaillir tant de fois ?

BÉRENGÈRE.

C'est cela ! je comprends... Sans doute que le comte
A donné rendez-vous à Raymond.... quelle honte !...
Et revient déguisé... C'est pour en recevoir
La lettre du saint-père avant que de me voir...
J'y suis !... Tout maintenant s'éclaircit à ma vue ;
Car cette honte, hélas ! n'était que trop prévue...
Yaqoub, je vous l'avais bien dit dans mon effroi,
Que le plus malheureux de nous deux, c'était moi.

YAQOUB.

Je ne vous comprends pas... Achevez donc...

BÉRENGÈRE.

Silence !
Voici que, pour prier, le chapelain s'avance...
Oh ! quel que soit le Dieu dont vous suivez la loi,
Yaqoub, auprès de lui, priez, priez pour moi !

SCÈNE V

LES MÊMES, LE CHAPELAIN, RAYMOND, ANDRÉ, TOUS LES ARCHERS, LES VALETS ou ÉCUYERS.

LE CHAPELAIN, après avoir déposé une Bible sur le prie-Dieu.

Êtes-vous tous ici, mes enfants ?

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

Avez-vous, ce matin, pour le règne prospère
Du dauphin Charles-Sept, notre seigneur et roi,
Du fond de votre cœur prié Dieu comme moi ?

(Tous s'inclinent.)

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

Avez-vous prié Dieu pour les âmes
Que le feu de l'enfer consume de ses flammes,
Et pour qu'il soit surtout miséricordieux
A celles dont les corps reposent en ces lieux?

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

Avez-vous prié Dieu de permettre
Qu'un fils naquît enfin au comte notre maître,
De peur que, si la mort le frappait aujourd'hui,
Son antique maison ne mourût avec lui?

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

C'est bien. De celui qui console,
Écoutez maintenant la divine parole.

GENÈSE, CHAPITRE SIXIÈME.

« 1. Donc, Sara, épouse d'Abraham, ne pouvait, malgré la promesse de Dieu, obtenir un fils; mais, ayant une suivante égyptienne, du nom d'Agar,

» 2. Elle dit à son mari : « Voici que le Seigneur a fermé » mon sein... »

BÉRENGÈRE.

Mon père, désarmez le Seigneur irrité,
Qui m'a maudite aussi dans ma stérilité.

LE CHAPELAIN, continuant.

« Approche-toi de ma suivante : peut-être te donnera-t-elle » des fils. » Et, comme Abraham y consentit,

» 3. Elle prit Agar, sa suivante égyptienne, dix ans après qu'ils avaient commencé d'habiter ensemble la terre de Chanaan, et elle la donna pour épouse à son mari. »

BÉRENGÈRE, à genoux.

Mon père exige-t-on de moi ce sacrifice?

LE CHAPELAIN, continuant.

« 4. Et Agar eut un fils d'Abraham, qu'on nomma du nom d'Ismaël. »

A genoux! mes enfants, pour que je vous bénisse
Maintenant.

RAYMOND, allant à Yaqoub, qui aiguise la pointe de son poignard.

Attendez, mon père : l'un de nous
Fait semblant de ne pas vous entendre...

(A Yaqoub.)

A genoux !
M'entends-tu, Sarrasin ? C'est à toi que je parle :
A genoux !

YAQOUB, le regardant.

On m'a dit, archer, que le roi Charle
A de nobles barons qui devant lui passaient,
Donnait parfois un ordre, et qu'ils obéissaient;
Que ces nobles barons avaient le droit eux-mêmes
D'exprimer à leur tour leurs volontés suprêmes
A l'écuyer qui fait le vœu de les servir,
Et que cet écuyer s'empressait d'obéir ;
Puis, transmettant aussi les ordres qu'on lui donne,
L'écuyer à l'archer dit : « Fais ce que j'ordonne ; »
Mais qui jamais a dit que l'archer, qui n'est rien,
Osât donner un ordre à d'autres que son chien ?

RAYMOND.

Que l'exemple cité serve donc de modèle :
Obéis à l'archer, Sarrasin infidèle,
Car qui dit Sarrasin dit chien.

YAQOUB.

De par l'enfer !

(Il le frappe du poignard qu'il aiguisait.)

Celui-là mord du moins avec des dents de fer !...

RAYMOND, tombant.

Ah ! malédiction !...

TOUS LES ARCHERS, s'approchant.

Raymond ! Raymond !

YAQOUB, décrivant un cercle avec son cimeterre.

Arrière !...
Savez-vous que sa mort m'appartient tout entière,
Et que celui de vous qui m'en déroberait
Une goutte de sang, de son sang la paierait ?
Que nul n'avance donc, ou, de par le Prophète !
Comme un hochet d'enfant je fais voler sa tête !...

(Mettant un genou en terre pour se rapprocher de Raymond, qui se débat.)

Ah ! Raymond, à mon tour voilà que je te tiens

Pantelant à mes pieds comme je fus aux tiens !
Seulement, nul ne vient, sur ta dernière couche,
De quelques gouttes d'eau désaltérer ta bouche ;
Mais, si la soif te semble un besoin trop pressant,
Mets ta bouche à ta plaie, archer, et bois ton sang...
Fixe donc sur le mien ton regard qui m'évite...
L'agonie est trop prompte !... Archer, tu meurs trop vite !

RAYMOND, tendant la lettre de Benoît.

Ah !... pour le comte...

(Il meurt.)

YAQOUB, repoussant le cadavre du pied.

Esclave et serf jusqu'à la fin !...
Maintenant, prenez-le ; le lion n'a plus faim.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE COMTE DE SAVOISY, paraissant sur la porte ; SUITE, GARDES.

LE COMTE.

Or çà, quel est ce bruit ? qu'est-ce à dire, mes maîtres ?
Par les trois chevrons d'or, armes de mes ancêtres,
Avez-vous oublié, vous qui hurlez ainsi,
Que nul ne parle haut quand le maître est ici ?...

(Il jette son habit de pèlerin et paraît armé de toutes pièces.)

Qu'est-ce que cette lettre ?

(Il ramasse la lettre du pape.)

Et que fait là cet homme ?
Raymond, mon archer mort ? Aussi vrai qu'on me nomme
Charles de Savoisy, seigneur de Seignelais,
Ses assassins mourront de ma main... Nommez-les !...
Fermez la porte, archers, pour que nul ne s'échappe.

YAQOUB, allant au Comte.

C'est moi qui l'ai tué, maître... Me voici : frappe.

LE COMTE, tirant à moitié son épée.

Redis ce que tu viens de dire, et tu mourras !

YAQOUB.

Dix ans se sont passés depuis que dans tes bras
Il m'apporta blessé...

(Découvrant sa poitrine.)

Du coup voilà la trace.

(Il découvre la poitrine de Raymond, et montre les deux blessures.)

Maître! ai-je bien frappé juste à la même place?...
Vois... Mais plus que le sien mon bras était savant,
Et le fer dans son cœur est entré plus avant.

LE COMTE.

C'est autre chose alors: comme mon indulgence
Ne confond point un meurtre avec une vengeance,
Ce fer sans se souiller va rentrer au fourreau,
Et je ne prendrai pas la dîme du bourreau.
Nous n'avions cependant pas cru que notre affaire,
En arrivant ici, serait justice à faire...
C'est bien: nous sommes comte et seigneur de haut lieu,
Et nous nous la ferons nous-même, de par Dieu!...
Emportez ce cadavre, enfants; et qu'il obtienne
En terre consacrée une tombe chrétienne...
Adieu, mon serviteur, ou plutôt mon ami,
Du sommeil de la mort avant l'heure endormi...
Nous étions nés tous deux dans une même année,
Et j'espérais que Dieu, dans la même journée,
En face de l'Anglais, au plus fort du combat,
Nous frapperait tous deux de la mort du soldat...
Il nous aurait bien dû cette dernière fête...
Il en juge autrement: sa volonté soit faite!

(Il s'essuie les yeux.)

Page, prends un cheval à grand'hâte, et rends-toi
A Bourge, où tient sa cour notre seigneur le roi,
Dis que j'irai demain lui porter mon hommage,
Et que je lui rendrai compte de mon message.

(A deux Archers.)

Vous, gardez l'assassin.

(Au Chapelain, sans faire attention à Bérengère, qui lui tend les bras.)

Vous, mon père, venez.

(Il sort.)

BÉRENGÈRE.

Pas un mot!...

(A Yaqoub.)

Tous les deux nous sommes condamnés!

ACTE DEUXIÈME

CHARLES DE SAVOISY

Même décoration.

—

SCÈNE PREMIÈRE

BÉRENGÈRE, UN PAGE, entrant.

BÉRENGÈRE.

Eh bien, le chapelain sait-il que je réclame
Sa présence à l'instant?

LE PAGE.

Il va venir, madame.

BÉRENGÈRE.

Était-il près du comte ?

LE PAGE.

Il le quittait.

BÉRENGÈRE.

C'est bien.
Laissez-moi maintenant : je n'ai besoin de rien.

(Le Page sort.)

Besoin de rien, mon Dieu, que de miséricorde !...
Pourquoi donc tous ces biens que ta puissance accorde
A l'un, tandis que l'autre, à tes pieds abattu,
Implore vainement ta clémence?... Sais-tu,
Mon Dieu, sais-tu qu'il est des heures d'agonie
Où l'âme qui longtemps crut en toi te renie;
Où, lorsque le malheur nous poursuit pas à pas,
Que l'on appelle Dieu, que Dieu ne répond pas,
Que notre faible voix, comme un souffle qui passe,
Se perd sans éveiller un écho dans l'espace,
L'âme, où de l'espérance aucun rayon n'a lui,
Est tout près d'invoquer Satan, qui répond, lui?

SCÈNE II

LE CHAPELAIN, BÉRENGÈRE.

LE CHAPELAIN, sur la porte.

Ma fille!...

BÉRENGÈRE.

Le voici. Son front est plus austère
Que de coutume encor? Que lui dire?... Mon père,
Rassurez votre enfant: c'est la première fois
Que de chez lui le comte, absent depuis trois mois,
Rentre sans qu'un seul mot d'amour qui le rassure
Ne vienne de mon cœur adoucir la blessure.
Vous dont il a souvent imploré le secours,
Vous savez que ce cœur saigne et gémit toujours,
Tant dans sa prévoyance une crainte le brise!
Tant il tremble qu'enfin le comte ne méprise
L'épouse qui ne l'a payé, jusqu'a ce jour,
Que d'un hymen sans fruit et d'un stérile amour!

LE CHAPELAIN, s'approchant d'elle.

Celui qui prend pour but les choses de la terre,
Et qui croit affermir sa marche solitaire
Sur le bâton qu'il casse aux arbres du chemin,
Risque qu'il ne se brise et ne blesse sa main.
C'est plus loin et plus haut que le maître suprême
Dit à l'homme d'aller; et ce monde lui-même,
Où trébuche un instant le voyageur mortel,
N'est qu'une arche du pont qui nous conduit au ciel.

BÉRENGÈRE.

Mon père, je ne suis qu'une bien faible femme :
Parlez-moi de manière à rassurer mon âme,
Et non point de manière à l'effrayer.

LE CHAPELAIN.

Et si
Je ne peux, mon enfant, que vous parler ainsi...
Comme moi dites donc : Heureuses les familles
Où la main du Seigneur choisit ces chastes filles
Qui, loin d'un monde vain, avec un cœur fervent,
Usent de leurs genoux le seuil de leur couvent!

BÉRENGÈRE.

Mais ce sont seulement des vierges et des veuves
Que le Seigneur soumet à ces saintes épreuves :
Moi, je suis mariée au comte...

LE CHAPELAIN.

Dans ce lieu,
Ma fille, vous n'avez plus d'autre époux que Dieu.

BÉRENGÈRE.

Mon père, Dieu lui-même en face de l'Église
A formé nos liens...

LE CHAPELAIN, lui montrant la lettre apportée par Raymond.

Et voilà qu'il les brise.

BÉRENGÈRE, lisant.

Un acte de divorce!... Oh ! je m'en doutais bien,
Que le comte en viendrait à ce dernier moyen!...
Mais, parce qu'il écrit d'Avignon ou de Rome,
Un homme... car enfin le saint-père est un homme...
A-t-il droit de briser des nœuds?...

LE CHAPELAIN.

Vous oubliez
Qu'à cet homme Dieu dit: « Liez et déliez! »
Ma fille, du Seigneur la main vous humilie :
Sous son souffle soyez comme un roseau qui plie,
Et non comme le chêne élancé dans les cieux,
Qui résiste, se brise, et n'atteste que mieux,
Par des éclats au loin dispersés sur la terre,
Que de Dieu sur sa tête a passé la colère.

BÉRENGÈRE.

Et, si je me résigne à mon nouveau destin,
Quand devrai-je quitter ces lieux?

LE CHAPELAIN.

Demain matin.

BÉRENGÈRE.

Dans un dernier adieu, pourrai-je voir mon maître?

LE CHAPELAIN.

Ma fille, cet adieu rattacherait peut-être
Votre âme trop mondaine aux choses d'ici-bas,
Et le comte...

BÉRENGÈRE.

C'est bien... Le comte ne veut pas?

LE CHAPELAIN.

Ma fille, je ne suis que son humble interprète

BÉRENGÈRE.

Qu'exige-t-il encor?

LE CHAPELAIN.

Ma fille, la retraite
Est nécessaire au cœur qui veut se préparer.

BÉRENGÈRE.

Dans mon appartement je vais me retirer,
Mon père... Est-ce cela? Je commence à comprendre
D'un seul mot, n'est-ce pas?

LE CHAPELAIN.

Le comte ici doit rendre
Son jugement...

BÉRENGÈRE.

Lequel?

LE CHAPELAIN.

Contre le mécréant.

BÉRENGÈRE.

Ah! oui, l'autre victime... Yaqoub. En nous créant
Tous deux, l'un près du Nil, l'autre près de la Loire,
Mon père, croyez-vous... moi, je ne puis le croire...
Que Dieu lisait d'avance en l'avenir lointain
Que nous serions compris dans un même destin;
Que le même homme, un jour devenant notre maître,
Briserait le bonheur qu'en nous Dieu voulait mettre,
Et, sans que nous pussions nous soustraire à ce sort,
Nous garderait, à moi la honte, à lui la mort?

LE CHAPELAIN.

Je le crois.

BÉRENGÈRE.

Et, si Dieu, dans sa bonté céleste,
Avait voulu changer cet avenir funeste
En un destin heureux, avait-il ce pouvoir?

LE CHAPELAIN.

Le Seigneur le pouvait, et n'avait qu'à vouloir.

BÉRENGÈRE.

Bienheureux l'infidèle alors ! et je l'envie :
Lui qui n'est pas chrétien peut maudire la vie.

LE CHAPELAIN.

Ma fille!...

BÉRENGÈRE.

Écoutez-moi, mon père, à votre tour,
Et vous me répondrez. Vous souvient-il du jour
Où ma mère, m'offrant, de pleurs d'amour baignée,
A son époux, lui dit: « Une fille t'est née? »

LE CHAPELAIN.

Oui, sans doute, et ce jour fut un jour triomphant.

BÉRENGÈRE.

Vous souvient-il encor, mon père, que l'enfant
Grandit sous vos regards et devint une femme?
Comme en un livre ouvert, vous lisiez dans son âme :
Vous avez pu des yeux y suivre à tous moments
Son espoir, ses désirs, ses vœux, ses sentiments...
Eh bien, la jeune fille en son âme légère
Eût-elle un seul penser qui ne fût pour sa mère?
Dites-le.

LE CHAPELAIN.

Pas un seul.

BÉRENGÈRE.

Et, depuis que ma main
Fut engagée au comte, et qu'après cet hymen,
Vous vintes près de nous comme en votre famille,
Pour que le père encor pût veiller sur sa fille;
Soit que dans ce château le comte fût présent,
Soit que vous priassiez pour mon époux absent,
Que mon œil fût en pleurs où ma bouche rieuse,
Que mon âme fût triste ou qu'elle fût joyeuse,
Dites si dans cette âme... et vous le savez, vous...
Il fut un seul penser qui ne fût pour l'époux;
Dites-le hautement.

LE CHAPELAIN.

Pas un seul, je l'atteste.

BÉRENGÈRE.

Et s'il n'eût été pris de ce désir funeste

De rompre nos liens, et qu'un constant amour
Au mien eût répondu jusqu'à mon dernier jour,
Croyez-vous que de Dieu l'exigence jalouse
Eût osé demander à la fille, à l'épouse,
Plus qu'elle n'avait fait; et que tranquillement
J'aurais pu lui répondre au jour du jugement?

LE CHAPELAIN.

C'est ma conviction et profonde et sincère...
Pourquoi le demander?

BÉRENGÈRE.

Il m'était nécessaire
D'avoir ainsi que vous cette conviction,
Afin que, si la force, en mon affliction,
M'abandonne, et que dans quelque faute je tombe,
Cette faute du moins soit légère à ma tombe.

LE CHAPELAIN.

Que dites-vous?...

BÉRENGÈRE.

Je dis que je ne puis savoir
Quel penser vient au cœur quand il perd tout espoir...
Que le démon sur nous veille avec vigilance,
Et que, pour un moment d'oubli, dans la balance,
Pour contre-poids j'aurais, de votre propre aveu,
Vingt-cinq ans de vertus à mettre aux pieds de Dieu!...

(Elle sort.)

SCÈNE III

LE CHAPELAIN, puis LE COMTE DE SAVOISY.

LE CHAPELAIN, suivant des yeux la Comtesse.

Va, pauvre créature, et que Dieu te pardonne!
Car tu dis vrai : tu fus toujours pieuse et bonne;
Et jamais cœur d'enfant peint en des yeux d'azur
Ne brilla d'un rayon plus céleste et plus pur.

LE COMTE, entrant.

Messire...

LE CHAPELAIN.

C'est le comte!

LE COMTE.

Eh bien, l'avez-vous vue?
Que vous a-t-elle dit pendant cette entrevue?
La pauvre Bérengère a-t-elle bien pleuré?

LE CHAPELAIN.

Mieux que je ne croyais son cœur est préparé.
Sans doute que d'avance elle s'est résignée;
Car, depuis quelque temps que par vous dédaignée...

LE COMTE.

Dédaignée?... Oh! non pas! Messire, parlez mieux.
Si d'un fils qui portât le nom de mes aïeux
Son amour plus fécond m'eût donné l'espérance;
Si, même en son malheur, ce pauvre État de France
N'était si chancelant, qu'il faille autour de lui
Tous les hommes de nom pour lui servir d'appui,
Si bien que, quand l'un d'eux sent son bras qui se lasse,
Si son fils n'est pas là pour reprendre sa place,
Celui qui se retire, avec anxiété,
Voit le trône soudain pencher de son côté;
Si ce n'était cela, j'aurais pu, sans me plaindre,
Voir mon nom s'effacer et ma race s'éteindre,
Plutôt que d'un seul mot l'affliger... Mais enfin,
Quand la France est si bas, qu'elle touche à sa fin;
Quand, tombant sous les coups d'une triple anarchie,
Se roule dans son sang la vieille monarchie,
Il faut bien, quand ses cris nous les demanderont,
Lui donner des enfants... car les hommes s'en vont;
Et, comme si la mort trouvait dans son domaine
Le fer trop lent encor pour sa moisson humaine,
Voilà Salisbury qui vient, dans nos débats,
Jeter l'artillerie au milieu des combats!
Où sera maintenant la force et la vaillance?
Qui portera l'épée ou lèvera la lance,
Si de loin les boulets couchent les bataillons,
Comme des épis mûrs, sur le bord des sillons?
C'est que nous sommes nés en des temps peu prospères!
Nos pères valaient moins que ne valaient leurs pères;
Mais ils étaient encore loyaux et belliqueux...
Voici que nous venons et nous valons moins qu'eux:
Le tocsin haletant fait le tour de nos villes;

Ce n'est qu'assassinats et que guerres civiles;
Et, lorsque, remettant son épée au fourreau,
Le soldat a fini, c'est le tour du bourreau...
Allons, l'heure est sonnée : ouvrez à tous la porte.

LE CHAPELAIN.

A tous, monseigneur?...

LE COMTE.

Oui.

LE CHAPELAIN.

Mais...

LE COMTE.

Messire, il importe
Que jusqu'auprès de nous, pendant le jugement,
Tout homme, quel qu'il soit, puisse entrer librement;
Car il faut que chacun, dans le droit qu'il s'adjuge,
A son tour, comme Dieu, puisse juger le juge.

SCÈNE IV

LES MÊMES, YAQOUB, entre DEUX ARCHERS; TOUTE LA MAISON DU COMTE.

UN PAGE, entrant.

Monseigneur...

LE COMTE.

Du silence!...

(Reconnaissant le Page qu'il a envoyé à Bourges.)

Ah! c'est vous, Godefroy!
Plus tard, vous nous direz...

LE PAGE.

Monseigneur, c'est le roi,
Le roi notre seigneur, le roi Charles septième,
Qui me suit en grand'hâte et vient vous voir lui-même.

LE COMTE.

Notre sire chez moi!... Que l'on s'empresse!... Non;
Que chacun reste en place : il est quelquefois bon,
Afin que justement à son tour il punisse,
Qu'un roi sache comment on fait bonne justice.

(Au Page.)

Que le roi Charles-Sept ici soit introduit
Comme un autre serait, sans honneur et sans bruit.

(Le Page sort.)

Dieu me confie, avec mon sacré ministère,
Un pouvoir au-dessus des pouvoirs de la terre;
Et, quand je rends justice, alors s'il vient chez moi,
Le roi n'est que mon hôte, et, moi, je suis le roi.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE ROI, AGNÈS, SUITE DU ROI.

(Le Roi remet à un Fauconnier le faucon qu'il tenait sur le poing. Il reste debout pendant tout le jugement, avec Agnès, entouré de sa Suite.)

LE COMTE.

Écoutez maintenant, afin que chacun sache
Pourquoi sont dans la cour le billot et la hache,
Et pourquoi dans ce lieu les hommes que voici
Se trouvent rassemblés autour de celui-ci.
Hier, dans cette chambre où maintenant nous sommes,
Un homme était couché devant ces mêmes hommes,
Criant miséricorde, un poignard dans le cœur.
Celui qui le frappa n'était pas son vainqueur:
C'était son assassin. Je voulus le connaître;
Mais, si haut cependant qu'interrogeât le maître,
Nul ne lui répondit et le seul qui parla,
Me dit, en se montrant lui-même: « Me voilà. »
A-t-il dit vrai? Parlez.

LES ARCHERS, ensemble.

Oui, c'est lui! c'est l'esclave!
Il a tué Raymond! oui, Raymond, le plus brave
De nous!...

LE COMTE.

Silence!

LES ARCHERS.

Ensuite, il nous a menacés!...

YAQOUB, se tournant.

Votre maître vous dit « Silence! » obéissez!

(Tous se taisent.)

LE COMTE.

Quelle cause amena cette rixe soudaine?

YAQOUB.

Une rixe?... Non pas, maître : c'est une haine...
Une haine, sais-tu ce que c'est? C'est l'enfer;
C'est notre cœur qu'on broie avec des dents de fer;
C'est une voix qui dit sans cesse à notre oreille :
« Tu dors! éveille-toi, car ton ennemi veille;
Il frappera demain : frappe donc aujourd'hui;
Il vient de ce côté : vas au-devant de lui. »
Maître, lorsque, tachant ces pierres féodales,
Un peu de sang humain se répand sur les dalles,
Derrière l'assassin un valet empressé
Vient effacer le sang sitôt qu'il est versé...
Il n'en est point ainsi sur notre terre ardente :
Dès lors qu'on a frappé d'une main imprudente,
Que le sang a coulé, que le sable l'a bu,
Qu'il s'est de sa couleur profondément imbu,
Les ans peuvent passer, la tache ineffaçable
Restera pour jamais empreinte sur le sable.
Or, il est au désert, à tous les yeux caché,
Un endroit de mon sang depuis dix ans taché...
Maître, voilà dix ans que, dans mon ame émue,
A l'aspect de Raymond, la vengeance remue...
Afin de le garder pour ennemi mortel,
Je n'ai point partagé ni son pain ni son sel;
Car, si plus oublieux j'avais fait le contraire,
Ma loi, dès ce moment, me le donnait pour frère;
Et je ne voulais pas.

LE COMTE.

Eh bien, si, renonçant
A demander le sang en échange du sang,
Rejetant ton forfait sur les mœurs de ta race,
Je te plaignais, païen, et je te faisais grâce,
Croirai-je que ton cœur, d'un meurtre contenté,
Par des désirs de mort ne serait plus tenté?
Que Raymond dans sa tombe enfermerait la haine,
Et que tu resterais tranquille dans ta chaîne?

YAQOUB.

Maître, cela serait un espoir hasardeux;
Car un seul homme est mort, et j'en haïssais deux.

LE COMTE.

Et quel est le second? Car je veux le connaître,
Afin de prévenir...

YAQOUB.

Le second? C'est toi, maître.

LE COMTE.

Ah! par mon saint patron! de dix ans de bontés,
Voilà quels souvenirs dans ton cœur sont restés!
Dans ta captivité, qui pouvait t'être amère,
La France te fut-elle une mauvaise mère?
Non: au sort de ses fils, ton sort devint pareil,
Et nul ne prit ta part d'ombre ni de soleil.

YAQOUB.

Écoute: Quand d'Allah la puissance féconde
Jadis pour ses enfants a fait deux parts du monde,
Aux Arabes qu'il aime il dit en souriant:
« Vous êtes mes aînés, et voici l'Orient:
Cette terre est à vous de Tanger à Golconde,
Et vous l'appellerez le paradis du monde. »
Puis, d'un œil de courroux ensuite regardant
Vos pères, il leur dit: « Vous aurez l'Occident. »

LE COMTE.

Donc, au sort de Raymond, si je sais bien t'entendre,
Celui qui t'enleva ton pays peut s'attendre?...

YAQOUB, avec un sentiment profond.

Maître, tu te souviens que, tout couvert de sang,
Sur le sable à tes pieds j'étais couché gisant;
Je demandais de l'eau; tu pouvais passer outre:
Tu me donnas le peu qui restait dans ton outre.
Le bien comme le mal m'est présent, et voilà
Ce qui fait qu'à ton tour tu n'es pas gisant là.

LE COMTE.

Et, si je te disais: « Je romps ton esclavage;
J'eus tort de t'enlever, Yaqoub, à ton rivage;
De ce jour, vers le Nil tu peux tourner tes pas;
Voici de l'or, et pars... »

YAQOUB.

Je ne partirais pas.

LE COMTE.

Qui te retient aux lieux que je t'entends maudire?

YAQOUB.

Maître, c'est mon secret;... je ne puis te le dire...
Donc, comme je ne dois ni rester ni partir,
Que, si je reste ou pars, tu peux t'en repentir,
Crois-moi, rends à l'instant l'arrêt que je mérite;
Et puis dis au bourreau de l'exécuter vite.
Si je puis en former, voilà mes derniers vœux.

LE COMTE, se levant.

Eh bien donc, qu'il soit fait ainsi que tu le veux.

YAQOUB.

Merci!... Comme à chaque homme, Allah dans sa puissance,
Sur mon âme soufflant au jour de ma naissance,
Anima la matière et dit dans sa bonté:
« Enfant, reçois la vie avec la liberté! »
La liberté par toi me fut bientôt ravie...
Voici que maintenant tu me reprends la vie:
Merci, maître, merci! Dans ta haine à ton tour
Tu fais autant pour moi qu'Allah dans son amour.

LE COMTE.

Pour faire tes derniers adieux à la lumière
Quel temps veux-tu?

YAQOUB.

Le temps de fermer ma paupière.
Pourquoi, lorsque le corps et la tête sont prêts,
La hache et le billot attendraient-ils après?

LE COMTE.

Par saint Charles! plutôt qu'en cette insouciance,
J'aimerais mieux te voir mourir en ta croyance.

YAQOUB.

Ma croyance!... en ai-je une? et qui peut m'indiquer
A quel Dieu je dois croire afin de l'invoquer?
Tu m'as fait renoncer à celui de ma race,
Sans que dans mon esprit le tien ait pris sa place:
Qu'importe à ma raison Jésus ou Mahomet?
Nul ne tient le bonheur que chacun d'eux promet;
Et dans l'isolement ma jeunesse flétrie,
Grâce à toi, n'a pas plus de Dieu que de patrie.

LE COMTE.

Esclave, et si tu meurs en de tels sentiments,
Qu'espères-tu?

YAQOUB.

De rendre un corps aux éléments,
Masse commune où l'homme en expirant rapporte
Tout ce qu'en le créant la nature en emporte.
Si la terre, si l'eau, si l'air et si le feu
Me formèrent aux mains du hasard ou de Dieu,
Le vent, en dispersant ma poussière en sa course,
Saura bien reporter chaque chose à sa source.

LE COMTE.

A l'heure de la mort que demandes-tu?

YAQOUB.

Rien...
Sinon que du bourreau la hache coupe bien.

LE COMTE, au Chapelain.

Messire, maintenant remplissez votre charge.
Voici le livre saint : mes aïeux sur sa marge,
Chaque fois qu'ils rendaient un arrêt important,
Ordonnaient qu'il y fût inscrit au même instant;
Car ils avaient le droit, et n'en firent pas faute,
De rendre en leurs châteaux justice basse et haute.
Nous voulons consigner le nôtre au même endroit,
Et nous ferons comme eux, puisqu'avons même droit.
Donc, écrivez.

(Il dicte.)

« Ce jour du mois d'août le vingtième,
Étant ici présent le roi Charles septième,
Contre Yaqoub-ben-Asshan, sans crainte et sans remord,
Nous avons prononcé le jugement de mort;
Puis à l'exécuteur, dont le bras le réclame,
Avons livré le corps : que Dieu pardonne à l'âme ! »
Donnez...

(Il signe.)

Et maintenant qu'on l'emmène.

LE ROI, allant prendre la place qu'occupait le Comte.

Arrêtez!...
Au-dessous de l'arrêt, chapelain, ajoutez
Qu'usant aussi d'un droit qu'en tout temps eut sa race,
Le roi Charles septième au condamné fait grâce.

(Le Comte fait un mouvement d'étonnement.)

Rebelle, voudrais-tu me le contester?

LE COMTE, s'inclinant.

Non,

Non, sire.

AGNÈS, se penchant sur son épaule.

Monseigneur, vous êtes grand et bon!

LE COMTE.

Mais, sire, songez bien...

LE ROI.

Oui, je comprends, mon hôte :
Notre droit porte atteinte à la justice haute;
C'est fâcheux, n'est-ce pas?... Va, pardonne-le-moi :
Il me prend rarement le désir d'être roi.
Aujourd'hui, c'est mon jour. Mais, comme, avant cette heure,
Cet esclave mettrait le trouble en ta demeure,
Comte, j'offre un moyen de tout concilier :
Donne-le-moi... Mon fou commence à m'ennuyer...
Et, pour t'indemniser, tu prendras dans ma chasse
Quelque faucon dressé, quelque cheval de race...
A cet arrangement, Yaqoub, vous souscrivez?

YAQOUB, arrachant un poignard à l'un des trophées qui sont près de lui, et levant le bras pour se frapper lui-même.

Oui!... mais vous payez cher un cadavre!...

TOUT LE MONDE, avec effroi.

Ah!...

BÉRENGÈRE, soulevant la portière sans être vue.

Vivez!

(Elle laisse retomber la tapisserie.)

LE COMTE.

Archers, arrachez-lui ce poignard!

YAQOUB.

Je le livre.

Maître, ne crains plus rien...

(A lui-même.)

Elle m'a dit de vivre!

LE ROI.

Messieurs, souvenez-vous que cet homme est à moi.

(Faisant un signe de la main.)

Allez; que Dieu vous garde!

AGNÈS.

Et gardez bien le roi!

(Deux Femmes s'approchent d'elle pour la conduire à son appartement.)

LE ROI, allant à elle.

Tu me quittes, Agnès?

AGNÈS.

Oui, monseigneur : le comte
Doit, s'il m'en souvient bien, à mon roi rendre compte
D'un voyage entrepris dans de hauts intérêts :
Mon roi ne voudra pas contraindre son Agnès
Dans ce grave conseil à tenir une place;
Et dans un même jour il fera deux fois grâce.

LE ROI.

Oui, je comprends : Agnès, cédant à son effroi,
Comme un traître à son tour abandonne le roi.

(Il la conduit jusqu'à la porte de l'appartement.)

SCÈNE VI

LE ROI, LE COMTE DE SAVOISY.

LE ROI, se tournant vers le Comte.

A nous deux maintenant. C'est franche félonie
D'avoir bâti si haut votre châtellenie,
Comte de Savoisy, qu'il la faille chercher,
Comme le nid d'un aigle, au faîte d'un rocher;
Si bien que votre roi, s'il veut venir lui-même
Visiter par hasard un vieil ami qu'il aime,
Obligé de gravir à pied jusqu'à ce lieu,
Risque à perdre vingt fois son âme en jurant Dieu...
Et je vous dis cela sans ajouter, mon maître,
Que si, comme Jean-Six, vous nous deveniez traître,
Vos murs sont de hauteur et de force, je croi,
A donner pour longtemps besogne aux gens du roi.

LE COMTE.

Notre sire a raison; mais cette citadelle,
Si forte qu'elle soit, est encore plus fidèle.

LE ROI, avec mélancolie.

Mon vieux comte, combien m'ont parlé comme toi,
Qui depuis cependant ont parjuré leur foi!

La parole de l'homme est chose bien légère,
Quand la guerre civile et la guerre étrangère,
Poussant un pauvre État vers sa destruction,
Jettent une promesse à chaque ambition !

(Il s'assied.)

LE COMTE, s'approchant de lui.

Sire, ce vieux château, depuis ses premiers maîtres,
Compte dans ses caveaux douze de mes ancêtres,
Qui, couchés aux lueurs de funèbres flambeaux,
Dans leur linceul de fer dorment sur leurs tombeaux.
Descendons et cherchons à chacun la blessure
Dont l'atteinte mortelle a troué son armure ;
Puis le jour de leur mort ensuite nous dira
En quels combats divers chacun d'eux expira.
Alors, vous connaîtrez que tous, frappés en face,
Sont morts, chacun des miens pour un de votre race...
Et cet examen fait, sire, malheur à vous,
Si vous doutez de moi, de moi, dernier de tous !
Azincourt pour le vôtre a vu mourir mon père ;
En défendant vos droits je mourrai, je l'espère,
Et, plus tard, à son tour, faisant ce que je fis,
Mon fils, s'il m'en naît un, mourra pour votre fils.

LE ROI, se levant.

Comte de Savoisy, regardez-nous en face...
Nous sommes comme vous le dernier d'une race :
Nos deux frères aînés, l'espoir de la maison,
Sont morts... Et quelques-uns disent par le poison ;
Philippe de Bourgogne et Jean-Six de Bretagne,
Mes beaux-frères tous deux, font contre moi campagne ;
Ma mère, qui devrait m'être un puissant soutien,
Achèterait mon sang de la moitié du sien ;
Chaque jour, quelque grand vassal qui m'abandonne
Comme un fleuron vivant tombe de ma couronne :
Eh bien, un seul instant avons-nous hésité
A remettre nos jours à votre loyauté ?
Notre suite, il est vrai, si le cas le réclame,
Est formidable et peut nous défendre : une femme,
Deux pages, un bouffon, trois fauconniers ; et si
Même dans ce moment Charles de Savoisy,
Tramant quelque complot de sa main déloyale,
Tentait de mettre à mort ma personne royale,

Certe, il aurait à craindre un combat meurtrier,
Moi, vêtu de velours, et lui couvert d'acier!...

(S'appuyant sur son épaule.)

Vieux fou!...

LE COMTE.

L'État n'irait que mieux, je le présume,
Sire, si tous les deux nous changions de costume :
Ces corselets d'acier, quoiqu'ils soient un peu lourds,
A la taille d'un roi vont mieux que du velours.

LE ROI.

Comte, dans ton manoir je suis venu sans suite,
Pour fuir un ennemi mortel dont la poursuite
Est, surtout à la cour, acharné sur ton roi,
Nous pouvons le combattre et le vaincre : aide-moi.

LE COMTE.

Votre espérance alors ne sera pas trompée,
Sire! voici mon bras, et voici mon épée;
Lorsque vous le voudrez, nous marcherons vers lui.

LE ROI.

Non pas!... nous le fuirons.

LE COMTE, faisant un mouvement.

Quel est-il donc?

LE ROI, à l'oreille du Comte.

L'ennui.

LE COMTE, froidement.

Monseigneur, je pensais, avec raison peut-être,
Que votre empressement à venir pouvait naître
Du désir de savoir si Jean-Six acceptait
Le traité que le roi Charles lui présentait,
Et qu'à Renne en Bretagne avait porté le comte
Charles de Savoisy.

LE ROI.

Je l'avoue à ma honte,
Mon pauvre ambassadeur, mais j'avais pour ma part,
Quand j'appris ton retour, oublié ton départ.

LE COMTE.

Mais, du moins, vous venez ici pour quelque cause
Importante?

LE ROI.

Sans doute.

LE COMTE.

En ce cas, je suppose
Que vous me confierez ces nouveaux intérêts ?

LE ROI, mystérieusement.

Comte, je viens chasser un daim dans tes forêts :
Je n'en ai plus à moi...

LE COMTE, à mi-voix.

Que monseigneur Saint-Charle
Prenne pitié de nous !

LE ROI, avec humeur.

J'aime, lorsqu'on me parle,
Que l'on me parle haut... Vous dites ?...

LE COMTE.

Que vraiment,
Sire, l'on ne perd pas son trône plus gaiement !
Mais permettez qu'au moins, sire, je vous rappelle...

AGNÈS, paraissant sur la porte.

Venez-vous, monseigneur?

LE ROI, riant.

Tu vois, Agnès m'appelle.

LE COMTE, suppliant.

Un seul instant!

LE ROI.

La loi de l'hospitalité
Veut qu'on laisse à son hôte entière liberté...
Bonsoir !

SCÈNE VII

LE COMTE, seul.

Oui, va dormir aux bras de ta maîtresse,
Afin que, si les cris de la France en détresse
Viennent pendant la nuit t'éveiller en sursaut,
Une voix de l'enfer te parle encor plus haut!..
Va reprendre ta chaîne avec tant d'art tissue,
Qu'à l'esclave lui-même elle est inaperçue...

Va, ton retard serait une rébellion,
Faible daim... qui pourrait devenir un lion !

(André passe avec plusieurs Archers qu'il met en sentinelle dans la cour.)

Dors, et sur ton sommeil je veillerai moi-même,
Car en toi seul encor vit notre espoir suprême;
Et Dieu n'eût pas remis un royaume en tes mains,
Si tu ne le servais pour de secrets desseins...
Peut-être quand, demain, à ton âme trompée
J'offrirai pour miroir le fer de cette épée,
A ton aspect soudain reculant malgré toi,
Tu nieras que la lame ait réfléchi le roi...
Le flambeau n'est pas mort, tant qu'une lueur brille :
Ma main protégera sa flamme qui vacille;
J'écarterai tout vent qui lui serait mortel,
Et je déposerai le flambeau sur l'autel...
Un jour de pur éclat il brillera peut-être !...

(L'heure sonne ; il écoute.)

Minuit... Tranquillement dormez, mon noble maître :
Nos yeux seront ouverts si, vous, vous sommeillez.
Sentinelles, veillez!

UNE SENTINELLE, répondant.

Sentinelles, veillez !

(Le même cri se fait entendre de distance en distance, jusqu'à ce qu'il se perde dans le lointain.)

ACTE TROISIÈME

CHARLES VII

Même décoration. — Il fait jour.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE DE SAVOISY, veillant à la porte du Roi; ANDRÉ, à l'autre porte; puis UN ÉCUYER; puis YAQOUB.

Au lever du rideau, on entend le son du cor.

LE COMTE.

André, quel est ce bruit?

ANDRÉ.

Celui du cor.

LE COMTE.

Qui sonne?

ANDRÉ.

Je ne puis voir d'ici; c'est au dehors.

LE COMTE.

Personne

N'est donc au pont-levis?

ANDRÉ.

Si, monseigneur; j'ai mis
Deux hommes à la tour... Ah! ce sont des amis :
On ouvre... Je savais que la garde était bonne...
Ah! c'est un écuyer aux armes de Narbonne...
Il a diablement chaud!

LE COMTE.

Faites signe, et qu'ici
On l'amène à l'instant.

ANDRÉ.

Monseigneur, le voici.
Entrez, sire écuyer.

L'ÉCUYER.

Le comte?...

LE COMTE.

C'est moi.

L'ÉCUYER, lui donnant une lettre aux armes de Narbonne.

Comte,
Le message demande une réponse prompte :
C'est de mon maître.

LE COMTE.

Bien. Vous revenez du camp?

L'ÉCUYER.

Oui, monseigneur.

LE COMTE, lisant.

Narbonne est bien portant?

L'ÉCUYER.

Oui.

LE COMTE.

Quand
En êtes vous parti?

L'ÉCUYER.

Cette nuit.

LE COMTE.

Par Saint-Charle!
C'est marcher vitement! Votre maître me parle
En homme bien pressé : pour demain cependant
Je ne puis le rejoindre.

L'ÉCUYER.

Il est en attendant
Le combat que l'Anglais offre; mais il balance :
S'il avait le secours de votre bonne lance
Et de tous vos archers, il n'hésiterait plus.

LE COMTE.

J'ai pour deux jours encor des devoirs absolus;
Puis je le rejoindrai. Qu'il tarde. C'est possible :
Un retard de deux jours ne peut être nuisible,
Tandis qu'il perdra tout en se hâtant par trop.

L'ÉCUYER.

Monseigneur, il m'a dit de partir aussitôt
Que vous m'auriez donné réponse.

LE COMTE.

Dans une heure,
Au plus tard, vous l'aurez. Allez. — André demeure.
De ce brave écuyer, mes amis, prenez soin.

(L'Écuyer sort avec les autres.)

(A André.)

André, de tout ton zèle aujourd'hui j'ai besoin.

ANDRÉ.

Ordonnez.

LE COMTE.

Tu connais le château de Graville?

ANDRÉ.

Sans doute, monseigneur; c'est auprès de la ville
D'Auxerre.

LE COMTE.

Justement.

ANDRÉ.

Quand le comte... que Dieu
Ait pitié de son âme!... était vivant, pardieu!
A votre ordre, vingt fois j'ai fait la même route...
Ce pauvre comte! il fut tué dans la déroute
De Cravant. Je portai la nouvelle. Je crois
Entendre encore sa fille, avec sa douce voix,
Dire...

LE COMTE.

C'est bien. Alors, tu connais Isabelle?

ANDRÉ.

Oui, monseigneur... Et même elle est belle, mais belle!

LE COMTE.

C'est possible; jamais je ne l'ai vue. Ainsi,
André, tu vas partir et lui porter ceci.

ANDRÉ.

Cet anneau?

LE COMTE.

Cet anneau.

ANDRÉ.

Mais qu'aurai-je à lui dire?

LE COMTE.

Que tu viens la chercher afin de la conduire
Chez moi; que je l'attends aujourd'hui sans retards...
Aujourd'hui, tu m'entends... car, demain soir, je pars.

ANDRÉ.

C'est bien.

LE COMTE.

Respectez-la comme votre maîtresse;
Et, quand vous parlerez, appelez-la comtesse.

ANDRÉ.

Monseigneur, je ferai comme vous dites.

LE COMTE.

Bien.

ANDRÉ

Avez-vous autre chose à m'ordonner?

LE COMTE.

Non, rien...
Sinon de m'envoyer le Sarrasin...

(S'arrêtant.)

Écoute !...
J'avais cru... Ce n'est rien...

(Regardant du côté de l'appartement de Bérengère.)

Rien qu'un soupir sans doute...
Va-t'en.

ANDRÉ.

Le Sarrasin a passé la nuit là,
Couché dans son bournous.

LE COMTE.

Fais le venir.

ANDRÉ.

Holà !...
Que fais-tu donc, les yeux fixés sur la fenêtre
De la comtesse, esclave ?... Enfin !...

(André s'en va.)

YAQOUB, sur le seuil.

Me voilà, maître.

LE COMTE.

Viens. Hier, un arrêt fut rendu contre toi ;
Et tu le méritais.

YAQOUB.

Oui, maître.

LE COMTE.

Un mot du roi
T'a sauvé : ce matin, veux-tu devant la porte
De ton sauveur veiller un instant ?

YAQOUB.

Peu m'importe
Où je reste, où je vais, ou d'où je viens.

LE COMTE.

Ainsi,
Yaqoub, fidèlement tu resteras ici ?

YAQOUB.

Oui, maître.

LE COMTE.

Si le roi vient soudain à paraître,
Tu te retireras à l'autre porte.

YAQOUB.

Oui, maître.

LE COMTE.

Je reviendrai bientôt te relever.

(Il sort.)

YAQOUB, seul et rêvant.

Pourquoi
Toute une longue nuit a-t-elle, ainsi que moi,
Veillé sans qu'un instant se fermât sa paupière?...
Je croyais que, moi seul, je veillais sur la pierre...
Je l'ai vue un instant : ses pleurs coulaient. . Ses pleurs!
Tout mon sang, Mahomet, pour toutes ses douleurs !
A d'autres comme à moi la vie est donc fatale!...
D'autres souffrent!...

SCÈNE II

YAQOUB, BÉRENGÈRE, soulevant la tapisserie, et s'assurant qu'Yaqoub est seul.

BÉRENGÈRE.

Yaqoub !

YAQOUB, tressaillant et levant la tête.

Oh ! que vous êtes pâle!

BÉRENGÈRE.

Ce n'est rien... J'ai souffert...

YAQOUB.

Vous, souffrir!

BÉRENGÈRE.

Pourquoi pas?
Chacun porte sa part des douleurs d'ici-bas.

YAQOUB.

Vous n'avez pas dormi?

BÉRENGÈRE.

Non... Mais vous, comme une ombre,
Je vous ai vu debout; quoique la nuit fût sombre
Je vous ai reconnu. Qu'est-ce que vous faisiez?

YAQOUB.

Ce qu'hier je faisais; mais, hier, vous dormiez
Et ne m'avez pas vu... Combien de fois, madame,
Comme un cerf aux abois, et qui pleure et qui brame,
N'ai-je pas cependant passé mes longues nuits
Au même endroit, avec des sanglots et des cris,
Suivant sur vos vitraux une ombre passagère,
Et frappant ma poitrine en disant : « Bérengère !... »

BÉRENGÈRE.

Et pourquoi, dans vos pleurs et dans votre abandon,
Chercher des yeux mon ombre et prononcer mon nom ?

YAQOUB.

Pourquoi le matelot, dans une nuit sans voile,
Fixe-t-il ses regards sur une seule étoile ?
Pourquoi prononce-t-il, entre ses dents froissé,
Un nom qu'il a déjà mille fois prononcé ?...
C'est que, sans espoir même, il est doux de se plaindre;
C'est qu'il sait bien qu'aux cieux son bras ne peut atteindre;
Mais que, si bas qu'il soit, sur cette étoile d'or
Il peut, du moins, mourir les yeux fixés encor.

BÉRENGÈRE.

Oui, je comprends, Yaqoub : dans le fond de votre âme,
A tous les yeux cachée, il existe une flamme...
Sans doute, aux bords du Nil, pendant vos premiers jours,
Une voix vous promit d'éternelles amours;
Et vous, dans votre cœur, comme en un sanctuaire,
Enfermant les accents de cette voix si chère,
Vous les avez gardés;... et, dans l'ombre, sans bruits,
C'est elle qui vous vient parler toutes les nuits...
Et peut-être ma voix, à la sienne étrangère,
Lui ressemble pourtant...

YAQOUB.

C'est cela, Berengère !...

(Amèrement.)

Vous avez deviné.

BÉRENGÈRE.

Mais vous, à votre tour,
Yaqoub, vous avez dû lui promettre en retour...

YAQOUB.

Moi, je n'ai rien promis...

(Regardant fixement Bérengère.)

Mais je pourrais promettre
Ce qu'on demanderait avec sa voix...

BÉRENGÈRE.

Peut-être
Qu'on demanderait trop, et qu'alors...

YAQOUB.

Écoutez :
Si cette voix me dit, ou restez ou partez,
Soyez triste ou joyeux, frappez ou faites grâce,
Soit que la voix me prie ou qu'elle me menace,
Tous ses ordres seront aussi bien observés
Qu'un mot le fut hier quand elle a dit : « Vivez ! »

BÉRENGÈRE.

Et qu'exigeriez-vous pour tant d'obéissance ?

YAQOUB.

Qu'exiger de celui qui nous tient en puissance ?
Je n'exigerais rien, j'attendrais à genoux
Qu'elle me dit : « C'est bien. Maintenant, levez-vous. »

BÉRENGÈRE.

Si, plus juste pourtant, de sa foi qu'elle engage
A son tour en vos mains elle laissait un gage...

YAQOUB.

A moi ?... Vous avez dit un gage de sa foi ?...
Oh ! vous raillez, madame... Ayez pitié de moi !...

BÉRENGÈRE, laissant tomber son gant.

Ramassez-moi ce gant.

(Pendant que Yaqoub est baissé, Bérengère laisse tomber la tapisserie et ferme la porte de son appartement. Au même instant, le Roi et Agnès paraissent à la porte opposée.)

YAQOUB, se relevant.

Le voici...

(Regardant et cherchant en vain Bérengère.)

Ciel et terre !
Disparue !... A l'instant elle était... Bérengère !...
Bérengère !... Ce gant, entre mes mains laissé...

(Il le baise avec transport. Il aperçoit le Roi et Agnès.)

Elle a craint qu'on la vît : voilà tout... Insensé !...

SCÈNE III

YAQOUB, LE ROI, AGNÈS.

LE ROI.

Que regardes-tu donc, Agnès, de la fenêtre,
Et qui te fait sourire?

AGNÈS.

Oh! mon seigneur et maître!
Un instant avec moi regardez dans les cieux
Ce soleil, si brillant qu'il fait baisser les yeux.
Eh bien, il s'est levé voilé par un nuage:
A peine y pouvait-on distinguer son passage;
Tout était triste et froid sur la terre; il semblait
Qu'avec peine aujourd'hui le monde s'éveillait,
Que tout était souffrant, décoloré, sans âme,
Et, pour vivre, attendait un rayon de sa flamme...
Voilà que tout renaît où tout mourait sans lui.
Eh bien, mon doux seigneur, je songeais aujourd'hui,
En le voyant vainqueur du nuage et de l'ombre,
Que si, semblable au sien, votre matin fut sombre,
Il doit aussi venir un jour où, radieux,
L'éclat de votre front fera baisser les yeux...
Car déjà, comme lui, sur la terre ravie,

(Montrant Yaqoub.)

Vous aussi paraissez, et rendez à la vie.

LE ROI.

Ah! oui, je reconnais l'esclave condamné.

AGNÈS.

Parlons-lui, voulez-vous?

LE ROI, faisant signe à Yaqoub.

En quels lieux es-tu né?

YAQOUB.

Loin d'ici.

LE ROI.

Mais comment nomme-t-on ta patrie?

YAQOUB.

Le désert.

AGNÈS.

Le désert ?

LE ROI.

Oui : c'est dans la Syrie.
Alain Chartier souvent m'a parlé d'un pays
A l'Orient, bien loin, où le saint roi Louis
Est allé guerroyer... Tu te souviens, esclave,
D'un roi qui vous vainquit, d'un roi pieux et brave ?...

YAQOUB.

Mon aïeul à mon père a raconté qu'un jour
Un chef nazaréen, au port d'Abou-Mandour
Débarqua, conduisant des galères aux voiles
Plus nombreuses qu'aux cieux, la nuit, sont les étoiles.
Ils voulaient, disaient-ils, conquérir au saint lieu
Le tombeau de Jésus, qu'ils nomment fils de Dieu;
Mais Allah seul est grand ! A la voix du Prophète,
Le désert à son aide appela la tempête :
Le simoun s'élança comme un lion sur eux,
Et les enveloppa de ses ailes de feux...
Tout fut fait : le désert immense, infranchissable,
Couvrit leurs ossements de son linceul de sable...
Le chef nazaréen y périt sans renom,
Et l'écho de Tunis ne m'a pas dit son nom.

LE ROI.

Eh bien, Agnès, voilà ce qu'on appelle gloire:
Vois quelle trace elle a laissée en sa mémoire !
Peut-être aurais-je pu, comme a fait mon aïeul,
Aller aussi chercher au désert un linceul;
Y conduire à ma suite, ainsi qu'une hécatombe,
Trente mille soldats pour mourir sur ma tombe;
Et l'on eût dit ici que c'était grand et beau !...
Mais j'aime mieux, vois-tu, me coucher au tombeau,
Vers le soir d'un beau jour, les yeux sur mon étoile;
Avoir pour mon linceul le tissu qui te voile,
Et trouver quelque ami qui grave avec regrets
Sur ma pierre : « Ci-gît Charles, aimé d'Agnès. »

AGNÈS.

Monseigneur !...

LE ROI, à Yaqoub.

Laisse-nous.

(Yaqoub se retire.)

N'est-ce pas que la vie,
Si lente à nous venir et puis si tôt ravie,
Ce sourire de Dieu, ce céleste bienfait,
Appartient au bonheur, Agnès, et n'est point fait
Pour en jeter les jours, ainsi qu'une fumée,
A ce vent de l'orgueil qu'on nomme renommée?...
Or, Agnès, ici-bas, qu'appelle-t-on bonheur?
Serait-ce, par hasard, ce chimérique honneur
De s'éveiller enfant sur les marches d'un trône,
De fatiguer son front du poids d'une couronne,
De voir les courtisans empressés à nos vœux,
De ne parler jamais sans dire: « Je le veux! »
Non; n'est-ce pas, Agnès? Le bonheur, c'est la joie
Où, mille fois le jour, ton doux regard me noie;
C'est mon front fatigué s'inclinant sous le tien;
C'est ton souffle apaisé qui se confond au mien;
C'est ce frisson ardent qui se glisse au cœur même;
C'est le son de ta voix quand elle dit: « Je t'aime! »

AGNÈS.

Tant que vous m'aimerez, vous penserez ainsi,
Mon doux seigneur.

LE ROI.

C'est moi qui suis à ta merci!...
Que ne puis-je avec toi, dans quelque coin du monde,
Ensevelir mes jours dans une paix profonde!...
Car, dans certains instants, j'ai peine à rassembler
Mes esprits, et je sens ma raison se troubler...
Ce n'est qu'en frissonnant que je pense à mon père!...
Que me veulent-ils donc avec leurs cris de guerre?
Pourquoi ne pas laisser mon épée au fourreau?...
J'ai déjà bien assez du sang de Montereau!

AGNÈS.

Monseigneur, sur mon sein reposez votre tête.

LE ROI.

Penses-tu pas qu'aux cieux s'amasse une tempête?...
L'horizon s'assombrit.

AGNÈS.

Non.

LE ROI.

L'air me semble lourd...

N'entends-tu pas au loin un bruissement sourd?...
Écoute.

(On entend le canon.)

AGNÈS.

Monseigneur, laissez gronder l'orage:
Lorsqu'ainsi je vous tiens, oh! j'ai bien du courage;
Car la foudre ne peut tomber sur l'un de nous
Sans tuer l'autre aussi.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE COMTE DE SAVOISY, ouvrant brusquement la porte du fond.

LE COMTE.

Sire, réveillez-vous!...

AGNÈS.

Ah!

LE ROI.

Qui donc entre ici sans notre ordre?.. Mon hôte,
Est-ce vous?... Les valets en ce château font faute,
Que sans être annoncé l'on entre près du roi!

(On entend le canon.)

LE COMTE.

Sire, écoutez ce bruit, car il vient comme moi,
Sans que votre pouvoir l'intimide, vous dire,
Comme je vous ai dit, moi: « Réveillez-vous, sire! »

LE ROI.

N'est-ce donc pas le bruit de la foudre?

LE COMTE.

Non!

LE ROI.

Non?

LE COMTE.

Écoutez encore!

LE ROI.

Ah!...

LE COMTE.

C'est la voix du canon!

LE ROI.

Eh bien?...

LE COMTE.

Eh bien, je dis que cette voix qui parle
Doit trouver un écho dans le cœur du roi Charle;
Que d'un profond sommeil il a dormi longtemps,
Et que, s'il veut enfin s'éveiller, il est temps!

LE ROI.

Comte!...

LE COMTE.

Je dis aussi que chaque homme qui tombe,
Avant de se coucher tout sanglant dans la tombe,
Dit, jetant un dernier regard autour de soi:
« Lorsque je meurs pour lui, mais où donc est le roi? »
Vos aïeux nous ont fait prendre cette habitude
De voir briller leur casque où l'affaire était rude;
Et peu de coups tombaient, d'épée ou de poignard,
Dont leur écu royal ne reçût bonne part...
Sire, c'est pour un peuple une dure agonie,
De penser en mourant que son roi le renie!...
Car il peut, se croyant dégagé de sa foi,
Lui prendre envie aussi de renier son roi...
Qui peut comme un faisceau, dans ces temps d'anarchie,
Rallier à l'entour de notre monarchie
Tant de puissants seigneurs l'un de l'autre jaloux,
Si ce n'est notre roi, premier seigneur de tous?...
Chacun ne peut-il pas penser que Dieu pardonne
D'abandonner le roi quand le roi l'abandonne?

LE ROI.

Comte, vous oubliez...

LE COMTE.

Sire, je dis encor
Que c'est mal calculer qu'épuiser un trésor
Dont la sueur du peuple a trempé chaque pièce,
En grelots de faucon, en joyaux de maîtresse;
Que c'est un luxe vain qu'il vaut mieux étouffer
Quand on n'a pas trop d'or pour acheter du fer...
Sous chacun de ses rois, si j'ai bonne mémoire,
Le vieil État français croissait en territoire;
Au patrimoine ancien que se léguaient ses rois,

Ils ajoutaient encor : Philippe de Valois
Après le Dauphiné conquérait la Champagne ;
Philippe-Auguste, au loin rejetant la Bretagne,
Prenait la Normandie, et le Maine et l'Anjou ;
Avec les clefs de Tours, il ouvrait le Poitou ;
Par un traité, Louis-Neuf ajoutait à la France
Le Languedoc... Vous-même aviez sur la Provence
Des droits comme beau-fils de Louis d'Anjou.

LE ROI.

Pardieu !
Si je m'en souviens bien à mon tour, c'est de Dieu
Que je tiens cet État de France, seigneur comte :
Ce n'est donc qu'à Dieu seul que j'en dois rendre compte ;
Et, s'il me plaît d'en faire un entier abandon,
Nul ne me jugera que Dieu.

LE COMTE.

Je disais donc
Que, de la France, ainsi que l'ont faite ses princes,
Il ne vous reste plus, sire, que trois provinces...
L'Anglais victorieux à grands pas envahit ;
Jean-Six, son allié, vous leurre et vous trahit ;
Philippe de Bourgogne à belles dents dévore
Vos comtés d'Armagnac, de Foix et de Bigorre...
Sire, à l'entour de vous ne les voyez-vous pas,
Pour vous envelopper, s'avancer pas à pas ?
Dans un réseau vivant vos troupes enfermées
Ne peuvent soutenir le choc de trois armées ;
En vain Poton, Xaintraille et Narbonne et Dunois
Frappent sans se lasser comme dans un tournois,
Attaquant sans projets, reculant sans ensemble :
Un jour disperse ceux qu'à peine un mois rassemble ;
Ils ont le bras qui frappe et le cœur qui résout,
Mais il manque le chef, âme et centre de tout...
Sire, sur votre nom ce serait une honte
Que de tarder encore à les rejoindre !...

LE ROI.

Comte,
Notre forêt d'Auxerre est-elle prise ?

LE COMTE.

Non.

LE ROI.

Nous allons y chasser: prépare ton faucon...
Venez, Agnès.

(Il sort.)

SCÈNE V

LE COMTE DE SAVOISY, AGNÈS.

LE COMTE, arrêtant Agnès.

Non, non: vous resterez, madame!
Car je veux vous parler à votre tour... O femme!
Vous êtes belle!... oh! oui, belle; et de votre œil noir
Sur votre faible amant je comprends le pouvoir;
Votre voix est d'un ange ou d'une enchanteresse,
Et je comprends encor qu'elle ordonne en maîtresse...
Eh bien, sur mon honneur, pour vous il vaudrait mieux
Qu'un fer rouge eût éteint votre voix et vos yeux...

AGNÈS.

Oh! que me dites-vous?...

LE COMTE.

Car c'est à leur puissance
Que doivent les Français les malheurs de la France;
Et Charles, l'insensé! se soumet à leur loi
Comme à celle de Dieu!... La maîtresse d'un roi,
De la sphère élevée où son pouvoir la range,
Peut devenir d'un peuple ou le démon ou l'ange:
Vous pouviez de la France être l'ange; mais non:
Vous avez préféré devenir son démon!
Oui, grâce à votre amour adultère et fatale,
Aujourd'hui, l'Occident a son Sardanapale!...
La faible monarchie, à ses derniers moments,
Se débat, étouffée en vos embrassements!...
Eh bien, quand sous les coups que votre main lui porte
Elle sera tombée, et qu'on la croira morte,
Que l'Anglais en viendra partager les débris,
C'est alors que partout vous poursuivront ses cris...
Vous fuirez; mais, dans son agonie, un royaume
Se débat plus longtemps que ne le fait un homme!...
Le feu de nos cités sera votre flambeau;
Vos pieds, à chaque pas, heurteront un tombeau...

Vous fuirez, vous fuirez sans que rien vous arrête,
Car vous ne saurez plus où poser votre tête !

AGNÈS.

Grâce ! grâce !...

LE COMTE.

Nos fils... ce qu'il en restera !...
En vous voyant passer, de ses cris vous suivra ;
Les mourants pour maudire à leur heure dernière,
Accoudés à leur lit, rouvriront la paupière,
A leur voix se joindra la voix de votre cœur,
Et toutes, vous crieront : « Malheur à vous ! malheur ! »

AGNÈS, à genoux.

Monseigneur, il n'est rien qu'un repentir n'efface...
Cela ne sera pas, monseigneur... Grâce ! grâce !...
Oh ! tout n'est pas encor si bas que vous croyez,
Et la main qui blessa peut guérir.

LE COMTE.

Essayez !

ACTE QUATRIÈME

AGNÈS SOREL

Même décoration. — Tout l'attirail d'une chasse. Des Pages à la porte, tenant en laisse des chiens.

—

SCÈNE PREMIÈRE

BALTHAZAR, GODEFROY, un faucon sur le poing ; DES MANANTS, au fond ; puis YAQOUB.

BALTHAZAR, à la porte.

Holà ! les écuyers, sortez les équipages...
Ne tourmentez donc pas les chiens, messieurs les pages !

Ils auront aujourd'hui de la besogne assez,
Et, s'ils partent d'avance aux trois quarts harassés,
Aussitôt le lancer, ils lâcheront la voie...
Apportez les faucons, et que pas un n'y voie :
Chaperonnez-les tous...

(A Godefroy, en lui reprenant le faucon qu'il fait enrager.)

Tiens, Godefroy, va-t'en !...
Si nous laissions aux mains de ces fils de Satan
Ces nobles animaux, quelle que fût leur race,
Les chiens ne suivraient pas quarante pas la trace,
Et les faucons, par eux hébétés à leur tour,
Devant un cormoran fuiraient comme un autour.

(A un autre.)

Crois-tu pour la journée avoir assez de leurre ?..,
Vas en reprendre, Jean ; nous partons dans une heure.

(Parlant à son faucon.)

Haou ! haou ! Allons, coquette, baisez-moi...
Ah ! vous ne voulez pas, favorite du roi?
Nous verrons si ce soir vous serez aussi fière,
Quand nous vous porterons à souper.

UN MANANT.

Maître Pierre...

BALTHAZAR.

Eh bien ?

LE MANANT.

En traversant ce matin le hallier,
J'ai vu dans le chemin passer un sanglier.

BALTHAZAR.

Quelle taille?

LE MANANT.

Un ragot ; il avait des défenses
A découdre dix chiens.

BALTHAZAR.

Saint-Hubert !... Et tu penses
Que nous le trouverions encore maintenant ?

LE MANANT.

Bien sûr, j'en répondrais.

BALTHAZAR.

C'est bon. Merci, manant.

Ah ! pour le détourner, en ce moment que n'ai-je
Mon bon limier anglais !

(A Yaqoub, qui entre et reprend sa place habituelle sur sa peau de tigre.)

C'est toi, boule de neige ?
Nous suis-tu ?

YAQOUB.

Non.

BALTHAZAR.

Le lâche aime mieux se coucher.

(Il se retourne et aperçoit un Enfant qui touche à un arc.)

Ah çá ! bâtard de singe, es-tu las de toucher
A cet arc ? Finissons ! ou, sans miséricorde,
Je vais te caresser le dos avec la corde.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI.

Ferons-nous bonne chasse aujourd'hui, Balthazar ?

BALTHAZAR.

Dam ! je n'en sais trop rien, sire : c'est le hasard...
Je me souviens d'un jour...

LE ROI, agaçant le faucon.

Ah ! te voilà, coquette ?

BALTHAZAR, continuant.

Où, dès le grand matin, nous nous mîmes en quête...

LE ROI, sans l'écouter.

Nous sommes en retard.

BALTHAZAR, continuant.

C'était dans la forêt
De Verneuil. Nous partons...

LE ROI.

Le comte n'est point prêt ?

BALTHAZAR.

Nous ne l'avons pas vu.

LE ROI.

Mais où donc est notre hôte?

BALTHAZAR, continuant.

Je lâche mon faucon...

LE ROI.

Agnès aussi fait faute.

BALTHAZAR.

C'était sur un pluvier...

LE ROI.

Balthazar, prends ton cor,
Et sonne le départ.

(Balthazar sonne.)

Bien!

BALTHAZAR, vivement.

Je le vois encor :
Il n'avait pas, je crois, donné trente coups d'aile...

LE ROI.

Tiens, reprends coquette.

BALTHAZAR.

Ah! venez, mademoiselle.

LE ROI, allant à la porte.

Ton cor a fait merveille; et voilà que céans
Le comte arrive enfin...

(Regardant, et cherchant à distinguer qui l'accompagne.)

Avec...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE DE SAVOISY, JEAN D'ORLÉANS.

JEAN D'ORLÉANS, entrant.

Jean d'Orléans!

LE ROI.

Dunois!... mon cher Dunois!... Pardieu! quand je désire
Quelque chose, aussitôt la chose arrive!...

(Il lui frappe sur l'épaule.)

JEAN D'ORLÉANS.

Sire,
De votre bon accueil je suis reconnaissant;
Mais si vous vouliez bien frapper moins fort...

(Il ôte son casque : on voit qu'il a reçu à la tête une blessure dont le sang coule encore.)

LE ROI, reculant.

Du sang!
Ah! mon brave Dunois!...

JEAN D'ORLÉANS.

C'est une égratignure...
Mais, saint-Jean! c'est heureux que j'ai la tête dure!
Un vilain aurait eu le front fendu.

LE ROI.

Comment!...
Tu viens donc de te battre?

JEAN D'ORLÉANS.

Oui, sire, et rudement!

LE ROI.

Eh bien, il te fallait, aussitôt la bataille,
Pour chasser avec nous conduire ici Xaintraille.

JEAN D'ORLÉANS.

Xaintraille est prisonnier.

LE ROI.

Xaintraille prisonnier!

JEAN D'ORLÉANS.

On l'a mis à rançon.

LE ROI.

Holà! mon argentier!
Que reste-t-il encor dans ta pauvre escarcelle?

L'ARGENTIER.

Onze cents écus d'or.

LE ROI, à Jean d'Orléans.

Si cette somme est celle
Qu'il lui faut, tends ton casque.

JEAN D'ORLÉANS.

Il en faudrait encor

Autant : sa rançon est de deux mille écus d'or.

(Le Roi se tourne vers l'Argentier.)

L'ARGENTIER.

Sire, s'il m'en reste un, que le ciel m'abandonne !

LE ROI, prenant son bonnet, sur lequel est une couronne.

Voyons, des diamants montés sur ma couronne,
Le plus beau.

L'ARGENTIER.

Celui-ci jette le plus d'éclat.

LE ROI, brisant la monture, et jetant le diamant dans le casque du Dunois.

Mon plus beau diamant pour mon meilleur soldat.

LE COMTE.

Oh ! je le savais bien, que son âme était bonne !

LE ROI.

De régler la rançon tu chargeras Narbonne :
Plus tard, il m'en rendra bon compte en temps et lieu.

JEAN D'ORLÉANS.

Sire, il règle la sienne à cette heure avec Dieu.

LE ROI.

Mort ?...

JEAN D'ORLÉANS.

Mort ! Contre l'avis de Douglas et Xaintraille,
Narbonne ce matin a livré la bataille...
A sa faute il n'a pas survécu.

LE ROI.

Dieu merci,
Douglas est sain et sauf, j'espère ?...

JEAN D'ORLÉANS.

Mort aussi.

LE ROI.

Oh ! mon pauvre Douglas, mon allié fidèle,
Toi qui vins de l'Écosse embrasser ma querelle,
Te voir mourir pour moi !... Je suis bien malheureux !...
D'Aumale, Rambouillet, Ventadour ?

JEAN D'ORLÉANS.

Morts comme eux.

LE ROI.

La Fayette et Gaucourt ?...

JEAN D'ORLÉANS.

Prisonniers.

LE ROI.

Et l'armée?

JEAN D'ORLÉANS.

Au feu qui s'est éteint demandez sa fumée!

LE ROI.

Détruite!...

JEAN D'ORLÉANS.

Dispersée; et de chaque côté,
Chaque chef qui survit, selon sa volonté,
Devant Bedford vainqueur en hâte se retire...
Le roi seul les pourrait rallier.

SCÈNE IV

LES MÊMES, AGNÈS.

AGNÈS, s'approchant du roi.

Adieu, sire.

LE ROI.

Où vas-tu donc, Agnès?

AGNÈS.

Je pars.

LE ROI.

Toi?...

AGNÈS.

Monseigneur,
Un bohémien jadis me prédit cet honneur...
Et j'en ai quelque temps conservé l'espérance...
Que je posséderais l'amour du roi de France.
De mon cœur prévenu n'écoutant que la loi,
J'avais cru jusqu'ici que vous étiez le roi;
Mais du titre et du rang Bedford vous dépossède;
Et, puisque sans combat Votre Altesse les cède,
Bedford est le seul roi de France, et me voilà
Prête à joindre Bedford.

LE ROI.

Ah! c'est comme cela?...

Viens ici, comte : as-tu quelque cheval de guerre
Qu'un roi puisse monter?

LE COMTE.

J'ai celui de mon père.

LE ROI.

Ordonne qu'à l'instant on me l'amène ici.

LE COMTE, à son Écuyer.

Obéissez au roi, sire écuyer.

LE ROI.

Merci.
As-tu dans ce château quelque armure à ma taille,
Qu'un roi puisse porter le jour d'une bataille?

LE COMTE, lui montrant les panoplies.

Voyez, sire.

LE ROI.

C'est bien; la plus forte est pour moi.

LE COMTE.

Détachez cette armure, et couvrez-en le roi (1).

LE ROI.

De votre mission maintenant je désire
Savoir le résultat : racontez-la-moi.

LE COMTE.

Sire,
J'ai vu Jean-Six.

LE ROI.

Eh bien?... J'écoute.

LE COMTE.

Il m'a promis
De rompre un traité fait avec vos ennemis,
De signer avec vous, pour la paix ou la guerre,
Un acte d'alliance, et d'envoyer son frère
Au camp français avec mille lances : voilà
Ce qu'il offre.

LE ROI.

C'est bien. — Que veut-il pour cela?

(1) Depuis ce vers jusqu'aux mots : « Dunois, mes éperons, » les gens du Comte arment le Roi.

LE COMTE.

Pour Richemont son frère, il demande l'épée
De connétable au bras de Boukent échappée
A Cravant.

LE ROI.

Est-ce tout ?

LE COMTE.

Oui, sire.

LE ROI.

De ta main,
Comte, il la recevra... Tu partiras demain,
Et tu lui porteras ma parole royale
Que, de ma part, au moins, l'alliance est loyale.
Qu'il se rende à Poitiers ; là, nous nous rejoindrons.

LE COMTE.

Sire, je partirai.

LE ROI.

Dunois, mes éperons.

(Dunois attache les éperons du Roi.)

Une épée, à présent.

(Le Comte lui en donne une : le Roi l'examine.)

Comte, il faut une épée,
Pour une main de roi, plus fortement trempée
Que ne l'est celle-ci : celle-ci se romprait...
Voyez...

(Il la brise.)

Aux premiers coups que mon bras frapperait.

(Le Comte lui en donne une autre.)

C'est bien.

(A un Écuyer qui porte une lance.)

Le Sarrasin sera mon porte-lance :
Donnez-la-lui... Mon casque.

(On le lui donne : il le met sur sa tête.)

Et maintenant, silence !
J'avais cru jusqu'ici, par des traités secrets,
Obtenir de Bedford une honorable paix :
Ce moyen vous paraît trop lent et trop vulgaire,
La guerre, dites-vous ?

TOUS, se précipitant sur les armes.

Oui, la guerre ! la guerre...

LE ROI.

Eh bien, secondez-moi par un dernier effort,
Et vous l'aurez, enfants ; mais une guerre à mort...
J'ai tiré mon épée après la France entière;
Mon épée au fourreau rentrera la dernière...
Vous me voulez pour chef? Eh bien, voici mes lois :
La France de Philippe-Auguste et de Valois
N'est point mienne : il me faut celle dont Charlemagne
A tracé la limite au sein de l'Allemagne,
Quand le géant touchait, en maître souverain,
D'une main l'Océan, et de l'autre le Rhin.
Or, que ma volonté, messeigneurs, soit la vôtre,
Car c'est ma France, à moi ; je n'en connais point d'autre.

JEAN D'ORLÉANS.

Sire, nous écoutons vos ordres à genoux.

LE ROI.

Qu'un seul cri désormais soit proféré par nous !
Nous verrons qui plus haut dans le combat le pousse,
« Montjoie et Saint-Denis ! Charles à la rescousse ! »

TOUS.

Montjoie et Saint-Denis ! Charles à la rescousse !

LE ROI.

Et maintenant, Agnès, dites quel est le roi...
Allons, mes fauconniers, en chasse... Suivez-moi.

(Il sort. Tous le suivent.)

LE COMTE, à Jean d'Orléans.

Ne l'abandonnez pas, et modérez la flamme
De ce premier transport.

(A Agnès.)

Honneur à vous, madame !

AGNÈS.

Comte, honneur à Dieu seul qui m'ouvrit ce chemin ;
A Dieu, qui tient le cœur des princes dans sa main.

(Ils sortent ensemble.)

BALTHAZAR, un instant seul.

Allons, pour aujourd'hui notre chasse varie :
L'Anglais est un gibier de haute vénerie;

Mais, comme à ses chasseurs quelque coup peut échoir,
Coquette, nous allons retourner au perchoir.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE V

BALTHAZAR, BÉRENGÈRE, soulevant la portière.

BÉRENGÈRE,

Fauconnier!...

BALTHAZAR.

Noble dame?...

BÉRENGÈRE.

Est-ce que pour l'armée
Le comte avec le roi va partir?... Enfermée
Dans cet appartement, j'entendais mal... Il faut
Que je sache à l'instant s'il part.

BALTHAZAR.

Ils parlaient haut
Cependant.

BÉRENGÈRE.

Mais part-il? part-il?... Oh! sur votre âme,
Répondez-moi! part-il à l'instant?...

BALTHAZAR.

Non, madame,
Il reste cette nuit, et ne part que demain.

BÉRENGÈRE, lui donnant une bourse.

Voilà pour vous.

BALTHAZAR, sortant.

Que Dieu bénisse votre main!

BÉRENGÈRE, seule.

Oh! je sens sur mon cœur tout mon sang qui retombe!...
J'étouffe entre ces murs comme dans une tombe!...

(Tombant dans un fauteuil.)

J'avais cru qu'il partait... Oh! que je souffre!... C'est
Comme si de deux mains de fer on me pressait!...

(Se levant tout à coup.)

Mon Dieu! secourez-moi: le voici!

SCÈNE VI

BÉRENGERE, LE COMTE DE SAVOISY.

LE COMTE, étonné.

Bérengère!...

BÉRENGÈRE.

Déjà vous suis-je donc devenue étrangère
A ce point aujourd'hui, que vous vous étonnez
De me voir?... En ce cas, monseigneur, pardonnez;
Mais j'avais cru... Peut-être ai-je eu tort...

(Le Comte fait un mouvement d'impatience.)

Qu'il vous plaise
De me dire s'il faut que je parle ou me taise...

LE COMTE.

Parlez!

BÉRENGÈRE.

J'avais donc cru, dis-je, qu'auparavant
D'ensevelir mes jours dans un tombeau vivant,
De permettre entre nous qu'à tout jamais se brise
Un nœud béni par Dieu, consacré par l'Église,
Je devais, quand jaillit sur moi ce déshonneur,
Venir auprès de vous en disant: « Monseigneur,
Qu'ai-je fait pour qu'usant ainsi de votre force,
Vous vouliez me flétrir de ce honteux divorce?
Le juge à l'accusé dit du moins son forfait...
Avant de me punir, mon juge, qu'ai-je fait? »

LE COMTE.

Bérengère, celui dont la bouche parjure
Sur toi d'un seul soupçon ferait planer l'injure
A ses pieds aussitôt, de sa faute averti,
Verrait tomber mon gant avec un démenti...
Non, la femme la plus pure et la plus fidèle
Te pourrait, je le sais, prendre encor pour modèle:
Il n'est point un devoir à ton sexe imposé
Dont l'accomplissement ne te parût aisé;
Et le Seigneur au ciel, pour dire ses louanges,
Te garde à ses côtés place parmi les anges.
Mais un homme enchaîné par le rang que je tiens
Accepte des devoirs plus larges que les tiens;

Et, quoique ces devoirs soient souvent un supplice,
Quand l'heure est arrivée, il faut qu'il les remplisse.
Il se débat longtemps pour garder son bonheur;
Mais tout vient se briser contre le mot honneur.
Or, l'honneur de la France et l'honneur de ma race
Veulent tous deux qu'un jour un enfant me remplace,
Afin que, de tous deux soutenant le renom,
Il combatte pour elle et transmette mon nom...
Voilà tout, Bérengère.

BÉRENGÈRE.

Oui, je le sais; mais, Charle,
Croyez-vous qu'en mon cœur le seul orgueil me parle?
Oh! non, non : plus que lui me parle mon amour,
Aussi fort aujourd'hui qu'il fut le premier jour
Où je répondis *oui*, quand votre voix si chère
Me dit : « M'acceptes-tu pour époux, Bérengère?... »
Oh! vous l'avez bien dit, et c'est la vérité :
De mille soins divers un homme tourmenté
Conserve pour l'amour peu de place en son âme;
Et cela se conçoit. Mais la femme!... la femme,
Qui ne peut ici-bas espérer de bonheur
Que celui qui lui vient de son maître et seigneur;
Qui de l'aimer toujours, à sa prière même,
Fit jadis le serment, tient ce serment et l'aime...
Quand il vient tout à coup lui donner l'ordre un jour,
Parce qu'il n'aime plus, d'éteindre son amour,
Elle est bien pardonnable, hélas! la pauvre femme,
De ne pouvoir souffler sur le feu de son âme
Après l'avoir gardé dix ans comme un trésor!...
Charles, pardonnez-moi de vous aimer encor!

LE COMTE.

Oh! je voudrais avoir, dût sa vie être un crime,
Dût son écu porter la barre illégitime,
Un enfant, quel qu'il fût, de mon nom héritier,
Pour qu'avec moi ce nom ne meure pas entier,
Dussé-je, expiant seul sa naissance funeste,
De mes jours dans un cloître ensevelir le reste.

BÉRENGÈRE.

Écoute : Dieu parfois veut éprouver nos cœurs;
Et, lorsque de l'épreuve ils sont sortis vainqueurs,
Sa colère fait place à sa miséricorde,

Et ce qu'il refusa longtemps, il nous l'accorde.
Attends encor avant de m'éloigner de toi;
Attends, et le Seigneur aura pitié de moi.

LE COMTE.

Au milieu des hasards d'une guerre mortelle,
Attendre!... Et pour frapper la mort attendra-t-elle?

BÉRENGÈRE.

La mort?... Oh! monseigneur, je prierai tant pour vous,
Que l'ange des combats écartera les coups...
N'est-il pas quelque part un saint pèlerinage
Que je puisse voter?... Quel que soit le voyage,
Je le ferai, fût-il en des lieux inconnus,
A l'autre bout du monde.

LE COMTE.

Enfant!

BÉRENGÈRE.

J'irai pieds nus...
Que brille le soleil ou gronde la tempête,
J'irai sans demander un abri pour ma tête;
J'irai pleurant, priant, un rosaire à la main,
Et je ne dormirai qu'au revers du chemin.

LE COMTE.

Rappelle, au nom du ciel, ta raison qui s'écarte.

BÉRENGÈRE.

Dites-moi, monseigneur, voulez-vous que je parte?

LE COMTE.

Impossible.

BÉRENGÈRE.

Et pourquoi?...

LE COMTE.

J'ai dit.

BÉRENGÈRE.

Cette action...
Vous n'y songez donc pas?... c'est ma damnation...
Car vous me renvoyez pour prendre une autre épouse,
N'est-ce pas?... n'est-ce pas?... Eh bien, je suis jalouse!
Oh! que sera-ce donc lorsque jusqu'à l'autel,
Quand je voudrai prier, viendra ce bruit mortel
Qu'une autre est votre femme... Oh! monseigneur, je tremble
De mêler la prière et le blasphème ensemble,

Et, dans mon désespoir, d'appeler le courroux
De Dieu sur moi, sur elle, et peut-être sur vous!

LE COMTE.

Dieu donnera la force à celle qu'il afflige.

BÉRENGÈRE.

Le pouvoir de Dieu même, et fît-il un prodige,
Sur l'avenir lui seul pourrait être exercé;
L'avenir est à lui, mais non pas le passé:
Peut-il, quelle que soit sa puissance suprême,
Faire que votre voix ne m'ait pas dit: « Je t'aime! »
Et que de cette voix l'accent encor vainqueur
Ne soit en ce moment tout vivant en mon cœur?...
Pour me faire oublier ce son, cette parole,
Je sais bien, s'il le veut, qu'il peut me rendre folle,
M'ôter le souvenir; mais il ne peut, je crois,
Empêcher que ces mots n'aient été dits cent fois!...
Rappelez-vous ces mots, Charles, je vous supplie!...
Voyez: à vos genoux je pleure et m'humilie...
Oh! ne détournez pas de moi votre regard!
Oh! grâce, monseigneur!...

LE COMTE, la prenant dans ses bras.

Levez-vous... C'est trop tard.

BÉRENGÈRE.

Pour chercher la pitié dans votre cœur de pierre,
J'ai d'abord à mon aide appelé la prière;
Bientôt vous avez vu l'excès de mes douleurs
Eclater en sanglots et se répandre en pleurs;
Puis enfin je me suis, la tête échevelée,
Jetée à vos genoux, et je m'y suis roulée.
Que voulez-vous encor? Est-il quelque moyen?...
Parlez!... Mais parlez-donc, si vous êtes chrétien!...
On répond quelque chose à cette pauvre femme;
On ne la laisse pas avec la mort dans l'âme;
On la console, on pleure avec elle; on lui dit
Un mot d'amour... un seul! Oh! soyez donc maudit!

LE COMTE sonne. Un Domestique paraît.

Le chapelain.

BÉRENGÈRE, entrant chez elle.

Adieu!... Vos mains creusent ma tombe,
Monseigneur: priez Dieu pour que seule j'y tombe!

SCÈNE VII

LE COMTE DE SAVOISY, puis YAQOUB et LE CHAPELAIN.

LE COMTE.

C'est bien. — Dans un instant, soyez prête à partir,
Lorsque le chapelain viendra vous avertir.
Bien mieux que votre amour je brave votre haine...
Est-ce vous, chapelain ?

(Il se retourne et aperçoit Yaqoub.)

Yaqoub, qui te ramène?

YAQOUB.

Puisque l'on m'a donné comme l'on donne un chien,
Comme un chien j'ai brisé ma laisse, et je revien...
Mais au maître aujourd'hui le chien sert de modèle,
Car le maître est ingrat et le chien est fidèle.

(Il reprend sa place accoutumée.)

LE COMTE.

Puisque tu l'aimes mieux, demeure donc ici.

(Au Chapelain qui entre.)

Messire chapelain, vous voilà, Dieu merci !
A quitter ce château Bérengère s'apprête.

(Yaqoub écoute avec attention.)

Quel que soit le couvent qu'elle ait pris pour retraite,
Messire, à ce couvent vous l'accompagnerez :
A l'abbesse, en mon nom, vous vous engagerez
A payer une dot plus riche et plus certaine
Que celle qu'en entrant lui paierait une reine;
Et puis vous reviendrez;... car pour ce soir j'attends
Isabelle, et, demain, je partirai... Le temps
Est mesuré pour moi d'une main bien avare !
Ainsi donc hâtez-vous, mon père.

(A un Valet.)

Qu'on prépare
Un palefroi bien doux... Messire, attendez-la...
Pour la laisser passer je me retire.

YAQOUB.

Allah !...

(Il se lève.)

Maître...

LE COMTE.

Encor !

YAQOUB.

Tu voulais, hier matin, me rendre
Un bien que Dieu lui seul a le droit de nous prendre,
La liberté : veux-tu me la donner encor ?
J'avais mal calculé le prix de ce trésor,
Quand je le refusai.

LE COMTE.

Qu'elle te soit rendue,
Puisque je te l'offris.

(Il prend un parchemin sur la table, y écrit quelques mots, y applique son sceau, puis le donne à Yaqoub.)

La chose offerte est due.
Adieu.

YAQOUB.

Merci.

(Le Comte sort. Le Chapelain va frapper à la porte de Bérengère; elle s'ouvre : une Femme voilée en sort, portant un costume exactement pareil à celui de Bérengère.)

LE CHAPELAIN.

Mettez vos pleurs aux pieds de Dieu,
Ma fille !... Dieu peut seul vous consoler.

(Il s'éloigne avec elle.)

YAQOUB, suivant cette Femme des yeux.

Adieu,
Ange, qui descendis de la voûte éternelle
Pour rafraîchir mon front en le touchant de l'aile...
Tu remontes sans doute au séjour des heureux :
Mahomet te rappelle...

BÉRENGÈRE, du seuil de son appartement.

Yaqoub !

YAQOUB, regardant tour à tour la Femme qui s'éloigne et Bérengère qui l'appelle.

Elles sont deux !...

BÉRENGÈRE.

Yaqoub !... Eh bien, ma voix vous est-elle étrangère?

YAQOUB.

Bérengère, est-ce vous ?...

BÉRENGÈRE.

Moi-même.

YAQOUB.

Bérengère,
Vous restez donc ici?...

BÉRENGÈRE.

J'y reste.

YAQOUB.

Et qui part donc
Avec le chapelain?...

BÉRENGÈRE.

Ma suivante.

YAQOUB.

Pardon...
Mais vous ne savez pas...

BÉRENGÈRE.

Je sais tout.

YAQOUB.

Que le comte...

BÉRENGÈRE.

Esclave, je te dis que je connais ma honte.

YAQOUB.

Quoi! vous savez qu'une autre ici, dans un instant,
Va venir?...

BÉRENGÈRE.

Que dis-tu?...

YAQOUB.

Que le comte l'attend...

BÉRENGÈRE.

Tu mens!...

YAQOUB.

Que, pour ce soir, on pare la chapelle...

BÉRENGÈRE.

Tu mens!...

YAQOUB.

Qu'André l'amène, et d'avance l'appelle
Comtesse!...

BÉRENGÈRE.

Je te dis que tu mens!...

(En ce moment, Isabelle, conduite par André, arrive à cheval par la porte du fond de la cour. Le Comte va vers elle, et lui offre la main pour descendre.)

YAQOUB.

Soit... Eh bien,
(Lui montrant Isabelle et le Comte.)
Regardez... Maintenant, que me dites-vous?

BÉRENGÈRE, accablée.

Rien.

YAQOUB.

Rien! Regardez encore! il l'embrasse!

BÉRENGÈRE.

Anathème!

YAQOUB.

Et vous ne dites rien?...

BÉRENGÈRE, avec fureur.

Je te dis que je t'aime!...
(Elle veut entrer.)

YAQOUB, la retenant.

Restez, restez, restez!...

BÉRENGÈRE.

Le comte peut me voir.

YAQOUB.

Où vous retrouverai-je?

BÉRENGÈRE.

Ici, ce soir.
(Elle rentre.)

YAQOUB.

Ce soir!...

ACTE CINQUIÈME

BÉRENGÈRE

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

LES ARCHERS, à table; YAQOUB, debout devant la porte de Bérengère.

UN ARCHER.

Pardieu! la venaison est bonne!

ANDRÉ.

Elle est parfaite !...
Je ne me doutais pas que pour pareille fête,
Hier, certes, au château je rapportais ce daim...
Un morceau, sans rancune, Yaqoub.

YAQOUB.

Je n'ai pas faim.

UN ARCHER, à André.

Ah çà ! mais te voilà dans la faveur du maître !
Tu nous protégeras.

ANDRÉ.

Vous raillez ; mais peut-être
C'est quelque chose au moins qu'avoir été choisi,
Messieurs, par monseigneur Charles de Savoisy,
Pour amener sa femme en ce château... J'espère
Qu'un nouveau mariage enfin le rendra père,
Et que je n'irai pas une seconde fois
En pareille ambassade... A cet effet, je bois
A la jeune comtesse !

TOUS.

Et nous !... nous !...

YAQOUB.

Misérable !...

ANDRÉ.

Hein ! que dis-tu ?

YAQOUB.

Je dis qu'hier, à cette table,
Par toi-même excités, les hommes que voici
Acceptaient tous un toast pareil à celui-ci...
Seulement, il était à la santé d'une autre.

ANDRÉ.

Porte ton toast à toi : nous porterons le nôtre.

YAQOUB.

Je ne bois pas.

ANDRÉ.

Eh bien, laisse-nous boire alors ;
Ou, si nous te gênons, va faire un tour dehors.

YAQOUB.

Il me plaît de rester.

ANDRÉ.

Reste ; mais, par Saint-Charle !
Tais-toi.

YAQOUB.

J'ai quelque chose à dire encore.

ANDRÉ.

Parle.

YAQOUB.

Qu'un seul fasse raison à cet archer maudit,
Et je brise son verre entre ses dents. — J'ai dit.

(André se lève pour menacer Yaqoub.)

UN ARCHER, bas, à André.

Souviens-toi de Raymond !...

(On entend la cloche.)

Il faut qu'à la chapelle
Nous nous rendions, André : voilà qui nous appelle.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

YAQOUB, puis BÉRENGÈRE.

YAQOUB.

Que vous avez été lents à partir, giaours !...
Qu'Allah de votre vie enlève autant de jours
Qu'en restant en ces lieux, d'où ce son vous renvoie,
Vous m'avez enlevé de minutes de joie !

(Soulevant la tapisserie.)

Venez ! ils n'y sont plus, Bérengère ! venez...
Ne m'entendez-vous pas ?...

(Se retournant.)

Nazaréens damnés !...
Bérengère !... Oh ! mon cœur, qui se gonfle et s'élance
Est tout près de briser ma poitrine !...

BÉRENGÈRE, paraissant.

Silence !...

YAQOUB.

C'est vous...

BÉRENGÈRE.

Sommes-nous seuls ?

YAQOUB.

Oui, seuls.

BÉRENGÈRE.

Écoutez bien...
Éteignez ces flambeaux d'abord...

YAQOUB.

On n'entend rien :
Ils sont à la chapelle, où les unit le prêtre.

BÉRENGÈRE.

Assez, assez!... Parlons d'autre chose. Peut-être,
Autour de ce château quand vous erriez le soir,
Quand vous aviez longtemps, dans votre désespoir,
Tourné vers l'Orient les yeux et la pensée,
Vous êtes-vous assis, et, la tête baissée,
Par un demi-sommeil le regard obscurci,
Avez-vous fait parfois le songe que voici :
Vous étiez au désert assis sous votre tente ;
Vous regardiez au loin la nuée éclatante
Où, vers la fin du jour, dans un océan d'or,
Le soleil élargi se balance et s'endort.
Tandis que l'on tirait le lait de leurs mamelles,
Vous entendiez sonner les grelots des chamelles.
Au son de votre voix toujours obéissants,
Vos fidèles chevaux accouraient hennissants...
Auprès de vous assise, une femme étrangère,
Que ceux de l'Occident appelaient Bérengère,
Entourait votre cou de ses bras amoureux,
Et vous disait : « Yaqoub, vous trouvez-vous heureux? »

YAQOUB.

Oh ! d'écouter cela me croyez-vous le maître?

BÉRENGÈRE.

Ce songe, dites-moi, vous l'avez fait peut-être?

YAQOUB.

Mille fois ! mille fois !

BÉRENGÈRE.

Et, lorsque quelque daim,
Passant auprès de vous avec un bruit soudain,

Venait rompre le charme, et que de votre songe
Tout, à l'entour de vous, attestait le mensonge,
Que vous vous retrouviez esclave, pauvre et nu...
Si quelqu'un, tout à coup près de vous survenu
Vous eût, par le pouvoir d'un démon ou d'un ange,
Fait la réalité de votre rêve étrange,
Et n'exigeât de vous en retour, seulement,
Que votre obéissance un seul jour, un moment ;
Mais une obéissance aussi que rien n'émousse,
Comme celle du fer à la main qui le pousse !
Au prix de ce moment, auriez-vous hésité
D'acheter du bonheur pour une éternité ?

YAQOUB.

Une seule personne aurait eu la puissance
De soumettre mon cœur à cette obéissance :
C'est celle que je vois dans ce songe si doux ;
Et je n'ai pas besoin de dire que c'est vous.

BÉRENGÈRE.

Eh bien, écoutez donc !... Voulez-vous que ce rêve
Par la réalité quelque matin s'achève ?
Voulez-vous retrouver votre désert natal,
La caravane assise à l'ombre du nopal,
Vos chevaux si légers à la course inconstante,
Vos cent chameaux couchés autour de votre tente,
Cette femme du Nord dont les bras amoureux ?...

YAQOUB.

Vous m'allez demander quelque chose d'affreux,
N'est-ce pas ?... Mais n'importe !

BÉRENGÈRE.

Yaqoub, si vos paroles
Ne vous échappent point comme des sons frivoles,
Vous m'avez dit ces mots : « S'il était par hasard
Un homme dont l'aspect blessât votre regard ;
Si ses jours sur vos jours avaient cette influence,
Que son trépas pût seul finir votre souffrance ;
De Mahomet lui-même eût-il reçu ce droit,
Quand il passe, il faudrait me le montrer du doigt. »
Vous avez dit cela.

YAQOUB.

Je l'ai dit... je frissonne!...
Mais un homme par moi fut excepté...

BÉRENGÈRE.

Personne !

YAQOUB.

Un homme à ma vengeance a le droit d'échapper...

BÉRENGÈRE.

Si c'était celui-là qu'il te fallût frapper?...
S'il fallait que sur lui la vengeance fût prompte?...

YAQOUB.

Son nom?...

BÉRENGÈRE.

Le comte.

YAQOUB.

Enfer!... Je m'en doutais !

BÉRENGÈRE.

Le comte,
Entendez-vous?... le comte!... Eh bien?...

YAQOUB.

Je ne le puis...

BÉRENGÈRE.

Adieu donc pour toujours !...

YAQOUB.

Restez... ou je vous suis.

BÉRENGÈRE.

J'avais cru jusqu'ici... quelle croyance folle!...
Que les chrétiens eux seuls manquaient à leur parole.
Je me trompais... C'est tout.

YAQOUB.

Madame!...

BÉRENGÈRE.

Laissez-moi...
(Se retournant.)
Mais vous me mentiez donc ?

YAQOUB.

Vous savez bien pourquoi
Ma vengeance ne peut s'allier à la vôtre :
Il m'a sauvé la vie... Oh ! nommez-moi tout autre.

BÉRENGÈRE.

Et quel autre nommer dont le pouvoir fatal
Depuis six ans, Yaqoub, vous ait fait plus de mal ?
Oh ! rappelez-vous donc, rappelez-vous...

YAQOUB.

Madame,
Je me rappelle tout.

BÉRENGÈRE.

Il a perdu votre âme,
Vous l'avez dit vous-même; il vous a pour toujours
Ravi pays, parents, liberté, joie, amours...
Il vous ôte un bonheur chaque fois qu'il vous touche !

YAQOUB.

Et cette goutte d'eau qu'il versa sur ma bouche !...

BÉRENGÈRE.

S'il vous a conservé la vie, eh ! n'est-ce pas
Pour vous faire plus tard subir mille trépas?
L'esclavage entre vous rétablit l'équilibre :
Il vous a fait esclave enfin !...

YAQOUB, montrant la signature du Comte.

Il me rend libre !

BÉRENGÈRE.

C'est bien !... Et vous rend-il, avec la liberté,
Mon amour, qui dix ans par lui vous fût ôté ?

YAQOUB.

Un instant, Bérengère, écoutez-moi...

BÉRENGÈRE.

J'écoute...
Dites vite !

YAQOUB.

J'ai cru... je me trompais sans doute...
Qu'ici vous m'aviez dit... ici même... pardon...

BÉRENGÈRE.

Quoi ?

YAQOUB.

Que vous m'aimiez...

BÉRENGÈRE.

Oui, je l'ai dit.

YAQOUB.

Eh bien, donc,
Puisque même destin, même amour nous rassemble,
Bérengère, ce soir...

BÉRENGÈRE.

Eh bien ?

YAQOUB.

Fuyons ensemble !

BÉRENGÈRE.

Sans frapper ?

YAQOUB.

Ses remords vous vengeront-ils pas?

BÉRENGÈRE.

Esclave, me crois-tu le cœur placé si bas,
Que je puisse souffrir qu'en ce monde où nous sommes
J'aie été tour à tour l'amante de deux hommes,
Dont le premier m'insulte, et qui tous deux vivront,
Sans que de celui-là m'ait vengé le second ?...
Crois-tu que, dans un cœur ardent comme le nôtre,
Un amour puisse entrer sans qu'il dévore l'autre ?...
Si tu l'as espéré, l'espoir est insultant !

YAQOUB.

Bérengère !...

BÉRENGÈRE.

Entre nous tout est fini... Va-t'en !

YAQOUB.

Grâce !...

BÉRENGÈRE.

Je saurai bien trouver pour cette tâche
Quelque main moins timide et quelque âme moins lâche,

Qui fera pour de l'or ce que, toi, dans ce jour,
Tu n'auras pas osé faire pour de l'amour !...
Et, s'il n'en était pas, je saurais bien moi-même,
De cet assassinat affrontant l'anathème,
Me glisser au milieu des femmes, des valets
Qui flattent les époux de leur nouveaux souhaits,
Et les faire avorter, ces souhaits trop précoces,
En vidant ce flacon dans la coupe des noces !

YAQOUB.

Du poison !...

BÉRENGÈRE.

Du poison. Mais ne viens plus après,
Esclave, me parler d'amour et de regrets...
Refuses-tu toujours ?... Il me reste un quart d'heure :
C'est encor plus de temps qu'il ne faut pour qu'il meure.
Un quart d'heure... Réponds : mourra-t-il de ta main ?
Es-tu prêt ?... Réponds-moi, car j'y vais... Dis !...

YAQOUB.

Demain...

BÉRENGÈRE.

Demain !... Et, cette nuit, dans cette chambre même,
Ainsi qu'il me l'a dit, il lui dira : « Je t'aime ! »
Demain !... Et, d'ici là, que ferais-je ?... Oh ! tu veux,
La nuit, qu'à pleines mains j'arrache mes cheveux,
Que je brise mon front à toutes les murailles,
Que je devienne folle ! Oh ! demain ! Mais tu railles !...
Et si ce jour était le dernier de nos jours,
Si cette nuit d'enfer allait durer toujours !...
Dieu le peut ordonner si c'est sa fantaisie...
Demain !... Et si je suis morte de jalousie !
Tu n'es donc pas jaloux, toi ? tu ne l'es donc pas ?...

YAQOUB.

Oh !...

BÉRENGÈRE.

Si je te disais : « C'est là que, dans ses bras,
Le comte mille fois de l'amour le plus tendre
M'a donné l'assurance... » Ah ! tu pourrais m'entendre
Sans te tordre les mains, blasphémer, et sentir
A ma voix tes cheveux se dresser et blanchir !...
Ah ! tu n'es pas jaloux !... Écoute alors...

YAQOUB.

Madame !...

BÉRENGÈRE.

Écoute : je l'aimais à renier mon âme,
S'il l'avait exigé... Juge de mes transports
Quand, après une absence, il revenait !... Alors,
C'étaient des cris, des pleurs, des extases, des rires,
Dont la nuit jusqu'au jour prolongeait les délires...
Mais tu ne comprends pas, toi : tu n'es pas jaloux !

YAQOUB, tirant son poignard.

Par pitié ! tuez-moi, madame !... ou taisez-vous !

BÉRENGÈRE.

Oh ! c'était une joie à faire envie aux anges ;
C'étaient des mots d'amour les éternels échanges...
Tout ce qu'invente enfin l'âme et la passion !

YAQOUB.

Et moi, pendant ce temps... Oh ! malédiction !

BÉRENGÈRE.

C'était là, là !... vois-tu ? dans cette chambre même !...

YAQOUB.

Allah ! tu le veux donc ?

BÉRENGÈRE.

Je te dis que je l'aime,
Que, malgré mon affront, un mot d'amour de lui
Me pourrait à ses pieds ramener aujourd'hui...
Ainsi, tant qu'il vivra, songes-y, je t'échappe...
Car je l'aime, entends-tu ?

YAQOUB.

Quand faut-il que je frappe ?

BÉRENGÈRE.

Lui vivant, il me reste un espoir de retour ;
Lui mort, je t'aimerai de tout cet autre amour...
N'est-ce pas, maintenant, tu sens qu'il faut qu'il meure,
Et qu'il meure à l'instant ?... Si j'attendais une heure.
Sais-je ce que mon cœur dans une heure voudrait ?...
Peut-être te dirais-je : « Arrête !... »

YAQOUB.

Je suis prêt...
Ordonne !

BÉRENGÈRE.

Il faut, vois-tu qu'en cette chambre il tombe;
Qu'en marchant vers ce lit son pied heurte sa tombe...
Car il va revenir en cette chambre-là,
Conduisant sa nouvelle épouse.

VAQOUB, tressaillant.

Le voilà!..

(On voit s'avancer le Comte, conduisant sa nouvelle épouse; deux Pages les précèdent avec des flambeaux. Autour d'eux s'empressent vassaux et valets.)

LES VASSAUX et LES VALETS, criant.

Vive notre comtesse!

BÉRENGÈRE.

Enfer!...

LES VASSAUX et LES VALETS.

Vive le comte!

BÉRENGÈRE.

Crois-tu que la vengeance égalera la honte?...
Hésiterais-tu?

YAQOUB.

Non.

BÉRENGÈRE.

Hâte-toi!... hâte-toi!...
Pour entrer avant lui tu n'as qu'un instant, voi!...
Mais va donc!... Oh! malheur! qu'est-ce donc qui t'arrête?
Que faut-il que je fasse à mon tour?... Je suis prête...
Dis!... me veux-tu tromper, Yaqoub, jusqu'à la fin?
Il ne sera plus temps... Damnation!...

(Elle le pousse; il entre dans la chambre.)

Enfin!

SCÈNE III

BÉRENGÈRE, LE COMTE DE SAVOISY, ISABELLE.

Bérengère se jette derrière le prie-Dieu. Le Comte et Isabelle traversent la salle. Les Pages qui les précèdent, entrent dans la chambre, déposent deux flambeaux et sortent.

LES VASSAUX, criant.

Vive le comte!

LE COMTE, jetant une poignée d'or.

A vous!

LES VASSAUX.

Vive notre comtesse!

LE COMTE.

Ma belle mariée, allons, faites largesse,
Et toutes ces voix-là prieront le ciel pour vous.

(Isabelle jette sa bourse.)

LES VASSAUX.

Vive le comte !

LE COMTE.

Bien, enfants. Retirez-vous.

(Ils sortent tous par la porte du fond. Le Comte et Isabelle entrent dans la chambre. A mesure que les torches s'éloignent, le théâtre retombe dans l'obscurité, et Bérengère se lève lentement.)

SCÈNE IV

BÉRENGÈRE, seule.

Priez... Il vous l'a dit,... ce sera pour son âme ;
Car l'ange de la mort est là qui la réclame...
Et, si quelqu'un de vous par hasard a souci
De la mienne, pour elle alors qu'il prie aussi !...

(Tressaillant.)

N'ai-je pas entendu ?... Non, rien.... Si son courage
Faillissait ? Il se peut que cela soit... O rage !...
J'aurais dû me servir pour lui de ce poison,

(Elle retire le flacon de sa poitrine.)

Et réserver pour moi le poignard... Trahison !...
Qu'attend-il donc ?... Eh bien ?...

LE COMTE, frappé dans la coulisse.

Ah !...

BÉRENGÈRE.

Le voilà qui tombe !

(Elle avale le poison.)

Savoisy, retiens-moi ma place dans ta tombe !

ISABELLE, dans la chambre.

Au secours !... au secours !...

SCÈNE V

BÉRENGÈRE, YAQOUB, ISABELLE, puis ANDRÉ, ÉCUYERS, VASSAUX et VALETS.

YAQOUB, entrant à reculons, le poignard à la main.

Fuyons !... il vient !

LE COMTE, se traînant et soulevant la tapisserie.

C'est toi,
Yaqoub, qui m'as tué!...

BÉRENGÈRE, appuyant ses deux mains sur les épaules de Yaqoub, qui la cache aux yeux du Comte, et le faisant tomber à genoux, afin d'être vue par celui-ci.

Ce n'est pas lui... c'est moi!

LE COMTE.

Bérengère!...

ISABELLE, traversant la cour.

Au secours!...

LE COMTE, mourant.

Ah!... ah!...

YAQOUB.

Maintenant, femme,
Fais-moi tout oublier; car c'est vraiment infâme!...
Viens donc!... Tu m'as promis de venir: je t'attends...
D'être à moi pour toujours...

RÉRENGÈRE, les yeux sur le Comte.

Encor quelques instants...
Et je t'appartiendrai tout entière.

YAQOUB.

Oh! regarde:
Ils accourent aux cris qu'elle a poussés... Prends garde!
Nous ne pourrons plus fuir; il ne sera plus temps...
Ils viennent, Bérengère!...

BÉRENGÈRE.

Attends encore, attends...

YAQOUB.

Oh! viens, viens! Toute attente à cette heure est mortelle!
La cour est pleine, vois... Mais viens donc!...

(Bérengère tombe sur les genoux.)

Que fait-elle?
Bérengère, est-ce ainsi que tu gardes ta foi?...
Bérengère, entends-tu?... Viens...

BÉRENGÈRE, expirant.

Me voilà!... prends-moi!

(Elle tombe la bouche sur celle du Comte.)

YAQOUB, la prenant par les cheveux et lui soulevant la tête.

Oh! malédiction! Son front devient livide!...
Son cœur...

(Il y met la main.)

Il ne bat plus!... Sa main...

(Prenant le flacon qui s'y trouve.)

Le flacon vide!...

ISABELLE, accourant, entourée de toute la Maison.

Au secours!... Oh! venez, venez!... C'est par ici!...

ANDRÉ.

Eh quoi! le comte mort!... Et la comtesse aussi!...

YAQOUB.

Morts!

ANDRÉ.

Notre maître!...

TOUS, s'inclinant vers le Comte.

Oh!...

YAQOUB.

Vous qui, nés sur cette terre,
Portez comme des chiens la chaîne héréditaire,
Demeurez en hurlant près du sépulcre ouvert!
Pour Yaqoub...

(Tirant le parchemin du Comte et le montrant.)

Il est libre!... et retourne au désert.

FIN DE CHARLES VII CHEZ SES GRANDS VASSAUX

RICHARD DARLINGTON

DRAME EN TROIS ACTES, EN HUIT TABLEAUX

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. GOUBAUX ET BEUDIN

Porte-Saint-Martin. — 10 décembre 1831.

DISTRIBUTION

RICHARD DARLINGTON	MM.	Frédérick Lemaître.
ROBERTSON FILDY, sous le nom de MAWBRAY		Delafosse.
TOMPSON		Doligny.
LE MARQUIS DA SILVA		Auguste.
LE DOCTEUR GREY		Walter.
Un Inconnu		Éric-Bernard.
SIR STANSON		Ménétrier.
Le Premier Lord de la trésorerie		Paul.
Le Secrétaire d'État de l'intérieur		Arsène.
Le Secrétaire d'État au département de la guerre		Chilly.
Le Haut Bailly		Valkin.
OUTRAM		Saint-Paul.
Un Constable		Auguste Z.
Premier Bourgeois		Ch. Hostier.
Deuxième Bourgeois		Auguste Z.
Un Huissier		Tournan.
Un Électeur jaune, domestique chez les Derby		Émile.
Un Domestique		Alfred.
BLACFORT		Riffaut.
Un Électeur bleu		Moulin.
JENNY, fille du docteur Grey	Mlle	Noblet.
CAROLINE DA SILVA	Mme	Zélie-Paul.
MISTRESS GREY	Mlles	Delatre.
BETTY		Lainé.
MISS WILMOR		Estelle.
Une Marchande de ruban bleu	Mme	Saint-Paul.
Une Marchande de ruban jaune	Mlle	Adèle.
Commissaires, Électeurs, Peuple, Domestiques, Enfants, etc.		

Le prologue et le premier acte, à Darlington, dans le Northumberland; le deuxième et le troisième acte, à Londres et dans les environs de cette ville

PROLOGUE

LA MAISON DU DOCTEUR

PAMPHILA.

Miseram me! differor doloribus.
Juno Lucina, fer opem! serva me, obsecro!

HEGIO.

Hem!
Numnam illa, quæso, parturit?

TÉRENCE, *Adelphes*, acte III, scène V.

PAMPHILA.

Ah! malheureuse! je succombe à mes douleurs! Junon Lucine, à mon aide! sauve-moi, je t'en supplie!

HÉGION.

Hein! est-ce qu'elle accoucherait? je vous le demande!

Le cabinet du docteur Grey. — Des rayons chargés de livres. Porte au fond; portes latérales. Fenêtre à gauche.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE DOCTEUR GREY, MISTRESS GREY.

Le Docteur, assis devant une table sur laquelle est une lampe, se dispose à travailler; sa femme est debout près de lui, la main appuyée sur son épaule, et tenant un bougeoir de l'autre main.

LE DOCTEUR.

Bonsoir, Anna; je ne tarderai pas à te rejoindre.

MISTRESS GREY.

Oui, tu me dis cela, et puis tu vas encore passer une partie de la nuit à travailler, et, demain, à peine s'il fera jour, que

l'on viendra te chercher pour quelque malade. Songe que tu es le seul médecin de ce village; et, si tu tombes malade à ton tour, qui te soignera?

LE DOCTEUR.

Bonsoir, Anna.

MISTRESS GREY.

C'est-à-dire que je t'ennuie, n'est-ce pas ?... Voyons, as-tu besoin de quelque chose avant que je m'en aille ?

LE DOCTEUR.

De rien, bonne.

MISTRESS GREY, lui mettant des lunettes vertes.

Mets tes lunettes vertes, au moins; elles ménageront ta vue; me promets-tu de les garder ?... Oui?... Bonsoir... Ne travaille pas trop tard surtout.

(Elle sort.)

LE DOCTEUR.

Non, non, sois tranquille, une heure au plus.

(Il va à sa bibliothèque, en tire deux ou trois volumes et se met à lire. — On entend dans la rue une voiture qui arrive au grand galop.)

SCÈNE II

LE DOCTEUR GREY, ROBERTSON, UN POSTILLON.

ROBERTSON, en dehors.

Postillon ! postillon !...

LE POSTILLON, arrêtant la voiture.

Eh !

ROBERTSON.

Descendez et frappez à cette fenêtre où il y a de la lumière.

LE POSTILLON.

Oui, notre maître.

LE DOCTEUR.

C'est ici.

LE POSTILLON, frappant à la fenêtre.

Holà ! ho !

LE DOCTEUR, ouvrant la fenêtre.

Qu'est-ce, mon brave?

ROBERTSON.

Monsieur, y a-t-il un médecin dans ce village ?

LE DOCTEUR.

Oui.

ROBERTSON.

Bon ?

LE DOCTEUR.

Je serais un juge partial, monsieur : c'est moi

ROBERTSON.

Et vous êtes le seul?

LE DOCTEUR.

Oui, monsieur.

ROBERTSON.

Ayez la bonté de m'ouvrir la porte.

LE DOCTEUR.

Je vais appeler.

UNE VOIX DE FEMME.

Oh ! non, non, monsieur, n'appelez personne... Ouvrez vous-même.

LE DOCTEUR.

J'y vais... (Il ouvre et recule.) Un homme masqué !...

SCÈNE III

LE DOCTEUR GREY, ROBERTSON, masqué.

LE DOCTEUR.

Que me voulez-vous?

ROBERTSON.

Silence! et ne craignez rien.

LE DOCTEUR.

Cependant, monsieur...

ROBERTSON.

Docteur, votre état est-il de secourir ceux qui souffrent?

LE DOCTEUR.

C'est plus que mon état, c'est mon devoir.

ROBERTSON.

Lorsque ces secours sont instants, lorsque tout retard amènerait la mort d'une créature de Dieu, croyez-vous avoir besoin, pour la sauver, de connaître son nom ou de voir son visage?

LE DOCTEUR.

Non, monsieur...

ROBERTSON.

Eh bien, il y a une personne là, dans cette voiture, une personne qui souffre, qui a besoin de vous, qui mourra si vous ne lui portez secours à l'instant même.

LE DOCTEUR.

Mais ne puis-je savoir à qui?...

ROBERTSON.

Je vous le répète, monsieur, dix minutes vous restent à peine, et il me faudrait plus d'une heure pour vous donner des explications auxquelles je vous jure que vous ne prendriez aucun intérêt, tant elles me sont personnelles.

LE DOCTEUR.

Je suis prêt.

ROBERTSON.

Une question encore, monsieur: si cette personne ne pouvait repartir aussitôt qu'elle aura reçu vos soins, consentiriez-vous, au nom de l'humanité, à la cacher chez vous à tous les yeux, moi vous jurant sur l'honneur qu'aucune cause politique ne nous force à nous entourer de ce mystère ?

LE DOCTEUR.

Oui, monsieur, je le ferais.

ROBERTSON.

Êtes-vous marié, docteur?

LE DOCTEUR.

Pourquoi cette question ?

ROBERTSON, lui tendant la main.

Pour savoir si votre femme est aussi excellente femme que vous êtes brave homme.

LE DOCTEUR.

Je le crois.

ROBERTSON.

Eh bien, ayez la bonté de l'appeler, je vous prie ; ses soins nous seront nécessaires ; la personne qui les réclame est du même sexe qu'elle.

LE DOCTEUR.

Je vais le faire.

ROBERTSON.

Merci. (Posant un rouleau d'or sur la table.) Voici, non pas pour m'acquitter envers vous, tout l'or du roi Georges n'y suffirait pas, mais pour vous indemniser, autant qu'il est en mon pouvoir, du moins, du dérangement que je vous cause.

LE POSTILLON, de la porte.

La jeune dame vous appelle, monsieur.

ROBERTSON.

Me voici ! me voici !

(Il sort.)

LE DOCTEUR, frappant à la porte de sa femme.

Anna ! Anna !

MISTRESS GREY, de sa chambre.

Qu'est-ce donc que tout ce bruit ?

LE DOCTEUR.

Des voyageurs qui ont besoin de nos secours à tous deux ; viens donc vite, puisque tu n'es pas couchée.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MISTRESS GREY, CAROLINE.

Mistress Grey sort de sa chambre au moment où Robertson apporte dans ses bras une Jeune Femme, qu'il pose sur une chaise longue.

MISTRESS GREY, effrayée par le masque de Robertson.

Oh ! vois donc.

LE DOCTEUR.

Silence !

ROBERTSON, à Caroline.

Souffres-tu toujours, mon ange ?

CAROLINE.

Oh ! oui, beaucoup, beaucoup.

ROBERTSON.

Docteur !...

LE DOCTEUR, s'approchant et tâtant le pouls de la malade.

Monsieur, cette jeune femme est sur le point d'accoucher.

ROBERTSON.

Et il ne faut pas que nous songions à aller plus loin, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR.

Impossible.

CAROLINE, à mistress Grey.

Vous aurez donc soin de moi, madame ?

MISTRESS GREY, lui prenant la main.

Comme de ma sœur.

CAROLINE.

Oh ! que vous êtes bonne ! (Elle appuie sa tête sur les mains de mistress Grey.) Je souffre bien.

LE DOCTEUR.

Anna, cède ta chambre à madame et va tout y préparer. Hâte-toi.

MISTRESS GREY.

Dois-je réveiller Alix ?

ROBERTSON.

Qu'est-ce qu'Alix ?

LE DOCTEUR.

Notre servante... Mais elle a le défaut d'être un peu bavarde, et cela ne nous conviendrait point, n'est-ce pas ?

ROBERTSON.

Oh ! non, non ; madame, vous aurez plus de peine, mais aussi nous vous devrons plus que la vie.

CAROLINE.

Et Dieu vous récompensera, mistress.

(Mistress Grey sort.)

ROBERTSON.

Caroline, je vais donner l'ordre au postillon de déposer ici nos malles, nos paquets.

CAROLINE.

Oh ! non, non, ne me quitte pas ; je tremble dès que tu me quittes un instant.

ROBERTSON.

Docteur, auriez-vous la bonté?... Pardon, mille fois !

LE DOCTEUR.

Mais sans doute.

(Il va à la porte.)

CAROLINE.

Ils ont l'air d'être de braves gens.

ROBERTSON.

Oui, oui... Mais quelle malédiction ! n'avoir plus que six lieues à faire p ur arriver au port de mer où tout était préparé pour notre fuite, et nous trouver arrêtés ici dans ce misérable petit bourg, où tu ne trouveras peut-être ni les soins ni le talent nécessaires ! Oh ! nous sommes bien misérables !

CAROLINE.

Je souffre moins, Robertson, je souffre moins.

ROBERTSON.

Tu souffres moins ?... Eh bien, peut-être pourrions-nous repartir ?

CAROLINE.

Oh ! non, non... Mais, ici, tu peux ôter ton masque ?

ROBERTSON.

Si loin que ce village soit de Londres, il se peut que le docteur y ait été et m'y ait vu.

CAROLINE.

Tu étais donc bien connu à Londres ?

ROBERTSON.

Oui, oui... Parlons d'autre chose.

CAROLINE.

Oui, parlons de mon père.

ROBERTSON, frappant du pied.

Ton père !

CAROLINE.

Tu le juges mal.

ROBERTSON.

Comme tous les hommes.

CAROLINE.

Il m'aime.

ROBERTSON.

Moins que son nom.

CAROLINE.

Si tu m'avais laissée tout lui dire ?

ROBERTSON.

Il t'eût défendu de me voir.

CAROLINE.

Pourquoi ?

ROBERTSON.

Il est noble, et-moi, je suis du peuple.

CAROLINE.

Mais lorsqu'il aurait su...

ROBERTSON.

Quoi?

CAROLINE.

Que tu m'avais sauvé la vie!

ROBERTSON.

Qu'est cela ?

CAROLINE.

Au risque de la tienne, enfin.

ROBERTSON.

Chaque batelier de la Tamise en fait tous les jours autant; vont-ils demander en mariage les jeunes filles qu'ils sauvent?

CAROLINE.

Mais tu n'es pas un batelier, toi?

ROBERTSON.

Plût au ciel que je le fusse !

CAROLINE.

Oh ! il eût été attendri.

ROBERTSON.

Oui ! et, dans son attendrissement, il m'eût fait jeter une bourse par ses valets. Si je ne suis pas noble, je suis riche du moins, et n'ai pas besoin de son or.

CAROLINE.

Oh ! Robertson, Robertson !... je souffre !

ROBERTSON.

Docteur!

LE DOCTEUR, rentrant, et allant dans la chambre.

A l'instant!

CAROLINE.

Et si mon père nous poursuit?

ROBERTSON.

Voilà ce qui me damne!

CAROLINE.

Oh! si je le revoyais avant d'être ta femme... Robertson, j'en mourrais de honte.

ROBERTSON.

Ah! vous voilà, docteur.

LE DOCTEUR, rentrant.

Tout est prêt.

(Caroline retient Robertson par les mains.)

ROBERTSON.

Écoute, chère amie, il faut que je fasse cacher la voiture, dételer les chevaux; si par hasard ton père suivait la même route que nous, cet équipage pourrait nous trahir... Écoute! (Une voiture passe au grand galop; Robertson court à la porte.) On ne voit rien, tant est noire cette nuit d'enfer!... Je reviens à l'instant; du courage, ma Caroline! je reviens à l'instant.

CAROLINE.

Oh! reviens, vite; je mourrai si tu n'es pas là.

(Elle entre dans la chambre; Robertson sort par la porte du fond mistress Grey reste seule en scène.)

MISTRESS GREY.

C'est quelque grand seigneur... Est-ce qu'il gardera toujours son masque? Il a l'air de bien aimer sa femme. Pauvre petite! puisse-t-elle, plus heureusse que moi, conserver l'enfant que Dieu lui aura donné! elle ne connaîtra pas une des plus grandes douleurs de ce monde.

ROBERTSON, rentrant.

Mistress, comment vous nommez-vous, s'il vous plaît? mistress?...

MISTRESS GREY.

Anna Grey.

ROBERTSON.

Mistress Grey, à peine ai-je eu le temps de parler à votre mari ; j'allais le faire, quand l'état de ma femme a réclamé ses soins; mais, comme lui, mistress, vous avez une figure qui commande la confiance, et je vais mettre en vous une partie de la mienne.

MISTRESS GREY.

Parlez, monsieur.

ROBERTSON.

Des motifs qui n'ont pour vous aucun intérêt me forcent à tenir mon visage caché : ne vous inquiétez donc pas de ce masque, il couvre la figure d'un honnête homme.

MISTRESS GREY.

Je le crois, monsieur.

ROBERTSON.

Qu'il vous suffise donc de savoir, madame, que le bonheur de deux existences tout entières serait compromis, si j'étais reconnu ; et je vous dis cela, mistress, parce que deux choses vont arriver : ou nous serons forcés de partir aussitôt l'accouchement...

MISTRESS GREY.

Mais ce serait risquer de tuer cette jeune dame !

ROBERTSON.

Aussi est-ce la moins probable des deux hypothèses... ou nous resterons ici jusqu'à son rétablissement.

MISTRESS GREY.

Oh ! cela vaudrait mieux, mille fois mieux !

ROBERTSON.

Je tâcherai qu'il en soit ainsi ; mais, en tout cas, mistress, je désirerais que vous fussiez bien pénétrée de cette vérité, que, d'une manière ou de l'autre, la moindre indiscrétion, la moindre, peut faire le malheur de trois personnes ; car l'enfant qui va voir le jour dans un instant serait compris, tout innocent qu'il est de nos fautes, en supposant que nous en ayons commis, dans l'arrêt de proscription qui nous atteindrait.

MISTRESS GREY.

Soyez parfaitement tranquille, monsieur.

ROBERTSON.

Il se pourrait encore, si nous partions à l'instant... (Tressaillant.) Oh ! c'est un cri de Caroline !

MISTRESS GREY.

Ne craignez rien, mon mari ne la quittera pas.

ROBERTSON.

Et votre mari est instruit, n'est-ce pas ?

MISTRESS GREY.

Soyez tranquille; mais allez près d'elle, et, plus tard, vous me direz...

ROBERTSON.

Moi, aller près d'elle! près d'elle quand elle souffre! Oh ! je ne pourrais pas voir souffrir Caroline, cet ange! Qu'est-ce que je vous disais, mistress ?

MISTRESS GREY.

Vous me parliez de votre enfant.

ROBERTSON.

Oui, je disais qu'il se pourrait, si nous partions à l'instant, ou même si nous restions quinze jours, que la santé de notre enfant ne nous permît pas de l'emmener. Alors, mistress, je vous le confierais comme à une seconde mère. N'est-ce pas, vous auriez soin et pitié du pauvre petit abandonné ? Et quatre fois par an, jusqu'au jour où il me serait permis de venir vous le reprendre, vous recevriez un rouleau pareil à celui-ci : serait-ce assez ?

MISTRESS GREY.

C'est trop, beaucoup trop ! mais, au reste, monsieur, le surplus serait fidèlement conservé ; et, si un jour quelque accident, ce qu'à Dieu ne plaise ! le privait de ses parents, ou privait ses parents de leur fortune, eh bien, il retrouverait cette petite somme ; et, moi qui ai déjà perdu deux enfants, je deviendrais sa mère !

ROBERTSON.

Ma bonne madame Grey! Oh ! l'entendez-vous ? l'entendez-vous ?

MISTRESS GREY.

Rassurez-vous. Et, si cet enfant restait près de nous, serait-ce une indiscrétion de vous demander quel nom il devrait porter ?

ROBERTSON.

Si c'est un garçon, Richard ; si c'est une fille, Caroline.

MISTRESS GREY.

Ce ne sont là que des prénoms.

ROBERTSON.

Comment s'appelle ce village?

MISTRESS GREY.

Darlington.

ROBERTSON.

Eh bien, Richard ou Caroline Darlington; il est juste qu'il prenne pour nom de famille le nom du village où il en aura trouvé une. (On entend des gémissements.) Oh! mistress, mistress, répétez-moi qu'il n'y a pas de danger! Cette enfant, cet ange, me doit tous ses malheurs. Pour venir à moi, elle est descendue de bien haut! Rang, fortune, famille, elle m'a tout sacrifié. Oh! je vous en prie, je vous en supplie! secourez-la, allez près d'elle.

MISTRESS GREY.

Mais venez-y vous-même.

ROBERTSON.

Moi, moi! j'en sortirais fou! Oh! madame Grey au nom du ciel, je resterai seul, allez, allez! (Mistress Grey sort; Robertson tombe à genoux.) Oh! devant quelqu'un je n'osais pas prier! Mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de nous! (Se levant.) Plus rien! Si elle mourait, mon Dieu! sans que je fusse là pour recevoir son dernier soupir!... Oh! il faut que j'y aille, je ne puis supporter cette incertitude!

CAROLINE, de la chambre.

Robertson! Robertson!

ROBERTSON, reculant.

Ah!

LE DOCTEUR, entrant en scène.

Où est-il? où est-il?

ROBERTSON.

Eh bien?

LE DOCTEUR.

Eh bien, bravo, bravo! un gros garçon.

ROBERTSON, l'embrassant.

Vous êtes notre sauveur, notre père! Oh! laissez-moi pleurer.

(Il sanglote.)

LE DOCTEUR.

Mais allez donc embrasser votre femme, votre fils !

ROBERTSON.

Oh ! je suis fou ! conduisez-moi, je n'y vois plus, docteur.

LE DOCTEUR, le poussant dans la chambre.

Par ici, allez, allez. (On frappe à la porte de la rue ; le Docteur s'arrête.) Qu'est cela? (On frappe encore.) Que voulez-vous?

DA SILVA, de la rue.

Au nom du roi, ouvrez ! ouvrez, ou nous mettons la porte en dedans.

LE DOCTEUR.

Qui êtes-vous ?

UNE AUTRE VOIX.

Le constable. Vous devez reconnaître ma voix, docteur; ouvrez pour vous épargner une mauvaise affaire.

DA SILVA.

Monsieur le constable, pas tant de façons, enfonçons cette porte.

LE DOCTEUR, ouvrant.

Arrêtez, sirs !...

SCÈNE V

LE CONSTABLE, DA SILVA, LE DOCTEUR GREY, DEUX HOMMES DE JUSTICE.

DA SILVA, entrant précipitamment.

Le docteur Grey ?

LE DOCTEUR.

C'est moi, monsieur.

DA SILVA.

Vous me répondrez d'eux, car ils sont chez vous.

LE DOCTEUR.

Holà ! ne me touchez point. Vous êtes chez moi, monsieur; ne me forcez pas à vous en faire souvenir.

DA SILVA.

Répondez donc alors !

LE DOCTEUR.

Prouvez-moi d'abord que vous avez le droit de m'interroger.

DA SILVA.

Ces messieurs sont porteurs d'un mandat.

LE DOCTEUR.

Eh bien, je répondrai à ces messieurs s'ils m'en justifient, et non à vous, qu'à votre accent je ne reconnais même pas pour Anglais.

DA SILVA.

Soit; mais prenez-y garde! nous savons qu'ils sont ici, nous les suivions de plus près qu'ils ne croyaient; ils ont relayé à la dernière poste, on ne les a point vus à celle-ci, et, en passant, j'ai cru reconnaître, j'ai reconnu la voiture devant votre porte : ainsi, songez-y bien, il serait inutile et peut-être dangereux de mentir.

LE DOCTEUR.

Je ne mens jamais, monsieur.

DA SILVA, se jetant sur une chaise.

Monsieur le constable, faites votre devoir.

LE CONSTABLE.

Docteur Grey, vous avez reçu chez vous, ce soir, un homme masqué?

LE DOCTEUR.

Oui, monsieur.

LE CONSTABLE.

Il était accompagné d'une jeune dame?

LE DOCTEUR.

C'est vrai.

DA SILVA, se levant.

Où sont-ils? (Le Docteur se tait.) Où sont-ils? vous dis-je.

LE DOCTEUR, froidement.

Monsieur le constable, j'attends que vous m'interrogiez

LE CONSTABLE.

Je ne puis que répéter la question de monsieur: où sont-ils?

LE DOCTEUR.

Ici cesse pour moi l'obligation de répondre, jusqu'à ce que je sache de quel droit vous me faites cette question.

DA SILVA.

De quel droit?... Cette jeune femme, c'est ma fille; cet homme masqué, son séducteur.

LE DOCTEUR.

Votre mandat?

LE CONSTABLE.

Le voici, lisez.

LE DOCTEUR.

« Ordre d'arrêter, partout où on la retrouvera, une jeune fille dont le signalement suit. » Son nom n'y est pas.

DA SILVA.

Lisez.

LE DOCTEUR.

« Le porteur du mandat désignera lui-même la personne contre laquelle il devra être mis à exécution. » Vous êtes puissant, monsieur, pour obtenir un tel ordre contre une femme, dans un pays libre!

DA SILVA.

Eh bien, monsieur, ma fille, à l'instant!

LE DOCTEUR.

Vous la verrez, monsieur, je ne puis m'y opposer; mais je ne puis consentir à ce que vous l'emmeniez.

DA SILVA.

Et qui m'en empêchera, quand le roi et la loi le veulent?

LE DOCTEUR.

Moi, monsieur, qui, en cette occasion, suis plus puissant que la loi et le roi; moi qui m'y oppose en vertu de mon pouvoir de médecin, et qui déclare qu'il est impossible que cette jeune dame suive en ce moment qui que ce soit, même son père.

DA SILVA.

Pourquoi cela?

LE DOCTEUR.

Parce qu'il y aurait danger de mort pour elle à le faire; que l'exiger serait un assassinat, et qu'à mon tour je sommerais ces messieurs de me prêter main-forte pour conserver une existence dont, à l'heure qu'il est, je réponds devant Dieu et devant les hommes.

LE CONSTABLE.

Expliquez-vous, docteur.

LE DOCTEUR.

La jeune personne que vous poursuivez vient d'accoucher, il y a quelques minutes.

DA SILVA.

Malédiction sur elle, si tu ne mens pas!... Mais tu mens pour la sauver ; avoue-le, et je te pardonne tout.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROBERTSON.

ROBERTSON, entrant vivement.

Docteur ! docteur! Caroline et son enfant ont besoin de vous... (Apercevant da Silva) Dieu !

DA SILVA, le prenant au collet.

Arrête !

ROBERTSON, accablé.

Le marquis !

DA SILVA.

Misérable ! je te tiens enfin ! Ma fille ?

LE DOCTEUR.

Messieurs, messieurs, chez moi une pareille violence !

DA SILVA.

Laissez-nous, docteur ! — Infâme, réponds-moi !

ROBERTSON.

Prenez garde, monsieur ! le respect et la patience peuvent m'échapper à la fois.

DA SILVA.

Et alors?...

ROBERTSON.

Et alors j'oublierais que vous êtes le père de Caroline...

DA SILVA.

Puis?...

ROBERTSON.

Puis vous êtes encore assez jeune, monsieur, pour que nous croisions le fer, ou que nous échangions une balle.

DA SILVA.

Un duel ! un duel avec toi! Oh! c'est le masque qui te cache le visage, qui te donne cette hardiesse de parler ainsi à un homme... Écoute, je sais qui tu es, finissons.

ROBERTSON.

Damnation !

DA SILVA.

Ma fille !

LE CONSTABLE, s'approchant.

Monsieur, nous ne pouvons souffrir...

DA SILVA.

Dis à cet homme de s'éloigner, que c'est librement que tu dis cela, Robertson Fildy.

ROBERTSON.

Fildy ! plus de doute ! — Éloignez-vous, messieurs ; éloignez-vous, docteur.

DA SILVA.

Conduis-moi près d'elle.

ROBERTSON.

Votre vue la tuera.

DA SILVA.

Mieux vaut fille morte que déshonorée, et déshonorée par toi.

ROBERTSON.

Pitié pour elle, et tuez-moi.

DA SILVA.

Elle est là, n'est-ce pas ?

ROBERTSON.

Oui ; mais vous ne pouvez la voir en ce moment.

DA SILVA.

Je la verrai.

ROBERTSON, devant la porte.

Impossible.

DA SILVA.

Qui m'en empêchera ?

ROBERTSON.

Moi !

DA SILVA.

Tu me braves ?

ROBERTSON.

Je brave tout pour elle.

DA SILVA.

Arrière ! ou je dis qui tu es.

ROBERTSON.

Silence ! ou je vous nomme.

DA SILVA.

Eh bien ?

ROBERTSON.

Eh bien, on saura que la fille du marquis da Silva d'Aguavallès est la femme du...

DA SILVA.

Tais-toi !...

ROBERTSON.

Car elle est ma femme devant Dieu, et l'enfant qui vient de naître est votre petit-fils.

DA SILVA.

Raison de plus pour que je la voie.

ROBERTSON.

Vous ne la verrez pas.

DA SILVA.

Tu m'assassineras donc?

ROBERTSON.

Si c'est un moyen !

DA SILVA, à haute voix.

Caroline ! Caroline !

CAROLINE, en dehors.

Mon père !

ROBERTSON.

Damnation ! elle l'a entendu ! Silence, monsieur, silence !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE, pâle et en désordre, venant tomber aux pieds du Marquis.

Mon père ! mon père !...

MISTRESS GREY, la suivant.

Que faites-vous !... vous voulez donc mourir ?

CAROLINE.

Plût au ciel !...

ROBERTSON.

Tout est perdu !

LE DOCTEUR.

Soyez tranquille, je ne la quitte pas.

DA SILVA.

Levez-vous.

CAROLINE.

Oh ! non, non, je suis bien là... à vos pieds, à vos genoux, que j'embrasse...

DA SILVA.

Fille indigne !...

CAROLINE.

Oui, oui, tout sur moi, tout sur moi, mon père !... car lui n'a eu qu'un tort, c'était de ne pas vouloir que je vous révélasse notre amour.

DA SILVA.

Elle l'avoue !

CAROLINE.

Et pourquoi ne l'avouerais-je pas, mon père ? Il est si brave et si généreux !

DA SILVA.

Lui ! lui ! celui-là !

CAROLINE.

Oui, brave et généreux !... Il m'a sauvé la vie, mon père... Il passait là quand je tombai de cette gondole dans la Tamise ; il passait là par hasard... Je vous dis que j'avais été sauvée par un étranger que je n'avais pas revu... Je mentais, mon père, je l'ai revu... Mon père, il a sauvé votre fille ; mais songez-y...

DA SILVA.

Mieux valait mourir que de devoir la vie à cet homme.

CAROLINE.

Je croyais que vous m'aimiez, mon père !... Quand je le revis, je voulus tout vous dire : il ne voulut pas, lui ; pourquoi ? Je l'ignore.

DA SILVA.

Je le sais, moi.

CAROLINE.

Je l'aimai comme un sauveur : son esprit élevé, sa figure noble, tout fut d'accord pour me perdre. Mon père ! mon père ! pardonnez-nous !

DA SILVA.

Jamais !

CAROLINE.

Robertson ! oh ! parle-lui ! implore-le de ton côté... L'intérêt qui s'attache à un proscrit...

DA SILVA.

Lui, un proscrit ?

CAROLINE.

Oui, oui, voilà pourquoi il se cache, pourquoi ce masque...

DA SILVA.

Il t'a trompée, enfant !

CAROLINE.

Mais dis-lui donc que non, Robertson ! dis-lui que tu ne m'as pas trompée !... Oh ! un mot, un mot !

DA SILVA.

Tu vois qu'il se tait...

CAROLINE.

Robertson, un mot, un seul !

DA SILVA.

Assez ! suis-moi.

CAROLINE.

Je ne le puis, mon père.

DA SILVA.

Tu crains donc bien la mort?

CAROLINE.

Je crains de le quitter.

DA SILVA.

Malheureuse ! tu l'aimes donc bien ?

CAROLINE.

Comme j'aime le jour, comme j'aime la vie, comme j'aime Dieu...

DA SILVA.

Mais c'est l'enfer !... Viens.

CAROLINE.

Et mon enfant, mon pauvre enfant !

LE DOCTEUR.

Malheureuse mère !

DA SILVA.

Le docteur l'élèvera.

LE DOCTEUR

Je reçois cette mission du ciel ; il sera mon fils !

CAROLINE, résistant.

Oh ! je ne veux pas me séparer de mon enfant ! On ne sépare pas une mère de son fils. Dieu le lui a donné pour qu'elle le nourrisse de son lait. Oh ! laissez-moi du moins emporter mon enfant !

DA SILVA.

Impossible !

CAROLINE.

J'appellerai au secours, mon père ; et tout ce qui aura un cœur me secourra, quand je dirai : « Oh ! voyez, voyez; c'est une mère qui pleure pour qu'on lui laisse son enfant, qu'elle a à peine vu, à peine embrassé. »

DA SILVA, aux Agents.

Messieurs, aidez-moi.

(Il veut emporter Caroline.)

MISTRESS GREY et LE DOCTEUR.

Pitié ! pitié pour elle !

ROBERTSON, appuyant la main sur l'épaule de da Silva.

Laissez là cette jeune femme !

CAROLINE.

Oh ! mon père ! mon Robertson !

DA SILVA.

Ton Robertson !... Eh bien, venez tous, et que tout le monde connaisse ton Robertson... A bas ce masque ! (Il le lui arrache.) Regarde ! c'est...

LE DOCTEUR, aux personnes qui s'avancent.

Oh ! messieurs ! messieurs !

ROBERTSON.

Silence ! au nom de votre fille et pour votre fille !

(Il remet promptement son masque; le public a seul eu le temps de voir son visage.)

DA SILVA.

Tu as raison : qu'elle seule te connaisse !... (Bas, à sa fille.) Cet homme...

CAROLINE, avec anxiété.

Eh bien ?...

DA SILVA.

C'est le bourreau !...

CAROLINE.

Ah !...

(Elle tombe évanouie.)

ACTE PREMIER

RICHARD

PREMIER TABLEAU

Même décoration qu'au prologue; seulement, elle est, ainsi que les meubles, vieillie de vingt-six ans.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MAWBRAY et LE DOCTEUR GREY font une partie d'échecs; MISTRESS GREY travaille; RICHARD écrit; un instant après, entre JENNY.

MAWBRAY.

Non, docteur, vous vous trompez : mon fou était ici, mon cavalier là, j'ai fait échec à la dame.

LE DOCTEUR.

Et moi, avec la tour, je prends la dame.

MAWBRAY.

Mais non.

LE DOCTEUR.

Mais si.

MAWBRAY.

Remettons les pièces telles qu'elles étaient.

LE DOCTEUR.

Oui.

MAWBRAY.

Voilà.

LE DOCTEUR.

C'est bien... Richard, je te fais juge.

RICHARD.

Oh! excusez-moi, mon père, je n'ai pas suivi votre jeu; je fais un travail important et pressé.

LE DOCTEUR.

Relatif aux élections?

RICHARD.

Oui, mon père.

MISTRESS GREY.

Maudite politique! n'entendrai-je donc jamais parler que de cela?

JENNY, entrant.

Mon père, votre journal.

LE DOCTEUR.

Ah ! donne.

JENNY.

Bonjour, maman. (Elle la baise au front.) Que fais-tu là?

MISTRESS GREY.

Tu vois, des manchettes pour ton père.

JENNY.

Elles ne sont pas si jolies que les miennes.

MISTRESS GREY.

Tu en fais aussi ?

JENNY.

Oui, pour Richard ; il ne faut pas le lui dire, maman ; je veux lui faire une surprise.

LE DOCTEUR, lisant.

Je suis à vous, Mawbray.

JENNY, allant à Richard.

Bonjour, Richard, bonjour.

RICHARD.

Ah ! c'est toi, ma sœur? Bonjour.

LE DOCTEUR.

Par saint Georges ! encore un !

RICHARD.

Qu'avez-vous, mon père ?

LE DOCTEUR.

Le parti de l'opposition a succombé dans le Westmoreland !

RICHARD.

Comment ! les élections sont déjà terminées? et qui a été nommé ?

LE DOCTEUR.

Lord Stapfort.

RICHARD.

Imbéciles ! un noble pour représenter les droits du peuple ! Je crois, Dieu me damne, que, si les moutons votaient, ils nommeraient le boucher !

LE DOCTEUR.

C'est à notre tour après-demain.

RICHARD.

Il n'en sera pas ainsi, je l'espère ; lord pour lord, peuple

pour peuple, Dieu pour tous, et les droits de chacun seront maintenus.

MAWBRAY.

La réunion préparatoire des électeurs va avoir lieu ; croyez-vous, docteur, que j'y puisse assister?

LE DOCTEUR.

Pourquoi non?

MAWBRAY.

Étranger à cette contrée, où, depuis dix ans seulement, je suis venu chercher un port après une longue absence de l'Angleterre, je n'ai aucun droit politique.

LE DOCTEUR.

A cette assemblée, on ne fait que discuter, on ne vote pas.

MAWBRAY.

Mais je tremble toujours qu'on ne me demande, sur ma vie passée, des détails que des malheurs qui ne me sont pas tout personnels m'ont empêché de confier même à vous.

LE DOCTEUR.

Et dont je ne vous ai jamais demandé compte, Mawbray, vous me rendrez cette justice. Une vie simple, des mœurs douces, votre affection presque paternelle pour nos enfants, voilà qui vous a fait notre ami. (Mawbray veut répliquer, le Docteur avec amitié.) N'en parlons plus. (A Richard.) Viens-tu avec nous?

RICHARD.

Sans doute.

LE DOCTEUR.

Et à qui donneras-tu ta voix?

RICHARD.

A moi, mon père, et je vous demande la vôtre et celles de vos amis.

MAWBRAY et LE DOCTEUR.

A toi?

JENNY.

Richard, député!

RICHARD.

Pourquoi pas?

LE DOCTEUR.

Et depuis quand as-tu eu cette idée?

RICHARD.

Depuis que je pense.

LE DOCTEUR.

Et tes espérances datent...?

RICHARD.

D'hier.

LE DOCTEUR.

Elles reposent?...

RICHARD.

Sur cette lettre.

MAWBRAY.

Une lettre anonyme?

RICHARD.

Lisez toujours.

LE DOCTEUR, lisant.

« Vous êtes jeune, ardent, ambitieux ; le comté nomme demain son mandataire, mettez-vous sur les rangs. M. Grey et vous exercez une grande influence sur la bourgeoisie, j'en ai sur le peuple ; je vous promets cent voix, réunissez-en autant, et nous enlevons d'assaut votre élection. Je vous verrai demain. Vous saurez les motifs qui me font agir ; je vous crois homme à les comprendre. » Et tu crois à cette lettre ?

RICHARD.

Nul n'aurait intérêt à me tromper ; beaucoup peuvent désirer que je réussisse.

LE DOCTEUR.

Richard, tu es bien jeune !

RICHARD.

Pitt était ministre à vingt et un ans.

MAWBRAY.

Et quelle garantie offriras-tu aux électeurs?

RICHARD.

Ma vie passée.

LE DOCTEUR.

Mais tu ne possèdes rien.

RICHARD.

Vous avez quelque fortune.

MISTRESS GREY.

Mais je croyais que le manufacturier Stilman se mettait sur les rangs?

RICHARD.

Les électeurs craindront qu'il ne se vende pour une fourniture de laine.

LE DOCTEUR.

Le banquier Wilkie...

RICHARD.

Eh bien?

LE DOCTEUR.

Il a la réputation...

RICHARD.

D'un sot.

LE DOCTEUR.

Et d'un homme incorruptible.

RICHARD.

Le comté voudra un représentant dont les discours soient cités dans les journaux.

JENNY.

Voyez, ma mère, il répond à tout.

MISTRESS GREY.

L'ambition a bien de la logique, ma fille.

MAWBRAY.

Et quels seront tes principes à la tribune?

RICHARD.

Cette profession de foi les contient; les circonstances les développeront.

MAWBRAY.

C'est cela que tu écrivais?

RICHARD.

Oui.

LE DOCTEUR.

C'est un moyen bien usé.

RICHARD.

On le rajeunit par le style.

LE DOCTEUR.

La tribune a tant de fois démenti les promesses de l'élection!

RICHARD.

Les masses sont crédules.

MAWBRAY.

Et tu es décidé à t'exposer aux débats de la place publique, aux discours sur la borne, au boxing dans la rue?

RICHARD.

J'ai la voix forte et le poignet ferme.

LE DOCTEUR.

Et sais-tu la langue qu'on doit parler au peuple?

RICHARD.

Je parle toutes les langues, mon père.

LE DOCTEUR, prenant Mawbray à part.

N'est-ce pas le moment de lui apprendre qu'il n'est pas mon fils?

MAWBRAY.

Il voudra savoir quel est son père, et, vous me l'avez dit, vous n'avez rien à lui apprendre sur ce point.

JENNY, allant à Richard.

Oh! Richard, si les femmes votaient!

LE DOCTEUR.

Oui, oui, cela lui ôterait peut-être de son assurance, et, je vous l'avoue, Mawbray, j'aime à le voir ainsi, ayant la confiance de sa force et la conscience de son mérite.

MAWBRAY.

Mon bon docteur.

LE DOCTEUR.

Mawbray, nous irons entendre son premier discours à la Chambre. — Eh bien, Richard, soit; j'avais fait aussi ce rêve, mais je ne croyais pas qu'il dût sitôt s'accomplir.

MISTRESS GREY.

Monsieur Mawbray, vous ne quitterez pas mon mari?

JENNY.

Ni Richard?

MAWBRAY.

Soyez tranquilles; j'assiste à cette assemblée en spectateur désintéressé, puisque, étranger à cette contrée, je n'y ai aucun droit politique.

RICHARD, regardant à sa montre.

Allons, allons, partons, mon père; c'est l'heure.

MISTRESS GREY.

Adieu donc, messieurs; ne tardez pas à rentrer.

JENNY.

Bonne chance, Richard. Adieu! adieu!

(Richard, préoccupé, sort avec Mawbray et le Docteur sans répondre à Jenny.)

SCÈNE II

MISTRESS GREY, JENNY.

JENNY, les yeux fixés sur la porte par laquelle ils sont sortis.

Pas un mot!... pas un regard!

MISTRESS GREY.

Eh bien, Jenny!

JENNY, tressaillant.

Ma mère?

MISTRESS GREY.

Que fais-tu donc là, immobile?

JENNY.

Je... je réfléchissais.

MISTRESS GREY.

En effet, j'ai cru remarquer que, depuis quelque temps, tu es bien pensive; c'est surtout lorsque Richard n'est pas là, que tu te livres aux réflexions.

JENNY.

La solitude leur est favorable.

MISTRESS GREY.

La solitude... Eh bien, moi, donc?

JENNY.

Oh! vous n'êtes pas quelqu'un, vous... Vous êtes ma mère.

MISTRESS GREY.

Mon enfant, il ne faudrait pas te laisser aller ainsi à tes pensées.

JENNY.

Sont-elles donc un mal?

MISTRESS GREY.

C'est selon leur nature.

JENNY.

Ne peut-on penser à son frère?

MISTRESS GREY.

A son frère, oui; à Richard, non. Richard se croit ton frère, mais tu sais qu'il ne l'est pas. Le secret t'a été révélé aussitôt que tu as été en état de comprendre les différences d'affections dues à un frère ou à un ami.

JENNY.

Et pourquoi n'a-t-on pas révélé ce secret à Richard lui-même?

MISTRESS GREY.

Mawbray a toujours insisté près de mon mari pour qu'il le laissât dans cette ignorance.

JENNY.

Et cela fait qu'il m'aime comme un frère.

MISTRESS GREY.

Et comment voudrais-tu donc qu'il t'aimât?

JENNY.

Oh! pardon, ma mère, je suis folle.

MISTRESS GREY.

Tu vois bien que tu penses tout haut et que tu n'es pas seule.

JENNY.

Ma mère, j'ai bien envie de pleurer; serait-ce un mal aussi?

MISTRESS GREY.

Ah! mon enfant, garde tes larmes! Dieu les a faites pour des malheurs réels, et, avant la fin de sa vie, chaque homme trouve l'occasion de verser les siennes.

JENNY.

Ma mère, qui peut donc empêcher le bonheur?

MISTRESS GREY.

C'est que chacun le rêve à sa manière, coordonne la série des événements qui doivent y concourir, croit que le sort se prêtera à ses calculs d'avenir; puis l'avenir vient, et le sort renverse ce château de cartes. Ton bonheur, à toi, celui que tu rêves du moins, serait une vie paisible, aux lieux où tu es née, entre tes parents, ayant notre petit domaine pour toute patrie, Richard pour époux.

JENNY.

Eh bien?

MISTRESS GREY.

Eh bien, mon enfant, nous sommes vieux, nous mourrons.

JENNY.

Oh! ma mère!

MISTRESS GREY.

Richard t'emmènera à Londres, et tu quitteras le pays où tu es née.

JENNY.

Partout, partout avec lui!

MISTRESS GREY.

Ses occupations politiques vous isoleront l'un de l'autre, et chaque jour davantage. Il ne pourra toujours rester près de toi pour te rendre tes parents que tu auras perdus, ton domaine que tu auras quitté, ta tranquillité que tu ne sauras où reprendre!

JENNY.

Maman, mon rêve n'était-il pas le vôtre, et n'avez-vous pas été heureuse avec mon père?

MISTRESS GREY.

M. Grey n'était pas ambitieux, Jenny.

JENNY.

Eh bien, si ce que vous me dites est vrai, ma mère, croyez-vous que le temps de pleurer ne soit pas venu pour moi?

MISTRESS GREY.

Mon enfant, distrais-toi; il y a longtemps que tu ne t'es occupée de dessin?

JENNY.

Je n'y fais plus de progrès.

MISTRESS GREY.

Ton piano?

JENNY.

Je sais toutes les sonates que Richard m'a données, et les autres sont trop difficiles.

MISTRESS GREY.

Tu l'aimes plus que tu ne le devrais, mon enfant!

JENNY.

J'en ai peur, ma mère!

MISTRESS GREY.

O Jenny, quelle folie! Sais-tu même s'il t'aime, lui?

JENNY.

Il se croit mon frère, il m'aime comme sa sœur.

MISTRESS GREY.

Et si, en apprenant qu'il n'est pas ton frère, il continuait de t'aimer comme un frère?...

JENNY.

Ma mère...

MISTRESS GREY.

Si cela était enfin?...

JENNY

Oh! je serais bien malheureuse!

MISTRESS GREY.

Tu vois!

JENNY.

Ma mère, pressée par vos questions, je vous réponds sans trop savoir ce que je vous dis. Si j'étais seule un instant, si votre présence ne me faisait pas rougir et ne troublait pas toutes mes idées, j'essayerais d'y mettre de l'ordre; et, quand je vous reverrais, ma mère, je serais plus calme et probablement plus raisonnable.

MISTRESS GREY.

Eh bien, mon enfant, interroge ton âme, ne te fie pas à tes forces plus que tu ne crois le pouvoir faire; ne sois pas plus défiante de toi-même qu'il n'est raisonnable de l'être; songe qu'une fille n'a pas de meilleure amie que sa mère, et que tout se calme dans ses bras, même le remords. Adieu, mon enfant.

JENNY.

Au revoir, ma mère.

SCÈNE III

JENNY, puis RICHARD.

JENNY.

Oh! Richard, Richard! si ce que ma mère dit est vrai, si tu ne devais jamais m'aimer que comme un frère, oh! je le sens là, ce serait trop peu pour mon bonheur. C'est qu'elle a raison, ma mère; sa main tremble-t-elle quand il prend la mienne et que je frissonne de tout mon corps rien qu'en la touchant? son cœur bat-il quand, le matin ou le soir, il pose ses lèvres sur mon front, et que je sens mon cœur se gonfler comme s'il allait briser ma poitrine? Non, il est calme, Richard, toujours calme, excepté quand il parle de ses projets d'avenir: c'est alors que son âme s'allume, que ses yeux s'enflamment; tout à l'heure l'espoir d'être nommé député ne lui avait-il pas fait oublier jusqu'à mon existence? A-t-il répondu à mes adieux de la voix ou du regard? Oh! contre les autres, j'ai la force de le défendre; et, contre moi-même, ô mon Dieu! je sens que je ne l'ai pas... Oh! c'est lui; qu'a-t-il donc?

RICHARD, entrant.

Malédiction !

JENNY.

Comme il est pâle! comme il paraît agité!

RICHARD.

Je n'y pouvais plus tenir... Échouer de cette manière! opprobre et dérision!... Je ne suis pas le fils du docteur Grey!

JENNY, poussant un cri.

Ah!...

RICHARD.

C'est vous, Jenny ! Saviez-vous cela, que je n'étais pas votre frère?

JENNY.

Je le savais, Richard.

RICHARD.

Et vous ne me l'avez pas dit! et le docteur ne me l'a pas dit! et pas un ami ne me l'a dit! Un étranger m'a jeté ce secret à la face comme une injure, et chaque électeur alors de dire: « C'est vrai, il n'est pas le fils de M. Grey, il ne possède ni nom ni propriétés; donc, il ne peut représenter des hommes qui ont des propriétés et un nom. » Savez-vous le mien, Jenny? Si vous le savez, dites-le-moi.

JENNY.

Hélas! non.

RICHARD.

Une seconde fois, Jenny, dites-le-moi, si vous le savez; que je puisse aller me rejeter au milieu de ces insolents bourgeois et leur dire: « Moi aussi, j'ai un nom connu; et, de plus que vous, j'ai une âme qui comprend et un esprit qui pense. Les imbéciles!... « On ne connait pas sa famille!... » Le comté est donc bien heureux d'avoir donné naissance à la noble famille des Stilman et des Wilkie! Oui, je suis étranger au comté; et qu'importe, si je prête au comté qui m'adopte la force de l'intelligence et la puissance du talent! Je ne possède rien; non, c'est vrai: je n'ai ni l'atelier de M. Stilman, ni le comptoir de M. Wilkie; mais j'ai la tête qui conçoit et le bras qui exécute. Il n'y faut plus penser; n'y plus penser, Jenny! comprenez-vous cela? perdre en une minute l'espoir de dix ans...

JENNY

Mon ami...

RICHARD,

N'y plus penser!... quand je sens, dans ce front qui brûle ma main, le génie et le pouvoir de dominer cette foule qui me juge et que je méprise. Sans cette révélation, à laquelle n'a su que répondre votre père, la masse était pour moi; l'aristocratie d'un tailleur et la fierté d'un bottier compromises, si son mandataire ne voit pas clair dans sa race jusqu'à la quatrième génération! c'est toujours ce peuple avec son besoin de despotisme et ses habitudes d'aristocratie; ce peuple de Shakspeare, qui ne connaît d'autre moyen de récompenser l'assassin de César qu'en le faisant César!... Oh! qui te trompe a raison, il se venge de ton aveuglement et échappe à ton ingratitude... Et cependant, avec quelle force ma voix eût tonné à la tribune pour défendre tes droits! mes conceptions politiques eussent bientôt embrassé, non plus les intérêts d'une chétive bourgade, d'un étroit comté, mais d'une nation entière. Oracle d'un parti, les autres m'eussent appelé de leurs vœux, sollicité de leurs promesses, et j'étais maître, dans la vieille Angleterre, de choisir à ma fantaisie ma place à la tête du peuple ou sur les premières marches du trône. Malédiction sur ces lâches bourgeois, qui ont coupé mes ailes sans s'apercevoir que c'étaient celles d'un aigle!

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur Richard...

RICHARD, avec emportement.

Que me veux-tu?

LE DOMESTIQUE.

Il y a là plusieurs hommes qui demandent à vous parler.

RICHARD.

Quels sont-ils?

LE DOMESTIQUE.

Des électeurs qui sortent de la réunion préparatoire.

RICHARD.

Eh! qu'ai-je besoin de leurs compliments de condoléance!

LE DOMESTIQUE.

Ils disent qu'ils ont des choses de la dernière importance à vous communiquer.

RICHARD.

Faites entrer alors; que le ressentiment du passé ne compromette pas l'espérance de l'avenir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PLUSIEURS BOURGEOIS, TOMPSON.

RICHARD, allant au-devant d'eux.

Eh bien, messieurs, vous le voyez, le succès nous échappe... Je dis nous, car j'ai trouvé en vous de chaûds amis.

PREMIER BOURGEOIS.

Soyez sûr que nos regrets...

RICHARD.

Je vous remercie; il est doux d'exciter l'intérêt de ceux qu'on estime... La réunion des électeurs s'est séparée, messieurs?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Oui, mais sans avoir rien terminé.

RICHARD.

Comment! ce choix ne s'est pas fait?

PREMIER BOURGEOIS.

Nous n'avons pas pu nous entendre; c'est une chose importante que le choix du candidat qu'on oppose à un ministère aussi corrompu que le nôtre, et à la puissante famille des Derby, qui, depuis qu'il y a une chambre des communes, y a toujours envoyé ses créatures.

RICHARD.

Comment! vous ne trouvez personne à opposer à leur âme damnée sir Stanson, qu'ils vous imposent à chaque élection?

DEUXIÈME BOURGEOIS,

Nous avons plusieurs concurrents, mais nous ne sommes pas d'accord.

RICHARD.

M. Wilkie se présentait.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Il n'est pas orateur, et il nous faut un homme qui parle, et parle haut.

RICHARD.

M. Stilman.

PREMIER BOURGEOIS.

Tous les marchands de laine se sont déclarés contre lui.

RICHARD.

Et pourquoi?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ils craignaient qu'il n'échangeât sa conscience contre le titre de fournisseur de l'armée.

RICHARD.

Alors, messieurs, qui me procure le plaisir de vous voir?

TOMPSON, à demi-voix.

Éloignez cette jeune fille.

RICHARD.

Jenny, nous causons d'affaires politiques; cette conversation est peu attrayante pour vous, et peut-être, devant vous, ces messieurs ne s'exprimeraient-ils pas en toute liberté.

JENNY.

Je me retire, Richard; soyez prudent.

RICHARD.

Oui, oui. (Jenny sort.) Et moi, messieurs, dois-je seulement mon insuccès à l'ignorance où je suis de ma naissance?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

A ce seul motif: vous aviez pour vous les antagonistes de MM. Stilman et Wilkie, et c'était la majorité. Les souscriptions pour les frais de l'élection se multipliaient d'instant en instant; mais beaucoup ont dit: « Il est impossible d'élire un homme qui n'a pas de parents qui l'attachent au comté. »

TOMPSON, à demi-voix.

On peut se marier, et l'on a une famille.

(Richard regarde Tompson.)

PREMIER BOURGEOIS.

Encore, disait-on, s'il était propriétaire!

TOMPSON, même jeu.

Si le beau-père a deux ou trois fermes?

RICHARD, regarde Tompson avec pénétration, puis il se retourne.

Et voilà les seules raisons qui ont fait échouer mon élection?

PREMIER BOURGEOIS.

Nous n'en connaissons pas d'autres.

RICHARD.

Si je levais ces objections?

LES BOURGEOIS.

Le succès serait certain.

RICHARD.

Et alors je pourrais compter sur vous?

PREMIER BOURGEOIS.

Comme sur des amis.

RICHARD.

Eh bien, messieurs, ce soir, j'espère avoir à vous annoncer quelque changement dans ma position. Voulez-vous prendre rendez-vous à la taverne des *Armes du roi*, à cinq heures?

LES BOURGEOIS.

C'est dit.

RICHARD.

Recevez mes remercîments, messieurs. (A Tompson.) Restez, il faut que je vous parle. Sans adieu, messieurs; à cinq heures.

SCÈNE V

RICHARD, TOMPSON.

RICHARD.

Vous vous êtes donné beaucoup de peine pour mon élection, monsieur!

TOMPSON.

Je vous ai eu cent voix.

RICHARD.

Et puis-je savoir ce qui a fait naître l'intérêt que je vous inspire? Car je n'ai point l'honneur de vous connaître.

TOMPSON.

C'est moi qui vous ai écrit.

RICHARD.

Quel motif m'a valu l'honneur de votre lettre?

TOMPSON.

Votre caractère.

RICHARD, souriant.

Lequel?

TOMPSON.

D'ambitieux.

RICHARD.

Qui vous a dit que je l'étais?

TOMPSON.

Moi qui le suis.

RICHARD.

Vous êtes franc.

TOMPSON.

Je suis concis.

RICHARD.

Et vous appuyez vos prétentions ?...

TOMPSON.

Sur ma tête et mon bras, comme vous.

RICHARD.

Et qui êtes-vous?

TOMPSON.

Rien, comme vous.

RICHARD.

Et comment croyez-vous avoir besoin de moi pour réussir?

TOMPSON.

Ma position, quelques antécédents, m'ôtent l'espoir de parvenir seul. Je suis né trop près du peuple pour pouvoir exercer directement pour moi l'influence que j'ai sur lui. Je vous ai eu cent voix ; si je m'étais présenté, je n'aurais eu que la mienne.

RICHARD.

Ainsi vous voulez faire de moi un instrument?

TOMPSON.

Non, un patron : vous serez le vaisseau de guerre, et moi, je serai la chaloupe qu'il remorque ; mais faites-y attention, sir Richard, dans un gros temps, la chaloupe peut sauver l'équipage.

RICHARD.

Et, si j'acceptais ce traité, et que nous montassions ensemble, quelle serait ma place?

TOMPSON.

La première.

RICHARD.

Toujours?

TOMPSON.

Toujours ; à moi la seconde. Entre le génie et le monde qu'il remue, il faut un levier.

RICHARD.

Vous voulez être la baguette de la fée? Eh bien, soit, si j'en ai la puissance.

TOMPSON.

A vous corps et âme.

RICHARD.

Nos premiers moyens de réussite?

TOMPSON.

Votre mariage avec la fille du docteur.

RICHARD.

Le projet n'aurait rien que de simple, si l'exécution ne devait en être si précipitée.

TOMPSON.

On vous aime trop pour ne pas se hâter de céder.

RICHARD.

Le succès ne pourra être annoncé que trop tard.

TOMPSON.

Oui, si, pour proclamer la victoire, on attend qu'elle soit gagnée.

RICHARD.

Il faudrait donc qu'un ami zélé se mêlât aux électeurs douteux.

TOMPSON.

Qu'il leur annonçât l'affaire comme conclue.

RICHARD.

Qu'il parlât de la fortune du docteur.

TOMPSON.

En la grossissant de quelques livres sterling de revenu sur la banque.

RICHARD.

Et ces bruits, qui les répandra?

TOMPSON.

Moi; j'entre aujourd'hui en fonctions.

RICHARD.

Nos conventions d'avance?

TOMPSON.

A Richard simple particulier, Tompson, valet; à sir Richard propriétaire, Tompson intendant; à l'honorable sir Richard député, Tompson secrétaire; à monseigneur Richard ministre, Tompson ce que voudra monseigneur. Arrivé au résultat. y proportionner la récompense: sir Richard est trop adroit pour ne pas être reconnaissant.

RICHARD.

Soit; touchez là.

TOMPSON.

Adieu donc.

RICHARD.

Vous partez?

TOMPSON.

Vous avez besoin de moi à la taverne des *Armes du roi.*

SCÈNE VI

RICHARD, puis JENNY.

RICHARD.

Intrigant subalterne! qui ne veut que de l'or! toujours valet, jamais rival! C'est l'homme qu'il me faut... Jenny!

JENNY.

Ils vous ont apporté de bonnes nouvelles?

RICHARD.

Pourquoi, chère Jenny?

JENNY.

Je vous ai quitté triste et vous retrouve joyeux.

RICHARD.

Ma joie me vient de moi-même, Jenny, et non pas des autres.

JENNY.

Je ne comprends pas.

RICHARD.

Jenny, je ne suis pas le fils du docteur.

JENNY.

Et cela vous rend heureux; mauvais fils! mauvais frère!

RICHARD.

Oh! oui, bien mauvais frère, Jenny.

JENNY.

Qui a donc pu changer votre âme si subitement?

RICHARD.

Ce secret.

JENNY.

Vous le saviez en rentrant, et vous êtes rentré la figure bouleversée.

RICHARD.

Vous ne me tutoyez plus, Jenny.

JENNY.

Vous n'êtes plus mon frère, Richard.

RICHARD.

Votre main, Jenny !

JENNY.

Ma main ?

RICHARD, à part.

Elle tremble. (Haut.) Jenny, je suis le plus heureux des hommes.

JENNY.

Quel changement !

RICHARD.

Oh ! malheur à moi, si vous ne comprenez pas !

JENNY, retirant sa main.

Monsieur...

RICHARD.

Quand je suis rentré, ce secret venait d'éclater sur ma tête ; j'étais frappé de la foudre ; je n'avais pu encore rassembler mes idées ; j'avais fui comme un homme perdu ; car, au premier abord, ce secret m'enlevait tout, une position sociale, des parents adorés, une sœur chérie... Une sœur... Je me suis arrêté sur ce mot, et j'ai vu clair dans mon âme. Que de fois ce mot *sœur*, sans savoir pourquoi, m'a paru douloureux à prononcer !... Que de fois, en vous regardant, je suis devenu pensif ! Je me disais : « C'est ma sœur, » et je m'éloignais de vous avec une crainte dans le cœur, qui était presque un remords ; ce tourment vague que je n'osais approfondir me rendait fantasque ; mon âme brûlait, et je m'étudiais à paraître froid ou préoccupé ; car, si vous eussiez été vraiment ma sœur, Jenny, et que vous eussiez éprouvé ce que j'éprouvais ; si, en prenant votre main, je l'avais sentie trembler comme elle le fait...

JENNY.

Richard...

RICHARD.

Si j'avais senti ton cœur bondir, comme en ce moment...

JENNY.

Laissez-moi.

RICHARD.

Quand je m'approchais de vous pour vous donner un baiser de frère...

(Il la prend dans ses bras.)

JENNY.

Mon Dieu !... mon Dieu !

RICHARD.

Si, au lieu de rencontrer votre front, j'avais touché vos lèvres...

(Il l'embrasse.)

JENNY, se renversant.

Ah !

RICHARD.

Eh bien, maintenant, Jenny, au lieu de crime, c'est joie ; au lieu de remords, c'est bonheur ; car je t'aime, Jenny, je t'aime comme un fou... et, si tu étais ma sœur, la mort seule me sauverait d'un crime.

JENNY.

Oh ! grâce ! grâce ! pitié.

RICHARD.

Oh ! oui, pitié pour moi, Jenny, pour moi qui meurs, et qui attends un mot de toi pour vivre. Oh ! réponds, réponds !

JENNY.

Le puis-je ? Oh ! c'est un délire ; j'ai la tête perdue. Je suis folle.

RICHARD.

Jenny, Jenny, m'aimes-tu ?

JENNY.

Si je l'aime ! il le demande !

RICHARD.

O ma Jenny ! mon amour !

JENNY, apercevant le Docteur et Mawbray, qui rentrent.

Mon père !

(Elle se sauve.)

RICHARD, à part.

Voilà qui m'épargne une explication d'un quart d'heure.

SCÈNE VII

LE DOCTEUR GREY, MAWBRAY, RICHARD.

LE DOCTEUR.

Eh bien, Richard, que veut dire cela ? (A Mawbray.) Il n'a pas perdu de temps.

RICHARD.

Mon père, mon ami, je ne chercherai pas à nier, à me défendre.

LE DOCTEUR.

Mais il me semble que ce serait difficile.

RICHARD.

D'ailleurs, je suis trop heureux pour me repentir.

LE DOCTEUR.

Mais, moi, Richard, comme père, j'ai droit de me plaindre.

RICHARD.

Oh! du moment que ce secret m'a été révélé, que je n'étais pas votre fils, je n'ai pu résister à une affreuse idée, celle que Jenny verrait toujours en moi un frère, quoiqu'elle eût cessé d'être ma sœur.

LE DOCTEUR.

Et voilà ce qui t'a fait quitter l'assemblée comme un fou, abandonner la partie qui n'était qu'à moitié perdue ?

RICHARD.

Eh! mon père, partie, élection, royaume, que m'importait tout cela? Tout cela s'était évanoui devant une seule idée, celle de redevenir ce que j'avais cru longtemps être, votre fils; mon père, m'ôterez-vous ce nom? ne pourrai-je plus dire: « Mon père, mon bon père? »

LE DOCTEUR.

Eh! que diable! dis toujours, j'y suis aussi habitué que toi, et il m'en coûterait plus qu'à toi, peut-être, de ne plus dire : « Mon fils ! » mais, pour cela, il faut deux choses, l'amour de Jenny...

RICHARD.

Oh! elle m'aime, mon père, elle m'aime, elle me l'a dit.

LE DOCTEUR.

Et le consentement de sa mère... sa mère, dont vous oubliez les droits, Richard.

RICHARD.

Mon père, j'avais oublié le monde entier, pour ne me souvenir que de Jenny.

LE DOCTEUR.

Richard, dites à ma femme que je l'attends.

RICHARD.

Je vais l'avertir, mon...

LE DOCTEUR.

Eh bien ?

RICHARD.

Mon...

LE DOCTEUR.

Père!... Allons donc!

RICHARD, se jetant dans ses bras.

Mon père!

(Il sort.)

MAWBRAY.

Eh bien, mon ami?

LE DOCTEUR.

Il méritait cette leçon, n'est-ce pas?

MAWBRAY.

Laquelle?

LE DOCTEUR.

Celle que je viens de lui donner.

MAWBRAY.

Ah! vous appelez cela une leçon?

LE DOCTEUR.

Eh! comment aurais-je été plus sévère quand ce drôle-là s'avise de réaliser tout à coup des espérances de quinze ans, mes projets d'avenir, un rêve que je n'avais abandonné que lorsque je crus m'apercevoir que Richard faisait peu d'attention à ma fille? Vrai-Dieu, Mawbray, je suis enchanté de m'être trompé!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MISTRESS GREY.

MISTRESS GREY, entrant.

Vous m'avez fait demander, mon ami?

LE DOCTEUR.

Oui, ma chère Anna, j'ai besoin de votre aide. Voici le moment de réaliser un de vos rêves les plus chers.

MISTRESS GREY.

Lequel?

LE DOCTEUR.

Jenny a dix-sept ans; Richard en a vingt-six.

Eh bien?

MISTRESS GREY.

Mon Anna, c'est au même âge que nous avons été fiancés. Que diriez-vous d'un anniversaire?

LE DOCTEUR.

Richard l'époux de Jenny?

MISTRESS GREY.

Qu'y a-t-il là qui t'étonne? Vingt fois ne m'as-tu pas dit toi-même que ce projet ferait le bonheur de nos vieux jours s'il pouvait réussir?

LE DOCTEUR.

Autrefois; mais, depuis longtemps, mon ami, vous avez dû remarquer que je ne vous en parlais plus.

MISTRESS GREY.

Et pourquoi?

LE DOCTEUR.

Mon ami, c'est qu'avec les années s'est développé le caractère de Richard; son caractère, que j'ai suivi avec l'œil et l'âme d'une mère.

MISTRESS GREY.

Eh bien?

LE DOCTEUR.

Eh bien, mon ami, il est ambitieux.

MISTRESS GREY.

Et tu crains cette passion?

LE DOCTEUR.

Pour Jenny.

MISTRESS GREY.

C'est la source des grandes vertus.

LE DOCTEUR.

Et quelquefois des grands crimes... Si ce mariage faisait à jamais le malheur de notre fille!

MISTRESS GREY.

Leur malheur est bien plus certain si nous les séparons... Anna, nos enfants s'aiment...

LE DOCTEUR.

Et comment le savez-vous? Il y a deux heures, Richard se croyait encore notre fils.

LE DOCTEUR.

Eh bien, il y a dix minutes, j'ai surpris notre fils aux pieds de notre fille. Ferons-nous le malheur de ces pauvres enfants?

MISTRESS GREY.

Si j'étais sûre que Jenny fût heureuse!

LE DOCTEUR.

Elle le sera... Nous profiterons des nobles élans du cœur de Richard pour lui inspirer de nobles actions; et, s'il s'écartait de la route du bien, nous serions toujours là pour l'y ramener.

MISTRESS GREY.

Et si Dieu nous rappelle à lui?

LE DOCTEUR.

Notre ami Mawbray sera là pour nous remplacer, et veiller sur notre enfant si elle en a besoin.

MAWBRAY.

J'en prends l'engagement formel devant le ciel.

MISTRESS GREY.

Allons, je le veux bien. Le ciel a toujours béni ce que vous avez fait.

LE DOCTEUR, embrassant sa femme.

C'est toi qui nous mérites sa bénédiction.

SCÈNE IX

LES MÊMES, RICHARD, puis JENNY.

LE DOCTEUR.

Ah! tu écoutes aux portes, toi?

RICHARD.

Pardonnez, mon père, le temps me paraissait long.

MISTRESS GREY.

Eh bien, mon ami, nous consentons.

RICHARD.

Je le savais, ma mère; mais je ne voulais pas m'ôter le bonheur de me l'entendre répéter de votre bouche. Vous voulez donc que je vous doive tout dans ma vie, mon père?

LE DOCTEUR.

N'avais-tu pas prévu ma réponse?

RICHARD

Je craignais que quelque obstacle que je ne connais pas, ve-

nant de ma famille ou de ma naissance... Permettez-vous que j'aille annoncer cette nouvelle à Jenny?

LE DOCTEUR.

Pas encore, mon ami. Tu viens de parler de ta famille et de ta naissance... C'est un sujet dont j'avais toujours évité de m'entretenir avec toi; je trouvais plus simple, et surtout plus selon mon cœur, de t'appeler mon fils; car que pouvais-je te révéler, puisque tout était doute et incertitude? D'ailleurs, j'espérais toujours que quelque événement viendrait jeter du jour sur cette aventure. Puisque le ciel ne l'a pas voulu, que le moment est venu de tout te dire, je vais, du moins, te raconter ce que je me rappelle. (A Mawbray, qui pâlit et veut se retirer.) Restez, Mawbray; je n'ai rien à dire dont Richard ou moi ayons à rougir.

RICHARD.

Mon père, je vous écoute.

LE DOCTEUR.

Il y a vingt-six ans, une voiture s'arrêta, vers dix heures du soir, devant cette même maison. On frappa, j'ouvris... Un homme masqué se présenta (Mawbray écoute), implorant mon secours pour une jeune femme qui l'accompagnait, et qui paraissait arrivée au dernier terme de sa grossesse; sur la prière de cet homme, et sans qu'il se démasquât, la jeune femme, dont la figure était aussi belle que la voix était douce, fut installée dans la chambre qu'occupe encore aujourd'hui mistress Grey. (Mawbray paraît vivement ému.) La Providence exauça nos vœux, je reçus dans mes bras un enfant que sa mère couvrit de baisers et de larmes... Cet enfant, Richard, c'était toi!

(Mawbray regarde Richard avec tendresse.)

RICHARD.

La voiture qui amena ma mère avait-elle des armoiries?

LE DOCTEUR, réfléchissant.

En effet, c'eût été un moyen de reconnaissance; mais, non, je me rappelle qu'elle n'en avait pas.

RICHARD.

Encore une espérance trompée!... Continuez, je vous prie, mon père.

LE DOCTEUR.

A peine ta mère t'avait-elle mis au jour, pauvre enfant, que

l'on frappa une seconde fois à la porte : c'étaient des gens de justice qui obéissaient à un homme accompagné du constable; il me montra un ordre de remettre entre ses mains la jeune dame qui était dans ma maison; je refusai, il la réclama comme père; et, à sa voix, ta mère, faible et tremblante, vint tomber à ses pieds; l'étranger donna l'ordre qu'on la portât dans sa voiture.

MAWBRAY, à part.

Pauvre Caroline!

RICHARD.

Et mon père, que faisait-il ?

LE DOCTEUR.

Il voulut la défendre, il s'approcha de l'inconnu dans ce but, car il paraissait aimer ardemment ta mère.

MAWBRAY, accablé et à part.

Oh! oui, ardemment!

LE DOCTEUR.

L'étranger l'arrêta d'un mot que nous ne pûmes entendre : il chancela et tomba anéanti sur ce fauteuil.

(En se retournant, le Docteur et Richard aperçoivent Mawbray, qui, ne pouvant résister à son émotion, est tombé sur le fauteuil que le Docteur indique.)

MISTRESS GREY.

Qu'avez-vous, Mawbray?

LE DOCTEUR.

Il se trouve mal.

MISTRESS GREY, appelant.

Jenny, Jenny, mon flacon de sels!

LE DOCTEUR.

Mawbray, Mawbray, mon ami!

JENNY.

Qu'y a-t-il donc, ma mère? Oh! mon Dieu! je suis toute tremblante!

LE DOCTEUR.

Notre ami qui vient de s'évanouir; mais ce ne sera rien.

MAWBRAY.

Non, mes amis, non, un éblouissement passager...

JENNY.

Oh! maman, quand je t'ai entendue appeler ainsi, j'ai eu grand'peur. — C'est bien mal, monsieur Mawbray, d'effrayer ainsi ses amis.

MAWBRAY.

Je suis tout honteux du trouble que je vous cause; je vous ai interrompu... Continuez, mon ami; je suis mieux, tout à fait mieux.

LE DOCTEUR.

Je n'avais plus rien de bien intéressant à dire.

RICHARD.

N'importe, mon père, continuez.

LE DOCTEUR.

J'achève donc. Depuis la scène dont je viens de te parler, je n'ai jamais revu ni ton père ni ta mère; seulement, à des intervalles réglés, je recevais par la poste des sommes plus que suffisantes pour ton entretien. Il y a environ dix ans, peu de temps avant l'arrivée de Mawbray dans cette ville, je reçus cinq mille livres sterling avec l'avertissement que cet argent serait le dernier qu'on me ferait parvenir. Depuis ce temps, toutes mes recherches ont été inutiles, et j'ai pensé que l'adoption que nous avions faite de toi était à jamais ratifiée par tes parents.

MAWBRAY, serrant la main du Docteur.

Noble et généreux ami!

RICHARD.

Eh bien, vous étonnez-vous encore, mon père, que je veuille vous appartenir par un nouveau lien?

LE DOCTEUR.

Non, mais Jenny s'y refuse.

JENNY, dans les bras de sa mère.

Oh! maman, je n'ai pas dit cela.

LE DOCTEUR.

Ainsi donc, si je dis à Richard : « Sois l'époux de ma fille, » tu ne viendras pas me démentir?

JENNY.

Vous ai-je jamais désobéi, mon père?

LE DOCTEUR.

Eh bien, comme il ne manquait plus que ton consentement...

RICHARD.

Vous entendez, Jenny, votre consentement!

JENNY.

Richard, mon ami, vous savez bien que je n'ai plus besoin de le donner.

LE DOCTEUR, avec une voix douce mais solennelle.

Richard, en présence de notre meilleur ami, seul témoin de cet engagement sacré, ma femme et moi te donnons ce que nous avons de plus cher au monde, notre enfant; prends sur elle les droits d'un époux; nous t'abandonnons ceux que nous tenons de la nature; son bonheur a été notre pensée de tous les instants, notre prière de tous les soirs; tu nous remplaces maintenant, mon ami; regarde ces larmes dans les yeux de ta mère adoptive, écoute ma voix qui tremble! Oh! je t'en supplie, Richard, rends Jenny heureuse, et tu seras quitte envers nous!

MAWBRAY, saisissant le bras de Richard.

Richard, cette prière d'un père est entendue au ciel!

RICHARD, montrant son cœur.

Et là, monsieur.

MISTRESS GREY.

Jenny, sois bonne épouse.

JENNY.

Je vous imiterai, ma mère.

RICHARD.

O Jenny! tous les jours de ma vie sont à toi! Meurent mes projets d'ambition! ai-je quelque chose à désirer, puisque tu m'appartiens!

LE DOCTEUR.

Voilà bien les jeunes gens, extrêmes en tout. Eh bien, non, monsieur, vous ne renoncerez pas à vos projets, quand leur réussite est plus que probable. Vos succès ne sont plus à vous seul maintenant; la moitié appartient à Jenny, elle a le droit de la réclamer.

RICHARD.

Vous le voulez, mon père! mais déjà me séparer d'elle! Jenny...

JENNY.

Mon Richard!

LE DOCTEUR.

Allons, va devant, nous te rejoignons.

RICHARD.

Tu le veux donc, Jenny? (A part.) Cinq heures!... il était temps. (Haut.) Adieu donc! Stanson a ses couleurs, il me faut les miennes. (Détachant la ceinture de Jenny.) Les voici.

TOUS.

Bonne chance!

RICHARD.

Oh! tout doit me réussir, je suis dans un jour de bonheur.

(Il sort par la porte du fond; la famille se retire par la porte latérale.)

DEUXIÈME TABLEAU

La place publique de la ville de Darlington; au fond, la taverne des *Armes du roi*; au premier étage, une salle praticable, avec balcon. A gauche du spectateur, la taverne de *Marlborough*, ayant aussi un balcon saillant; à droite, les *hustings* ou gradins adossés aux maisons. En avant des gradins, des tables protégées par des barrières à claire-voie de quatre pieds de haut; la plupart des fenêtres sont garnies de drapeaux, les uns bleus, les autres jaunes.

—

SCÈNE PREMIÈRE

TOMPSON, RICHARD, HABITANTS, ÉLECTEURS, PEUPLE, UNE MARCHANDE DE RUBAN BLEU, UNE MARCHANDE DE RUBAN JAUNE.

Au moment du changement de décoration, la place est déjà couverte d'un assez grand nombre d'Habitants portant au chapeau et à la boutonnière des rubans aux couleurs de leur candidat; ils forment des groupes animés. Dans la salle de la taverne des *Armes du roi*, on aperçoit Tompson assis à une table, entouré de Bourgeois, partisans de Richard. Les uns écrivent, les autres plient des papiers. Tompson remet un paquet de placards à un Afficheur, qui sort et les pose sur différents points de la place : on y distingue en grosses lettres le nom de *Richard*. Un Afficheur sorti de la taverne de *Marlborough* en placarde d'autres où paraît le nom de *Stanson* : des Curieux se groupent autour des affiches.)

UN FERMIER qui entre à un Électeur bleu qui fait partie d'un groupe.

Pouvez-vous m'enseigner, monsieur, le comité de M. Richard?

L'ÉLECTEUR.

C'est ici, à la taverne des *Armes du roi;* avez-vous des nouvelles?

LE FERMIER.

Aucune; j'arrive. Je viens souscrire pour cinquante livres sterling aux frais de l'élection.

L'ÉLECTEUR, aux autres de sa couleur.

Bravo, mes amis ! c'est un des nôtres ! Et vous n'avez pas de ruban bleu ? Je veux vous en donner un, moi. (A une Marchande de ruban.) Eh ! la marchande, deux aunes de ruban bleu.

LA MARCHANDE.

Allez ailleurs, radical ; je ne vends que des rubans jaunes.

UNE AUTRE MARCHANDE.

Et moi, j'en donne, des bleus, pour rien à ceux qui souscrivent à l'élection de M. Richard.

LES ÉLECTEURS BLEUS.

Vive la marchande !

(Ils mettent des rubans au chapeau et à la boutonnière du Fermier, et le conduisent à la taverne des *Armes du roi*. — Des groupes d'Électeurs bleus se portent à l'entrée d'une rue aboutissant à la place en criant : *Voilà M. Richard ! voilà M. Richard !* — Richard entre, accompagné de trois Commissaires portant ses couleurs ; l'un d'eux tient un registre. Au mouvement qui se fait sur la place, Tompson s'avance sur le balcon.)

TOMPSON.

Eh bien, monsieur Richard, vos visites ?

RICHARD.

La majorité est à moi.

ÉLECTEURS BLEUS.

Vivat !

TOMPSON.

Et M. Stanson ?

RICHARD.

Je viens de l'apercevoir, terminant sa tournée dans York street ; moi, je n'ai plus à voir que les électeurs qui demeurent sur cette place.

TOMPSON.

Le comité n'a pas perdu son temps ; tout est prêt, et nous venons de répondre au dernier pamphlet de M. Stanson.

RICHARD.

Très-bien.

TOMPSON.

Allons, finissez vos visites, et bon succès !

RICHARD.

Dans un quart d'heure, je vous rejoins.

(Tompson rentre dans la salle ; Richard, avec les Commissaires, se dirige vers une boutique à gauche, portant pour enseigne : *Blacfort, cordonnier*. Un Commissaire frappe à la porte.)

SCÈNE II

LES MÊMES, hors TOMPSON; BLACFORT, sortant de sa boutique.

BLACFORT, ouvrant.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

LE COMMISSAIRE.

M. Blacfort ?

BLACFORT.

C'est moi, monsieur.

RICHARD, s'approchant.

Monsieur Blacfort, je me présente à vous comme candidat du commerce et de l'industrie. (Mistress et miss Blacfort viennent à la porte de la boutique écouter ce qui se dit.) Ce n'est plus un étranger, imposé par une famille arrogante, c'est un des vôtres qui vient solliciter vos suffrages. Puis-je compter sur votre voix ?

BLACFORT, qui l'a écouté avec attention.

Vous l'aurez.

RICHARD, au Commissaire portant le registre.

Inscrivez M. Blacfort. (A Blacfort.) Je vous remercie. (Il lui serre la main.) Mistress Blacfort permettra... (Il l'embrasse.) Miss est déjà trop bonne Anglaise pour ne pas permettre...

(Il embrasse aussi la jeune fille; et, en s'éloignant, serre de nouveau la main à Blacfort, qui rentre avec sa famille. Le Commissaire frappe à la porte de la taverne de *Marlborough*.)

LE COMMISSAIRE.

M. Outram ?

SCÈNE III

LES MÊMES, hors BLACFORT; OUTRAM, sortant de la taverne.

OUTRAM.

Me voici, monsieur.

RICHARD.

Monsieur Outram, appelé par un grand nombre de mes concitoyens à l'honneur de la candidature, j'attache trop d'importance au suffrage d'un ami de la vieille Angleterre, pour ne pas m'empresser de venir vous demander votre voix.

OUTRAM.

Monsieur Richard, je vous verrai avec plaisir l'élu de Darlington ; mais j'ai des engagements ; ma taverne est celle du comité de sir Stanson.

RICHARD.

Monsieur Outram, je vous remercie.

(Le Commissaire va frapper à la maison voisine, et le même jeu de scène continue jusqu'à l'arrivée du haut Bailli. Au moment où M. Outram va rentrer, un Électeur de Stanson le rappelle.)

L'ÉLECTEUR.

Monsieur Outram !

OUTRAM.

Qu'y a-t-il ?

L'ÉLECTEUR.

Savez-vous si le comité a encore des bons pour boire et manger ?

OUTRAM.

J'ai distribué à des douteux tous les bons de dîner et de déjeuner ; mais il m'en reste encore pour des pots de bière. Êtes-vous seul ?

L'ÉLECTEUR.

Oui.

OUTRAM.

Voilà des bons pour quatre personnes.

L'ÉLECTEUR.

Je vais consommer.

(Tous les Électeurs portant des rubans jaunes se dirigent vers l'entrée d'une des rues qui aboutissent à la place, en criant : *M. Stanson ! Voici M. Stanson !* Stanson entre en scène avec ses Commissaires : l'un d'eux porte aussi son registre d'inscription.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, STANSON.

OUTRAM.

Sir Stanson, soyez le bienvenu. Et vos visites ?

STANSON.

La majorité est à moi. (Vivat.) Ces messieurs du comité sont-ils encore là ?

OUTRAM.

Ils ont passé toute la nuit à rédiger des brochures et des affiches.

STANSON.

Je vais les remercier. (Aux Électeurs qui l'entourent.) A tout à l'heure, mes amis ! le haut bailli s'approche, et le moment décisif n'est pas loin.

(Stanson entre avec ses Commissaires dans la taverne de *Marlborough*. Une musique des rues annonce l'arrivée de troupes d'Électeurs bleus et jaunes, avec des bannières portant pour inscriptions : *Richard pour toujours ! Richard et Réforme. Stanson et Derby. Stanson et la Constitution.* Les uns ont leur chapeau entouré d'une affiche où se lit le nom de leur candidat ; d'autres portent des placards semblables au bout de longues perches. Le haut Bailli entre à son tour en costume d'ancien magistrat. Les hustings se garnissent de spectateurs, parmi lesquels on voit le Docteur, Mawbray, Anna et Jenny Grey. Les fenêtres des maisons sont occupées par des femmes, des enfants; on ferme les boutiques.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE DOCTEUR GREY, MAWBRAY, MISTRESS GREY, JENNY.

Richard et Stanson paraissent, chacun sur le balcon de sa taverne.

RICHARD, apercevant le Docteur et sa famille.

Mes amis, je suis à vous.

LE DOCTEUR, MAWBRAY, JENNY.

Bonjour, bonjour.

(Ils agitent leurs mouchoirs.)

STANSON, de son balcon.

Mes amis, un renfort vous arrive de l'extrémité du comté; j'ai fait remonter la rivière par un bâtiment dont le patron m'est dévoué, il vous apporte un renfort de cinquante voix.

RICHARD.

Mon père! ma bonne mère! Jenny!

LE DOCTEUR.

Eh bien?

RICHARD.

Tout va pour le mieux. Jenny, vous serez la femme d'un député.

JENNY.

Pourvu que mon mari s'appelle Richard Darlington, c'est tout ce que je désire.

RICHARD.

Et vous, mon père, qu'avez-vous fait pour moi?

LE DOCTEUR.

Je suis passé chez le notaire, et...

RICHARD.

Mais pour mon élection?

LE DOCTEUR.

J'ai vu vos amis, ils m'ont promis dix voix.

JENNY, avec joie, à Richard.

Richard, le contrat est déjà préparé.

RICHARD, avec distraction.

Très-bien. (Au Docteur.) Mon père, vous annoncerez publiquement mon mariage, n'est-ce pas, si vous voyez que cela devienne nécessaire à mon élection?

LE DOCTEUR.

Sois tranquille...

RICHARD, s'approchant de Jenny et la présentant à des Électeurs.

Saluez ces messieurs, Jenny; je viens de leur annoncer que, demain, vous serez ma femme.

(Jenny salue; Richard reçoit les félicitations de ses amis.)

TOMPSON.

Maître!

RICHARD, se retournant.

Qu'y a-t-il?

TOMPSON.

Un sloop arrive chargé d'électeurs jaunes, criant: « Vive Stanson! »

RICHARD.

Malheur! que faire?... Prends deux cents livres sterling, monte dans une barque, gagne le bâtiment; deux cents livres au patron, pour les descendre jusqu'à la mer, au lieu de les débarquer ici.

TOMPSON.

J'y cours.

(Il disparaît.)

RICHARD.

Pardon, mes amis, si je vous quitte; mais, vous voyez, il faut faire face à tout.

TOUS.

Adieu, adieu, bonne chance!

(Richard et Stanson avec leurs amis paraissent sur le balcon de leur taverne.)

LE HAUT BAILLI, après avoir réclamé le silence.

Habitants de Darlington, deux candidats se présentent pour être élus à la chambre des communes, M. Richard et M. Stanson: qu'on les écoute en silence.

(Le haut Bailli s'assied; Richard indique par ses gestes qu'il veut prendre la parole : toute la foule se tourne de son côté. — La musique cesse.)

RICHARD.

Nobles citoyens de la vieille Angleterre!... (Vivat, hourras, huées, voix qui réclament le silence.) C'est un spectacle étrange pour vous, qu'un homme nouveau qui vient disputer la place à M. Stanson, en possession depuis trente-cinq ans d'un siége à la chambre des communes. Oui, depuis que les Derby, en parcourant notre comté, peuvent dire: « Ces forêts, ces rivières, ces bourgs, ces vallées sont à nous, » ils ont pu dire aussi, et ils disent: «Il faut que les représentants de ce pays soient à nous.»

VOIX DIVERSES.

Non!... non! Oui!... oui!

RICHARD.

Vous le niez en vain! le comté a sept places au parlement; les Derby y envoient sept âmes damnées : c'est l'enfer représenté par les sept péchés capitaux. (Huées, applaudissements.) Leur règne est fini; un simple avocat, moi, votre homme, votre ouvrage, j'ose me mesurer avec eux, parce que vous avez compris vos droits, parce que vous vous êtes dit: «A nous tous, nous sommes plus riches qu'eux; puisque la liberté s'achète avec des guinées, donnons des guinées. (Bravos presque universels.) Avec nos modestes souscriptions, nous nous rirons des cent mille livres sterling des Derby.» Hommes oranges, vous voulez de l'or, allez aux Derby, c'est leur couleur! Citoyens bleus, vous voulez vos droits, mettez-moi l'arme à la main par vos suffrages, et je vous donne ma vie pour les défendre. (Sifflets, hourras.) Sir Stanson, vous vous croyiez déjà assis à l'aise dans le fauteuil où le représentant élu est porté en triomphe; mais, avant de vous laisser retomber dans votre sommeil septennal, je viens vous secouer un peu; laissez là votre modestie; dites-nous ce que vous avez fait pour nous, célé-

brez vos combats; montrez-nous votre corps amaigri par les veilles! (Rire général.) Allons, que Darlington soit plus heureux que Westminster : qu'il entende votre voix; et, pour acheter le privilége d'aller vous taire sept ans dans la Chambre, enrouez-vous une fois en plein air. (Rires, mouvement de mécontentement des Jaunes.) Concitoyens, M. Stanson a pour lui le passé; moi, je n'ai que l'avenir: malgré cette différence, essayez d'un député qui, corps et âme, soit à vous, qui défende pied à pied vos droits et votre argent, qui, après chaque session, vienne vous dire: « Voilà ce que j'ai fait; êtes-vous contents? »

(Aussitôt qu'il a cessé de parler, tous les Électeurs se retournent vers le balcon où est M. Stanson.)

STANSON.

Habitants de Darlington, pour condamner l'audace de la tentative qu'on fait aujourd'hui (sifflets, applaudissements ; Stanson répète sa phrase), je ne veux pas invoquer d'autre fait que ce qui se passe sur cette place.

VOIX CONFUSES.

Qu'y a-t-il de si terrible?... Pourquoi donc?... Taisez-vous!... Silence!

STANSON.

Comparez ce tumulte, ces préparatifs de guerre au calme des dernières élections.

(Rires bruyants.)

PLUSIEURS VOIX.

Silence donc!... On a laissé parler M. Richard!

STANSON.

Permettrez-vous que le premier audacieux venu ose troubler ainsi la paix du comté?

(Cris, huées.)

TOMPSON, rentrant, à Richard.

Anglais, silence!... Le bruit fait mal à la tête de M. Stanson.

(Rires.)

STANSON.

Depuis quand ose-t-on parler avec cette irrévérence de la noble famille des Derby, le plus beau, le plus ancien diamant de la couronne d'Angleterre?

VOIX.

Bravo! bravo!

D'AUTRES VOIX.

Qu'est-ce que cela nous fait?

STANSON.

Depuis trois cents ans, les Derby sont les maîtres...

(Explosion des Bleus, à la tête desquels on remarque Tompson. *Pas de maîtres ! nous ne voulons pas de maîtres !* Huées, sifflets. M. Stanson, malgré ses amis qui le pressent, fait signe qu'il renonce à la parole; mais, pendant le tumulte, les Bleus se sont précipités vers les placards portant le nom de M. Stanson, qui sont arrachés, foulés aux pieds, et dont les débris sont lancés contre le malencontreux orateur.)

LE HAUT BAILLI, réclamant le silence.

Vous avez entendu les candidats; que ceux qui sont d'avis de nommer M. Richard lèvent la main. (Un grand nombre de mains se lèvent.) Que ceux qui sont d'avis de nommer M. Stanson lèvent la main. (Huées, cris. Un moindre nombre de mains se lèvent.) Mon avis est que M. Richard est nommé représentant de la ville de Darlington.

(Applaudissements prolongés.)

UN DES COMMISSAIRES DE M. STANSON, du haut du balcon.

Nous demandons le scrutin du poll.

LE HAUT BAILLI

M. Stanson demande le scrutin. Les candidats ont-ils nommé les officiers du poll?

RICHARD, STANSON et LEURS AMIS.

Oui, oui; ils sont prêts.

PLUSIEURS PERSONNES, près des tables.

Nous voici.

LE HAUT BAILLI, aux Officiers du poll.

Messieurs, vous pouvez ouvrir le scrutin : quand un quart d'heure se sera passé sans qu'un électeur se soit présenté pour voter, le scrutin sera fermé; que ceux qui veulent contrôler les droits des électeurs s'approchent des barrières.

(Mouvement général. Richard, Stanson et leurs amis descendent sur la place; les balcons qu'ils occupaient sont aussitôt remplis par les Curieux. On voit Tompson, au milieu des partisans des deux candidats, se diriger vers les tables du scrutin et s'établir sur un des gradins qui les dominent; d'autres Électeurs se cramponnent aux barrières pour surveiller les votes. Pendant ce temps, toute la foule est en mouvement; on s'arrache les bannières au milieu d'une lutte presque générale à coups de poing. Lorsque le calme est un peu rétabli, on voit, après bien des efforts, quatre Électeurs pénétrer dans l'intérieur des barrières; parmi eux est le docteur Grey. Chacun d'eux jure, en baisant la Bible, qu'il ne s'est pas laissé corrom-

pre; ils donnent leur nom, leur demeure et leur vote, qui sont inscrits par un des Officiers; d'autres Électeurs les remplacent. Ceux qui sont montés sur les balustrades comptent les suffrages, et, de temps en temps, en font connaître à haute voix le résultat.)

TOMPSON, à un Électeur qui se présente.

Vous n'êtes pas électeur; vous êtes domestique chez lord Derby.

LE DOMESTIQUE.

C'est vrai; mais je suis propriétaire d'un bien qui donne quarante schellings.

TOMPSON.

Où est votre ferme?

LE DOMESTIQUE.

A dix lieues d'ici, à peu près, sur la route de Londres, je crois.

TOMPSON.

Comment, vous croyez? Vous n'y avez donc jamais été?

LE DOMESTIQUE.

Non, je la loue.

TOMPSON.

A qui la louez-vous?

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais pas.

TOMPSON.

Qui donc vous paye votre rente?

LE DOMESTIQUE.

L'intendant de lord Derby.

TOMPSON.

Messieurs, je vous signale la fraude.

ÉLECTEURS JAUNES.

Il est en règle! Il doit voter.

TOMPSON et PARTISANS DE RICHARD.

C'est indigne! c'est affreux!

(Une voiture chargée d'affiches amène des Électeurs bleus qui sont accueillis par les leurs avec des applaudissements et par les Jaunes avec des huées. Pendant tout ce temps, le poll a continué. Tompson, avec ses deux amis, exhorte ceux qui paraissent hésiter et applaudit ceux qui votent pour Richard. Les partisans de Stanson en font autant de leur côté. Une seconde voiture, couverte de placards comme la première, apporte un renfort aux partisans de Stanson, qui les reçoivent avec des hourras, au milieu des huées de leurs adversaires.)

TOMPSON, s'élançant des gradins sur la barrière, et montant sur un tonneau.

Cela ne peut continuer ainsi, monsieur le bailli!

(Mouvement général de curiosité.)

QUELQUES VOIX.

Qu'y a-t-il?

(Le haut Bailli paraît sur les hustings.)

TOMPSON.

Monsieur le bailli, espérant que tout se passerait avec bonne foi et loyauté, nous n'avions pas voulu établir de distinction entre les protestants et les catholiques; mais nous ne savons quelles promesses M. Stanson a faites aux papistes, voilà le septième qui se présente pour lui donner son suffrage. Nous demandons que le serment de suprématie soit exigé.

VOIX NOMBREUSES.

Il est trop tard! il fallait demander le serment avant le scrutin! vous n'en avez plus le droit.

D'AUTRES VOIX.

Pas de papistes! A bas le papiste Stanson! Vive notre religion protestante!

(Pendant ce temps, Tompson a parlé vivement au Bailli, qui réclame le silence.)

LE HAUT BAILLI.

La loi ne disant pas à quel instant le serment de suprématie doit être exigé, nous accordons sa demande à sir Richard. En conséquence, chaque électeur, avant de voter, déclarera par serment qu'il ne reconnaît au pape aucun pouvoir ni spirituel ni temporel, et que la doctrine de la transubstantiation est une doctrine damnable.

(Cette déclaration est suivie d'un violent tumulte et de cris sur divers points. Tompson cherche Richard au milieu de la foule et le rencontre.)

TOMPSON, avec vivacité.

Prolongez le désordre, il y va de l'élection!

(Richard disparaît quelques instants au milieu des groupes, puis on l'entend crier.)

RICHARD.

Je veux parler! je veux parler! (Plusieurs de ses amis lui indiquent la voiture; avec leur aide, il monte sur l'impériale, et, de là, harangue la foule.) Braves amis, s'il s'agissait de mon intérêt particulier, je vous aurais déjà dit: « Cédez à l'injustice et à la

violence! » Mais, pour vous, je suis prêt à tout souffrir; il s'agit de ne plus payer le plus épouvantable des budgets. Avez-vous jamais calculé ce budget? savez-vous qu'en monnaie de cuivre, il ferait vingt-huit fois le tour de la terre?

VOIX DIVERSES.

Ah! bon Dieu! c'est horrible! est-il possible?

RICHARD.

Mais ne parlons que de notre province. Si ce que nous payons était compté en ligne droite sur une grande route, savez-vous combien de temps il vous faudrait pour le parcourir?

VOIX.

Non, non... Voyons! dites!

RICHARD.

Vous êtes bons marcheurs dans le Northumberland?

VOIX.

Oui, oui!

RICHARD.

Mais, en recommençant tous les matins, vous ne feriez pas plus de trente-six milles par jour.

VOIX.

Non! C'est cela! c'est vrai!

RICHARD.

Eh bien, pour le voyage de notre budget particulier, il faudrait à un piéton six cent quatre-vingt-douze jours : un an, dix mois, vingt-sept jours.

VOIX.

C'est inconcevable! quel calcul! c'est une bonne tête!

RICHARD.

Qu'est-ce que je veux, moi qui paye comme vous?

VOIX.

Ah! oui, vous payez beaucoup!

RICHARD.

Diminuer de quelques milles la longueur de cet interminable ruban. (Tirant une pierre de sa poche.) Voici comme on m'en récompense! une pierre a été lancée contre moi, moi que vous avez applaudi, moi que vos mains ont proclamé votre élu. Pour repousser leur adversaire, ils veulent l'assassiner!

(Cette plainte de Richard excite un tumulte bien plus violent que tout ce qui a précédé; les cris, les menaces volent d'un parti à l'autre. On apostrophe

M. Stanson de la manière la plus vive : *Lâche ! brigand ! scélérat !* Ses partisans le protégent.)

STANSON, à ses partisans.

Apportez une table.

(Défendu par eux, il monte sur la table où l'on reçoit les suffrages et réclame un silence qu'on ne lui accorde qu'avec peine.)

TOMPSON, regardant sa montre.

Dix minutes !

(Il s'approche du haut Bailli et lui montre l'heure.)

STANSON, avec véhémence.

C'en est trop ! la voix qui me manque, dit-on, la colère me la donnera. On vous trompe, Anglais, on n'en veut pas à la vie d'un misérable qui vous rend ses dupes ; votre bien-être, votre repos, peu lui importe ! mais à lui des honneurs, des richesses ! Il défendra vos fortunes, lui ? Il ment, le bâtard ! sait-il ce que c'est qu'une fortune ? a-t-il un patrimoine ? a-t-il une famille ? Non, il ment encore quand il dit qu'il est fils du docteur : j'adjure M. Grey...

(Explosion : *Oui ! oui !... Non ! non !* Richard, Tompson, le Docteur, veulent parler : longtemps le bruit les en empêche ; enfin le Docteur, d'une voix forte, s'écrie.)

LE DOCTEUR.

Non, il n'est pas mon fils.

VOIX.

Ah ! ah !

LE DOCTEUR.

Mais il est mon gendre.

D'AUTRES VOIX.

Ah ! ah ! bravo !

STANSON.

En l'adoptant, M. Grey lui a-t-il donné ses vertus ? Plusieurs de vous le connaissent déjà. Les péchés capitaux, a-t-il dit : il n'en a qu'un, lui, mais le père de tous les autres, l'orgueil ! Par orgueil, il criera pour vous ; par orgueil, il vous trahira ; par orgueil... par orgueil...

(Tompson s'est approché de nouveau du Bailli en lui montrant l'heure et le scrutin interrompu.)

LE HAUT BAILLI, interrompant Stanson.

Le scrutin est fermé.

VOIX CONFUSES.

Comment cela ? On ne le savait pas ! c'est une surprise !

STANSON.

Un moment ! j'attends quarante électeurs qui viennent du fond du Northumberland, sur un sloop que j'ai frété.

TOMPSON.

Sir Stanson, si votre brick a bon vent, vos électeurs sont maintenant en pleine mer.

UN ÉLECTEUR JAUNE, accourant.

Sir Stanson, le sloop a passé sans débarquer; malgré les cris des électeurs, il a doublé de voiles, et bientôt on ne le verra plus !

STANSON.

Mais c'est une forêt, un coupe-gorge, une trahison !

LE HAUT BAILLI.

Depuis un quart d'heure et plus, aucun électeur ne s'est présenté pour donner son vote. (Réclamations : *On écoutait.*) Je vais faire connaître le résultat du scrutin.

(Profond silence. Les Officiers du poll apportent au Bailli leur registre.)

LE HAUT BAILLI.

Le résultat du poll est: pour M. Richard, 142 voix; pour M. Stanson, 137 voix. En conséquence, M. Richard est proclamé représentant de la ville de Darlington.

(Explosion d'applaudissements et de huées; mais bientôt les Électeurs jaunes sont chassés par les bleus; M. Stanson se retire dans la taverne de *Marlborough* ; Richard remercie ses amis, donne la main à ceux qui l'entourent et va embrasser sa famille adoptive.)

VOIX NOMBREUSES.

Le triomphe du fauteuil! le triomphe du fauteuil!

(On apporte un large fauteuil sur une espèce de pavois, et l'on invite Richard à y monter.)

TOMPSON, lui présentant la main.

Sir membre du parlement...

RICHARD.

Merci, mon secrétaire.

TOMPSON.

Montez à votre siége de la chambre des communes !

RICHARD, montant.

C'est le marchepied de celle des lords.

(Tandis qu'on porte Richard autour de la place, la musique joue de toutes

parts; on agite les bannières, sur la place, aux fenêtres; on jette en l'air les chapeaux garnis de rubans; les Dames font voltiger leurs mouchoirs; et, au milieu des hourras et des vivat, Richard adresse ses remercîments à la foule, qui le salue.)

ACTE DEUXIÈME

JENNY

TROISIÈME TABLEAU

Une tribune de la chambre des communes, réservée aux ministres et aux lords ; l'ouverture du fond laisse apercevoir la Chambre : le Président est au fauteuil; lui seul est visible; une rumeur annonce que les bancs des députés, que l'on ne peut voir, sont remplis. — Au commencement de l'acte, un rideau empêche les spectateurs d'apercevoir la chambre des communes. Mawbray, appuyé contre le mur, regarde par le rideau entr'ouvert. On entend sourdement la voix de Richard.

SCÈNE PREMIÈRE

MAWBRAY, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, regardant Mawbray.

Bien! il a été fidèle à ma recommandation, et n'a pas tiré les rideaux. Avec ses habits de voyage, je ne me serais pas soucié qu'on le vît dans la tribune des ministres; mais il ne peut plus rester ici. Sir Richard est à la fin de son discours; aussitôt qu'il aura terminé, il va se faire un mouvement d'entrée et de sortie dans la Chambre, il faut que je l'avertisse... Monsieur!

MAWBRAY, presque sans se déranger.

Je suis à vous.

L'HUISSIER.

Il paraît qu'il a un grand intérêt au bill que l'on discute; c'est quelque fournisseur. (On entend dans la Chambre des applaudissements et des bravos.) Sir Richard a fini. (Voyant Mawbray applaudir.) Eh bien, eh bien, que faites-vous donc là? Est-ce que l'on applaudit dans les tribunes?

MAWBRAY.

Ah ! pardon, je n'ai pu résister à l'entraînement général ! j'étais subjugué par une raison si éloquente... Quel talent! quelle énergie!

L'HUISSIER.

C'est un homme qui, depuis trois ans, nous a fait bien du tort!

(L'Huissier va au fond et regarde par une porte latérale.)

MAWBRAY.

Pauvre Jenny! que n'était-elle là! elle eût oublié son abandon pendant quelques instants peut-être; car les plaisirs de l'amour-propre ne cicatrisent pas pour longtemps les blessures du cœur! Il faut que je parle à Richard, et...

L'HUISSIER, revenant en scène.

On vient de ce côté.

MAWBRAY.

Je me retire (lui donnant une pièce d'argent), et vous renouvelle mes remercîments.

L'HUISSIER.

Passez par ce couloir. (Il le reconduit, et, le voyant s'éloigner.) Il était temps!

SCÈNE II

DA SILVA, TOMPSON.

Da Silva entre le premier.

TOMPSON, s'arrêtant avec une hésitation affectée.

Sans nous en apercevoir, nous avons quitté la salle des conférences. Si l'honorable sir Richard avait besoin de moi...

DA SILVA.

Soit. (A l'Huissier.) Ouvrez les rideaux et laissez-nous.

(L'Huissier obéit et se retire; ils s'asseyent devant la balustrade de la loge et la conversation continue.)

DA SILVA.

Vous voyez que nos bancs sont encore bien garnis.

(On entend un murmure sourd et une voix dont on ne peut distinguer les paroles.)

TOMPSON.

Mais oui... L'assemblée est bien distraite... C'est un des vôtres qui a la parole.

DA SILVA, après avoir écouté.

Tout cela est très-juste.

(Tumulte dans la Chambre.)

TOMPSON.

Tout le monde n'est pas de votre avis...

(On voit le *Speaker* faire des efforts pour rétablir l'ordre; d'une voix qui couvre le tumulte, il crie : *La parole est au premier lord de la trésorerie.*)

RICHARD, dans la Chambre.

Et, moi, je demande d'avance la parole pour réfuter ce que va dire le ministre.

DA SILVA, se levant précipitamment.

Il n'y a pas moyen d'y tenir.

TOMPSON, fermant les rideaux.

Prenez donc garde, monsieur le marquis! on vous voit.

DA SILVA.

C'est une guerre à mort!

TOMPSON.

Je vous l'ai dit: qui ne l'a pas pour lui, l'a contre lui; et qui ne l'a pas pour lui, succombe.

DA SILVA.

Jouons cartes sur table, monsieur Tompson.

TOMPSON.

Volontiers, puisque vous mettrez tous les enjeux.

DA SILVA.

Je ne veux pas perdre ma fortune; le ministère veut rester, et le roi veut garder un ministère choisi dans la plus haute aristocratie.

TOMPSON.

Je comprends le vouloir; et le pouvoir?...

DA SILVA.

Nous pouvons tout cela, pourvu que sir Richard nous prête son appui.

TOMPSON.

Veus vous y êtes pris trop tard.

DA SILVA.

Uue entrevue peut tout réparer.

TOMPSON.

Avec qui?

DA SILVA.

Avec sir Richard.

TOMPSON.

Et vous croyez que l'on peut ainsi marchander et vendre une conscience? Vous vous trompez, monsieur le marquis; vous échoueriez même avec un homme corrompu, et sir Richard est encore à corrompre.

DA SILVA.

Mais cette affaire ne peut-elle pas se traiter par votre intermédiaire, monsieur Tompson?

TOMPSON.

Quelque confiance qu'ait en moi sir Richard, je crois encore de cette manière la chose impossible.

DA SILVA.

Que faire alors?

TOMPSON.

Supposez sir Richard caché quelque part, ignorant que vous connaissez sa présence en cet endroit, et vous, comme si vous ne parliez que pour moi seul, haussant la voix et me faisant connaître quelle espèce d'avantage sir Richard trouverait à quitter le parti qu'il a embrassé. Si ces offres ne paraissent pas à sir Richard en harmonie avec le sacrifice, il se retire, me fait un signe de tête; ses commettants n'ont pas même à lui reprocher une entrevue avec un défenseur du pouvoir... Si, au contraire, les offres lui agréent, un autre signe de tête suffit; tout se prépare dans le silence; et, lorsqu'il est compromis enfin, il tient déjà, de manière qu'on ne puisse le lui reprendre, le dédommagement de ce qu'il a perdu.

DA SILVA.

Cela est faisable.

TOMPSON.

Plutôt aujourd'hui que demain.

DA SILVA.

Il faut que le moyen trouvé par vous soit mis en œuvre aujourd'hui même.

TOMPSON.

Où?

DA SILVA, ouvrant la porte.

Ce cabinet sera-t-il favorable?

TOMPSON.

Une simple cloison sépare.

DA SILVA.

Il entendra tout.

TOMPSON.

Et vous offrirez tout?

DA SILVA.

Oui.

TOMPSON.

Pas un mot qui puisse faire croire que vous connaissez sa présence?

DA SILVA.

Je serai sur mes gardes.

TOMPSON.

Permettez que j'appelle l'huissier...

DA SILVA.

Faites.

TOMPSON, écrivant quelques lignes au crayon.

Allez remettre ce billet à sir Richard.

DA SILVA.

Il va venir?

TOMPSON.

Dans un instant.

DA SILVA.

Monsieur Tompson, il y a dans ce portefeuille mille livres sterling ; en échange d'une bonne nouvelle, j'aurai l'honneur de vous en offrir un second qui en contiendra huit mille.

TOMPSON.

Monsieur le marquis, mes intérêts sont trop liés à ceux de sir Richard pour que je n'emploie pas toute l'influence que j'ai sur lui à le déterminer.

(Da Silva sort.)

SCÈNE III

TOMPSON, seul.

Depuis trois ans, tout a été fait pour la gloire, pour la vanité de Richard. Aujourd'hui va commencer ma récompense. (Il va aux rideaux qu'il entr'ouvre.) On lui remet mon billet... Il le lit... Il vient... (Redescendant la scène.) Maître, tu peux venir... Il débute dans l'accomplissement de ses promesses, le serviteur qui s'est donné à toi pour recueillir les miettes de ta fortune.

SCÈNE IV

RICHARD, TOMPSON.

TOMPSON.

Je vous ai fait demander.

RICHARD.

Pourquoi? Quelque message de ma femme, sans doute?

TOMPSON.

Comment?

RICHARD.

En venant ici, j'ai cru voir, au bout de la galerie, la figure de Mawbray.

TOMPSON.

Je crois que vous vous êtes trompé.

RICHARD.

Eh bien, alors, que me veux-tu?

TOMPSON.

Une démarche du ministère.

RICHARD.

Ah! les superbes s'humilient!

TOMPSON.

Ils sont à vos pieds.

RICHARD.

Il est trop tard.

TOMPSON.

Comment cela?

RICHARD.

Demain, le bill sera refusé.

TOMPSON.

Eh bien?

RICHARD.

Après-demain, le ministère tombe.

TOMPSON.

Que vous en reviendra-t-il?

RICHARD.

Rien.

TOMPSON.

Le roi protége trop l'aristocratie pour choisir un nouveau ministère dans l'opposition de la chambre des communes.

RICHARD.

Je le sais.

TOMPSON.

Vous n'avez donc aucune chance?

RICHARD.

Aucune.

TOMPSON.

Tandis que, si le ministère reste...

RICHARD.

Eh bien?

TOMPSON.

Je vous l'ai dit, il est à vos pieds.

RICHARD.

Je ne le relèverai pas.

TOMPSON.

Vous avez tort.

RICHARD.

Et mon mandat!

TOMPSON.

Et votre ambition!

RICHARD.

Je suis arrivé à mon but.

TOMPSON.

Je croyais que vous n'en étiez qu'à moitié chemin.

RICHARD.

J'ai réfléchi.

TOMPSON.

Et votre position?...

RICHARD.

Me paraît glorieuse; je me la suis faite par mon talent.

TOMPSON.

Et vous la soutenez par votre fortune. Deux années de séjour à Londres avaient déjà épuisé vos deux mille livres sterling; la mort du docteur, puis celle de sa femme, sont venues soutenir d'un raisonnable héritage le luxe que vous êtes forcé de déployer. Aujourd'hui, votre plus beau diamant est la franchise des lettres que vous vendez à votre banquier; la retraite où vit mistress Richard vous permet, je le sais, de réunir toutes vos ressources sur un seul point, mais elles ne sont pas inépuisables. Vous avez encore trois ans à siéger sur les

bancs de la Chambre, et elles ne vous conduiront pas jusque-là. Que vous restera-t-il, alors?

RICHARD.

Une pauvreté honorable.

TOMPSON.

Qui vous ôtera jusqu'à la chance d'être réélu.

RICHARD.

Le peuple n'oubliera pas son défenseur.

TOMPSON.

Votre triomphe vous enivre, sir Richard. Le peuple! il n'est puissant que pour renverser : c'est un élément; sa colère peut effrayer un ministre, je le conçois; sa faveur ne peut rassurer un ambitieux; l'or, les places, sont-ils entre ses mains? peut-il en disposer sans l'approbation d'un ministre? Le peuple! mourez pour le défendre, et il n'aura pas même le droit de vous donner une pierre sépulcrale à Westminster. Parlons franc, sir Richard.

RICHARD.

Bref, qui est venu près de vous?

TOMPSON.

Da Silva.

RICHARD.

Ce banquier portugais?

TOMPSON.

Oui.

RICHARD.

Quel intérêt prend-il au ministère?

TOMPSON.

Il a avancé des sommes considérables...

RICHARD.

Qu'il craint de perdre?...

TOMPSON.

Si le ministère tombe.

RICHARD.

Et il vient en son nom?...

TOMPSON.

Proposer un traité de paix.

RICHARD.

Ses conditions?

TOMPSON.

Vous les entendrez de sa propre bouche.

RICHARD.

Vous avez pu lui laisser concevoir l'espérance que je consentirais même à un pourparler? Niais!

TOMPSON.

Je mériterais ce nom, sir Richard, si j'avais fait ce que vous dites.

RICHARD.

Comment avez-vous donc arrangé cela?

TOMPSON.

De manière que rien ne puisse vous compromettre.

RICHARD.

Voyons.

TOMPSON.

C'est à moi que les propositions vont être faites.

RICHARD.

Où?

TOMPSON.

Ici.

RICHARD.

Et je serai?...

TOMPSON, ouvrant le cabinet.

Là.

RICHARD.

Sans qu'on le sache?

TOMPSON.

Cela va sans dire.

RICHARD.

Pas mal. Et da Silva?...

TOMPSON.

Va revenir.

RICHARD.

Il vient donc de vous quitter?

TOMPSON.

Au moment où je vous ai fait remettre ce billet.

RICHARD.

Et surtout pas un mot qui puisse me compromettre; n'avancez rien en mon nom : que je reste libre de tout refuser, tout démentir, tout nier.

(Richard se dirige vers le cabinet; Tompson va ouvrir la porte pour appeler l'Huissier : Mawbray se présente à lui.)

TOMPSON.

Assurément... Monsieur Mawbray!

RICHARD, s'arrêtant.

Mawbray!

SCÈNE V

RICHARD, MAWBRAY, TOMPSON.

MAWBRAY.

Pourquoi donc ma présence a-t-elle l'air de t'embarrasser, Richard?

RICHARD.

Vous vous trompez, monsieur Mawbray.

MAWBRAY.

J'aurais dû, peut-être, pour t'entretenir du motif qui m'amène à Londres, t'attendre chez toi; mais, ayant appris que tu étais à la Chambre, j'ai voulu t'entendre, je t'ai entendu.

RICHARD, se rapprochant de lui.

Eh bien?

MAWBRAY.

Sais-tu rien de plus beau qu'un député incorruptible, que l'élu de la nation, qui la défend comme un enfant sa mère; dont la voix est toujours prête à flétrir le pouvoir, si le pouvoir tente quelque chose contre ses intérêts et son honneur; qui use sa fortune privée pour la fortune de tous, et, la session finie, sort pauvre et nu de la Chambre comme un lutteur de l'arène! Le peuple, Richard... le peuple n'a ni or ni emplois à donner, mais il dresse des autels et il y place ses dieux.

RICHARD.

Cette gloire est belle, n'est-ce pas?

MAWBRAY.

Cette gloire est la tienne; celle que ton génie s'était promise, celle que je n'osais rêver pour toi, celle qui aujourd'hui aurait payé de son adoption le vertueux Grey, car il aurait pu dire en mourant: « J'ai donné à mon pays un grand citoyen. »

(Tandis que Richard écoute Mawbray avec attention et plaisir, Tompson s'approche et lui dit à mi-voix.)

TOMPSON.

On attend.

RICHARD.

Qu'on attende.

MAWBRAY.

Oui, Richard, au nom de tous ceux qui t'aiment, qui t'ont aimé, je le déclare, comme homme public, tu as dépassé toutes leurs espérances; mais tu les as trompées comme fils, comme époux.

RICHARD.

Comment?

MAWBRAY.

Tu as oublié ces prières de ton père adoptif, de sa femme, quand ils t'ont donné leur fille, quand ils t'ont dit: «Rends notre Jenny heureuse! »

RICHARD.

Ne faites point un crime à mon cœur du tort des circonstances.

MAWBRAY.

Nous ne sommes plus au temps où les talents dispensaient les vertus, et la gloire va bien avec la bonté.

RICHARD.

Il y a de l'amertume dans vos éloges.

MAWBRAY.

C'est que je viens te parler au nom d'une femme souffrante, d'une femme que tu as reléguée loin de toi, dans une obscure campagne; qui, depuis trois mois, gémit de ton absence, sans autre consolateur qu'un vieillard qui pleure avec elle.

RICHARD.

Et pourquoi tant de larmes?

MAWBRAY.

Parce qu'elle t'aime, parce que tu la dédaignes.

RICHARD.

Peut-elle le croire?

MAWBRAY.

Elle le croit, et pourtant elle ignore un cruel affront.

RICHARD.

Que voulez-vous dire ?

MAWBRAY.

Chez toi, lorsque je me suis présenté, les domestiques, dans leurs réponses, m'ont fait voir que tu caches ici ton mariage; et, pour t'épargner le blâme de tes valets, il m'a fallu, par de

honteux détours, expliquer mes premières paroles, et m'associer à ton mensonge.

RICHARD, à Tompson.

Ne m'avez-vous pas dit que l'on m'attendait?

TOMPSON.

Depuis longtemps.

MAWBRAY.

Je vous gêne, Richard.

RICHARD.

Je suis obligé d'entrer là; des affaires importantes...

TOMPSON va parler à l'Huissier.

Prévenez le marquis.

MAWBRAY.

N'oubliez pas que Jenny attend dans la plus vive inquiétude la décision de son mari. Quand pourrons-nous reprendre cet entretien?

RICHARD.

Mais tantôt.

(Il entre dans le cabinet.)

MAWBRAY.

Quelle froideur!

SCÈNE VI

MAWBRAY, TOMPSON, DA SILVA.

DA SILVA.

Eh bien, monsieur Tompson...?

(Il s'arrête en voyant Mawbray, dont les regards sont attachés sur lui. Moment de silence. Tompson les regarde tous deux avec étonnement et curiosité.)

MAWBRAY, attirant Tompson à lui.

Quelle est cette personne?

TOMPSON.

Le marquis da Silva.

MAWBRAY.

Da Silva!

(Tompson examine les traits de Mawbray, qui peignent la terreur. Da Silva l'appelle à lui d'un signe.)

DA SILVA.

Quel est cet homme?

TOMPSON.

Mawbray.

MAWBKAY, revenant à lui.

Il y a ici un malheur sur moi. Fuyons.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE VII

TOMPSON, DA SILVA.

DA SILVA, qui a réfléchi.

Mawbray! je ne le connais pas.

TOMPSON.

Enfin, il est parti.

DA SILVA, bas.

Sir Richard?

TOMPSON, bas.

Il est là.

DA SILVA.

Si vous pouvez m'accorder quelques instants, monsieur Tompson, nous continuerons la conversation que nous avons été forcés d'interrompre.

TOMPSON.

Je vous écoute.

DA SILVA.

Je voulais vous dire...

TOMPSON, tirant des siéges du côté du cabinet de Richard.

Asseyez-vous d'abord.

DA SILVA.

Merci. Je voulais vous dire qu'au dernier conseil des ministres, Leurs Excellences s'étonnaient de l'acharnement avec lequel sir Richard poursuit leurs actes. Elles regrettaient que votre maître usât les belles années de sa vie, les ardeurs de son éloquence, pour des commettants qui ne peuvent ni comprendre les sacrifices qu'il leur fait, ni apprécier le talent qu'il dépense.

TOMPSON.

Vous conviendrez du moins qu'ils en profitent, et c'est le principal but de sir Richard.

DA SILVA.

Mais quelles sont les récompenses dont dispose le peuple,

monsieur Tompson? Des couronnes de chêne, dont huit jours suffisent pour faner les feuilles.

TOMPSON.

Et croyez-vous que le peuple aux mille voix n'a pas sa publicité aussi? S'il ne peut récompenser, il peut du moins flétrir; et ce que vous proposez, car ce sont des propositions, monsieur le marquis, serait le déshonneur éternel de sir Richard. Se vendre!...

DA SILVA.

Oui, si c'était une vente.

TOMPSON.

Qu'est-ce donc?

DA SILVA.

Une alliance.

TOMPSON.

Un député ne s'allie pas avec les ennemis du peuple.

DA SILVA.

Non; mais il peut se marier avec une fille noble.

TOMPSON, avec surprise.

Se marier!

DA SILVA.

Sir Richard est garçon?

TOMPSON, un moment embarrassé.

Oui, monsieur le marquis.

DA SILVA.

Ses intérêts alors changent de nature. Qui blâmera le lord d'avoir d'autres vues d'avenir que le simple député des communes? L'intérêt du pays, vu de sa nouvelle position, se présente à lui sous une nouvelle face; et voir d'en bas ou d'en haut, fait une grande différence dans la perspective.

TOMPSON.

J'avoue, monsieur, que cela change la question.

DA SILVA.

Et, si à une grande fortune la fiancée joint une grande beauté, sir Richard n'est pas homme à avoir le cœur aussi désintéressé que la conscience.

TOMPSON.

Mais pourquoi un mariage?

DA SILVA.

Parce qu'il faut que les liens qui nous attacheront sir Richard soient durables.

TOMPSON.

Est-ce une indiscrétion de vous demander le nom...?

DA SILVA.

Miss Wilmor.

TOMPSON.

La petite-fille de Votre Seigneurie?

DA SILVA.

Oui, l'enfant que lord Wilmor avait eue d'un premier lit et que ma fille unique, Caroline, adopta en l'épousant. Je lui donne cent mille livres sterling de dot.

TOMPSON.

C'est tout, monsieur le marquis?

DA SILVA.

Lord Wilmor était pair d'Angleterre.

TOMPSON.

Je le sais.

DA SILVA.

Peut-être obtiendra-t-on de Sa Majesté de faire revivre ce titre en faveur de l'époux de sa fille.

TOMPSON.

Et tout cela...?

DA SILVA.

Serait assuré par le contrat de mariage.

TOMPSON.

Ces promesses sont belles; mais qui garantira pour sir Richard...?

DA SILVA.

Le besoin que nous avons de lui.

TOMPSON.

Une fois qu'il aura renoncé à combattre le bill?

DA SILVA.

Une fois qu'il aura les titres entre les mains.

TOMPSON.

C'est juste.

DA SILVA, se levant.

Alors, vous me promettez...?

TOMPSON.

Que vos offres seront fidèlement rapportées.

DA SILVA.

Je vous remets de hauts intérêts, monsieur Tompson.

TOMPSON.

Je les apprécie.

DA SILVA.

Vous savez que le temps nous presse; après demain serait trop tard.

TOMPSON.

Je ne l'oublierai pas.

DA SILVA.

Au revoir.

SCÈNE VIII

RICHARD, TOMPSON.

TOMPSON, bas, ouvrant à sir Richard.

Qu'en dites vous, sir Richard?

RICHARD, sortant.

Qu'il est fâcheux que ce ne puisse être qu'une plaisanterie.

TOMPSON.

Comment cela?

RICHARD.

Et mon mariage?

TOMPSON.

Et le divorce?

RICHARD, lui appuyant la main sur l'épaule.

Répète!

TOMPSON.

Eh bien, qu'y a-t-il là d'étonnant? Oui, le divorce.

RICHARD.

Et qu'ai-je à reprocher à Jenny, qui puisse me le faire obtenir?

TOMPSON.

N'avons-nous pas le consentement mutuel?

RICHARD.

Elle refusera.

TOMPSON.

Vous la forcerez.

RICHARD.

Les moyens?...

TOMPSON.

Nous en trouverons.

RICHARD.

Et quand veut-on la réponse?

TOMPSON.

Demain au soir.

RICHARD.

Il faut se hâter.

TOMPSON.

Profiter du séjour à Londres de M. Mawbray, qui vous livre ainsi mistress Richard, sans appui, sans conseil!

RICHARD.

Attends un instant.

(Il s'approche de la table pour écrire : Mawbray paraît.)

SCÈNE IX

MAWBRAY, RICHARD, TOMPSON.

MAWBRAY, à part.

J'ai vu partir cet homme.

TOMPSON, à mi-voix à Richard, en s'approchant de lui.

Encore Mawbray!

RICHARD, continuant d'écrire.

Qu'importe!

MAWBRAY.

J'ai voulu te voir encore, Richard; que dois-je répondre à Jenny?

RICHARD.

Mon cher Mawbray, attendez jusqu'à demain au soir, j'ai besoin de ce délai.

MAWBRAY.

Vous le voulez?

RICHARD.

Je vous en prie. (A Tompson.) Dans une heure, nous partons.

(Il sort.)

SCÈNE X

LES MÊMES, hors RICHARD; DA SILVA.

MAWBRAY, qui a entendu les derniers mots de Richard.

Que dit-il? Il part! une crainte vague me serre le cœur.

(Da Silva entre précipitamment et va ouvrir les rideaux.)

LE SPEAKER, dans la Chambre.

La parole est à sir Richard pour répondre à M. le ministre des finances.

(Tumulte dans la Chambre; voix confuses : *La parole est à sir Richard! Silence! écoutez!*

DA SILVA.

Que va-t-il dire ?

RICHARD, dans la Chambre.

Je renonce à la parole.

DA SILVA.

Le premier pas est fait.

TOMPSON

Il n'y a que celui-là qui coûte.

(Da Silva et Tompson sortent.)

MAWBRAY, seul.

Vertueuse Anna Grey, as-tu donc seule connu Richard !

QUATRIÈME TABLEAU

La chambre de Jenny dans une maison de campagne isolée. Jenny paraît sur un balcon. On aperçoit la cime seule des arbres, et l'on doit deviner qu'au-dessous est une immense profondeur.

SCÈNE PREMIÈRE

JENNY, seule.

Encore un jour tout entier passé à attendre vainement à cette fenêtre, à compter les flots du torrent qui se précipitent dans le gouffre; ainsi font les heures de ma vie ! O Richard !... Richard !... Si ma pauvre mère était là du moins... Oh ! le cœur d'une mère !... c'est là que s'est réfugié le don de la double vue. Elle seule avait prévu mon isolement, mon abandon; elle avait deviné Richard. Depuis un an que je vis dans cette retraite, et que Mawbray remplace mes parents, nul ne sait que j'existe; et j'y puis mourir, sûre que ma mort y restera aussi ignorée que mon existence. Oh ! mais c'est affreux, de vivre ainsi ! Depuis que Mawbray est parti, il me semble que

lui aussi ne reviendra plus. Il m'avait promis de m'écrire aussitôt son arrivée.

(Elle sonne; une Femme de chambre entre.)

SCÈNE II

BETTY, JENNY.

JENNY.

Est-il arrivé une lettre pour moi?

BETTY.

Non, madame.

JENNY.

S'il en arrivait une, vous la monteriez aussitôt. Écoutez donc.

BETTY.

Quoi?

JENNY.

C'est le bruit...

BETTY, écoutant.

D'une voiture.

JENNY.

Une voiture, une voiture qui vient de ce côté... oh! qui s'arrête! elle s'arrête, Betty!

BETTY.

C'est peut-être M. Mawbray qui revient.

JENNY.

Non, non, Mawbray serait revenu par le coach jusqu'au village, et, du village ici, à pied. Descendez, descendez. Oh! sir Richard seul peut venir ici en voiture. Allez donc... Mes genoux tremblent, mon pauvre cœur... (Elle s'assied la tête dans ses mains.) Oh! je n'ose regarder, de peur de voir entrer une autre personne. Mais c'est insensé à moi de croire qu'il vient. Ce ne peut pas être lui; il faudrait être folle pour espérer que c'est lui. On monte... C'est son pas!... c'est mon Richard! (Elle jette ses bras autour du cou de Richard qui paraît.) Oh!

SCÈNE III

RICHARD, JENNY.

RICHARD.

Qu'avez-vous donc, Jenny?

JENNY.

Ce que j'ai ! il me demande ce que j'ai ! J'ai que je pleure, que je ne t'espérai jamais, que je t'attendais toujours, qu'il y a un an que je ne t'ai vu, comprends-tu ?... un an ! un an ! et que te voilà, toi, mon Richard ! Ah ! voilà ce que j'ai !

RICHARD.

Jenny, remettez-vous.

JENNY.

Et moi qui t'accusais, qui pensais que tu m'avais oubliée ! J'étais injuste, pardonne !... Tu ne sais pas ?... comment oser te le dire maintenant ! à force de me voir pleurer, inquiète de voir que tu ne m'écrivais pas, car, méchant, il y a trois mois que je n'ai reçu de tes nouvelles !... eh bien, qu'est-ce que je disais ? j'ai la tête perdue ! Embrasse-moi, embrasse-moi !

RICHARD.

Peut-être vouliez-vous me parler de Mawbray ?

JENNY.

Oh ! oui. Pardonne-moi, mais je l'ai envoyé à Londres.

RICHARD.

Je l'ai vu.

JENNY.

Et pourquoi n'est-il pas revenu avec toi ?

RICHARD.

Il était fatigué et ne pouvait partir que demain.

JENNY.

Et toi, quand tu as su mon inquiétude, demain t'a paru trop long, tu as pensé que tu ne pouvais trop tôt consoler la pauvre femme qui pleurait... Oh ! tu es toujours mon Richard, le Richard de mon cœur ! Et tu l'as laissé ?

RICHARD.

Je voulais vous parler sans témoin.

JENNY.

Sans témoin ?

RICHARD.

Oui.

JENNY.

As-tu quelque secret à me dire ?

RICHARD.

J'ai un sacrifice à vous demander.

JENNY.

A moi, Richard ? Oh ! que je suis heureuse ! je vais donc

faire quelque chose pour toi. Mon consentement te serait-il nécessaire pour vendre une de nos fermes? Tu dois avoir besoin d'argent, ta position nécessite tant de dépenses!

RICHARD.

Ce n'est point cela.

JENNY.

Qu'est-ce donc? Mais asseyez-vous, mon ami.

RICHARD.

Ce n'est point la peine.

JENNY.

Comment?

RICHARD.

Je repars dans une heure.

JENNY.

Sans moi?

RICHARD.

Je ne puis vous emmener.

JENNY.

Eh bien, je vous aurai toujours vu une heure; mais asseyez-vous.

RICHARD.

Vous vous ennuyez donc bien ici?

JENNY.

Je m'ennuie loin de vous: je ne m'y ennuierais pas avec vous. Ce n'est point ma retraite qui me pèse, c'est votre absence. Si du moins vous répondiez à mes lettres!...

RICHARD.

Vous devez bien penser...

JENNY.

Oh! ne vous excusez pas: j'écrivais trop souvent. Souvent, ce sont nos exigences, à nous autres femmes, qui vous refroidissent pour nous. Notre vie est toute à l'amour; la vôtre se partage en vingt passions différentes, nous devrions le comprendre. Moi surtout, qui chaque jour avais de vos nouvelles (montrant des journaux); car ces journaux me parlaient de vous. Quand je voyais les colonnes entrecoupées de ces mots: « Écoutez!... écoutez!... Bravos... » Je me disais: « C'est lui qui parle! oh! si j'étais là pour partager son triomphe! oh! je serais trop heureuse. »

RICHARD.

Vous savez qu'entre les privations que nous impose notre

peu de fortune, vivre séparés est peut-être la plus nécessaire.

JENNY.

Je m'y suis soumise; et, si j'ai pleuré, j'ai eu soin du moins que mes lettres ne vous portassent point la trace de mes larmes.

RICHARD.

Elles n'auraient rien changé à notre position, et nous eussent rendus malheureux tous les deux.

JENNY.

La seule chose que vous craigniez était donc les embarras, et surtout les dépenses de la maison que vous seriez obligé de tenir, si j'étais près de vous?

RICHARD.

C'est, en effet, la principale.

JENNY.

Eh bien, cessez de la craindre. Des droits que me donne le titre de votre femme, je n'en réclame qu'un, celui de vivre près de vous, dans la solitude. J'ai peu le goût du monde, Richard; mais j'ai perdu mes parents, qui m'aimaient, et j'ai conservé le besoin d'être aimée. Eh bien, seul vous irez dans ce monde, où je figurerais mal. Retirée dans mon appartement, je vous verrai du moins, le soir, un instant; ou, si je ne vous vois pas, je saurai que vous êtes là, près de moi. Ah! le voulez-vous? Nul ne saura que je suis votre femme; personne ne me verra, ne m'invitera.

RICHARD.

Vous êtes folle.

JENNY.

Parlons d'autre chose alors. Vous veniez me demander un sacrifice, dites-vous?

RICHARD.

Loin de m'éloigner de mon but, cette conversation nous y ramène.

JENNY.

Voyons.

RICHARD.

De nouvelles circonstances qui tiennent aux chances politiques que je cours, ma position près de changer, des engagements de parti, rendent encore notre séparation trop incomplète.

JENNY.

Quinze lieues ne vous paraissent-elles pas une distance as-

sez considérable? Depuis deux ans, ne vous ai-je pas été totalement etrangère? La voix publique seule m'apportait de vos nouvelles, et j'étais instruite en même temps que toute l'Angleterre de ce que faisait mon mari.

RICHARD.

Des reproches?

JENNY.

Des larmes.

RICHARD.

Les uns et les autres me sont insupportables.

JENNY.

Mais qu'exigez-vous donc, au nom du ciel? Vous me faites mourir... Faut-il que je quitte l'Angleterre, le lieu où je suis née, la terre où reposent mes parents? Eh bien, j'y consens! un jour encore pour pleurer sur leur tombe, et demain je pars. Mais au moins, Richard, dites-moi combien de temps durera cet exil. Oh! dites-le-moi! car un seul mot fera l'attente de toute ma vie : « Reviens. »

RICHARD.

Vous vous trompez, Jenny : je n'ai pas l'intention de vous arracher à votre terre natale. Je n'ai pas le droit de vous vouer à l'abandon. Le sort fit une erreur en nous liant l'un à l'autre, ce n'est pas à vous de l'expier. Puis-je vous condamner à porter les liens d'un mariage qui ne vous rend pas épouse, qui ne vous fera pas mère? Ce serait une cruauté. Si une fatalité contre laquelle j'ai lutté longtemps nous sépare,... je ne veux, je ne dois pas être un éternel obstacle à votre bonheur, et je n'aurai quelque repos, Jenny, que lorsque je vous aurai rendu, avec votre liberté, les chances probables d'un avenir plus heureux.

JENNY.

Je vous écoute sans vous comprendre, Richard.

RICHARD.

D'ailleurs, ce que je vous propose existe déjà à peu près pour nous avec tous ses maux, et sans que vous puissiez jouir des biens qui s'y rattachent.

JENNY.

Parlez, parlez toujours, que je vous comprenne donc... ou plutôt, taisez-vous, car je commence à vous comprendre, et c'est affreux!

RICHARD.

Tandis qu'une séparation...

JENNY.

Encore un mot...

RICHARD.

Légale...

JENNY.

Le divorce?

RICHARD.

Le divorce...

JENNY.

Oh! mon Dieu!

RICHARD.

Concilie tout.

JENNY.

Ayez pitié de moi!

RICHARD.

Ce mot vous effraye, parce que vous ne le voyez qu'environné de scandaleux débats, de honteuses révélations.

JENNY.

Je n'ai pas regardé l'arme, j'ai senti le coup.

RICHARD.

Le temps le guérira. Vous êtes jeune, Jenny, et un autre amour...

JENNY.

Oh! un autre amour!... profanation! sacrilége! un autre amour! Tuez-moi et ne m'insultez pas! du sang, mais pas de honte!

RICHARD.

Il n'y a ni sang ni honte; de grands mots et de grands gestes ne m'éloignent pas de mon but.

JENNY.

Il est atroce... Une union demandée par vous, bénie par mon père et ma mère; l'engagement pris par vous en face de Dieu... Et vous voulez briser tout cela!... L'appui sur lequel ils ont compté pour moi en mourant, vous me l'ôtez! enfin vous demandez à un tribunal de rompre ce qui a été lié devant l'autel!

RICHARD.

Eh! vous ne comprenez pas! Un procès! qui vous parle de faire un procès?... le pourrais-je pour moi-même?

JENNY.

Mais que voulez-vous donc alors? Expliquez-vous clairement; car tantôt je comprends trop, et tantôt pas assez.

RICHARD.

Pour vous et pour moi, mieux vaut un consentement mutuel.

JENNY.

Vous m'avez donc crue bien lâche! Que j'aille devant un juge, sans y être traînée par les cheveux, déclarer de ma voix, signer de ma main que je ne suis pas digne d'être l'épouse de sir Richard? Vous ne me connaissez donc pas, vous qui croyez que je ne suis bonne qu'aux soins d'un ménage dédaigné, qui me croyez anéantie par l'absence, qui pensez que je ploierai parce que vous appuyez le poing sur ma tête?... Dans le temps de mon bonheur, oui, cela aurait pu être; mais mes larmes ont retrempé mon cœur, mes nuits d'insomnie ont affermi mon courage; le malheur enfin m'a fait une volonté: ce que je suis, je vous le dois, Richard, c'est votre faute; ne vous en prenez donc qu'à vous. Maintenant, à qui aura le plus de courage, du faible ou du fort. Sir Richard, je ne veux pas...

RICHARD.

Madame, jusqu'ici, je n'ai fait entendre que des paroles de conciliation.

JENNY.

Essayez d'avoir recours à d'autres.

RICHARD, marchant à elle.

Jenny!

JENNY, froidement.

Richard!

RICHARD.

Malheureuse! savez-vous ce dont je suis capable?

JENNY.

Je le devine.

RICHARD.

Et vous ne tremblez pas?

JENNY, souriant.

Voyez.

RICHARD, lui prenant la main.

Femme!

JENNY, tombant à genoux de la secousse.

Ah!

RICHARD.

A genoux !

JENNY, levant les mains au ciel.

Mon Dieu, ayez pitié de lui !

(Elle se relève.)

RICHARD.

Oh! c'est de vous qu'il a pitié, car je m'en vais... Adieu, Jenny... Demandez au ciel que ce soit pour toujours.

JENNY, courant à lui, et lui jetant les bras autour du cou.

Richard ! Richard ! ne t'en va pas !

RICHARD.

Laissez-moi partir.

JENNY.

Si tu savais comme je t'aime !

RICHARD.

Prouve-le moi.

JENNY.

Ma mère ! ma mère !

RICHARD.

Voulez-vous ?

JENNY.

Tu me l'avais bien dit.

RICHARD.

Encore un mot.

JENNY, lui mettant la main sur la bouche.

Ne le dis pas.

RICHARD.

Consens-tu ?

JENNY.

Écoute moi.

RICHARD.

Consens-tu ?... C'est bien !... mais plus de messages, plus de lettres ; que rien ne vous rappelle à moi ;... que je ne sache pas même que vous existez... Je vous laisse une jeunesse sans époux, uue vieillesse sans enfants...

JENNY.

Pas d'imprécations !...

RICHARD.

Adieu.

JENNY.

Vous ne partirez pas.

RICHARD.

Damnation !...

JENNY.

Vous me tuerez plutôt.

RICHARD, la repoussant.

Ah ! laissez-moi !

JENNY, repoussée, va tomber la tête à l'angle d'un meuble.

Ah !... (Elle se relève tout ensanglantée.) Ah ! Richard !... (Elle chancelle, étend les bras de son côté, et retombe.) Il faut que je vous aime bien...

(Elle s'évanouit.)

RICHARD.

Évanouie ! blessée ! du sang !... Malédiction ! Jenny ! Jenny ! (Il la porte sur un fauteuil.) Et ce sang qui ne s'arrête pas ! (Il l'étanche avec son mouchoir.) Je ne veux pourtant pas rester éternellement ici. (Il se rapproche d'elle.) Jenny ! finissons ! Je me retire... Tu ne veux pas répondre ?... Adieu donc. (Il va sortir et entend un bruit de pas à la porte.) Qu'est-ce ?

SCÈNE IV

RICHARD, TOMPSON, JENNY.

TOMPSON, paraissant.

De la voiture où j'étais resté pour faire le guet, je viens de voir Mawbray sortir du village et se diriger de ce côté.

RICHARD.

Que vient-il faire ?

TOMPSON.

Défendre sa protégée... Mais il arrivera trop tard, n'est-ce pas ? Qu'avez-vous obtenu ?

RICHARD, montrant Jenny évanouie.

Rien, malgré mes prières, mes violences... Mais Mawbray ! il va la voir ainsi ; nouvelles armes contre moi... Jenny ! Jenny ! oublions tout !

JENNY, revenant à elle.

Richard ! moi dans tes bras !... Je suis donc morte ? je suis donc au ciel ?

RICHARD.

Mon amie, oublions tout,

JENNY.

Je ne me souviens de rien. (Portant la main à son front.) Je saigne!

RICHARD, à part.

Damnation! (Haut.) Jenny, quelqu'un vient ici; essuie ces larmes, qu'on ne puisse voir ces traces de sang, je t'en conjure!

JENNY.

On vient, dis-tu? Qui donc?

RICHARD.

C'est Mawbray.

JENNY, avec douceur.

Ah! tant mieux!

RICHARD.

Jenny, Mawbray ne doit pas connaître ces funestes débats. Promets-moi de te taire, promets-le-moi, je t'en prie.

TOMPSON, s'approchant de Richard.

Mawbray!

RICHARD, à Jenny.

Je te l'ordonne!

SCÈNE V

RICHARD, JENNY, MAWBRAY, TOMPSON.

Mawbray entre vivement. Moment de silence. Il regarde avec inquiétude et tour à tour Jenny et Richard.

RICHARD.

Vous ici, Mawbray?

MAWBRAY.

Ayant appris votre départ, j'ai craint pour Jenny les ennuis de la solitude et me suis hâté de revenir près d'elle.

RICHARD.

Vous avez bien fait et je vous remercie.

MAWBRAY.

Dois-je demain retourner à Londres pour chercher votre réponse?

RICHARD.

Il me semble que ma présence en ces lieux vous en dispense.

MAWBRAY.

Vous avez donc apporté à votre femme des paroles de consolation?

(Jenny se jette dans les bras de Richard.)

RICHARD.

Oui.

MAWBRAY.

Mais ce n'est que près de vous que pour elle le passé sera sans douleur et l'avenir sans inquiétude.

RICHARD.

Eh! qui vous dit qu'elle restera loin de moi?

MAWBRAY, avec joie.

Elle ira à Londres?

JENNY, saisissant le bras de Richard, et avec amour.

Serait-il vrai?

RICHARD.

Sans doute, si vous le désirez tant... Adieu! il faut que je parte.

JENNY.

Sans m'attendre?

RICHARD.

Je ne puis... Je dois être au parlement à l'ouverture de la séance. (A part.) Les ministres me payeront cher le rôle que je joue ici.

MAWBRAY.

Adieu donc.

JENNY, à Richard.

A bientôt.

RICHARD.

A bientôt.

JENNY, à Mawbray, après que Richard est sorti.

Mon ami, j'espère encore pouvoir être heureuse!

MAWBRAY, lui essuyant le front.

Essuyez ce sang, Jenny; peut-être ensuite espérerai-je avec vous.

(Jenny court à la fenêtre et envoie des adieux à Richard; Mawbray la regarde avec attendrissement.)

CINQUIÈME TABLEAU

La chambre du conseil.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LES SECRÉTAIRES D'ÉTAT AU DÉPARTEMENT DE L'INTÉRIEUR ET DE LA GUERRE; DEUX AUTRES MINISTRES, UN HUISSIER; puis LE PREMIER LORD DE LA TRÉSORERIE.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Messieurs, le conseil est assemblé.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Où est notre président?

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, indiquant la porte du fond.

Le premier lord de la trésorerie est chez Sa Majesté.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Savez-vous quel nouvel incident a fait convoquer ce conseil extraordinaire?

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Je l'ignore; mais, à la veille du rejet du bill qui entraîne notre chute, je conçois que nos communications doivent être plus fréquentes.

L'HUISSIER, annonçant.

M. le premier lord de la trésorerie.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Nous allons tout savoir, car voici notre président.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE, à l'Huissier.

Laissez-nous seuls.

LE MINISTRE DE LA GUERRE, au Lord de la trésorerie.

Vous sortez de chez le roi?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Oui, messieurs.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Eh bien?...

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Sa Majesté est plus que jamais affligée de l'opposition qui se manifeste dans la chambre des communes, et elle met entre nos mains tous les moyens qui sont en son pouvoir pour que nous la combattions.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Dans une telle circonstanee, il faut bien l'avouer, il ne nous reste qu'un seul parti.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Lequel?

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Quoi qu'il puisse nous en coûter, disons-le, il faut amener à nous sir Richard.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

C'est pour vous parler de lui, messieurs, que je vous ai réunis. Une première démarche a été faite; mais, avant d'aller plus loin, j'ai dû me rappeler que nous sommes tous solidaires et vous consulter sur ce qui me reste à faire.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Nous écoutons Votre Grâce.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Des ouvertures ont été faites par le marquis da Silva à son secrétaire Tompson; elles ont été reçues de manière à nous laisser beaucoup espérer: j'ai cru alors que de semblables négociations voulaient être pressées, et j'ai fait demander à sir Richard une entrevue secrète pour ce soir.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Nous présumons bien quel en doit être l'objet; mais jusqu'à quel point pouvons-nous nous engager?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Messieurs, toutes mes promesses seront réalisées, j'en ai l'assurance, et je suis autorisé à promettre beaucoup.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Mais enfin s'il résistait?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Dans ce cas, il resterait encore un moyen à essayer, une tentative hasardeuse, inusitée, un tête-à-tête dangereux.

L'HUISSIER, entrant.

Un membre de la chambre des communes demande à être introduit près de Leurs Excellences.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Son nom?

L'HUISSIER.

C'est l'honorable sir Richard.

LES MINISTRES.

Sir Richard!

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Déjà! en plein conseil! ce n'étaient pas nos conventions. (A l'Huissier.) Faites entrer. (Aux Ministres.) Nous ne pouvons nous dispenser de le recevoir.

SCÈNE II

LES MÊMES, RICHARD.

RICHARD.

Salut à Leurs Excellences.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Soyez le bienvenu, sir Richard.

RICHARD.

Sa Grâce dit-elle ce qu'elle pense?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Jamais entrevue ne fut plus désirée.

RICHARD.

Vous y comptiez?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Nous l'espérions.

RICHARD.

Cet espoir n'est pas un éloge de la modestie que vous me supposiez.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Et pourquoi cela?

RICHARD.

C'est que je doute encore moi-même que tout ceci ne soit pas un songe. Moi, avocat obscur d'une petite ville, simple membre de la chambre des communes, en face des hommes que leur nom, que leur position politique place autour des marches du trône de la vieille Angleterre; c'est par trop hardi à moi, Richard Darlington, député du peuple.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Monsieur, le peuple s'est écrit avec le sang des révolutions des lettres de noblesse qui lui permettent, comme à la vieille aristocratie, de traiter d'égal à égal avec la royauté.

RICHARD.

Monsieur le ministre, ses droits sont plus anciens que vous ne le pensez; son blason sanglant remonte à Cromwell, et il

a pris pour armes parlantes une couronne à terre près d'une hache et d'un billot debout.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Est-ce de la menace, sir Richard?

RICHARD.

C'est de l'histoire, monsieur.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Eh bien, sir Richard, c'est pour éviter ces grandes catastrophes entre la royauté et le peuple, dont le sang se perd toujours en proportion à peu près égale, qu'un pouvoir intermédiaire a été créé comme un double bouclier où viennent s'amortir l'orgueil de l'un et les exigences de l'autre. Leurs mains, que nous tenons de chacune des nôtres, nous pouvons les réunir.

RICHARD.

Cela ne se peut pas, Excellence.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Sir Richard, ce n'est pas là ce qu'on nous avait promis.

RICHARD.

Promis! et qui avait été assez audacieux pour promettre en un autre nom que le sien?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Fait espérer du moins.

RICHARD.

Une trahison, n'est-ce pas?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Une concession tout au plus.

RICHARD.

Une concession! le peuple n'en fait plus aujourd'hui, il en exige.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Nous avons pu croire un instant...

RICHARD.

Que j'étais à vendre, n'est-ce pas? C'est dans cette espérance, sans doute, que vous m'aviez fait demander une entrevue secrète; mais je suis venu vous trouver au milieu de vos collègues, qui entendront ma réponse, et la rediront si tel est leur bon plaisir.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Monsieur, ces explications...

RICHARD.

Oui, messieurs, vous êtes venus, ambassadeurs de corruption, apporter à mes pieds les présents de la couronne! Eh bien, je repousse du pied présents et ambassadeurs! Arrière tous!

LE LORD DE LA TRÉSORERIE, à part.

Il n'y a plus que ce moyen...

(Il parle bas à un Ministre, qui entre aussitôt chez le Roi.)

SCÈNE III

LES MÊMES, hors LE MINISTRE.

RICHARD.

Et si demain, du haut de la tribune, je disais à mes commettants à quel prix on évaluait leur mandataire; si je dénonçais cet infâme marché des consciences, si je vous rejetais à la face vos honteuses propositions!

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Et quelles preuves donnerez-vous, sir Richard? Ne pouvons-nous pas nier?

RICHARD.

A celui qui nierait, je dirais: « Tu mens! »

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Monsieur, nous vous offrions la paix... Vous refusez; la guerre donc... A demain, à la Chambre!

RICHARD.

A demain, à la Chambre!

(Le Ministre qui est entré chez le Roi rentre et parle bas au Lord de la trésorerie.)

LE LORD DE LA TRÉSORERIE, à Richard, qui va sortir.

Sir Richard, vous êtes prié de vouloir bien attendre quelques instants dans cette salle.

(Les Ministres sortent.)

SCÈNE IV

RICHARD, UN HUISSIER.

RICHARD.

Que veut donc encore de moi le ministère?

L'HUISSIER, entrant.

Il y a un homme qui demande à vous parler.

RICHARD.

Tout à l'heure.

L'HUISSIER.

C'est votre secrétaire, je crois.

RICHARD.

C'est bon.

L'HUISSIER.

Il paraît être très-pressé de vous parler. Il attend.

RICHARD, avec impatience.

J'attends bien, moi... Pourquoi ne s'est-on pas expliqué? Est-ce quelque ruse, quelque piége?... Allons savoir ce que nous veut Tompson. La porte s'ouvre... Que vois-je?...

SCÈNE V

UN INCONNU, RICHARD.

L'INCONNU.

Monsieur,... vous ne me connaissez pas;... mais, moi, je ne me trompe pas, vous êtes le secrétaire du conseil. (Richard semble prêt à nier.) Je désire que vous soyez le secrétaire du conseil.

RICHARD.

Je le suis, milord. (En appuyant sur ce dernier mot.)

L'INCONNU.

Très-bien, vous m'avez compris... Monsieur le secrétaire, voulez-vous vous asseoir à cette table?

RICHARD, toujours en souriant.

J'attends les ordres de milord.

L'INCONNU, lui donnant des papiers.

Parmi ces papiers, en voici qui exigent un prompt examen... Voulez-vous bien m'en donner connaissance?

RICHARD, lisant.

« Titres de propriété du comté de Carlston et de ses dépendances dans le Devonshire, concédés à tout jamais à... » Le nom est en blanc.

L'INCONNU.

C'est une omission... Voulez-vous écrire sous ma dictée?

RICHARD.

Mais...

L'INCONNU, continuant.

Richard Darlington.

RICHARD.

Je ne puis écrire...

L'INCONNU.

Comment ! monsieur le secrétaire, vous refusez d'écrire un nom que je ne prononce qu'avec le respect dû au talent?

RICHARD.

Cette touchante bonté...

L'INCONNU.

Vous écrivez, n'est-ce pas?... Ayez la complaisance de continuer.

RICHARD, lisant un autre papier.

« Lettres de noblesse conférant à perpétuité le titre de comte à...

L'INCONNU.

Les mêmes noms, je vous prie.

RICHARD écrit en souriant.

Vous êtes obéi.

L'INCONNU.

Après, de grâce?

RICHARD, lisant.

« Contrat de mariage entre miss Lucy Wilmor, fille de feu lord Wilmor, pair du royaume, petite-fille du marquis da Silva, et le noble comte de Carlston... »

L'INCONNU.

Nous connaissons les parties contractantes; mais les conditions, je vous prie ?

RICHARD, lisant.

« La jeune miss apporte à son mari cent mille livres sterling en biens-fonds et en actions de banque... Le marquis da Silva, par substitution de sa fille Caroline Wilmor, reconnaît sa petite-fille pour sa seule et unique héritière... Le titre de pair, éteint au décès de lord Wilmor, revit pour l'époux de sa fille et ses descendants mâles à perpétuité. »

L'INCONNU.

Tout cela est parfait... Ne trouvez-vous pas que le nom de Georges scellé d'un don royal ferait bien sur ce contrat?

RICHARD.

Tant de faveurs, sur un seul homme, en si peu d'heures!

L'INCONNU.

Ah! vous êtes envieux!... Puisque vous résistez si bien à l'entraînement, vous devez être un homme de bon conseil... Le ministère perd de sa popularité, n'est-ce pas? Le roi reculerait à le recomposer avec l'élément démocratique. Il parlait dernièrement de choisir le président du conseil parmi les jeunes pairs; croyez-vous au succès d'une semblable combinaison?

RICHARD.

Un dévouement sans bornes...

L'INCONNU.

Il reste un dernier papier.

RICHARD.

Blanc.

L'INCONNU.

Vous ne comprenez pas?

RICHARD, après un moment d'hésitation.

Si fait! (Il signe.) A vous ce papier, milord; à moi ceux-ci.

L'INCONNU.

Je veux dire au roi que nous avons fait connaissance.

SCÈNE VI

RICHARD, seul.

Ah! c'est un rêve!... une folie!... une apparition!... mais... mais ces papiers? Ah! non, non, tout cela est réel. Oh! je ne puis respirer... la tête me tourne... Richard! Richard! dans tes songes les plus brillants, avais-tu jamais osé prévoir...? Moi! moi! allié à ce que l'Angleterre a de plus illustre! Richard comte, Richard pair, Richard ministre, Richard le premier du royaume après le roi! que dis-je, le roi!... le roi, c'est un nom. C'est le ministre qui gouverne; c'est le ministre qui dirige tout, finances, guerre, administration. (Allant au fauteuil du président.) C'est ici ma place; voilà le trône, le vrai trône... D'ici, ma voix va retentir dans les trois royaumes, sur l'Océan. (Se frappant le front.) De là s'élancera la volonté que subira l'univers. A moi des honneurs, des dignités, des cou-

ronnes; à moi des armoiries, une bannière, des millions à répandre; enrichir Londres, l'Angleterre, de monuments, monuments éternels... sur lesquels on lira à tout jamais mon nom, un nom que je fais, que je léguerai à ma patrie comme une gloire! Ah! ma joie... mon bonheur... vous m'étouffez. (A Tompson qui entre.) Viens!... viens!... Sais-tu?...

SCÈNE VII

RICHARD, TOMPSON.

TOMPSON.

Sir Richard...

RICHARD.

Sais-tu?...

TOMPSON.

Mawbray est revenu à Londres.

RICHARD.

Eh! qu'importe!

TOMPSON.

Il amène votre femme.

RICHARD.

Jenny!...

TOMPSON.

Elle vous attend à votre hôtel.

RICHARD.

J'avais tout oublié... Malédiction!

ACTE TROISIÈME

MAWBRAY

SIXIÈME TABLEAU

Un appartement de l'hôtel de sir Richard, à Londres.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MAWBRAY, JENNY.

JENNY.

Je n'oserai jamais attendre son retour avec vous, Mawbray.

MAWBRAY.

Avec moi, que craignez-vous?

JENNY.

Un premier mouvement de colère.

MAWBRAY.

Et depuis quand la femme ne peut-elle venir chez son mari?

JENNY.

Mais sans doute qu'il a des motifs pour cacher ce mariage, puisqu'ici personne ne le connaît.

MAWBRAY.

Il n'en existe pas moins, Jenny; il n'en est pas moins sacré.

JENNY.

Oh! parlez moins haut; ces domestiques pourraient vous entendre.

MAWBRAY.

Comme il faudra tôt ou tard qu'ils vous appellent mistress Richard...

JENNY.

Oh! vous conviendrez, Mawbray, que Richard seul a le droit de leur donner cet ordre.

MAWBRAY.

Écoutez...

JENNY.

On vient... C'est lui! Mawbray, laissez-moi m'en aller. Je ne veux pas, je n'ose pas le voir. C'est vous, Mawbray, qui

m'avez entraînée : j'ai eu tort. Oh ! cachez-moi, au nom du ciel, cachez-moi !

MAWBRAY, à un Domestique.

Comme il faut que je parle seul à sir Richard, conduisez madame dans une autre chambre.

JENNY.

Du calme, Mawbray; ménagez son orgueil.

MAWBRAY.

Oui, jusqu'à ce que nous le forcions de plier. Soyez tranquille. (Jenny sort. Mawbray regardant dans l'antichambre.) Ce n'est pas lui... Une femme !

SCÈNE II

LADY WILMOR, MAWBRAY, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à lady Wilmor.

Le nom de milady?

LADY WILMOR.

Je désire ne le faire connaître qu'à sir Richard.

MAWBRAY.

Que vois-je !

LE DOMESTIQUE.

Sir Richard est absent.

LADY WILMOR.

J'attendrai son retour.

MAWBRAY, à part.

Lady Wilmor... Caroline da Silva... Et moi, moi là, moi qu'elle peut reconnaître ! Où me cacher?... Oh ! ce cabinet...

(Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE III

LES MÊMES, hors MAWBRAY.

LE DOMESTIQUE.

Veuillez entrer dans ce salon, milady; quelqu'un y attend sir Richard.

LADY WILMOR entre en s'enveloppant d'un voile.

Quelqu'un?... Ce domestique s'est trompé : tant mieux.

TOMPSON, traversant l'antichambre.

Sir Richard.

SCÈNE IV

RICHARD, LADY WILMOR.

RICHARD, à un Domestique.

Une dame m'attend ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

RICHARD.

Où ?

LE DOMESTIQUE.

Dans ce salon.

RICHARD.

Tompson, veillez à ce que personne ne vienne nous troubler. (Entrant et fermant la porte avec colère.) Pardieu ! madame...

LADY WILMOR, se levant.

Sir Richard...

RICHARD, avec respect.

Pardon, milady, mais je trouve dans ce salon une personne que je ne croyais pas avoir l'honneur d'y voir, et j'y cherche vainement quelqu'un que je croyais y rencontrer. Donnez-vous la peine de vous asseoir : je suis à vos ordres.

LADY WILMOR.

Monsieur, je fais près de vous une démarche...

RICHARD.

Saurai-je d'abord, milady, à qui j'ai l'honneur de parler?

LADY WILMOR.

A lady Wilmor.

RICHARD, se levant.

Fille du marquis da Silva ?

LADY WILMOR.

Elle-même; asseyez-vous donc.

RICHARD.

Permettez, milady...

LADY WILMOR.

Asseyez-vous, je vous en prie, sir Richard; j'ai des choses de la plus haute importance à vous communiquer. Êtes-vous sûr que personne ne peut nous entendre ?

RICHARD.

J'en suis certain, milady.

LADY WILMOR.

Mon père m'a parlé hier des projets d'union qui existent entre nos deux familles.

RICHARD.

Oui, milady.

LADY WILMOR.

Le roi lui-même veut bien s'intéresser au mariage de ma fille d'adoption.

RICHARD.

Je connais les bontés de Sa Majesté.

LADY WILMOR.

Mon père, le marquis da Silva, donne cent mille livres sterling.

RICHARD.

Ces détails...

LADY WILMOR.

Sont nécessaires, et préparent le secret que j'ai à vous révéler.

RICHARD.

J'écoute.

LADY WILMOR, lui prenant la main.

Sir Richard !

RICHARD.

Milady !

LADY WILMOR.

Oh ! je n'oserai jamais... Sir Richard, vous êtes honnête homme?

RICHARD.

Jusqu'à présent, je n'ai donné à personne le droit d'en douter.

LADY WILMOR.

Vous, mon père et un autre, connaîtrez seuls ce que je vais vous apprendre.

RICHARD.

Quel que soit ce secret, madame, il mourra là.

LADY WILMOR.

Peut-être avez-vous cru, monsieur, en épousant miss Wilmor, que, quoiqu'elle fût l'enfant du premier mariage de mon mari, l'amour presque maternel que je lui porte me déterminerait à joindre ma fortune particulière à la sienne.

RICHARD.

Milady, peut-être aurais-je droit de me plaindre de votre persistance à revenir sur de pareils détails. Si l'on m'a peint à vos yeux comme un homme intéressé, permettez-moi de vous dire que le portrait n'est ni flatté ni ressemblant.

LADY WILMOR.

Oh ! loin de là, loin de là, monsieur ! je connais toute votre générosité. Mais ne comprenez-vous pas que j'ai un secret, un secret humiliant à vous révéler, et que je tarde?... (Une pause.) J'ai un fils, sir Richard, et ma fortune lui appartient.

RICHARD.

Vous?

LADY WILMOR.

Oui, l'enfant d'une faute, et trois personnes, vous compris, connaissent seules l'existence de ce malheureux enfant !

RICHARD.

Et lord Wilmor?

LADY WILMOR.

L'a toujours ignorée; quelques mois après notre mariage, il reçut sa commission de gouverneur dans l'Inde, d'où je ne suis revenue qu'après sa mort.

RICHARD.

Eh bien, milady?...

LADY WILMOR.

Eh bien, à peine le pied sur le sol d'Angleterre, redevenue propriétaire de mes biens, j'ai songé au pauvre abandonné. Déshérité des caresses de sa mère, qu'il trouve sa fortune, du moins; car cet enfant me maudit peut-être... Moi, moi, je l'ai toujours aimé comme une mère, c'est-à-dire d'un amour de toutes les heures et de tous les instants. Mon enfant, mon fils, croyez-vous qu'il me pardonne?

RICHARD.

En vous retrouvant, en vous serrant dans ses bras, il oubliera tout.

LADY WILMOR.

Oh ! voilà ce qui fait mon malheur, c'est que je ne puis le revoir, c'est que je suis condamnée à ne jamais le presser sur mon cœur, le cœur d'une mère pourtant.

RICHARD.

Et pourquoi cela? Pardon, madame; mais, à moitié dans votre secret, j'ai peut-être le droit de connaître le reste.

LADY WILMOR.

Jamais je ne reverrai mon fils.

RICHARD.

Pourquoi ?

LADY WILMOR.

Il voudrait connaître son père, son père que je ne puis nommer; comprenez-vous ? un fils qui me demanderait le nom de son père, il me serait défendu de le dire.

RICHARD.

Oui; alors vous avez raison, mieux vaut qu'il ignore...

LADY WILMOR.

Et qu'à ma mort seule, en recueillant ma fortune, il sache mon secret. Oui, voilà ce que je me suis dit; mais, d'ici là, il peut être malheureux, dans le besoin, appelant et maudissant sa mère. Oh! ne voyez-vous pas ce que je venais vous demander encore?

RICHARD.

Si, madame: de remplacer pour lui ce qu'il a perdu, n'est-ce pas? Est-il plus jeune que moi, il sera mon fils, milady; est-il de mon âge, il sera mon frère.

LADY WILMOR.

Je ne m'étais donc pas trompée! Oh! vous avez donc toutes les vertus! Laissez-moi embrasser vos genoux.

RICHARD.

Madame...

LADY WILMOR.

Vous ne comprenez donc pas une mère à qui l'on rend son fils, car c'est me le rendre. Je le reverrai; il ne saura pas que je suis sa mère. Oh! Richard... pardon! sir Richard, vous irez vous-même, n'est-ce pas, le chercher dans le Northumberland?

RICHARD.

Je connais ce pays, milady.

LADY WILMOR.

Ai-je dit dans quel pays? A Darlington.

RICHARD.

Darlington!

LADY WILMOR.

Vous vous informerez d'un honnête homme, de sa femme, qui doivent être bien vieux maintenant; d'un digne docteur... du docteur Grey.

RICHARD, à part.

C'est ma mère !...

LADY WILMOR.

Et, s'ils étaient morts, si le jeune homme, si mon fils avait quitté le pays, vous sauriez où il est allé, n'est-ce pas ? vous le sauriez...

RICHARD, toujours à part.

Et quel peut être mon père ?...

LADY WILMOR.

Vous ne me répondez pas ?

RICHARD.

Un doute me vient, madame ; et si ce jeune homme m'interroge ?

LADY WILMOR.

Comment ?

RICHARD.

Oui. Une fortune ne constitue qu'une demi-position dans le monde. C'est le nom d'un père qui la complète. Avez-vous le droit, madame, de lui cacher ce nom ? Le lui cacher, c'est un vol. Dites-le-moi, madame, ou, sans cela...

LADY WILMOR.

Eh bien ?

RICHARD.

Sans cela, oh ! c'est impossible. Le nom de son père, je vous en supplie pour vous-même, si vous voulez que ce fils ne vous maudisse pas... De grâce, ce nom, ce nom !... Mais vous n'avez pas le droit de le cacher... Peut-être votre fils vous connaît-il ; peut-être n'attend-il qu'un mot pour tomber à vos pieds. Oh ! vous n'êtes pas sa mère, ou vous me direz le nom... le nom du père de votre enfant, madame, son nom !

LADY WILMOR.

Et si je ne vous le dis pas ?

RICHARD.

Alors, madame, votre secret est sacré, je le garderai. Mais cherchez un autre pour aller dire à un malheureux enfant : « Tu as une mère qui ne veut pas te reconnaître, et qui t'envoie de l'argent à défaut de caresses. Tu as un père, il vit peut-être, et il craint de se compromettre en te disant son nom. » Et alors le fils...

LADY WILMOR.

Eh bien ?

RICHARD.

Eh bien, le fils me répondra : « Que ma mère garde son or, mon père son secret, et malédiction sur tous deux !... »

LADY WILMOR,

Oh! mon Dieu!

RICHARD.

Son nom, madame! C'est à cette condition seule...

LADY WILMOR,

Vous le voulez donc?

RICHARD,

Oh! je l'exige...

LADY WILMOR,

Eh bien, son père...

SCÈNE V

LES MÊMES, MAWBRAY.

MAWBRAY, ouvrant violemment la porte du cabinet.

Milady Wilmor, ce secret est celui d'un autre, et vous n'avez pas le droit de le révéler.

LADY WILMOR, reconnaissant Mawbray.

Ciel! Roberts...

MAWBRAY.

Silence!

RICHARD

Que veut dire?...

MAWBRAY.

Acceptez mon bras,

RICHARD.

Je ne souffrirai pas...

MAWBRAY.

Richard! c'est l'intention de milady.

RICHARD.

Est-il vrai, madame?

LADY WILMOR.

Oh! oui, oui, partons, que je me cache à tous les yeux.

RICHARD.

Du moins, cet entretien...

MAWBRAY.

Oubliez-le, Richard.

(Il sort avec lady Wilmor.)

SCÈNE VI

RICHARD, puis TOMPSON.

RICHARD.

Malédiction sur cet homme qui vient au moment où j'allais tout apprendre!

TOMPSON.

Que signifie tout ce que je vois? Mawbray, cette femme...

RICHARD.

Cette femme, Tompson, c'est ma mère.

TOMPSON.

Lady Wilmor! Et votre père?...

RICHARD.

J'allais le connaître quand Maubray est sorti de ce cabinet.

TOMPSON.

Il vous écoutait?

RICHARD.

Cet homme est toujours là.

TOMPSON.

C'est lui qui vous a forcé à tout refuser.

RICHARD.

Non, j'ai tout accepté.

TOMPSON.

Accepté?

RICHARD.

Tout promis.

TOMPSON.

Et lady Wilmor vous a parlé du projet d'union?...

RICHARD.

Oui.

TOMPSON.

Et Mawbray vous écoutait? Tout est perdu.

RICHARD.

Non, car il ne verra plus Jenny. Séparation éternelle entre elle et ce génie qui la protége et me poursuit. Le voici.

SCÈNE VII

RICHARD, MAWBRAY, TOMPSON.

RICHARD.

Me direz-vous, monsieur, de quel droit vous vous mêlez à ma destinée?

MAWBRAY.

Ce langage...

RICHARD.

Est celui d'un homme justement irrité.

MAWBRAY.

Vous oubliez...

RICHARD.

Est-ce que je vous connais, moi? est-ce que je vous dois quelque chose?

MAWBRAY.

Vous devez le respect à mes cheveux blancs, la confiance aux avis d'un ami de votre père adoptif, qui m'a légué une partie de sa puissance paternelle.

RICHARD.

Il n'a pas voulu me léguer, à moi, un espion, un semeur de discorde dans mon ménage.

MAWBRAY.

Que Jenny soit heureuse; je perds mon seul droit sur elle, celui de la protéger.

RICHARD.

Heureuse ou non, renoncez à tout droit en sa faveur.

MAWBRAY.

Que prétendez-vous?

RICHARD.

Que, dès ce moment, vous ne l'approchiez plus.

MAWBRAY.

Voulez-vous me dire que vous me chassez?

RICHARD.

Entendez-le comme vous le voudrez.

MAWBRAY.

Avez-vous songé que vous parliez à un vieillard qui, depuis quinze ans, a mis toute sa vie en vous, en Jenny; dont l'espoir, la pensée, la prière unique a été ton bonheur par

elle, son bonheur par toi? Richard, en parlant ainsi, as-tu songé que tu me tues?

TOMPSON.

Peut-il y avoir rien de commun entre sir Richard et un étranger qui se cache, qui porte un faux nom?

MAWBRAY.

L'intervention de ton valet m'éclaire; on en veut à Jenny, on lui enlève le seul appui qui lui reste.

RICHARD.

Trêve de suppositions!

MAWBRAY.

Richard, je déjouerai les projets de cet homme et les tiens; sous ton toit, dans la rue, je veille sur elle.

RICHARD.

C'en est assez! sortez.

MAWBRAY.

Malheureux, tu ne sais pas que je suis né pour punir!

(Il sort.)

SCÈNE VIII

RICHARD, TOMPSON.

RICHARD.

Et ce seraient de pareils obstacles qui m'arrêteraient!

TOMPSON.

Il y aurait folie à le souffrir une seule heure.

RICHARD.

Ma mère, une da Silva, première noblesse de Portugal! Lady Wilmor, première noblesse d'Angleterre! et mon père, elle ne veut pas le nommer!

TOMPSON.

Peut-être quelque homme obscur, que la fierté de son père l'aura empêchée...

RICHARD.

Un homme obscur, dis-tu? elle? Non, non. Son sang, qui fait battre mon cœur, me dit non. Elle dont le roi protége la fille... Le roi!... ces offres, ces promesses, cette pairie à moi; moi, Richard Darlington... Oh! la tête me tourne, le sang me bout...

TOMPSON.

Qu'avez-vous?

RICHARD.

Si je touchais au trône! car cette entrevue...

TOMPSON.

Une entrevue?...

RICHARD.

C'est un secret, silence!

TOMPSON.

Et vous avez promis, dites-vous?..,

RICHARD.

De signer ce soir le contrat de mariage.

TOMPSON.

Où?

RICHARD.

Le lieu n'est pas fixé.

TOMPSON.

Pas ici, surtout, pas à Londres?

RICHARD.

Non.

TOMPSON.

Où donc?

RICHARD,

La maison de campagne qu'habitait Jenny.

TOMPSON.

Parfaitement.

RICHARD.

Isolée...

TOMPSON.

Il est vrai.

RICHARD.

A peine si elle est meublée.

TOMPSON.

L'appartement qu'habitait votre femme?

RICHARD.

Il peut y rester des traces de son séjour.

TOMPSON.

Vous vous y rendez le premier, et tout disparaît.

RICHARD.

Et Jenny, qu'en faire?

TOMPSON.

Croyez-vous qu'elle refuse toujours?

RICHARD.

J'en suis sûr.

TOMPSON.

L'enlever...

RICHARD.

Qui?

TOMPSON.

Moi.

RICHARD.

Elle résistera.

TOMPSON.

Qu'elle croie retourner à cette campagne.

RICHARD.

Où la conduiras-tu?

TOMPSON.

Il n'y a que trente lieues de Londres à Douvres, et sept de Douvres à Calais.

RICHARD.

En France?...

TOMPSON.

Où vous lui faites passer une fortune de reine.

RICHARD.

Une fois en France, elle m'accusera.

TOMPSON.

Elle n'osera pas.

RICHARD.

Et si elle l'osait?

TOMPSON.

Écoutez!

RICHARD.

Quoi?

TOMPSON.

C'est Dieu ou l'enfer; attendez!

RICHARD.

Parle donc!

TOMPSON.

Après l'avoir laissée en France, je reviens par le Northumberland.

RICHARD.

Eh bien?

TOMPSON.

Je passe à Darlington.

RICHARD.

Après?

TOMPSON.

Je connais le pasteur.

RICHARD.

Puis?

TOMPSON.

Je descends chez lui; c'est chez lui, dans ses registres, qu se trouve votre acte de mariage... L'année?

RICHARD.

1813.

TOMPSON.

Le mois?

RICHARD.

Juin.

TOMPSON.

Comprenez-vous?

RICHARD.

Non.

TOMPSON.

Le seul acte légal, le seul qui puisse constater votre union.

RICHARD.

Eh bien?...

TOMPSON.

Le feuillet, je le déchire, je vous l'apporte, vous l'anéantissez; et vienne Jenny avec ses cris, ses pleurs : plus d preuves.

RICHARD.

Plus de preuves...

TOMPSON.

Et nous sommes sauvés.

RICHARD.

Mais es-tu bien sûr de réussir?

TOMPSON.

Je l'ai dit, cet acte sera anéanti, dussé-je brûler les archives... Je ne vous demande rien jusque-là; mais alors...

RICHARD.

Alors?

TOMPSON.

Il y aura un crime entre nous deux, sir Richard.

RICHARD.

Je serai ton protecteur.

TOMPSON.

Oh! mieux que cela : vous serez mon complice.

RICHARD.

Complice, soit!... mais hâtons-nous.

TOMPSON.

Que faut-il faire?

RICHARD.

Passe chez le marquis, donne-lui rendez-vous pour ce soir avec toute la famille à ma maison de campagne. Excuse-moi de les y précéder... Dis que c'est indispensable, dis ce que tu voudras.

TOMPSON.

De là?...

RICHARD.

Cours retenir des chevaux de poste; tu reviendras ici prendre ma voiture, Jenny sera prête.

TOMPSON.

Vous en êtes sûr?

RICHARD.

Je m'en charge. (A un Domestique.) Une femme n'est-elle pas ici quelque part à m'attendre?

LE DOMESTIQUE.

Dans cette chambre.

RICHARD.

Dites-lui de venir. Toi, Tompson, va-t'en; qu'elle ne te voie pas. Au marquis da Silva, rendez-vous ce soir à ma maison de campagne; puis des chevaux de poste, et la mer entre nous deux... J'oubliais... Il y a cinq cents livres sterling dans ce portefeuille; tu lui laisseras tout ce dont tu n'auras pas besoin pour revenir... A ce soir, songes-y.

(Tompson sort.)

LE DOMESTIQUE.

Voici cette dame.

RICHARD.

Bien. Fermez les portes, je n'y suis pour personne; pour personne, entendez-vous?

SCÈNE IX

RICHARD, JENNY.

JENNY, entrant.

Richard!

RICHARD.

Venez, madame; venez.

JENNY.

Où est Mawbray?

RICHARD.

Hors de cet hôtel, où j'espère qu'il ne rentrera jamais.

JENNY.

Vous l'avez?...

RICHARD.

Chassé comme un espion. Savez-vous, madame, que je suis las de ses remontrances? A peine si je les supporterais de quelqu'un qui aurait le droit de me les faire. Cet homme nous perd en se plaçant entre nous deux : il vous excite constamment à trahir le premier devoir d'une épouse... l'obéissance.

JENNY.

Oh! mon Dieu! mais ce n'est pas lui.

RICHARD.

Je vous dis que je suis las de vous avoir toujours sur mes pas, comme mon ombre; que c'est un mauvais moyen de ramener son mari, que de le poursuivre d'importunités et de doléances.

JENNY.

Mais ce n'est pas lui.

RICHARD.

C'est donc vous, alors? vous ou lui? Eh bien, il me fatiguait, et je me suis débarrassé de lui d'abord.

JENNY.

Et maintenant, c'est mon tour, n'est-ce pas?... Oh! que vous êtes cruel!

RICHARD,

Eh! mon Dieu, des larmes! si vous commencez par là, par où finirez-vous?

JENNY.

Richard, vous ne me quitterez pas ainsi. Oh! mais c'est une servante qu'on renvoie, qu'on chasse, et non pas une femme; moi, je suis votre femme enfin, devant Dieu, devant les hommes; la femme que vous avez choisie vous-même, que personne ne vous a forcé de prendre. Je vous aimais, moi; vous l'ai-je dit la première? ai-je cherché à vous séduire? Oh! non; mais c'est vous, vous êtes venu à moi, rappelez-vous.

RICHARD.

Enfin, que voulez-vous? que me demandez-vous? qui vous amène ici? que venez-vous y faire?

JENNY.

Vous redemander un peu de votre ancien amour.

RICHARD.

Mon amour! vous êtes folle...

JENNY.

Mais rappelez-vous donc le passé.

RICHARD.

Le passé, c'est le néant.

JENNY.

Oh! vous ne m'avez jamais aimée?

RICHARD.

Eh bien, non... Écoutez-moi. J'avais besoin d'une famille, d'une position sociale, vous étiez là. J'eusse aimé une autre comme vous; je vous ai aimée comme une autre.

JENNY.

Infamie!...

RICHARD.

La société place autour de chaque homme de génie des instruments, c'est à lui de s'en servir.

JENNY.

Mais c'est affreux!

RICHARD.

Je ne vous aimais pas, je ne vous ai jamais aimée.

JENNY.

Taisez-vous, taisez-vous!

RICHARD.

Jugez maintenant si vous devez rester.

JENNY.

Non, non, monsieur, je pars.

RICHARD, à un Domestique.

Des chevaux!

JENNY.

J'ai besoin d'aller oublier loin de vous l'horrible rêve de ces deux jours. Un instant viendra où la tête, moins ardente, laissera entendre la voix du cœur; vous vous souviendrez de Jenny; mais, avant de venir implorer votre pardon, il faudra demander si elle n'est pas morte.

RICHARD, allant à la fenêtre.

Tompson, faites atteler.

JENNY.

Avec qui partirai-je?

RICHARD.

Mon secrétaire vous accompagnera.

JENNY.

J'aime mieux m'en aller seule.

RICHARD.

Je le permettrai, n'est-ce pas?

JENNY.

Pourquoi pas avec Mawbray?

RICHARD.

Sais-je où il est, et croyez-vous que j'aie envie d'aller le chercher par la ville? Vous lui écrirez de venir vous rejoindre.

JENNY.

Oh! nous quitter ainsi! voir une femme en pleurs, le désespoir dans l'âme, priant à genoux, implorant un mot, un regard!...

RICHARD.

Madame, on va vous attendre, faites vos derniers apprêts...

JENNY.

J'obéis... (En s'en allant.) Oh! ma mère! ma mère!

(Elle sort. Tompson paraît.)

SCÈNE X

TOMPSON, RICHARD, puis JENNY.

TOMPSON.

J'ai vu le marquis.

RICHARD.

Bon! le contrat?...

TOMPSON.

Sera signé ce soir.

RICHARD.

A ma maison?

TOMPSON.

Oui.

RICHARD.

Et tout est prêt pour ton départ?

TOMPSON.

Tout. Dans huit heures, à Douvres; dans dix, à Calais; dans cinq jours, ici.

RICHARD.

Ce soir, le contrat signé; demain, le mariage; le même jour, la pairie!... Tu me retrouveras ministre.

TOMPSON.

Les derniers ordres de Votre Excellence?

RICHARD.

Ventre à terre jusqu'à Douvres.

(Il entre dans le cabinet.)

JENNY, rentrant.

Adieu donc, Richard... Où est-il?

TOMPSON.

Sorti.

JENNY.

Sorti sans me voir, sans me dire adieu?... Oh! cela manquait... Venez, monsieur, je suis prête.

(Richard sort lentement, les suit par derrière, regarde à la fenêtre de l'antichambre; on entend le roulement d'une voiture, le bruit du fouet du postillon.)

RICHARD, s'essuyant le front.

Enfin!...

LE DOMESTIQUE.

Accompagnerai je monsieur?

RICHARD, rentrant.

Oui, James, vous viendrez avec moi.

SEPTIÈME TABLEAU

Une grande route.

SCÈNE PREMIÈRE

MAWBRAY, seul, derrière un des arbres qui bordent le chemin.

C'est un rapt, un rapt infâme, contre lequel je ne puis invoquer les lois ; car, pour les invoquer, il faudrait me faire connaître; d'ailleurs, contre qui les invoquerais-je? Contre mon fils! Oh! Richard! si tu as un démon, tu auras aussi ton bon génie. C'est un homme ébloui qui se perd, qui se vend! malheur! tant d'espérances reposaient sur sa tête!... C'est pour cela, c'est pour être libre qu'il m'a fait consigner à la porte de son hôtel... Oh! merci, Richard, car j'ai vu sortir ton fidèle Tompson, j'ai vu revenir les chevaux de poste, j'ai su quelle route ils devaient prendre... Tout mon espoir et celui de Jenny est donc maintenant en moi, en moi, être isolé, autour duquel tous les liens de la société sont brisés et qui ne m'appuie sur personne... Allons, vieillard, retrouve ton cœur et ta main de jeune homme, car tous deux ne t'ont jamais été plus nécessaires. Est-ce leur voiture?... Non... La nuit commence à descendre; tant mieux, cette route sera plus solitaire... Ah! Tompson! intrigant subalterne, demi-fripon, moitié d'assassin... Tompson, Tompson, tu as à régler avec moi le compte de l'honneur de Richard et du bonheur de Jenny!... Tompson, malheur à toi!... Un bruit de chevaux... (Se penchant à terre pour écouter.) Eh bien, soit, cachons-nous comme un brigand derrière cet arbre; la partie est engagée... Jenny, il me faut Jenny, il me la faut par tous les moyens possibles... Ils approchent... Allons, que Dieu regarde et juge. (Se jetant à la tête des chevaux.) Postillon, arrêtez...

LE POSTILLON.

Haoh!...

SCÈNE II

MAWBRAY, TOMPSON, JENNY

MAWBRAY.

Ne craignez rien, je ne suis pas un assassin... Ne conduisez-vous pas deux personnes?...

TOMPSON, mettant la tête à la portière.

Qu'y a-t-il, postillon?

MAWBRAY.

Ce sont eux!

TOMPSON.

Mawbray!... Postillon, au galop.

MAWBRAY, le menaçant.

Si tu fais un pas, tu es mort! Descends... (Le Postillon se jette à bas de son cheval.) Jenny, êtes-vous là?

TOMPSON, dans la voiture.

Silence, madame!

JENNY, d'une voix étouffée.

Mawbray! Mawbray!...

MAWBRAY, ouvrant la portière.

Ah!

TOMPSON, se jetant dehors et repoussant Mawbray.

Que voulez-vous?

MAWBRAY.

Parler à Jenny.

TOMPSON.

Impossible...

MAWBRAY.

Jenny!

TOMPSON.

Monsieur!

MAWBRAY.

Oh! ne me touchez pas... Jenny, où croyez-vous aller?..

TOMPSON.

Silence !...

JENNY.

A la campagne de Richard, William's house.

MAWBRAY.

En France! vous allez en France!

TOMPSON.

Malédiction! Taisez-vous.

MAWBRAY.

Comprenez-vous? il vous enlève.

JENNY.

Oh!

TOMPSON.

Vous ne savez donc pas?...

MAWBRAY, au Postillon.

Aidez cette jeune femme à descendre, ou vous êtes complice de ce misérable...

TOMPSON.

Ne descendez pas, Jenny.

JENNY.

Mon Dieu! mon Dieu! que faire?

MAWBRAY, rouvrant la portière.

Descendez...

TOMPSON.

Une dernière fois...

MAWBRAY.

Descendez, Jenny; au nom de vos parents morts, je vous l'ordonne!

TOMPSON, menaçant.

Monsieur!...

JENNY.

Mawbray! Mawbray, prenez garde!

TOMPSON.

Postillon, à moi!

MAWBRAY.

Pas un pas!

TOMPSON, tirant un pistolet.

Tu le veux donc?... Eh bien (écartant du bras Jenny), mort et damnation sur toi!...

(Il tire et blesse Mawbray au bras gauche.)

MAWBRAY, froidement.

Ta main tremblait, lâche... A toi le même coup et les mêmes paroles... Mort et damnation!

(Il tire sur Tompson au moment où celui-ci met le pied sur le marchepied.)

TOMPSON, chancelant.

Ah!

(Il tombe.)

MAWBRAY.

Postillon, voici de l'or; pas un instant à perdre. A cheval!... A la campagne de sir Richard, à William's house.

TOMPSON, s'accrochant à la voiture.

A moi donc!... à moi!... Ne voyez-vous pas que je meurs, que je suis blessé à mort?... Assassins!... démons!... Oh! (Il

lâche la voiture qui part; puis il se relève et se cramponne à un arbre.) A moi!... à moi! là-bas, vous...

(Il se traîne un instant sur la route, et tombe mort.)

HUITIÈME TABLEAU

La chambre de Jenny.

—

SCÈNE PREMIÈRE

JENNY, MAWBRAY, entrant.

JENNY.

Vous êtes blessé, Mawbray?

MAWBRAY.

Rien: la balle n'a fait qu'effleurer la peau.

JENNY.

Mais que vais-je devenir, moi? car il n'y a plus de doute, il veut se débarrasser de moi. Ma présence en Angleterre le gêne; qui sait même si ma vie ne lui est point à charge?...

MAWBRAY.

Jenny, il me restait un dernier moyen d'assurer votre tranquillité, j'hésitais à l'employer : hésiter plus longtemps serait presque un crime. Jenny, il y a un secret entre Richard et moi : son ambition seule vous persécute; ce secret peut anéantir toutes ses espérances... J'ai tardé longtemps, voyez-vous, car je l'aime.

JENNY.

Et moi, donc!

MAWBRAY.

Car j'étais fier de ses succès, car je lui eusse caché ce secret, qui met un abîme entre lui et l'avenir, avec autant de mystère que, s'il m'y force, je mettrai de publicité à le lui apprendre. Alors, Jenny, j'espère que lui-même s'éloignera de ces affaires politiques qui l'éloignent de vous; alors, Jenny, il faudra lui épargner tout reproche, car il sera à son tour plus malheureux que vous ne l'avez jamais été.

JENNY.

Oh! s'il en est ainsi, alors gardez ce secret, et que je sois seule malheureuse!

MAWBRAY.

Impossible, Jenny; car vous ne savez pas tout, car votre sort, à vous, n'est point le seul menacé. Richard est sur le point de devenir aussi mauvais citoyen qu'il a été mauvais époux; car l'influence qu'il a eue sur votre destinée, il peut l'avoir sur la destinée de l'Angleterre.

JENNY.

Et ce secret, ce mot que vous lui direz?...

MAWBRAY.

Ce mot que Richard seul entendra, ce secret, qui restera entre lui et moi, changera tout, Jenny, le ramènera à vos pieds, trop heureux de votre amour. Jenny, vous allez rester ici.

JENNY.

Seule?

MAWBRAY.

En passant par le village, je vous enverrai Betty.

JENNY.

Et où allez-vous?

MAWBRAY.

A Londres.

JENNY.

Trouver Richard?

MAWBRAY.

Il faut que je le voie avant demain.

JENNY.

Demain serait donc trop tard?

MAWBRAY.

Peut-être.

JENNY.

C'est cette nuit, cette obscurité qui m'épouvante!

MAWBRAY.

Enfant, qu'avez-vous à craindre?

JENNY.

Rien, je le sais.

MAWBRAY.

N'avez-vous pas habité un an cette maison?

JENNY.

Oui, oui.

MAWBRAY.

Dans une heure, Betty sera ici.

JENNY.

Je me recommande à vous, ne l'oubliez pas.

MAWBRAY.

Non, mon enfant; adieu.

JENNY.

Adieu, Mawbray! adieu, mon protecteur, mon père! Vous aimerai-je jamais assez, vous qui m'aimez tant? Adieu. Enfermez-moi; adieu, encore. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MAWBRAY.

Tu pleures?

JENNY.

Oui, tant de choses m'arrivent, bouleversent ma vie, que, lorsqu'un ami me quitte, je tremble toujours de ne plus le revoir!

MAWBRAY.

Allons, mon enfant, tu me reverras et Richard avec moi.

SCÈNE II

JENNY, seule.

Oh! s'il en est ainsi, partez, partez vite, mon père! (A Mawbray, après qu'il a fermé la porte.) Adieu, adieu!... (Elle tombe sur un fauteuil.) Oh! quelle bizarre chose! me voilà ici comme j'y étais hier, et, pendant cet intervalle de quelques heures, Richard y est venu, je l'ai suivi, j'ai été entraînée par ce misérable! Il y a parfois des événements pour toute une vie dans les événements d'un jour! J'ai peine à songer que tout cela est vrai! Je crois que je dors, que c'est un rêve affreux qui me poursuit! Oh! non, non, tout est vrai, tout est réel!... Oh! mon Dieu, j'étouffe! j'ai besoin d'air! (Elle va au balcon.) Que tout est calme! que tout est tranquille! Dirait-on qu'au milieu de cette nature qui se repose, il y a un être qui veille et qui souffre?... Oh! ma mère!... ma mère!... pardonne; mais bien des fois, sur ce balcon, de l'endroit où je suis, j'ai mesuré la profondeur de ce gouffre; bien des fois, j'ai songé... pardonne-le-moi, ma mère, qu'une pauvre créature qui n'aurait plus la

forcé de supporter ses maux en trouverait la fin au fond de ce précipice!... Oh! ma mère, ma mère, pardonne-moi!... Richard va revenir, je serai heureuse; et alors de semblables pensées ne viendront plus à ta pauvre fille! (Relevant la tête.) Mais que vois-je là-bas sur la route? Un cabriolet! il vient de ce côté... avec quelle rapidité!... Eh! mais son cheval l'emporte! Non, non, c'est bien ici qu'il vient : il s'arrête; qui donc cela peut-il être? Un homme en descend; il ouvre la porte fermée par Mawbray; c'est Richard. Richard seul a une double clef de cette maison. Oh! Richard, Richard, qui va me voir, qui me croit partie pour la France! Mon Dieu, quelque part où me cacher!... (Elle court à la porte.) Et Mawbray qui m'a enfermée! c'est moi qui le lui ai dit. Malheureuse!...malheureuse!... Oh! le voilà... Mon Dieu !... ce cabinet...

(Elle s'y jette.)

SCÈNE III

JENNY, dans le cabinet; RICHARD, suivi d'un Domestique.

RICHARD, entrant.

J'arrive à temps: à peine si je dois avoir sur le marquis et sa famille une demi-heure d'avance. James, apportez des flambeaux, et tenez-vous à la porte pour conduire ici les personnes qui s'y présenteront dans un instant. Bien, allez. (Tirant sa montre.) Huit heures ! Tompson doit être maintenant à Douvres, et, il sera demain matin, à Calais. Dieu le conduise! Voyons si rien n'indique ici que cet appartement a été occupé par une femme. (Apercevant un chapeau et un châle.) La précaution n'était pas inutile. Où mettre cela? Je n'ai pas la clef de ces armoires; les jeter par la fenêtre, on les retrouvera demain. Ah! des lumières sur le haut de la montagne! c'est sans doute le marquis; il est exact. Mais que diable faire de ces chiffons? Ah! ce cabinet! j'en retirerai la clef.

(Il ouvre le cabinet.)

JENNY.

Ah!

RICHARD, la saisissant par le bras.

Qui est là?

JENNY.

Moi! moi! ne me faites pas de mal!

RICHARD, la tirant sur le théâtre.

Jenny!... Mais c'est donc un démon qui me la jette à la face toutes les fois que je crois être débarrassé d'elle! Que faites-vous ici? qui vous y a ramenée? Parlez vite! vite!

JENNY.

Mawbray.

RICHARD.

Toujours Mawbray! Où est-il? où est-il? que je me venge enfin sur un homme!

JENNY.

Il est loin, loin; reparti pour Londres. Grâce pour lui!

RICHARD.

Eh bien?...

JENNY.

Il a arrêté la voiture.

RICHARD.

Après? Ne voyez-vous pas que je brûle?

JENNY.

Et moi, que je...

RICHARD.

Après, vous dis-je!

JENNY.

Ils se sont battus.

RICHARD.

Et?...

JENNY.

Et Mawbray a tué Tompson.

RICHARD.

Enfer! et il vous a ramenée ici?

JENNY.

Oui! oui! pardon!

RICHARD.

Jenny, Jenny, écoutez!

JENNY.

C'est le roulement d'une voiture.

RICHARD.

Elle amène ma femme et sa famille.

JENNY.

Et moi, moi donc, que suis-je?

RICHARD.

Vous, Jenny, vous êtes mon mauvais génie! vous êtes l'a-

bîme où vont s'engloutir toutes mes espérances! vous êtes le démon qui me pousse à l'échafaud; car je ferai un crime!

JENNY.

Oh! mon Dieu!

RICHARD.

C'est qu'il n'y a pas à reculer, voyez-vous. Vous n'avez pas voulu signer le divorce, vous n'avez pas voulu quitter l'Angleterre...

JENNY.

Maintenant, maintenant, je veux tout ce que vous voudrez.

RICHARD.

Maintenant, il est trop tard!

JENNY.

Qu'allez-vous faire?

RICHARD.

Je n'en sais rien; mais priez Dieu!...

JENNY.

Richard!

RICHARD, lui mettant la main sur la bouche.

Silence!... Ne les entendez-vous pas?... ne les entendez-vous pas?... Ils montent... Ils vont trouver une femme ici...

(Il court à la porte et la ferme à double tour.)

JENNY, courant au balcon.

Au secours! au secours!

RICHARD.

Il faut qu'ils ne vous y trouvent pas, entendez-vous?...

JENNY, à genoux.

Pitié!... pitié!...

RICHARD.

De la pitié, j'en ai eu...

JENNY, essayant de crier.

A moi!... (On entend du bruit dans l'escalier, Richard ferme la croisée et se trouve en dehors sur le balcon.) A moi!...

RICHARD.

Malédiction!...

(On entend un cri qui se répète dans le précipice. Richard rouvre la fenêtre et est seul sur le balcon; il redescend pâle, s'essuie le front, et va ouvrir la porte.)

SCÈNE IV

RICHARD, DA SILVA, MISS WILMOR, LE PREMIER LORD DE LA TRÉSORERIE.

DA SILVA.

Pardon; vous étiez enfermé, sir Richard... Mais c'est votre domestique qui nous a dit que vous nous attendiez...

RICHARD.

Oui, excusez-moi... Cette clef s'est trouvée en dedans... je ne sais comment...

DA SILVA, montrant la jeune miss.

Miss Wilmor...

RICHARD, s'inclinant.

Miss...

DA SILVA.

Souffrez-vous?... Vous êtes bien pâle!

RICHARD.

Vous trouvez?... Ce n'est rien... Tout est prêt, voyez...

DA SILVA.

Son Excellence veut bien nous servir de témoin... N'avez-vous point le vôtre?

RICHARD.

Non, inutile, Signons, signons...

(Da Silva fait signer miss Wilmor et présente le contrat à Richard.)

DA SILVA.

Votre main tremble, sir Richard!...

RICHARD.

Moi? Point du tout.

(Il va signer. En se retournant, il aperçoit Mawbray, immobile et pâle, près de lui; ses yeux restent fixés sur les siens.)

SCÈNE V

LES MÊMES, MAWBRAY.

MAWBRAY.

Il vous manque un témoin, Richard... Me voici.

RICHARD.

Soit... Autant vous qu'un autre... (Bas.) Si vous dites un mot!...

DA SILVA.

Que veut dire ceci?

MAWBRAY, bas.

Richard, c'est à moi de menacer, et non pas à vous Écoutez...

RICHARD.

Monsieur...

MAWBRAY.

Parlez bas...

RICHARD.

De quel droit?...

MAWBRAY.

Regardez ce balcon...

RICHARD.

A votre tour, silence!...

MAWBRAY.

J'étais sur la route en face...

RICHARD.

Quand?...

MAWBRAY.

J'y étais, vous dis-je!...

RICHARD.

Eh bien?...

MAWBRAY.

J'ai été témoin...

RICHARD.

Eh bien?...

MAWBRAY.

Je puis d'un mot...

RICHARD.

Vous ne le direz pas.

MAWBRAY.

Pourquoi?

RICHARD.

Vous l'eussiez déjà fait.

MAWBRAY.

Je puis me taire...

RICHARD.

Ah!...

MAWBRAY,

A une condition.

RICHARD.

Laquelle?

MAWBRAY

Romps ce mariage, abandonne Londres, renonce à la Chambre, retirons-nous ensemble dans quelque coin isolé de l'Angleterre, où nous pourrons, toi te repentir, moi pleurer.

RICHARD.

Mawbray, je vous l'ai dit, si vous pouviez me dénoncer, vous l'eussiez déjà fait; une cause que je ne connais pas vous arrête; mais elle vous arrête enfin, c'est tout ce qu'il me faut.

MAWBRAY.

Tu refuses donc?

RICHARD.

Je refuse.

MAWBRAY.

Décidément?

RICHARD, passant devant et présentant la plume à da Silva.

A votre tour, monsieur le marquis.

MAWBRAY, arrêtant Richard par le bras.

Arrêtez... (A Richard.) Il est temps encore.

RICHARD.

Signez!

MAWBRAY, haut.

Marquis da Silva...

DA SILVA.

Monsieur?...

MAWBRAY.

Vous souvient-il du village de Darlington?

DA SILVA.

Comment?

MAWBRAY.

D'une nuit où vous poursuiviez une jeune fille enlevée?

DA SILVA.

Silence, monsieur!

MAWBRAY.

Je ne la nommerai pas; elle mit au jour un enfant.

DA SILVA.

Eh bien?...

MAWBRAY.

Vous ne vîtes le père de cet enfant qu'un instant, qu'une

seconde; mais ce doit être assez pour le reconnaître toujours. Marquis, regardez-moi bien en face!

DA SILVA.

C'était vous!

MAWBRAY.

Moi-même... (Montrant Richard.) Voilà mon fils!...

DA SILVA.

Donc, vous êtes?...

MAWBRAY.

Le bourreau!

(Richard tombe anéanti.)

FIN DE RICHARD DARLINGTON

TERESA

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

Salle Ventadour. — 6 février 1832.

A MES JEUNES COMPATRIOTES ET AMIS

C'est à Villers-Cotterets, au milieu de nos fêtes, de nos soirées et de nos chasses, que ce drame a été composé et écrit. Je vous le dédie, frères! Recevez-le comme un frère; car Villers-Cotterets est son pays natal.

ALEX. DUMAS.

Ce 6 février 1832, onze heures du soir.

DISTRIBUTION

LE BARON DELAUNAY	M.	BOCAGE.
TERESA	Mme	MOREAU-SAINTI.
ARTHUR DE SAVIGNY	M.	ADOLPHE LAFERRIÈRE.
AMÉLIE DELAUNAY	Mlle	IDA FERRIER.
DULAU	MM.	A. THÉNARD.
PAOLO		FERÉOL.
M. DE SORBIN		GÉNOT.
LE GÉNÉRAL CLÉMENT		LOUVET.
LAURE DE SOUZA	Mme	BULTEL.

PLUSIEURS INVITÉS, HOMMES ET FEMMES; DOMESTIQUES.

— A Paris, chez Delaunay. —

ACTE PREMIER

AMÉLIE DELAUNAY

Un salon.

—

SCÈNE PREMIÈRE

AMÉLIE, ARTHUR, LAURE.

AMÉLIE.

Et vers quelle époque étiez vous à Venise?

ARTHUR.

A la fin de 1829.

LAURE.

Et la reine de l'Adriatique mérite-t-elle la réputation que lui ont faite les poëtes?

ARTHUR.

C'est la seule ville du monde qui ait arrêté Byron trois ans.

AMÉLIE.

En a-t-elle conservé le souvenir?

ARTHUR.

Amélie, les cités dont les monuments s'écroulent oublient vite les hommes. Oui, quelques Vénitiens se souviennent encore peut-être d'avoir vu passer par leurs rues un étranger hautain, au front pâle, qu'on appelait Byron; ils se souviennent de lui, non parce qu'il est l'auteur du *Corsaire* et de *Childe-Harold*, non qu'il soit pour eux comme pour nous une espèce d'ange rebelle et déchu, sur le front duquel Dieu a écrit du doigt: GÉNIE ET MALHEUR; mais parce que, dans une ville où la race en est presque inconnue, il conduisait avec lui quelques superbes chevaux qui l'emportaient au galop sur les dalles humides de la place Saint-Marc, où un piéton peut se soutenir à peine; mais parce qu'on le voyait, au Lido, franchir avec eux les tombes du cimetière juif, que n'ose pas, sans y être forcé, traverser le soir un chrétien.

AMÉLIE.

Oh ! voilà qui me désenchante de Venise.

ARTHUR.

Cela devrait tout au plus, Amélie, vous désenchanter de ses habitants. Rarement, je l'ai remarqué, les peuples sont en harmonie avec les villes qu'ils habitent. Il faut voir Venise, chère Amélie, du haut de l'obélisque de Saint-Marc, Venise plongeant ses pieds dans l'eau comme la Vénus Marine, sillonnée le soir en tout sens par ses mille gondoles noires, avec un fanal au front, se croisant comme des étoiles qui filent; il faut voir Venise du Lido, lorsque, le matin, entourée d'un brouillard, chaque brise qui arrive de l'Adriatique déchire et emporte avec elle un coin de son voile, et laisse apercevoir tour à tour un palais, un pont, une église; on dirait, passez-moi la comparaison, Amélie, on dirait une coquette qui, par calcul, ne veut que petit à petit découvrir sa beauté.

LAURE.

Monsieur Arthur, voilà une description qui me semble plus d'un poëte que d'un voyageur.

AMÉLIE.

Une fois mariés, Arthur, nous irons à Venise ensemble. Vous me le promettez, n'est-ce pas?

ARTHUR.

Oui, mon Amélie; et je trouverai alors Venise encore plus belle, car vous m'accompagnerez cette fois sur l'obélisque de Saint-Marc, vous serez près de moi au Lido; et, si je n'oublie pas Venise pour vous, Venise me paraîtra bien belle, Amélie, car je la verrai avec le regard d'un homme heureux.

AMÉLIE.

Et vous allâtes à Naples ensuite?...

ARTHUR.

A Naples.

AMÉLIE.

A Naples, où est en ce moment mon père !... Oh ! parlez-moi de Naples, Arthur !

ARTHUR.

Votre père va revenir, Amélie, et je ne veux pas le priver du plus grand plaisir d'un voyageur, celui de raconter.

LAURE.

Ou plutôt, dites, monsieur le poëte, que les souvenirs que

vous avez rapportés de Naples ne sont pas de ceux que vous voulez confier à Amélie.

ARTHUR.

Et pourquoi pas, Laure?

AMÉLIE.

Que veut-elle dire?

ARTHUR.

Écoutez, Amélie, et je vais vous faire ma confession tout entière. Votre père va revenir, et son retour sera suivi de notre mariage. Cette union, je l'espère du moins, doit être pour nos deux existences un avenir de bonheur : il faut donc, pour qu'aucun reproche ne vienne la troubler, que vous me connaissiez comme je vous connais. Votre cœur est calme, Amélie ; aucune passion ne l'a jamais tourmenté; mais à vous seule peut-être en ce monde Dieu accorda d'être pure et belle comme un ange. Vous m'aimez plutôt comme un frère que comme un mari... Oh ! ce n'est point un reproche, car, avant moi, vous n'aviez aimé personne, même comme un frère.. Je suis moins heureux que vous, Amélie, et je vous apporte une âme moins pure : un amour violent a bouleversé deux ans de ma vie. Mon excuse est dans quelques mots : je ne vous connaissais pas encore, Amélie!...

AMÉLIE.

Oh! racontez-moi cela !

LAURE.

Comment ! c'est ainsi que tu reçois de pareils aveux?

AMÉLIE.

Sans doute. N'as-tu pas entendu? n'a-t-il pas dit que cette passion était éteinte, et que, lorsqu'elle est née, il ne me connaissait pas encore? Eh bien, il me connaît maintenant, il m'aime : que m'importe un passé qui ne m'appartenait pas, quand l'avenir peut être à moi? Oh ! racontez-moi tout, Arthur !

ARTHUR.

Merci, Laure : vous m'avez sauvé, quoique ce ne fût pas votre intention peut-être, ce qu'avait d'embarrassant un aveu qu'en amant craintif je retardais, mais qu'en homme loyal je comptais faire.

AMÉLIE.

Voyons, dites vite... Son nom d'abord ?

ARTHUR.

Son nom ne m'appartient pas, Amélie : c'est la seule chose que je ne puis vous apprendre.

AMÉLIE.

Vous avez raison toujours... Mais vous pouvez me raconter comment vous l'avez connue, me dire si vous l'avez aimée beaucoup, longtemps ; si elle vous aimait, elle ; si elle était jolie ; quelle âge elle avait... Vous pouvez me dire tout cela.

ARTHUR.

Et vous me pardonnerez tout cela, même si je vous dis qu'elle était jolie, n'est-ce pas ?

AMÉLIE.

Arthur...

ARTHUR.

Eh bien ?...

AMÉLIE.

Regardez-moi. M'aimez-vous ?

ARTHUR.

De toute mon âme !

AMÉLIE.

Je vous pardonne.

ARTHUR

Vous êtes charmante !

AMÉLIE.

Pas de compliments. Mon histoire.

ARTHUR.

J'étais à Naples depuis huit jours, à peu près : j'habitais, au pied du Vésuve, une de ces villas qui bordent le golfe de Sorrente lorsque, vers le milieu d'une nuit, je fus réveillé par une violente secousse : à la lueur sanglante qui pénétrait dans l'appartement, au mugissement du vent qui traversait l'espace, à la pluie de feu qui tombait, je reconnus que le volcan allait me rendre témoin d'une de ces éruptions que j'avais tant désiré voir. A peine pris-je le temps de m'habiller et de jeter un manteau sur mes épaules, car chaque marche de l'escalier tremblait et craquait sous mes pas. Je me précipitai dans la rue. C'était une chose effrayante à voir que cette population tout entière fuyant sur une terre mouvante, entre deux rangées de maisons qui oscillaient comme des arbres que le vent courbe. Deux femmes marchaient devant moi, sans soutien,

sans protecteur : je saisis leurs bras. Un passage conduisait au bord de la mer ; je le pris, les entraînant toutes deux. Un pêcheur détachait sa barque pour fuir à l'autre bord ; je le forçai de nous y donner place ; car, quoique la mer fût agitée comme par une tempête, il y avait moins de danger encore sur elle qu'au milieu des rues, où les édifices croulaient. Je donnai de l'or au batelier, je fis entrer les deux femmes sous une espèce de tente dressée à la poupe, et qui pouvait les garantir de la pluie de cendres qui tombait. Le pêcheur déploya sa voile au vent, et la barque partit, rasant les vagues comme un oiseau de mer attardé.

LAURE.

Mais c'est tout un roman, monsieur Arthur ?

AMÉLIE.

Laissez-le donc dire.

ARTHUR.

Du moment où les deux femmes que le hasard avait mises sous ma protection furent en sûreté, le désir de voir le spectacle qui se développait devant mes yeux devint mon unique pensée : je m'appuyai contre le mât de notre petite embarcation, et je regardai. Oh ! Amélie, il ne faut pas même essayer de peindre... Figurez-vous une colonne de feu qui s'élance à deux cents pieds de hauteur et retombe en gerbe ; des ruisseaux de lave ardente qui bondissent en cascades ; une mer de flammes qui descend à la rencontre de l'autre, la chasse devant elle, recule à son tour, repousse et est repoussée ; deux éléments qui luttent comme deux hommes ; une nature à l'agonie qui semble demander grâce ; des ombres échevelées courant çà et là sur le rivage, dans une atmosphère rougeâtre, comme les damnés du Dante, et vous n'aurez qu'une pâle idée d'une nuit à Naples, au milieu du golfe d'Ischia, pendant une éruption du Vésuve. Pour moi, j'étais debout, immobile, les bras croisés, le regard fixe, la poitrine haletante, quand, dans un mouvement de la barque, je sentis un bras qui se retenait au mien, et j'entendis une voix qui disait derrière moi : « N'est-ce pas que c'est sublime?... » Je me retournai, et, pardon... Amélie... c'est ici que je vous demande la permission de dire toute la vérité... cette femme, vue ainsi à la lueur de l'incendie, avec ses yeux noirs, ses cheveux épars, son teint de Napolitaine, que le reflet du volcan éclairait d'une lueur fantastique, cette femme, elle était superbe! Vous devinez que c'est elle que

j'aimai. La manière dont je l'avais connue, le romanesque de notre rencontre, la facilité que le service que j'avais rendu à elle et à sa mère me donnait de les revoir, tout cela établit entre nous un lien que son père, au retour d'un voyage, rompit d'un mot... Elle était riche, j'ai peu de fortune. Un jour, en arrivant à l'heure accoutumée, j'appris qu'elle était partie : une lettre d'elle m'annonça qu'elle obéissait à son père, et m'ordonna de retourner en France, sans savoir ce qu'elle était devenue. Je lui obéis, je revins. Vous étiez en pension, Amélie : votre père me parla de vous comme d'un ange de candeur et de beauté. Il me connaissait depuis longtemps, me savait honnête homme, partait pour l'Italie, voulait vous laisser un soutien ; et, malgré la différence d'opinion de nos familles, puisqu'il était colonel de l'Empire, et que le sang breton de mon père avait coulé dans la Vendée, il m'offrit le titre de votre époux...

AMÉLIE.

Que vous refusâtes sans balancer... Merci, monsieur.

ARTHUR.

Je ne vous connaissais pas, Amélie... Et puis...

AMÉLIE.

Je devine maintenant : c'est désespérant de ce mariage qu'il me donna Laure, la fille de son ami tué près de lui sur le champ de bataille, pour compagne ou plutôt pour sœur... n'est-ce pas, Laure ? qu'il installa Dulau chez lui comme tuteur, et qu'il vous permit, à vous, monsieur, de nous rendre visite chaque jour... Est-ce bien cela ? ai-je tout dit ?

ARTHUR.

Non, Amélie, car vous oubliez d'ajouter que, du jour où je vous vis, je désirai vous revoir... Je vous regardai d'abord comme une sœur : votre caractère qui se développa sans contrainte sous mes yeux, me fit bientôt envier le sort de celui qui serait un jour votre mari... Puis j'en fus jaloux d'avance... Enfin je pensai que ce pouvait être moi. Je m'habituai à cette pensée ; le souvenir d'un autre amour s'effaça peu à peu, et finit par ne plus se présenter à mon esprit que comme un songe... Je me souviens d'elle encore sans doute, mais seulement comme d'un épisode frappant et inséparable de cette nuit où j'ai vu Naples tremblante, la mer soulevée, et le Vésuve en flammes.

ARTHUR.

Le baron!...

DULAU.

Delaunay!...

SCÈNE III

LES MÊMES, DELAUNAY.

DELAUNAY.

Ma fille! mon enfant! ma bonne Amélie!...

AMÉLIE.

Mon père!...

DULAU.

Mon vieil ami!...

ARTHUR.

Monsieur!...

DELAUNAY, à sa fille.

Ah çà! mais me lâcheras-tu, que je me débarrasse de ce manteau qui m'enveloppe les bras?... Que diable! j'en ai besoin pour vous embrasser tous. Ah! mes bons amis!... Ah çà! maintenant, laissez-moi regarder ma fille.

AMÉLIE

Eh bien, papa?...

DELAUNAY.

Je te trouve enlaidie à faire peur.

AMÉLIE.

Oh! vous me flattez!

DELAUNAY.

Non... Demande à Arthur... Votre avis, Arthur?

ARTHUR.

Oh! monsieur, mes lettres ne vous l'ont-elles pas dit?

DELAUNAY.

Oui, nous causerons de vos lettres: elles ne sont guère en harmonie avec ce que vous me disiez ici, dans cette même chambre...

ARTHUR.

Pardon!...

DELAUNAY.

Que jamais...

ARTHUR.

De grâce!... J'étais insensé!

DELAUNAY.

Et maintenant?...

ARTHUR.

Et maintenant, il ne tient qu'à vous que je sois heureux.

DELAUNAY.

Nous reparlerons de tout cela plus tard; car, pour le moment, mes enfants, quoique j'aie grand plaisir à vous revoir, nous avons des choses très-pressées à faire. Toi, mon Amélie, charge-toi de mon appartement, dont je rentre en possession ce soir, et où je veux que rien ne manque. Laure, le département du dîner te regarde. Nous avons du monde: ainsi mets tous mes domestiques en réquisition. Vous êtes des nôtres, Arthur; seulement, vous irez mettre un habit: nous avons des dames, une soirée: et, si Amélie m'en prie bien, peut-être qu'on dansera.

AMÉLIE.

Oh! papa, je t'en prie bien!

DULAU.

Mais d'où t'arrive donc tout ce monde?

DELAUNAY.

Ce sont nos amis de Paris, à qui j'ai écrit en même temps qu'à toi... Une réunion de retour, d'anciennes connaissances à revoir. (A Amélie et à Arthur, qui causent.) C'est convenu: vous danserez ensemble la première contredanse... Mais allez chacun à vos affaires, ou sinon le temps vous manquera... Allez... Au revoir, Arthur. Pardon, Laure, de la peine. Va, ma fille, va!...

(Arthur, Laure et Amélie sortent.)

SCÈNE IV

DELAUNAY, DULAU.

DELAUNAY.

Ah! nous voilà seuls, enfin!

DULAU.

Oui, cela me tardait.

DELAUNAY.

Parlons de ma fille.

DULAU.

Tu l'as vue.

DELAUNAY.

Charmante !... Et Arthur?...

DULAU.

C'est un loyal et brave jeune homme.

DELAUNAY.

Je l'avais bien jugé. Le baron de Sorbin?

DULAU.

Le protége toujours. Déjà plusieurs fois la place de secrétaire d'ambassade lui a été offerte.

DELAUNAY.

Et il a refusé?

DULAU.

En acceptant, il fallait quitter Amélie.

DELAUNAY.

Ainsi ils s'aiment?

DULAU.

Comme deux fous.

DELAUNAY.

Tant mieux !... Que je te remercie, Dulau, d'avoir consenti à t'écarter de tes habitudes de garçon, pour jouer le rôle de père de famille !

DULAU.

Mes habitudes !... je suis resté garçon pour n'en pas prendre. Je suis venu chez toi : eh bien, ç'a été un plaisir, une distraction, un bonheur... Ces enfants m'amusaient : j'étais heureux de les voir... Si j'avais été marié, cela n'aurait pas arrangé ma femme, ou il aurait fallu emménager chez toi toute une maison, ce qui était bien difficile ; et je ne pouvais rendre à un excellent ami un service dont je suis récompensé par le service même. Tous les vieux garçons ne sont pas égoïstes, Delaunay : comme, en tout ce que j'ai à faire, je n'ai que ma volonté à consulter, elle est toujours celle des gens que j'aime. Je suis paresseux ; c'est à mes amis de vivre pour moi ; ils pensent et j'agis ; et à tout ce qu'ils peuvent me proposer, je ne connais que deux réponses : « Je veux bien, » ou « Ça m'est égal. » Des habitudes !... eh ! sais-tu qu'on meurt d'une habitude perdue !

DELAUNAY.

Ce que tu dis est vrai, Dulau : tu es bien la meilleure créature que je connaisse. Ainsi c'est convenu : je ne te dois pas

de remercîments, et c'est, au contraire, toi... A propos, comment te trouvais-tu dans ton appartement?

DULAU.

Parfaitement.

DELAUNAY.

Eh bien, quoique ta tutelle soit finie, il faut y rester, et demeurer avec nous tous.

DULAU.

Je le veux bien.

DELAUNAY.

Maintenant, pourquoi désirais-tu tant te trouver seul avec moi?

DULAU.

Ah! c'est que je ne voulais pas te demander devant tes enfants si tu étais fou.

DELAUNAY.

Pourquoi cela?

DULAU.

Tu arrives; et, fatigué comme tu dois l'être, au lieu de te reposer, de te soigner, tu parles de soirée, de bal...

DELAUNAY.

Eh bien?...

DULAU.

Ah çà! mais le soleil de Naples t'a donc brûlé le cerveau?

DELAUNAY.

A moi?... Mais je suis toujours le même.

DULAU.

C'est-à-dire que je ne te reconnais plus; jusqu'au style de tes lettres qui est changé; et, sans la signature, j'aurais cru que c'était un jeune homme amoureux, Arthur, par exemple, qui m'écrivait.

DELAUNAY, riant.

Bah!

DULAU.

Puis voilà, quand je te revois, quand tes cheveux blancs me prouvent que tu es toujours mon vieil ami, voilà que tu me parles de soirée, de réunion, de bal... Danserais-tu par hasard?

DELAUNAY.

Pourquoi pas?

DULAU.

Et tes quinze campagnes?

DELAUNAY.

Je les ai oubliées.

DULAU.

Tes blessures ?...

DELAUNAY.

Je ne les sens plus.

DULAU.

Mon ami, sérieusement tu me fais peur.

DELAUNAY.

Et toi pitié. Franchement, Dulau, la vieillesse ne vient-elle pas assez vite, sans que nous fassions la moitié du chemin pour aller au-devant d'elle ? Qui nous fait vieux, d'ailleurs? Ce n'est point notre âge, ce sont nos infirmités. J'ai cinquante-neuf ans, il est vrai; mais mon cœur, encore chaud et ardent, semble battre dans la poitrine d'un jeune homme... Oui, tu l'as dit, c'est le soleil de Naples, son air vivace avec lequel on boit la vie... C'est mon bonheur de voir Amélie et Arthur réaliser en s'aimant un de mes rêves les plus doux.... C'est encore autre chose que tu sauras plus tard.

DULAU.

Allons, allons, va toujours.

DELAUNAY.

Mais, toi, Dulau, je te le répète, tu me fais pitié... Je te trouve vieilli depuis que je t'ai quitté.

DULAU.

J'ai un an de plus...

DELAUNAY.

Cette perruque te change.

DULAU.

C'est toujours la même.

DELAUNAY.

Ah ! Dulau, Dulau ! tu vieillis bien !

DULAU.

J'ai soixante ans, trois mois et un jour, juste quatorze mois de plus que toi.

DELAUNAY.

Eh bien, Dulau, je gage que, si tu avais une femme jeune, jolie, un peu coquette... pour elle et pour toi, qui jetât ta perruque au feu, te décidât à adopter le pantalon et te fît

faire un habit, demain tu ne paraîtrais pas plus de quarante ans.

DULAU.

Oui; mais je saurais toujours que j'ai soixante ans, trois mois et un jour.

DELAUNAY.

Tu l'oublierais quelquefois, du moins.

DULAU.

Et si ma femme m'en faisait souvenir?...

DELAUNAY.

Tu ne crois donc pas qu'il existe ici-bas des êtres angéliques créés pour notre bonheur de tous les âges, qui puissent nous aimer d'un amour d'épouse et de fille, parce que nous serons à la fois pour eux mari et père; qui, jeunes, consentent à être le soutien du vieillard, l'accompagnent jusqu'au bord de la tombe..., et, arrivés là, l'aident à mourir?... Croire au bonheur et à l'amour pour la jeunesse seulement, penser que ces soleils de l'âme n'éclairent qu'un côté de la vie, c'est douter de la bonté de Dieu, Dulau, c'est blasphémer!

DULAU.

Un instant, mon cher! Voilà de bien grands mots pour moi! Je ne suis ni athée ni blasphémateur : je suis peureux. Les êtres que tu me dépeins sont les exceptions de l'espèce.

DELAUNAY.

Eh bien, ne peux-tu pas rencontrer une exception?

DULAU.

Mon ami, je n'ai pas la fatuité de croire que c'est pour moi que le ciel les a faites... D'ailleurs, toi qui prêches les autres, que ne te remaries-tu toi-même?

DELAUNAY, riant.

Cela pourrait bien arriver...

DULAU.

Ah!

DELAUNAY.

Que dirais-tu alors?

DULAU.

Moi? Que tu as raison, si cela t'arrange.

DELAUNAY.

Mais toi?...

DULAU.

Moi, je resterai garçon.

DELAUNAY.

Silence !... Voici Amélie.

SCÈNE V

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE.

C'est fini, papa.

DELAUNAY.

Tout est prêt ?

AMÉLIE.

Tout.

DELAUNAY.

Merci, mon enfant.

LAURE, entrant.

Monsieur le baron...

DELAUNAY.

Qu'y a-t-il?

LAURE.

Les noms et le nombre des convives?

DELAUNAY.

Viens ici. Voici la liste.

AMÉLIE.

Dix-neuf couverts.

LAURE.

Bien.

DELAUNAY.

Tu ordonneras qu'on en mette vingt : un nom a été oublié.

LAURE.

La place de chacun ?

DELAUNAY.

Moi au milieu.

LAURE.

Amélie en face de vous?

DELAUNAY.

Non : Amélie cédera la présidence à la personne dont le nom est oublié... Amélie prendra place à ma droite, toi à ma

gauche; je serai entre mes deux filles comme je suis en ce moment... Entendez-vous?

AMÉLIE.

Oui, papa.

LAURE.

C'est donc une dame qui se trouvera en face?

DELAUNAY.

C'est une dame. Tu la placeras entre Arthur et Dulau. Le reste des convives à ton choix.

LAURE.

Je vais faire exécuter vos ordres.

AMÉLIE.

Mon père, si c'est un grand dîner, il faut que je fasse une toilette, moi.

DELAUNAY.

Non, ce sont nos amis. Une fleur dans tes cheveux, et cela suffira.

AMÉLIE.

Mais nous avons une étrangère : la dame placée vis-à-vis de vous.

DELAUNAY.

Qui t'a dit que ce fût une étrangère, Amélie?

AMÉLIE.

Ah! c'est vrai... Je suis folle! Laure, tu viendras quand tu auras fini : nous nous coifferons de la même manière.

UN DOMESTIQUE.

Un domestique étranger demande à parler à M. le baron.

DELAUNAY.

Je sais qui c'est : faites entrer. Quant à toi, Dulau, si j'ai un conseil à te donner, c'est de changer quelque chose à ton accoutrement, à moins que tu ne consentes à être présenté à nos convives comme le grand-père d'Amélie.

DULAU.

J'aurais un fils bien fou, mon cher Delaunay.

DELAUNAY.

Cela se peut... Mais tu y consens, n'est-ce pas?

DULAU.

Je le veux bien, si cela te fait plaisir.

(Delaunay l'accompagne.)

SCÈNE VI

DELAUNAY, PAOLO.

DELAUNAY.

C'est vous, Paolo !

PAOLO.

La signora Teresa envoie demander à M. le baron à quelle heure elle pourra venir.

DELAUNAY.

Tout de suite. Mettez les chevaux à la voiture. Vous retournerez la chercher, Paolo, et la ramènerez ici.

PAOLO.

Je le ferai.

DELAUNAY.

Sa toilette était achevée.

PAOLO.

Oui, monsieur.

DELAUNAY.

Et elle était belle ?

PAOLO.

Comme la madone d'Ischia !...

DELAUNAY.

Restez, Paolo : la voiture n'est pas encore prête. J'aime à parler de Teresa avec vous, qui avez quitté l'Italie pour la suivre. Vous seul et moi, en France, connaissons le trésor que je possède... N'est-ce pas, Paolo, que je suis un homme heureux ?...

PAOLO, profondément.

Oui !...

DELAUNAY.

Et, si elle regrettait Naples, son ciel bleu, son golfe couleur de son ciel, vous m'aideriez à la consoler en lui parlant de tout cela... N'est-ce pas, Paolo ?

PAOLO, amèrement.

Moi ?...

DELAUNAY.

Sur une terre étrangère, vous êtes pour elle plus qu'un serviteur, vous êtes un compatriote !

PAOLO.

Monsieur le baron, quand j'abandonnai, sur le rivage de

Sorrente, la barque que mon père m'avait léguée avec la liberté, pour entrer, il y a trois ans, au service de la signora Teresa del Monte... je savais que, pour elle, à compter de ce jour, je prenais, au-dessous de son chien favori, une place, celle de valet... Pour elle seulement, je suis donc un valet et pas autre chose : elle ordonne et j'obéis... Pour les autres, je suis Paolo.

DELAUNAY.

Ai-je jamais ouhlié ces conventions, qui, au premier abord, m'avaient paru étranges..., mais que j'ai comprises lorsque Teresa m'a dit que, dans un tremblement de terre, vous aviez, à l'aide de votre barque probablement, sauvé sa vie et celle de sa mère?... Dites, Paolo, les ai-je jamais oubliées?... Celui à qui je dois la vie de ma Teresa a-t-il à me reprocher un mot dur, un geste offensant?

PAOLO.

Non, monsieur le baron, et je vous en suis reconnaissant.

DELAUNAY.

Et s'il eût voulu être à nos yeux autre chose qu'un valet?...

PAOLO.

Je ne l'ai pas voulu, monsieur.

DELAUNAY.

Quand vous me connaîtrez mieux, Paolo, j'espère que vous n'établirez entre votre maîtresse et moi aucune différence... Jusque-là, je veillerai à ce qu'elle seule ici vous donne des ordres. On vient... Silence ! car on ignore encore tout ici.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR, de la porte, et posant son chapeau sur une chaise, sans voir Paolo, et sans être vu de lui.

Monsieur le baron, votre voiture est prête.

DELAUNAY.

Merci, mon ami. — Paolo...

PAOLO.

J'y vais !

(Arthur et Paolo se rencontrent à la porte, et restent tous deux stupéfaits en face l'un de l'autre.)

ARTHUR.

Paolo!...

PAOLO.

Arthur!...

(Delaunay se retourne; Paolo s'incline et sort.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, AMÉLIE, entrant avec LAURE.

AMÉLIE.

Est-ce que vous allez déjà nous quitter, mon père?

DELAUNAY.

Non, mon enfant... Et pourquoi?

AMÉLIE.

J'ai vu votre voiture dans la cour.

DELAUNAY.

Demande à Laure : je parie qu'elle devine où elle va.

LAURE.

Chercher la personne inconnue.

AMÉLIE.

Oh! papa, qui est-ce donc?

DELAUNAY.

Cela vous intrigue fort, n'est-ce pas?... Il n'y a pas jusqu'à Arthur que ce mystère n'ait rendu tout pensif.

ARTHUR, sortant de sa rêverie.

Moi?...

AMÉLIE.

Oh! vous vous trompez, mon père : cela ne m'inquiète pas le moins du monde. Comment me trouvez-vous coiffée, Arthur?

ARTHUR.

Platt-il?

AMÉLIE.

Oh! que vous êtes maussade! On fait pour vous seul des frais de toilette, et voilà comme vous y répondez! Autant vaudrait s'habiller pour Dulau.

DULAU, à Delaunay, lui montrant son nouveau costume.

Qu'en dis-tu?

DELAUNAY.

A la bonne heure! Tu n'es plus reconnaisable!

DULAU.

Je t'annonce quelques-uns de tes convives, que j'ai vus entrer dans la cour.

UN DOMESTIQUE.

M. le général Clément.

DELAUNAY.

Mon vieux camarade ! Vous avez donc repris du service?

LE GÉNÉRAL.

Oui, mon ami ; et vous?

DELAUNAY.

Moi, général ?... On a été trop injuste envers moi pour que je m'expose à de nouvelles injustices. Voici ma fille : faites-lui votre cour.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le conseiller d'État baron de Sorbin.

DELAUNAY.

Soyez le bienvenu, notre protecteur ! Vous n'avez point oublié ce jeune homme, et je vous en rends grâces.

LE BARON.

Comment, l'oublier?... Mais j'espère que nous ferons de lui un de nos premiers diplomates ; et, s'il avait voulu quitter Paris, il serait déjà...

DELAUNAY.

Je connais ses raisons pour y rester.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. d'Artigues ; M. de Chabannes ; etc., etc.

ARTHUR, à part.

Une voiture !...

DELAUNAY, à part.

La voilà... Oh ! c'est à peine si j'ose regarder ma fille... Si cette pauvre enfant allait croire que je l'aimerai moins !... (Allant à elle.) Amélie...

AMÉLIE.

Eh bien, mon père, qu'avez-vous donc? Votre main tremble...

LAURE, à Arthur, de l'autre côté du théâtre.

Arthur, vous êtes bien pâle !... Souffririez-vous?

ARTHUR.

Moi ?... Point du tout.

DELAUNAY.

Mon Amélie, si la personne que j'attends te paraissait devoir

porter atteinte à ton bonheur futur, pardonne à ton père de ne pas t'avoir consultée, pardonne...

AMÉLIE.

Mais quelle est-elle donc, mon Dieu?

DELAUNAY.

Tu vas le savoir... Elle vient! La voilà!

PAOLO, annonçant.

Madame la baronne Delaunay.

ARTHUR.

C'est elle!

SCÈNE IX

LES MÊMES, TERESA.

DELAUNAY.

Oui, mes amis, madame la baronne Delaunay, ma femme, que j'ai l'honneur de vous présenter. Madame, voici ma fille, dont je vous ai parlé tant de fois : on vous prendra souvent pour sa sœur.

TERESA.

Non, monsieur; car j'aurai pour elle toute la tendresse d'une mère.

DELAUNAY, conduisant sa femme à Dulau.

Dulau, mon cher et plus ancien ami.

TERESA.

Monsieur voudra bien ne pas séparer la femme du mari.

DULAU.

Certainement, madame, je...

DELAUNAY.

Dulau, c'est une des exceptions dont je te parlais tout à l'heure. Mon gendre futur, chère Teresa, M. Arthur de Savigny.

TERESA.

Monsieur...

ARTHUR.

Madame...

PAOLO, de la porte.

Monsieur le baron, on annonce que vous êtes servi.

DELAUNAY.

Messieurs, offrez la main à ces dames. Arthur, votre belle-mère attend votre bras... (Arthur et Teresa hésitent.) Eh bien?...

ARTHUR, offrant son bras.

Teresa...

TERESA.

Arthur !...

(Paolo les regarde.)

PAOLO, tombant sur une chaise.

Santa Rosa ! prenez pitié de moi !

ACTE DEUXIÈME

PAOLO

Même décoration.

—

SCÈNE PREMIÈRE

DELAUNAY, TERESA, sortant de leur appartement.

Pendant cette scène, Teresa laisse tomber, sans s'en apercevoir, un bouquet qu'elle tenait à la main.

DELAUNAY.

Pardon, chère Teresa, de la peine que tu vas prendre ; mais un père a aussi sa corbeille de noces à donner à sa fille ; et quel goût meilleur que le tien peut présider à ces emplettes ?

TERESA.

Soyez tranquille : je m'en charge, mon ami.

DELAUNAY.

Et si, par hasard, un cachemire, une parure nouvelle, convenaient à ma belle Teresa, qu'elle les prenne doubles... Elle comprend ?

TERESA.

Que vous êtes bon ! Et jusqu'à quelle somme puis-je aller pour les cadeaux que vous destinez à votre fille ?

DELAUNAY.

A notre fille, Teresa... Que ce mot ne t'effraye pas : en te voyant, l'on saura bien que tu n'es sa mère que de nom.

TERESA.

Oui ; mais je n'y suis pas encore habituée... Cela viendra.

DELAUNAY.

Merci. Tu peux mettre à ces achats de dix à douze mille francs ; bien entendu que les cachemires et la parure doubles ne sont pas compris dans cette somme.

TERESA.

Merci à mon tour. Je n'en abuserai pas.

DELAUNAY.

Adieu, chère enfant ; et reviens vite. Adieu.

SCÈNE II

DELAUNAY, DULAU.

DELAUNAY.

Ah ! c'est toi, Dulau ?

DULAU.

Moi-même. Bonjour.

DELAUNAY.

As-tu bien dormi ?

DULAU.

Pardieu ! ma chambre est sur la cour : on n'entend pas le moindre bruit... J'y suis parfaitement.

DELAUNAY.

Mon pauvre Dulau, je vais être obligé de te faire déménager.

DULAU.

Comment cela ?

DELAUNAY.

Si nos enfants se marient, comme je l'espère, l'appartement que tu habites, et qui est trop grand pour toi...

DULAU.

Sera parfaitement bien pour eux.

DELAUNAY.

Mais la chambre qu'occupe Amélie...

DULAU.

Elle est charmante.

DELAUNAY.

Et tu consentirais à la prendre ?

DULAU.

Certainement.

DELAUNAY.

C'est qu'elle est sur la rue, et, dès le matin, le bruit...

DULAU.

Oh ! ça m'est égal.

DELAUNAY.

Tu es excellent !

DULAU.

Non, mon ami : je suis garçon, et un garçon est bien partout.

DELAUNAY.

As-tu vu ma femme, ce matin ?

DULAU.

Pas encore.

DELAUNAY.

Vous êtes toujours bien ensemble ?

DULAU.

Je serais bien difficile : elle est si bonne pour moi !

DELAUNAY.

Avoue donc que j'ai bien fait de me marier.

DULAU.

Te trouves-tu plus heureux que lorsque tu étais garçon ?

DELAUNAY.

Mille fois !

DULAU.

Tu as bien fait alors.

DELAUNAY.

Une seule chose me fait de la peine...

DULAU.

Laquelle ?

DELAUNAY.

Il y a du froid entre Amélie et Teresa ; et je ne sais à quoi l'attribuer. Hier, j'ai grondé Amélie : elle s'est mise à pleurer

DULAU.

Oh ! quand elles se connaîtront davantage...

DELAUNAY.

Tu as raison. Que comptais-tu faire ce matin ?

DULAU.

Une promenade sur le boulevard.

DELAUNAY.

C'est que j'aurais désiré que tu m'aidasses à préparer les clauses du contrat d'Arthur et d'Amélie.

DULAU.

Je suis à toi.

DELAUNAY.

Et ta promenade?...

DULAU.

Je la ferai plus tard.

DELAUNAY.

Tu es le modèle des amis, Dulau! Non-seulement tu fais ce que tes amis veulent, mais encore, ce qui est plus rare, tu leur laisses faire ce qu'ils veulent.

DULAU.

Mon cher Delaunay, pour bien des hommes, vois-tu, l'amitié n'est qu'un mot qui déguise la tyrannie, un moyen d'imposer son opinion et ses habitudes aux autres. On dit qu'elle vit de sacrifices réciproques, l'amitié; je ne suis point de cet avis : elle vit, comme toutes les choses, de liberté. Moi, Delaunay, j'ai peu d'amis; mais je les aime pour eux et non pour moi; si je suis six mois sans voir l'un d'eux, je me dis : « C'est qu'il s'amuse plus avec d'autres qu'avec moi : tant mieux! » quand je le revois, je l'embrasse comme s'il revenait d'un voyage, et je ne lui fais pas de querelle. Ce qui me fâcherait, c'est qu'il eût un chagrin, et ne vînt pas me le confier, si je pouvais quelque chose pour son soulagement; ce me qui blesserait de sa part, ce n'est pas l'oubli, c'est le doute. Allons travailler, Delaunay.

DELAUNAY.

Viens. (A Paolo, dans l'antichambre.) Je n'y suis pour personne, entendez-vous, Paolo ?

SCÈNE III

PAOLO, puis ARTHUR.

PAOLO, ramassant le bouquet.

J'ai cru qu'ils ne s'en iraient pas... Ils ont manqué vingt fois de marcher dessus. (Il aperçoit Arthur.) Arthur !... toujours!

ARTHUR.

Madame la baronne Delaunay?...

PAOLO.

La signora n'est point chez elle.

ARTHUR.

Est-ce un ordre qu'elle vous a donné, de dire cela, Paolo, ou n'y est-elle pas réellement?

PAOLO.

La signora est sortie.

ARTHUR.

Seule?

PAOLO.

Seule.

ARTHUR

Le baron?...

PAOLO.

Est dans son cabinet de travail.

ARTHUR.

Amélie?...

PAOLO.

Dans sa chambre.

ARTHUR

Nous sommes seuls?

PAOLO.

Je le crois.

ARTHUR.

Êtes-vous dévoué à votre maître, Paolo?

PAOLO.

Demandez-le-lui.

ARTHUR.

Et savez-vous garder un secret?

PAOLO.

J'en cache un là depuis trois ans.

ARTHUR.

Vous rappelez-vous le soir du tremblement de terre où je descendis dans votre barque avec elle?...

PAOLO.

Si je l'avais oublié, je ne serais pas pas ici.

ARTHUR.

De cette nuit, j'aimai Teresa...

PAOLO.

Je le sais.

ARTHUR.

Je fus aimé d'elle.

PAOLO, à part.

Malheur !...

ARTHUR.

Je fus aimé d'elle.

PAOLO.

Oh ! je vous entends, monsieur !

ARTHUR.

Eh bien, alors... il faut que je lui parle.

PAOLO.

Et si c'est à cette intention qu'elle vous évite depuis trois jours...

ARTHUR.

Il faut que je lui parle, te dis-je !

PAOLO.

Quand?

ARTHUR.

Aujourd'hui, pour que je parte demain.

PAOLO.

Vous partez?...

ARTHUR.

Aussitôt après mon entrevue avec elle.

PAOLO.

Écrivez.

ARTHUR.

Pour la lui demander?

PAOLO.

Oui.

ARTHUR.

Et la lettre?...

PAOLO.

Je la lui remettrai.

ARTHUR.

Mon ami !...

PAOLO.

Oh ! ne me remerciez pas.

ARTHUR.

Va-t-elle rentrer?

PAOLO.

Tout à l'heure.

ARTHUR.

Et elle aura mon billet?

PAOLO.

En rentrant.

ARTHUR.

J'écris.

PAOLO

Donnez.

ARTHUR.

La réponse?

PAOLO.

Sera chez vous cinq minutes après qu'elle m'aura été remise.

ARTHUR.

Oh! tant de dévouement...

PAOLO.

Vous ne pouvez pas en comprendre la cause.

ARTHUR.

J'entends du bruit chez Amélie... Il ne faut pas qu'elle me voie... Adieu.

PAOLO.

Insensé!...

SCÈNE IV

PAOLO, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Paolo...

PAOLO.

Mademoiselle?...

AMÉLIE.

Vous êtes seul?... Je croyais Arthur avec vous.

PAOLO.

Il me quitte.

AMÉLIE.

Il ne m'a pas demandée?

PAOLO.

Non, mademoiselle.

AMÉLIE.

Savez-vous pourquoi il n'est point entré pour me voir?

PAOLO.

Je ne sais.

AMÉLIE.

Depuis deux jours, à peine si je l'aperçois; et toujours distrait, préoccupé... C'est étrange !

SCÈNE V

LES MÊMES, DELAUNAY.

DELAUNAY.

Eh bien, Amélie...

AMÉLIE.

Mon père?...

DELAUNAY.

Il est onze heures, et tu n'es pas encore venue me dire bonjour, et m'embrasser !...

AMÉLIE.

Je crains toujours de déranger madame la baronne.

DELAUNAY.

Encore *madame la baronne !...* Amélie, vas-tu recommencer à me faire de la peine?

AMÉLIE.

Ce n'est pas mon intention, mon père...

DELAUNAY.

Pourquoi ne pas dire *maman?*

AMÉLIE.

Je ne le puis.

DELAUNAY.

Mais c'est de l'entêtement !

AMÉLIE.

Oh! non, papa, je vous l'assure.

DELAUNAY.

Ce nom te coûte donc bien à prononcer ?

AMÉLIE.

J'étais habituée à le donner à une autre.

DELAUNAY.

Et Dieu sait si j'ai aimé celle à qui tu le donnais

AMÉLIE.

Alors, mon père, pourquoi donc?...

DELAUNAY.

Un reproche, Amélie !...

AMÉLIE.

Oh ! non... Mais, quand ma pauvre mère est morte, je ne croyais pas qu'un jour il me faudrait appeler une autre femme ma mère; et j'ai peine à en prendre l'habitude.

DELAUNAY.

Tu me fais bien mal, Amélie !

AMÉLIE.

Oh ! mon père, si je le croyais...

DELAUNAY.

Écoute-moi, Amélie; et causons. Je n'ai jamais été parfaitement heureux, mon enfant.

AMÉLIE.

Oh ! ce n'est pas moi, j'espère...

DELAUNAY.

Non; au contraire, car j'allais ajouter que les seuls instants de bonheur pur que j'eusse éprouvés, je te les devais.

AMÉLIE.

Merci !

DELAUNAY.

J'aimais ta mère...

AMÉLIE.

Ma pauvre mère !...

DELAUNAY.

Eh bien, Amélie, pendant dix ans qu'elle fut ma femme, les guerres continuelles de l'Empire m'ont à peine laissé six mois de ma vie auprès d'elle; à chaque instant, il fallait la quitter, la quitter en larmes, car peu d'hommes arrivaient au bout de la route sanglante que nous tracions à travers l'Europe: c'étaient de longues et meurtrières batailles que celles de Napoléon !... Il tomba... J'étais colonel... Sa chute interrompit ma carrière: mon grade excepté, aucune de ces distinctions qui gonflent de joie le sein d'un soldat, je ne les avais obtenues; la croix même ne m'avait été donnée par lui qu'en 1815. Le nouveau gouvernement me défendit de la porter, en même temps qu'il la prostituait à d'autres... Ta mère me restait: elle allait me consoler de tous ces chagrins... Elle mourut !

AMÉLIE.

Mon père, mon bon père !...

DELAUNAY.

Sur toi seule alors se reporta tout mon amour. Eh bien, Amélie, plus toutes mes affections paternelles s'amassaient sur ta tête chérie, et plus je te voyais grandissante et belle, plus je tremblais d'avance aux nouvelles douleurs qu'amènerait notre séparation.

AMÉLIE.

Notre séparation!... nous séparer! nous, mon père?... Jamais!

DELAUNAY.

Enfant!... Et Arthur?... et ton mariage?...

AMÉLIE.

Oh! si je l'épouse, c'est à la condition qu'il me laissera toujours près de vous.

DELAUNAY.

Tu ne sais pas, pauvre enfant, ce que te coûterait, un jour, à remplir toi-même, cette condition que tu lui imposes aujourd'hui! Tu connaîtras plus tard combien prennent tout le cœur ces affections d'épouse et de mère!... La nature regarde devant elle, Amélie, et ne s'occupe pas de ceux qu'elle laisse vieux et fatigués en arrière. Supposons donc que la carrière qu'a embrassée Arthur l'eût forcé à s'éloigner de Paris, tu l'aurais accompagné; moi, alors, et sans que j'eusse eu le droit de me plaindre, comme autrefois j'avais quitté mes parents malgré leurs larmes, tu me quittais à mon tour malgré les miennes... Je restais alors vieux et seul... Je n'ai pas eu le courage d'envisager ce sort. A Naples, où m'avait entraîné, comme tu le sais, la nécessité de régler quelques affaires de fortune, je rencontrai un ange d'amour et de pureté, que je ne puis comparer qu'à toi, mon enfant... Elle me promit, non son amour... je n'osais le lui demander, mais ces soins affectueux qui tiennent à la fois de la fille et de l'épouse. Je me dis: « Amélie appréciera son esprit distingué, ses qualités excellentes, et elle l'aimera; Teresa verra mon Amélie : sa candeur et sa naïveté la toucheront. Tant qu'elles se chériront, qu'elles resteront toutes deux près de moi, je serai complétement heureux; si l'une des deux me quitte, eh bien, je ne serai malheureux qu'à moitié. »

AMÉLIE.

Oh! ce ne sera jamais moi!

DELAUNAY.

Voilà ce que je me suis dit, ma fille; et, si, arrangeant tout pour mon bonheur, j'ai dérangé quelque chose au tien, pardonne-le-moi, pardonne à ton père: il n'avait pas pu le prévoir.

AMÉLIE.

Moi, vous pardonner, mon père?... C'est moi qui suis à vos genoux, c'est moi qui vous demande pardon de vous avoir affligé... Mais la faute n'en est peut-être pas à moi toute seule; madame la baronne...

DELAUNAY.

Encore!

AMÉLIE.

Maman! maman!... Je me trompe.

DELAUNAY.

Amélie, tu es injuste: Teresa est aussi bonne que belle.

AMÉLIE.

Oui, papa, maman est bonne et belle;... mais elle ne m'aime pas.

DELAUNAY.

Et pourquoi?

AMÉLIE.

Le sais-je?... Mais chut!... c'est elle qui rentre... Papa, ne lui dites pas un mot de tout cela... Voyez-vous, c'est peut-être moi qui ai tort... Oui, oui, je me rappelle... Elle serait venue à moi, sans ma froideur qui l'a retenue... Et je vais lui demander pardon devant vous.

DELAUNAY.

Non, non; ma présence contiendrait peut-être vos sentiments à toutes deux: vous feriez par complaisance ce que je demande à votre conviction... Reste seule, mon enfant;... attends ma femme... ta mère;... sois charmante avec elle comme tu l'es avec moi... Reviens vite m'annoncer que, si tu n'as pas retrouvé en elle ce que Dieu ne donne qu'une fois, comme la vie, une mère, je t'ai du moins ramené une bonne et excellente amie. Adieu, mon enfant: je te quitte pour m'occuper, avec Dulau, de toi et d'Arthur. Tu auras soin que l'on ne nous dérange pas.

AMÉLIE.

Adieu, mon père... Vous serez content de votre fille... Vous serez heureux... Adieu!

SCÈNE VI

AMÉLIE, puis TERESA.

AMÉLIE.

Oh! il m'en coûtera bien d'appeler cette Italienne ma mère! Si l'on ajoutait foi aux pressentiments, je penserais que le malheur me viendra d'elle... La voici!

TERESA.

Encore cette enfant!

AMÉLIE.

C'est bizarre! Il semble qu'elle éprouve pour moi le même éloignement que moi pour elle...

TERESA.

Dans trois jours, elle sera sa femme... la femme d'Arthur!... Ah!...

(Elle veut entrer chez le Baron.)

AMÉLIE.

Eh bien, elle s'éloigne déjà?... (Haut, en l'arrêtant.) Pardon!... mon père travaille en ce moment avec Dulau...

TERESA.

A quoi donc, mademoiselle?

AMÉLIE.

A notre contrat.

TERESA.

Ah! oui... N'est-ce pas demain qu'il se signe?

AMÉLIE.

Je le crois.

TERESA.

Le contrat de mariage d'Arthur!...

AMÉLIE.

Allons, il le faut!... Maman...

TERESA.

Sa mère!...

AMÉLIE.

Mon père veut que nous causions...

TERESA.

Je vous écoute, mademoiselle.

AMÉLIE.

Ah! si vous m'appelez mademoiselle, je ne pourrai pas vous appeler maman...

TERESA.

Mais qui vous force à m'appeler ainsi?

AMÉLIE.

Papa le désire...

TERESA.

Et cela vous coûte?

AMÉLIE.

Je n'ai pas dit cela... Mais...

TERESA.

Mais?...

AMÉLIE.

Vous êtes si jeune, que je vous appellerais plutôt ma sœur.

TERESA.

Je comprends: vous m'aimeriez mieux pour votre sœur que pour votre mère?

AMÉLIE.

Oh! oui!... car alors mon père nous aimerait toutes deux également, tandis que...

TERESA.

Achevez...

AMÉLIE.

Tandis que j'ai tremblé un instant qu'il ne vous aimât plus que moi.

TERESA.

J'aurais cru en ce moment votre cœur trop plein d'un autre sentiment pour qu'il pût s'apercevoir — cela fût-il — que je lui avais enlevé quelque chose de l'affection paternelle...

AMÉLIE.

Et quel sentiment peut donc remplacer la moindre part perdue dans l'amour d'un père?

TERESA.

Celui que vous avez pour M. Arthur et qu'il a pour vous serait une compensation, ce me semble.

AMÉLIE.

Oh! jamais... C'est si différent!

TERESA.

Et comment l'aimez-vous donc alors?...

AMÉLIE.

Arthur?

TERESA.

Oui, Arthur.

AMÉLIE.

Un peu plus que Laure, mais moins que mon père.

TERESA.

Pas davantage?

AMÉLIE.

Non.

TERESA.

Et vous appelez cela de l'amour?...

AMÉLIE.

Écoutez, maman. En pension, j'ai beaucoup entendu parler de l'amour: on m'en faisait mille peintures diverses; d'avance, on me disait quelles émotions il amenait avec lui... Quand Dulau me présenta M. Arthur en me confiant les projets de mon père sur lui, je me dis: « Enfin je vais connaître l'amour!... » J'ai alors, chaque fois qu'il me quittait, interrogé mon cœur et cherché les sensations nouvelles que l'amour devait y produire... Eh bien, cela a été vainement: rien ne m'a annoncé la présence de cet amour. Je me suis habituée à voir Arthur; j'ai du plaisir à le savoir près de moi; je crois qu'il me rendra heureuse et que je le rendrai heureux; je l'épouserai avec joie, car je sais que ce mariage est depuis longtemps le songe doré de mon père. Voilà tout ce que j'éprouve, maman... Est-ce là ce qu'on appelle aimer?

TERESA, à part, avec joie.

Grand Dieu!... (Haut, en lui prenant la main.) Oui, mon enfant.

AMÉLIE.

Oh! tant mieux! Je tremblais de n'avoir pour Arthur que de l'amitié.

TERESA.

Amélie, si demain vous appreniez qu'Arthur est votre frère, cela vous rendrait-il bien malheureuse?

AMÉLIE.

Oh! non... Au contraire, car alors, vous concevez, maman, mon père ne me marierait peut-être point, et je ne tremblerais plus de le quitter.

TERESA, à part.

Elle ne l'aime pas!... (Respirant.) Ah!...

AMÉLIE.

Mon Dieu! comme je vous jugeais mal!... Oh! si je vous avais su tout de suite bonne comme vous l'êtes, mon père n'aurait pas eu besoin de me gronder pour que je vous appelasse maman.

TERESA.

Ma fille! ma chère fille!...

AMÉLIE.

Mais, voyez donc, que j'étais folle de vous craindre et de m'inquiéter!

TERESA.

Et vous ne me craignez plus? et vous n'êtes plus inquiète?

AMÉLIE.

Tenez, maintenant, si je croyais m'apercevoir que papa m'aime moins, c'est à vous que j'irais me plaindre tout de suite; et vous lui diriez de m'aimer davantage, n'est-ce pas?

TERESA, avec abandon.

Eh! qui ne t'aimerait pas, chère enfant! qui n'aimerait pas ma fille chérie!

AMÉLIE.

Ma mère!...

TERESA.

Embrasse-moi donc!...

AMÉLIE, l'embrassant.

Oh! maman, que je suis heureuse!... que je t'aime!... que mon père va être heureux!... Ah! je cours lui dire que nous nous tutoyons.

(Elle sort en sautant de joie.)

SCÈNE VII

TERESA, puis PAOLO.

TERESA.

Elle n'aime pas Arthur!... elle ne l'aime pas!

PAOLO, de la porte.

Signora...

TERESA.

C'est vous, Paolo?... Qu'y a-t-il?

PAOLO.

Une lettre.

TERESA.

De qui?

PAOLO.

De lui.

TERESA, lisant.

Que vois-je!...

PAOLO.

Il part.

TERESA.

Qui te l'a dit?

PAOLO.

Lui-même.

TERESA.

Il t'a parlé de son amour?...

PAOLO.

De quoi vouliez-vous qu'il me parlât?

TERESA.

L'indiscret!

PAOLO.

Le malheureux!...

TERESA.

Il m'aime donc toujours?

PAOLO.

Comme à Naples.

TERESA.

Il t'a fait cette confidence?

PAOLO.

Il me l'a renouvelée.

TERESA.

C'est vrai : j'avais oublié que tu étais déjà chez ma mère, lorsqu'il fut question de mon mariage avec lui.

PAOLO.

Je m'en souvenais, moi.

TERESA.

Et il attend sans doute?...

PAOLO.

Une réponse.

TERESA.

Vous vous en chargerez?...

PAOLO.

Si la signora l'ordonne.

TERESA.

Allez lui dire que je l'attends.

SCÈNE VIII

TERESA, seule.

Oui, je comprends la cause de son départ : il veut rompre son mariage... Il m'aime !... il m'aime toujours ! Quelle fatalité que celle qui m'a ramenée au milieu de cette famille, mon Dieu !... et peut-être pour le malheur de tous !... Il part ! Oh ! non, il ne peut pas partir... Il faut qu'il épouse cette enfant : c'est le vœu de son père ;... c'est... c'est le mien aussi... Déjà mon mariage, à moi, est un obstacle à mon amour : que son mariage, à lui, soit un obstacle au sien... Ce double lien sera trop sacré pour être rompu. — Oui, il restera : j'aurai mille raisons à lui donner pour qu'il reste... Et la plus forte de toutes, ô mon Dieu ! est peut-être celle que je n'oserai m'avouer à moi-même... C'est lui !...

SCÈNE IX

TERESA, ARTHUR.

ARTHUR.

Enfin, j'ai le bonheur de vous rencontrer, madame !

TERESA.

Vous fuyais-je ?...

ARTHUR.

Je le craignais...

TERESA.

Et vous vous trompiez... Quel motif aurai-je eu de le faire ?

ARTHUR.

Vous avez raison, madame : c'était presque de la fatuité de le penser.

TERESA.

Je ne vous comprends pas...

ARTHUR.

C'est que nous ne parlons plus la même langue !

TERESA.

Vous m'avez écrit, monsieur...

ARTHUR.

Et vous avez lu ma lettre ?...

TERESA.

Ce projet de départ est-il bien arrêté?

ARTHUR.

Plus que jamais !

TERESA.

Ainsi, votre mariage...?

ARTHUR.

Sera rompu.

TERESA.

Vous oserez dire à M. Delaunay... ?

ARTHUR.

Je lui écrirai.

TERESA.

Quelles raisons lui donnerez-vous ?

ARTHUR.

Que je crains de faire le malheur de sa fille.

TERESA.

Pourquoi ?

ARTHUR.

Parce que je ne l'aime pas.

TERESA.

Vous l'aimiez, il y a huit jours.

ARTHUR.

Je le croyais... Je ne vous avais pas revue !

TERESA.

Pensez-vous qu'on ne puisse faire le bonheur d'une femme sans éprouver pour elle une passion violente?

ARTHUR.

Il ne faut pas, du moins, qu'on éprouve cette passion pour une autre.

TERESA.

Et que pensez-vous que dise mon mari de cette rupture ?...

ARTHUR.

Peu m'importe !

TERESA.

Il en cherchera les motifs...

ARTHUR.

Je les lui dirai. D'ailleurs, il sait déjà qu'un premier amour...

TERESA, vivement.

Et il en connaît l'objet?

ARTHUR.

Il en ignore le nom.

TERESA.

Il sait du moins le lieu où vous l'avez éprouvé?...

ARTHUR.

Je lui ai dit qu'à Naples...

TERESA.

C'est bien!... Et alors, déçu de ses espérances les plus chères, le baron cherchera à savoir quelle est cette personne que vous avez aimée, et qu'il devra haïr, lui... Il connaît Naples : il écrira; et une lettre lui peut tout apprendre... Il saura que cette femme inconnue que vous avez aimée, c'était moi!... moi, sa femme!... Croyez-vous qu'il pensera qu'un amour si violent dans votre cœur n'a pas laissé de traces dans le mien?... Et alors, non-seulement il aura à me reprocher, et justement, d'avoir détruit dans le présent ses espérances de père; mais, en même temps, l'idée que j'ai pu éprouver un premier amour... que peut-être je l'éprouve encore... lui enlèvera dans l'avenir sa tranquillité d'époux, Arthur!... et tout cela pour quelques souffrances que le temps et l'habitude calmeront!... Oh! vous êtes bien égoïste!

ARTHUR.

Teresa, dites: bien malheureux!

TERESA.

Et vous voulez me rendre malheureuse!... Vous parti, parce que vous n'avez plus rien à craindre, vous oubliez que vous me laissez ici,... moi, craignant tout!

ARTHUR.

Mais que faire?

TERESA.

Rester ici, épouser Amélie.

ARTHUR.

Ne m'avez-vous pas compris, Teresa? ne vous ai-je pas dit que je vous aimais?... Épouser Amélie?... épouser cette enfant avec un autre amour dans le cœur?... et quel amour!... lui jurer en face de son père et de Dieu que je l'aimerai, et mentir à Dieu et à son père?... Oh! ce serait affreux, ce serait infâme!... Mais vous n'avez donc pas l'idée de ce que c'est qu'aimer?

TERESA.

Arthur!...

ARTHUR.

Laissez-moi donc vous dire ce que je souffre, vous épouvanter de ce qui peut arriver!... Mais, Teresa, vous ne savez donc pas que jamais je ne vous ai autant aimée que je vous aime en ce moment?... Oh! si vous éprouviez, une heure seulement, ce qui s'est passé dans mon cœur depuis trois jours!... Teresa, pas de repos, pas de sommeil; un sang qui brûle!... c'est à en devenir fou!... c'est à en mourir!

TERESA.

Mais écoutez-moi...

ARTHUR.

Vous ne voulez pas que je parte, et vous voulez que j'épouse Amélie!... Et, si je vous obéis, savez-vous ce que ce sera que l'enfer d'une vie qui se passe près de sa femme qu'on n'aime pas, près de la femme d'un autre qu'on aime!... Et quand cette femme est celle d'un vieillard qu'on appelle son père,... quand, nous rencontrant à chaque pas dans cette maison qui nous renfermera tous, ce ne sera qu'à force de contrainte et de dissimulation que nous parviendrons à lui cacher, sa fille ses larmes, vous vos regrets, moi mon désespoir!... oh! mais, songez-y donc! y aura-t-il pour nous tous un instant de repos, de bonheur, de tranquillité dans ce monde?

TERESA.

Ah! vous voyez tout cela ainsi, parce que vous le voyez dans un moment d'exaltation; parce que j'arrive à peine; parce que vous m'avez revue tout à coup et sans m'attendre... Moi-même, je ne suis calme que parce que j'étais prévenue, quelque temps d'avance, que j'allais vous revoir, que vous seriez l'époux d'Amélie!... Ainsi sera de vous, Arthur, lorsque des jours, des mois, une année se seront passés près l'un de l'autre!... Ah! croyez-moi, vous reconnaîtrez que la fièvre qui vous brûle en ce moment n'était point durable... Vous deviendrez mon ami et je deviendrai votre amie... Arrivés à ce point, dites, tout ce que vous envisagez en ce moment avec terreur ne sera-t-il pas délices?... Cette habitation sous le même toit, cette facilité de nous voir à toutes les heures de la journée, d'enfermer dans le cercle de notre famille toutes nos affections, toutes nos joies, d'être pour nous un monde isolé au milieu du monde... dites! si ce n'est pas le bonheur, où le cherchera-t-on?... Et, lorsqu'il est là, qu'il y touche, à ce bonheur si rare, si difficile à trouver, l'homme qui le dédaigne,

qui le repousse... oh ! dites, Arthur ! dites, cet homme n'est-il pas un insensé ?

ARTHUR.

Eh ! quelles que soient mes craintes, croyez-vous que, si je n'écoutais que la voix de mon cœur, je n'aimerais pas mieux me jeter tête baissée dans ces malheurs que je crains, et marcher en aveugle dans l'avenir ?... Mais l'avenir, même cet avenir affreux que je peignais tout à l'heure, il aurait des reflets du ciel, des moments à faire envie aux anges ; car enfin je vous verrais, Teresa !... A cette heure, à cette heure même où je souffre, où je vous prie, où je pleure, je suis plus heureux que je ne l'ai jamais été depuis deux ans... Au fond de ses chagrins les plus amers, l'amour cache une joie... — Partir ! vous avoir revue et vous quitter !... Vous avoir revue plus belle, me sentir plus aimant, et partir !... Ai-je dit que je voulais partir ?... Non, quand je suis venu ici, je savais bien que je n'en aurais pas la force... Je n'ai que celle de vous aimer, Teresa... Je m'abandonne en aveugle à votre désir... Je penserai avec votre pensée, j'agirai avec votre volonté... Me voilà, mon Dieu !... puis-je quelque chose pour vous ? Ordonnez, ordonnez tout... excepté mon départ.

TERESA.

Arthur, que je vous suis reconnaissante !...

PAOLO.

Mademoiselle Laure.

SCÈNE X

LES MÊMES, LAURE.

LAURE.

M. le baron, Amélie et M. Dulau, attendent M. Arthur.

TERESA.

Merci, mademoiselle. (A Arthur.) Souvenez-vous de votre promesse !

ARTHUR, bas.

Ai-je promis ?...

TERESA.

Vous savez pourquoi l'on vous demande... Voulez-vous me donner la main et me conduire chez mon mari ?

ARTHUR.

Oui, madame... Oh ! Teresa, qu'allons-nous faire !...

TERESA.

Notre bonheur à tous !...

ARTHUR.

Dieu le veuille !...

(Ils sortent.)

SCÈNE XI

PAOLO, LAURE.

LAURE.

Monsieur Paolo...

PAOLO.

Mademoiselle ?...

LAURE.

Je parie que le mariage d'Arthur et d'Amélie n'aura pas lieu. (On sonne chez Delaunay. — Paolo y entre : Laure le suit des yeux avec curiosité. — Il en sort presque aussitôt. Laure l'arrête au milieu du théâtre.) Où vous envoie-t-on ?...

PAOLO.

Chercher le notaire.

(Laure reste stupéfaite. Paolo sort en la regardant.)

ACTE TROISIÈME

ARTHUR DE SAVIGNY

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

DULAU, donnant le bras à LAURE, qui a près d'elle UN DOMESTIQUE portant des cartons ; DELAUNAY.

DELAUNAY.

Dulau, je ne t'offre pas mon cabriolet : j'en ai besoin pour conduire Amélie ce soir à la campagne, où tu ne nous précéderas que de quelques instants.

DULAU.

Merci : je serais très-embarrassé de le conduire ; et l'on n'y tient que deux.

LAURE.

Le domestique aurait pu mener, et vous, nous suivre a cheval.

DULAU.

Bien obligé !... J'aime mieux les petites voitures ; on est un pressé, un peu cahoté, mais on ne tombe que quand on verse.

LAURE, au Baron.

Et vous nous amenez Amélie, ce soir?

DELAUNAY.

Ce soir.

DULAU.

Et la baronne?...

DELAUNAY.

Je ne sais... Peut-être n'ira-t-elle pas à la campagne ; peut-être fera-t-elle un long voyage où je l'accompagnerai... Dulau, dans ce cas, je compterais encore sur toi.

DULAU.

Toujours! (Il quitte le bras de Laure et va à son ami.) Tu es triste, Delaunay, tu soupires... J'espère que tu ne nous caches rien de malheureux?

DELAUNAY.

Non, mon ami, non ; mais Teresa change ; elle paraît souffrante.

DULAU.

C'est vrai.

DELAUNAY.

Eh bien, cela m'inquiète, je voudrais la distraire. Je te conterai tout cela ce soir... Ne vois-tu pas que nous faisons le désespoir de Laure, qui ne peut pas deviner ce que nous disons ?

DULAU.

Alors, à ce soir. Adieu.

DELAUNAY.

Je vais vous reconduire jusqu'en bas.

SCÈNE II

TERESA, PAOLO.

Teresa entre avec précaution, va écouter à la porte de l'appartement d'Arthur, puis fait un signe dans l'antichambre. Paolo paraît.

PAOLO.

Signora?...

TERESA.

Personne n'est encore sorti de l'appartement de madame Arthur ?

PAOLO.

Personne.

TERESA.

M. de Savigny m'a priée hier de lui copier quelques airs de notre pays : Paolo, les voici... Vous lui remettrez cette lettre : ils sont dedans.

PAOLO, soupirant.

Oui, signora.

TERESA.

Si M. le baron rentre et me demande, je suis au jardin.

PAOLO.

L'air du printemps est encore bien froid, signora.

TERESA.

J'en ai besoin : le front me brûle.

(Elle sort.)

SCÈNE III

PAOLO, puis ARTHUR.

PAOLO.

« A monsieur Arthur de Savigny. » Qu'il est heureux! (Arthur entre.) Elle sort d'ici.

ARTHUR.

Où est-elle ?...

PAOLO.

Au jardin.

ARTHUR.

J'y cours !...

PAOLO.

Une lettre...

ARTHUR.

Pour moi ?

PAOLO.

D'elle.

ARTHUR.

Oh ! donne !... Oh ! oui, elle aussi m'aime !... Elle m'aime toujours !... elle m'aime comme autrefois ! (Il baise la lettre, puis il l'ouvre et lit.) Elle me rappelle nos serments, nos liens... Oh! c'est elle qui les a voulus.

PAOLO, annonçant.

Le baron.

ARTHUR.

Lui !... (Cachant la lettre.) Je ne le revois pas, après une heure d'absence, sans craindre que, dans cet intervalle, il n'ait surpris mon secret... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel supplice !... Oh ! ses cheveux blancs me font mal !... Il est triste... Se serait-il aperçu ?...

SCÈNE IV

ARTHUR, DELAUNAY.

DELAUNAY.

Bonjour, Arthur. (Il lui tend la main.)

ARTHUR, à part, avec soulagement.

Rien encore !...

DELAUNAY.

Comment va Amélie ?

ARTHUR.

Bien, mon père.

DELAUNAY.

Tant mieux ! Est-elle prête à partir ce soir pour la campagne ?

ARTHUR.

Je le crois...

DELAUNAY.

Où est-elle ?

ARTHUR.

Dans sa chambre. Voulez-vous que je l'appelle ?

DELAUNAY.

Non : je suis bien aise de causer un instant avec vous.

ARTHUR, inquiet.

Avec moi ?...

DELAUNAY.

N'êtes-vous pas mon fils, mon meilleur ami ?

ARTHUR.

Et de quoi vouliez-vous me parler ?

DELAUNAY.

De mes chagrins, Arthur !

ARTHUR, tressaillant.

Vous en avez ?...

DELAUNAY.

Voilà bien la question d'un homme heureux !

ARTHUR.

Et ces chagrins,... qui les cause?

DELAUNAY.

As-tu remarqué la tristesse et la pâleur de Teresa ?

ARTHUR.

Oui.

DELAUNAY.

En devines-tu le motif?

ARTHUR.

Je n'ai point cherché à m'en rendre compte.

DELAUNAY.

Arthur, pourrais-tu vivre loin de la France, avec l'idée que tu ne la reverrais jamais?

ARTHUR.

Oh! non!

DELAUNAY.

Eh bien, tout le mal de Teresa est dans ce que tu viens de dire : elle regrette Naples!...

ARTHUR.

Elle n'y a plus de parents.

DELAUNAY.

Et leurs tombes, Arthur!... Il y a sous le ciel qu'ont vu nos yeux en s'ouvrant, dans l'air qu'on a respiré d'une poitrine jeune, libre et joyeuse, dans le pays natal, enfin, un charme qu'aucun autre ne peut rendre!... Teresa regrette tout cela, mon ami.

ARTHUR

Oh! oui, oui sans doute!... c'est cela; c'est à cela qu'il faut attribuer sa tristesse, sa préoccupation... à cela, mon père, et pas à autre chose... Vous avez raison.

DELAUNAY.

Elle me le cache de peur de m'affliger : elle craint, cet ange de douceur, que je ne m'impose, à moi, les privations qu'elle n'a pas la force de supporter; mais je serai aussi généreux qu'elle.

ARTHUR.

Et que ferez-vous?...

DELAUNAY.

Je partirai demain pour Naples avec elle.

ARTHUR.

Vous!... vous partiriez! dites-vous vrai?...

DELAUNAY.

Oui.

ARTHUR.

Mais un pareil voyage demande des préparatifs...

DELAUNAY.

Ils sont faits.

ARTHUR.

Et sait-elle cela, elle... madame la baronne?

DELAUNAY.

Pas encore.

ARTHUR.

Et Amélie?...

DELAUNAY.

Ce n'est qu'au dernier moment que je l'en instruirai : je craindrais ses prières, ses larmes.

ARTHUR.

Ah! oui!... car ses prières, ses larmes vous retiendraient, n'est-ce pas?...

DELAUNAY.

Peut-être!... Hélas! quand on quitte, à mon âge, enfants et patrie, quelque courte que soit l'absence, on risque de ne plus les revoir.

ARTHUR, à part.

Il ne faut pas qu'il parte.

DELAUNAY.

Je te recommande Amélie en mon absence, Arthur... Tes soins la consoleront : je la saurai heureuse,... aimée de toi, car son bonheur est dans son amour. Voici Teresa : laisse-moi seul avec elle.

ARTHUR va au-devant de Teresa, et lui dit bas.

Rappelez-vous que vous m'aimez!

(Il sort.)

TERESA, à part.

Que veut-il dire?...

SCÈNE V

DELAUNAY, TERESA.

DELAUNAY.

Viens, ma Teresa!

TERESA.

Me voici, mon ami.

DELAUNAY.

Où as-tu été ce matin?

TERESA.

Au jardin.

DELAUNAY.

Sans pelisse, sans manteau, par cet air frais !...

TERESA, lui donnant la main.

Tenez.

DELAUNAY.

Ta main brûle...

TERESA,

Oui.

DELAUNAY.

Regarde-moi.

TERESA.

Eh bien?

DELAUNAY.

Vois : la rosée du matin tremble dans tes cheveux.

TERESA.

Mon front en a besoin...

DELAUNAY.

Comme tes yeux sont fatigués! comme tes joues sont pâles !... N'est-ce pas, ma Teresa, que ce ciel gris fatigue tes yeux, que ce soleil froid fane ton teint, que ta poitrine respire mal cet air de France?

TERESA.

Oh! oui, oui !... c'est cela... peut-être... Oui, mon ciel bleu,... mon soleil ardent,... mon golfe de Naples, où le soir les étoiles tombent comme des perles... Oh ! revoir tout cela comme je le voyais il y a trois ans, y retrouver les sensations que j'y ai éprouvées, et je serais heureuse.

DELAUNAY.

Heureuse !... Eh bien, ma Teresa, Naples, les orangers de Sorrente qui embaument l'air, le berceau de ta jeunesse, la tombe de tes parents, je puis te rendre tout cela... et je te le rends !...

TERESA.

Vous !... et comment?...

DELAUNAY.

Demain, nous partons.

TERESA.

C'est impossible!...

DELAUNAY.

Pourquoi ?

TERESA.

Pourquoi ?... Vous ne pouvez quitter ainsi votre patrie, votre maison, votre famille...

DELAUNAY.

N'as-tu pas quitté tout cela pour venir avec moi ?

TERESA.

Mais moi...

DELAUNAY.

Mais toi... tu étais jeune, tu avais de longues et joyeuses années à passer au lieu de ta naissance... Ferai-je moins pour toi, moi, vieux et près de la tombe?

TERESA.

Mon ami!...

DELAUNAY.

Non, Teresa : c'est à celui qui n'a rien à perdre de donner à l'autre. En supposant que j'atteigne le terme ordinaire que la nature a marqué aux hommes, à peine s'il me reste huit ou dix ans à vivre : attendras-tu ces huit ou dix ans au bout desquels tu seras libre pour être heureuse?... Et si je vivais au-delà de ce terme, si ce mal du pays devenait chaque jour plus insupportable, veux-tu que je craigne que tu ne me maudisses de ne pas mourir?

TERESA.

Oh ! Delaunay !...

DELAUNAY.

Je quitte pour toi, dis-tu, patrie, famille?... Ma patrie n'a plus besoin de mes services; c'est à de plus jeunes maintenant à la défendre : j'ai accompli ma tâche envers elle... Ma famille?... Je n'ai qu'une fille : je l'ai mariée à l'homme de son choix, et elle est heureuse. Mon but est donc atteint dans ce monde : Dieu pourrait m'envoyer la mort, et je n'aurais pas le droit de lui dire : « Attends; » car tout ce que doit faire un homme, je l'ai fait. Eh bien, loin de là, Dieu veut que je vive, que je vive heureux... puisque je vivrai avec toi : ton amour

seul manquerait à mon bonheur... Cet amour, je l'ai, n'est-ce pas?... amour de fille!... je n'en réclame pas d'autre.

TERESA, émue.

Oh! oui, oui!

DELAUNAY.

Eh bien, merci à Dieu! à toi, merci! car tous deux vous avez fait pour moi plus que je n'avais droit de demander: exiger davantage, ce serait de l'ingratitude. J'ai eu tort de te faire quitter Naples; j'aurais dû penser qu'en me suivant tu obéissais à ton père, qui te voulait voir noble, que tu sacrifiais ton bonheur à l'amour filial... Eh bien, en pensant que je t'ai rendu tout ce que tu chérissais, peut-être oublieras-tu que c'était moi qui un instant t'avais privée de tout cela... Allons, qu'as-tu?...

TERESA, pleurant.

Oh! vous êtes le meilleur, le plus généreux des hommes!... et vous avez raison, il faut que je parte!

DELAUNAY.

Tu vois que j'avais deviné juste, mon enfant.

TERESA.

Oui, oui!... Quand partons nous?

DELAUNAY.

Quand tu voudras.

TERESA.

Le plus tôt possible!

DELAUNAY.

Demain.

TERESA.

Demain?... Je serai prête.

DELAUNAY.

Oui, oui!... Et, quand, arrivés là-bas, nous parcourrons ensemble le beau pays où tu es née, s'il m'échappe un soupir en songeant à la France,... alors, du rocher de Capri ou de la pointe de Misène, tu me diras, en me montrant la ville qui surgit au milieu de son golfe comme une corbeille de fleurs: « Là-bas, vois-tu, c'est Naples... Naples, loin de laquelle je serais morte... Naples, que je n'espérais plus revoir... et que j'ai revue avec délices!... » Tu me diras cela, n'est ce pas?... et, au son de ta voix, à l'aspect de ton bonheur, j'oublierai la France, j'oublierai... j'oublierai tout... pour baiser tes mains, tes genoux, et te dire: « O Teresa, quelque chose que j'aie

faite pour toi... oh ! toi, toi, en m'aimant, tu as fait bien davantage encore ! »

TERESA.

Mon ami, je vous en supplie !... oh ! laissez-moi, laissez-moi seule... J'ai besoin de pleurer...

DELAUNAY.

Oh ! oui, oui, pleure de joie... Voilà les larmes que j'aime à te voir répandre ! Au revoir : je vais donner les ordres nécessaires. Je voudrais aujourd'hui profiter du temps qui me reste pour installer Arthur et Amélie à la campagne, où nous devions passer l'été avec eux. Tu resteras ici, toi ; ce petit voyage te fatiguerait inutilement... Ménage tes forces, tu en auras besoin. Demain, je serai de retour, débarrassé de tous les adieux dont je veux t'épargner le spectacle. (Il sonne ; un Domestique paraît.) Attelez le cheval au cabriolet.

TERESA.

Vous ne prenez pas la calèche ?

DELAUNAY.

Je la garde pour notre voyage. Amélie et moi irons dans le cabriolet ; Arthur nous suivra à cheval, et, demain, je me servirai de ce même cheval pour revenir. — Allons, ma Teresa, tout est arrangé... Souris, pour que je pense à ce sourire en disant adieu à ma fille.

(Il l'embrasse et sort.)

SCÈNE VI

TERESA, seule.

Oh !... oh ! mon Dieu ! ce serait bien affreux !... mais partir !... oui, je sens là qu'il le faut : loin d'Arthur, je pourrai l'aimer, sans crainte de devenir coupable... tandis que, près de lui, mon amour d'aujourd'hui sera peut-être demain un remords... Oh ! pensons à ce vieillard si bon qui m'appelle sa fille, qui m'a confié ce qui lui reste de jours, ce qu'il espère de bonheur... En quittant Arthur, au moment où il m'aime, malgré mon absence, il continuera de m'aimer...Ce n'est point sa femme, ce n'est point la froide Amélie qui effacera en lui mon souvenir... elle qui ne sait aimer d'amour qu'un peu plus qu'elle n'aime Laure, qu'un peu moins qu'elle n'aime son père !...

SCÈNE VII

AMÉLIE, TERESA.

AMÉLIE.

Je croyais mon père avec toi, maman...

TERESA.

Il me quitte.

AMÉLIE.

Oh! mon Dieu!... il faut que je lui parle... Sais-tu, maman, ce qu'il a décidé?... De partir, de nous quitter, de retourner à Naples!...

TERESA.

Oui, mon enfant, c'est son intention... Et qui t'a annoncé cette nouvelle que ton père voulait te cacher?

AMÉLIE.

Arthur.

TERESA.

Arthur!...

AMÉLIE.

Et je lui ai bien promis d'employer toute mon influence pour retenir mon père.

TERESA.

C'est lui qui t'envoie, et il te charge d'empêcher ce voyage?...

AMÉLIE.

Et je l'empêcherai.

TERESA.

Pauvre enfant!...

AMÉLIE.

J'ai promis à Arthur que tu te joindrais à moi pour supplier mon père de ne point partir;... et tu le feras, n'est-ce pas, maman?... et nous serons deux contre papa... Deux femmes sont bien fortes!... Nous attaquerons son cœur des deux côtés, et il faudra bien qu'il cède.

TERESA.

Je doute, Amélie, que nos prières obtiennent rien de mon mari... D'ailleurs, ce départ est nécessaire...

AMÉLIE.

Oh! maman!...

TERESA.

Mais faisons mieux...

AMÉLIE.

Voyons !

TERESA.

J'ai un moyen de tout concilier.

AMÉLIE.

Oh ! dites vite, maman !

TERESA.

Ce voyage se fera, et tu ne quitteras point ton père.

AMÉLIE.

Je ne comprends pas.

TERESA.

Viens avec nous, mon enfant !

AMÉLIE.

Et Arthur ?...

TERESA.

Il restera à Paris, qu'il ne peut quitter en ce moment, à moins de renoncer à ses projets d'avenir.

AMÉLIE.

Mais, chère maman, c'est que je ne veux pas me séparer d'Arthur, moi.

TERESA, étonnée.

Comment ?...

AMÉLIE.

Non, oh ! certainement non !

TERESA.

Cependant, mon enfant, il faut te décider à quitter ou ton père ou ton mari.

AMÉLIE.

Oui, vous avez raison... En ce cas, maman, je resterai près d'Arthur.

TERESA.

Amélie, ne m'as-tu pas dit que tu l'aimais moins que ton père ?...

AMÉLIE.

C'est vrai ; mais je n'étais pas mariée alors.

TERESA.

Et depuis ton mariage ?...

AMÉLIE.

Écoute... Il ne faut pas le dire à mon père, cela lui ferait

de la peine, car je ne sais s'il pourrait le comprendre comme tu le comprendras, toi qui es une femme... mais un sentiment que je ne devinais pas est entré dans mon cœur, s'est emparé presque entièrement de mon être... et j'ai reconnu à mon bonheur... que c'était de l'amour.

TERESA.

Enfant!... Mais ton père!... tu l'aimes donc moins?

AMÉLIE.

Non, maman: ce n'est pas mon père que j'aime moins; c'est Arthur que j'aime davantage.

TERESA.

Tu l'aimes?...

AMÉLIE.

Oh! plus que tu ne peux le comprendre!

TERESA.

Et lui?... lui?...

AMÉLIE, soupirant.

Oh! lui...

TERESA.

Dis donc!

AMÉLIE.

Il m'aime bien, sans doute... quoique souvent il me semble distrait, préoccupé... Mais je sais pourquoi.

TERESA.

Tu le sais?

AMÉLIE.

Oui... Quand je regarde dans le passé, quand je songe à mon indifférence pour lui, je m'étonne encore qu'il ait continué de m'aimer comme il l'a fait... Oh! si je pouvais revenir sur ce temps de froideur que je tremble qu'il ne se rappelle! Oh! mais je l'accable de caresses pour lui faire oublier... L'avenir est à moi: je sens que je l'aimerai chaque jour davantage... et tu me proposes de le quitter, maman! de quitter mon Arthur!... Oh! non, non!... Je ferai tout ce que je pourrai près de mon père: je le supplierai de rester; mais, si, malgré mes pleurs et mes prières, il part... maman, je resterai près d'Arthur.

TERESA, à part.

Elle l'aime! malheureuse que je suis! elle l'aime, et je pars!

AMÉLIE.

On vient... Si c'était mon père!... Maman! maman! c'est

mon Arthur!... Le voilà! Vois, maman, comme il est pâle!... comme il a l'air souffrant!... Mon ami!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR.

Eh bien?...

AMÉLIE.

Je ne l'ai pas vu.

ARTHUR.

Où est-il donc?

AMÉLIE.

Descendu donner quelques ordres. Mais il faut qu'il passe dans la salle à manger pour rentrer dans son appartement: je vais l'attendre, et j'empêcherai ce voyage qui nous rendrait tous malheureux... Embrassez votre femme, monsieur; et elle part.

(Arthur l'embrasse.)

TERESA, à part.

Mon Dieu, ayez pitié de moi!

(Amélie sort.)

SCÈNE IX

TERESA, ARTHUR.

ARTHUR.

Nous sommes seuls enfin!...

TERESA, à part.

Elle l'aime!...

ARTHUR.

Oh! écoutez-moi, Teresa! car il n'y a pas un instant à perdre.

TERESA.

Que me voulez-vous?

ARTHUR.

Le baron vous a-t-il parlé de son voyage insensé?

TERESA.

Oui.

ARTHUR.

Et vous y avez consenti?

TERESA.

Je l'ai approuvé.

ARTHUR, amèrement.

Bien!

TERESA.

Que vouliez-vous donc que je fisse?

ARTHUR.

N'y avait-il pas mille moyens de rester?

TERESA.

Rester!... et pourquoi faire, rester?...

ARTHUR.

Vous le demandez!...

TERESA.

Amélie reste, elle!

ARTHUR.

Sommes-nous ici pour railler, madame?... et puisque c'est pour vous qu'il veut partir, que c'est votre santé qui l'inquiète, ne pouviez-vous le rassurer?

TERESA.

Arthur, regardez-moi, et voyez ma pâleur; touchez mes mains: la fièvre les brûle... Pouvais-je dire à ma pâleur de disparaître, à ma fièvre de cesser?... Ne les attribuant plus au regret de mon pays natal, pouvais-je lui dire que cette pâleur, cette agitation, je les devais à votre présence, au malheureux amour dont vous me poursuivez?... Non, n'est-ce pas? Vous voyez bien qu'il fallait que je vous quittasse, que loin de vous seulement je puis être heureuse.

ARTHUR.

Et moi, Teresa, et moi que vous abandonnez ainsi, ne devrais-je pas être pour quelque chose dans votre décision?... Vous parlez de votre pâleur, de votre agitation!... mon front est-il souriant, à moi? mon cœur bat-il comme celui d'un homme calme?... Ah! quand je voulais rompre ce mariage, quand je prévoyais les tortures qui me rongent, mais il fallait donc me laisser partir! j'avais des forces alors pour me séparer de vous; maintenant, votre présence continuelle les a usées... Vous m'avez retenu, retenu malgré moi; vous m'avez promis un avenir de bonheur et de calme... (Riant amèrement.) Oh! n'est-ce pas, Teresa, que nous sommes calmes? n'est-ce pas que nous sommes heureux? n'est-ce pas que vous avez tenu votre promesse?

TERESA.

Arthur! Arthur!... vous me faites bien du mal!

ARTHUR.

Vous aurez disposé de ma vie, vous aurez ordonné, j'aurai obéi... Vous m'aurez fait malheureux, et vous me laisserez malheureux!... Oh! cela ne sera point, Teresa. C'est une coquette qui se conduirait ainsi, et vous ne l'êtes point... Songez donc qu'il me faut votre présence comme il me faut de l'air... Je m'y suis habitué; et, maintenant, c'est ma vie... Il me la faut, Teresa!... Vous ne voulez pas que je meure, n'est-ce pas? que je meure en désespéré, blasphémant Dieu... Eh bien, alors, restez, restez, je vous en supplie!... Teresa, mon amour, ma vie, mon ange!...

(Il tombe à genoux.)

TERESA, cachant sa tête dans ses mains.

Mon Dieu! mon Dieu!

ARTHUR.

Mais répondez-moi donc!

TERESA.

Eh! n'ai-je pas répondu à tout, le jour où je vous ai répondu que je vous aimais?

ARTHUR, avec ironie, en se relevant.

Oui, vous m'aimez, mais d'un amour commode, qui permet l'absence, la regarde comme un moyen de redevenir fraîche et jolie, de retrouver le bonheur qu'on a perdu... Ah! vous appelez cela de l'amour... vous, Italienne, vous!... Le soleil de France a-t-il déjà refroidi à ce point le sang de vos veines?... Oh! Teresa, vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimé!

TERESA.

Oh! vous vous trompez, Arthur; et les passions de l'Italienne, je les ai toutes deux: amour et jalousie... Ce sang qui s'est glacé, dites-vous, eh! j'en donnerais la moitié à l'instant même, pour passer ma vie avec vous sans crime et sans remords!

ARTHUR.

Eh bien donc, Teresa, ma Teresa!...

TERESA.

Je ne vous aime pas, malheureux! Eh! cet amour m'épouvanterait-il s'il était moins violent?... Croyez-vous que je n'aie pas essayé tous les moyens de le combattre: raison, prière?... Je ne t'aime pas, Arthur!... et je suis obligée de te fuir pour

te résister! Oh! laisse-moi donc cette seule voie de salut, ou je me perdrai et je te perdrai avec moi.

ARTHUR.

Peu m'importe, Teresa!... Avec toi, l'enfer, la mort!... avec toi, entends-tu?... mais avec toi!...

TERESA.

Oh! pitié!... grâce!...

ARTHUR.

Tu ne partiras pas, dis?... Oh! non! non!...

TERESA.

Arthur!... (S'éloignant vivement.) Le baron!...

SCÈNE X

LES MÊMES, DELAUNAY, AMÉLIE, appuyée sur le bras de son père.

AMÉLIE.

Oh! mon père!... mon bon père!.. je t'en supplie, ne nous quitte pas!

DELAUNAY.

Mon enfant, Teresa seule pourrait changer ma résolution.

ARTHUR, à demi-voix.

Vous l'entendez, madame...

AMÉLIE.

Oh! maman, je t'en prie!...

ARTHUR, de même.

Teresa, vous n'avez qu'un mot, un seul mot à dire pour cela... Dites-le donc!

DELAUNAY.

Nous reviendrons... Vous me reverrez, mes enfants, avant que je meure.

AMÉLIE.

Mon père!... mon père!...

ARTHUR, bas.

Une dernière fois, Teresa...

PAOLO.

Le cabriolet de M. le baron et le cheval de M. Arthur sont prêts.

DELAUNAY.

Allons, ma fille, fais tes adieux à ta mère.

AMÉLIE.

Il le faut donc!... mon Dieu!... Adieu, maman!... adieu!... ramenez-nous mon père...

DELAUNAY.

Console-toi, mon enfant, ma fille bien-aimée...

AMÉLIE, sanglotant.

Jamais!... jamais!...

TERESA, à part.

Elle l'aime!

ARTHUR, près de Teresa.

Madame...

TERESA, bas.

Reviens! Partir... mourir... Mais, auparavant, je veux te revoir encore!

(Elle s'élance dans son appartement.)

ARTHUR, à part, avec joie.

Ce n'est point un rêve!

DELAUNAY, à part.

Elle craint de céder aux larmes de ma fille... (Haut.) Paolo, dites à la baronne que je serai ici demain, et que nous partirons le soir même. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous nous accompagnez... Allons, mes enfants!...

AMÉLIE.

Arthur!...

ARTHUR, comme se réveillant.

Oui, oui!... partons : il se fait tard.

SCÈNE XI

PAOLO, seul.

Partir!... Oh! que ces mots résonnent doucement à mon oreille! Partir pour l'Italie!... revoir Naples!.. la revoir avec la signora Teresa!... Naples, où je n'aurai pas toujours devant les yeux cet Arthur que je déteste... cet Arthur que je vais laisser ici plus malheureux que moi; car lui ne verra plus ma noble maîtresse, que je verrai à toute heure, moi!... Oh! n'est-ce pas, Arthur, que tu échangerais bien ta riche et hautaine position contre celle du pauvre, de l'humble pêcheur de Naples?... O mon golfe de Sorrente, dont les vagues me berçaient, tout enfant, dans le bateau de mon père! ô mon ciel pur!... je vais rêver à vous; car, cette nuit, je dormirai; aucune pensée

ne viendra me distraire de mes songes... Teresa... Teresa est seule toute une nuit... seule! Respire, Paolo!... Paolo, sois heureux!... — Quel est ce bruit? — Arthur!... Arthur qui revient seul!... Oh! qui le ramène donc?... Il va repartir sans doute... Il ne restera pas, il ne peut pas rester... (A un Domestique qui entre avec des lumières.) Où allez-vous?...

LE DOMESTIQUE.

Préparer la chambre de M. Arthur.

PAOLO.

M. Arthur ne passe pas la nuit ici!

LE DOMESTIQUE.

Si fait: son cheval s'est donné un écart, et, comme le cabriolet du baron ne contient que deux personnes, M. Arthur a été obligé de revenir.

(Il entre dans la chambre d'Arthur.)

PAOLO.

Malédiction!

SCÈNE XII

ARTHUR, PAOLO.

ARTHUR.

Paolo !

PAOLO, se levant.

Signor ?...

ARTHUR.

Que fais-tu là?

PAOLO, qui, par un mouvement involontaire, a tiré son stylet.

J'attendais les ordres de ma maîtresse, si elle avait à m'en donner.

ARTHUR.

Et en attendant?...

PAOLO.

Je jouais avec ce stylet.

ARTHUR.

C'est l'arme de ton pays.

PAOLO.

Et elle est mortelle!...

ARTHUR.

La baronne ?...

PAOLO.

S'est enfermée dans son appartement.

ARTHUR, entrant dans sa chambre.

C'est bon, tu peux te retirer.

LE DOMESTIQUE, sortant de l'appartement d'Arthur, à Paolo.

Venez-vous?

PAOLO.

Tout à l'heure.

LE DOMESTIQUE.

Bonsoir.

PAOLO.

Adieu. (Le Domestique sort. Le théâtre rentre dans l'obscurité.) Oh! je me trompe peut-être : il est possible, après tout, que cela ne soit que l'effet du hasard... Oh! mon Dieu, que je souffre!... Adieu, mes songes! adieu, ma nuit heureuse! Le démon qui tourmente ma vie, il est là... Oh! Paolo! si un de tes compatriotes était à ta place, ce bon stylet à la main... Silence!... n'ai-je point entendu?...Ses pas se sont rapprochés de cette porte... Cette porte... elle s'ouvre... Il vient... c'est lui... Où va-t-il?...

(Arthur écoute si tout est calme, met la main sur le bouton de la porte de Teresa, puis entre.)

ARTHUR.

Allons!...

(Paolo l'a suivi dans l'ombre, prêt à lancer le stylet qu'il tient; puis, quand il voit que la porte de Teresa n'était pas fermée, il jette son stylet à terre.)

PAOLO.

Elle en mourrait!...

ACTE QUATRIÈME

LE BARON DELAUNAY

Un salon plus riche.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON DE SORBIN, UN DOMESTIQUE.

DE SORBIN.

M. Arthur de Savigny est-il visible?

LE DOMESTIQUE.

Je le crois.... Le nom de monsieur?...

DE SORBIN.

Le baron de Sorbin. (Le Domestique entre chez Arthur. Sorbin s'assied et ouvre un album qu'il feuillette.) Ah! c'est l'album de la baronne. (Il lit.)

Oh! laisse-moi t'aimer pour que j'aime la vie,
Pour ne point au bonheur dire un dernier adieu,
Pour ne point blasphémer les biens que l'homme envie,
Et pour ne pas douter de Dieu.

L'amour a des secrets pour les chagrins de l'âme;
L'amour a des clartés pour les fronts soucieux;
L'amour semble un reflet d'une céleste flamme
Dont le foyer serait aux cieux.

SCÈNE II

DE SORBIN, ARTHUR.

ARTHUR.

Excusez-moi, baron, de vous avoir fait attendre.

DE SORBIN.

Comment! mais je lisais des vers charmants qui m'ont bien l'air d'être de vous; car c'est de votre écriture, et ils ne sont pas signés.

ARTHUR, fermant vivement l'album.

Ah! oui, oui... Ce sont des vers que j'avais faits... autrefois... que la baronne m'a prié de mettre sur son album... Pardon de vous recevoir ici, baron, mais je voulais causer avec vous.

DE SORBIN.

Comment va M. Delaunay? est-il de retour?

ARTHUR.

Non: il est, comme vous le savez, en Auvergne depuis trois semaines: la vente d'une de ses terres l'y retient.

DE SORBIN.

Je ne vous demande pas des nouvelles de la baronne: je vous ai aperçu avec elle avant-hier à l'Opéra; elle était resplendissante de fraîcheur et de beauté.

ARTHUR.

Ah! vous m'avez vu?... Oui, elle va mieux, beaucoup mieux.

DE SORBIN.

Je croyais qu'elle devait faire avec son mari un voyage à Naples.

ARTHUR.

Sa santé, en se raffermissant, l'a rendu inutile... Je suis passé chez vous hier pour avoir l'honneur de vous voir...

DE SORBIN.

On me l'a dit : voilà pourquoi, en allant au ministère, je suis entré chez vous.

ARTHUR.

Ne vous verra-t-on point à notre soirée?... C'est un anniversaire de naissance de ma femme: elle a aujourd'hui dix-huit ans... Ce serait mal de ne point y venir.

DE SORBIN.

Si fait, je n'y manquerai pas... Mais j'ai pensé que vous aviez peut-être à me parler, et ce n'était pas au milieu d'une réunion...

ARTHUR.

Je voulais vous demander comment vont mes affaires au ministère.

DE SORBIN.

Très-bien.

ARTHUR.

C'est que, les motifs qui me retenaient à Paris n'existant plus...

DE SORBIN.

Ah! c'est vrai: c'était votre futur mariage qui vous faisait tout refuser... Eh bien, mais, si vous consentiez à partir, le ministre des relations extérieures cherche, pour une affaire très-importante, quelqu'un qu'il puisse envoyer à Saint-Pétersbourg... Accepteriez-vous une mission pour cette ville?

ARTHUR.

Peu m'importe: j'accepterais tout, pourvu que j'eusse un prétexte suffisant pour quitter Paris.

DE SORBIN.

Eh bien, cela pourra s'arranger.

ARTHUR.

Oh! merci!... Je n'ai pas besoin de vous dire que les mêmes motifs qui me font désirer de partir me font désirer aussi que cette demande que je vous fais reste secrète jusqu'au moment...

DE SORBIN.

Soyez tranquille: je vais travailler avec le ministre en sortant d'ici; je lui parlerai de votre affaire, et j'espère, ce soir même, avoir de bonnes nouvelles à vous en donner.

ARTHUR.

Vous êtes un homme charmant!.... Vous partez déjà?

DE SORBIN.

J'avais à peine le temps de vous dire bonjour; mais je voulais savoir pourquoi vous étiez passé chez moi... Depuis votre mariage, on vous voit si peu, que c'était un événement... A propos, et madame?...

ARTHUR.

Un peu souffrante.

DE SORBIN.

Ah! est-ce que?...

ARTHUR.

Oh! mon Dieu, non.

DE SORBIN.

A ce soir.

ARTHUR.

Oui... Merci, mille fois merci.

DE SORBIN.

Laissez donc... Adieu.

SCÈNE III

ARTHUR, seul.

Oh! si Teresa savait que je pense à la quitter!... Mais aussi je ne puis songer sans frémir au retour du baron... En son absence, nous n'avons à craindre que les yeux d'Amélie, qu'il est facile de tromper, tant elle est naïve... Et cependant, en face de cette enfant le supplice commence déjà.

SCÈNE IV

ARTHUR, TERESA.

Teresa s'approche tout doucement par derrière Arthur, et lui donne sa main à baiser.

ARTHUR, tressaillant.

Ah!...

TERESA.

Eh bien, c'est moi... Je vous fais peur ?

ARTHUR.

Oh! non, Teresa.

TERESA.

Je viens de donner tous mes ordres pour notre petite fête... Concevez-vous, Arthur? le monde, c'est un moyen de s'isoler : nous serons plus libres en face de cent personnes que nous ne le sommes dans nos soirées avec Amélie... Oh ! le monde, l'énivrement des lumières, le bruissement de la musique, au milieu duquel les regards se croisent sans être épiés, les mains se touchent sans être vues, un mot d'amour s'échange sans être écouté... Je n'ai jamais tant aimé le bal et le spectacle!

ARTHUR.

Et vous êtes heureuse, Teresa ?

TERESA.

Oui, car je veux l'être... Il faut que je le sois.

ARTHUR.

Tant mieux!

TERESA.

Que vous êtes cruel, Arthur!... Laissez-moi donc vivre de cette vie factice qui me fait oublier... Laissez-moi la fièvre et l'agitation qui m'éblouissent... Oui, oui, tant que je vous verrai là, Arthur, que je toucherai de temps en temps votre main, que je verrai vos yeux fixés sur les miens, comme en ce moment... eh bien, j'oublierai le passé, où il y a un crime; j'oublierai l'avenir, où il y a un remords, pour le présent, le présent heureux, enivrant, insoucieux... Oh! vous ne saviez pas encore comment aime une femme, Arthur!... mais son amour devient sa vie; il se mêle à son sang, elle le respire avec l'air!...

ARTHUR.

Chère Teresa!... Il faudrait cependant un peu songer à l'avenir, au retour du baron qui ne peut tarder.

TERESA.

Et pourquoi y songer? Laisse-moi oublier tout cela plutôt... Est-ce que je songe à la mort, qui, elle aussi, peut venir d'un moment à l'autre? Non, je suis rassurée par les battements de mon cœur, que je sens encore jeune pour la vie ; je suis rassurée par mon amour, qui survivra à tout... Et puis, vienne le malheur, vienne la mort ! j'aurai du moins connu les moments heureux de cette vie.

ARTHUR.

Oh ! Teresa que je t'envie!

TERESA.

Eh bien, fais comme moi : oublie tout avec moi. Oh ! si tu m'aimais comme je t'aime !... Il m'est venu quelquefois une pensée...

ARTHUR.

Laquelle ?

TERESA.

Je te le dirai quand nous serons malheureux ; c'est alors que je verrai jusqu'à quel point tu étais digne de cet amour d'Italienne que tu invoquais autrefois, et qu'aujourd'hui... Arthur, je te soupçonne de ne pas comprendre... Allons, Arthur, allons, du courage...

PAOLO, entrant.

Le courrier du baron entre dans la cour, et ne précède son maître que de quelques instants.

TERESA, tombant sur un fauteuil.

Ah !...

ARTHUR.

Laisse-nous, Paolo. (Paolo sort.) Teresa ! Teresa ! à ton tour, du courage !

TERESA.

Il arrive !... entends-tu ? il arrive !...

ARTHUR.

Avais-tu donc véritablement oublié qu'il dût revenir ?

TERESA.

Oh ! non, non... Seulement, j'étais moins égoïste que toi : je ne voulais pas t'affliger de ma peine... Je voulais te faire oublier, si je n'oubliais pas... Oublier !... oh ! non pas... Mais il n'y aurait pas de Dieu si l'on oubliait... Arthur, sois content : depuis mon crime, je n'ai pas eu une heure, une minute de repos... Le vieillard, il a toujours été là : dans ma veille, dans mon sommeil, dans mes plaisirs, je le voyais... Et, quand je cachais ma tête échevelée dans tes bras, Arthur, tu croyais que c'était de l'amour... C'était de la terreur.

ARTHUR.

Oh ! mon Dieu !...

TERESA.

N'est-ce pas que j'étais digne d'envie ?

ARTHUR.

Oh ! non, non !...

TERESA.

Eh bien, maintenant, qui de nous aimait le mieux, de toi qui tâchais de m'épouvanter de tes craintes, ou de moi qui voulais te rassurer avec mon amour ?

ARTHUR.

Oh ! je t'aime pourtant bien, Teresa !

TERESA.

Prends-y garde ! ces paroles, à cette heure, sont un engagement... Oserais-tu les répéter ? m'aimes-tu toujours autant, Arthur ?

ARTHUR.

Oui... oui...

TERESA.

Tu sais que je te disais qu'une pensée m'était venue...

ARTHUR.

Eh bien ?

TERESA.

Que je la réservais pour des temps malheureux...

ARTHUR.

Laquelle ? laquelle ? Voyons !...

TERESA.

Tu n'oseras pas !...

ARTHUR.

Qu'est-ce donc ?...

TERESA.

Écoute !... Comprends-tu qu'une femme qui a manqué au plus saint de tous les devoirs, qui a manqué sans rien de ce qui fait excuser une faute... car ne crois pas que rien m'excuse à mes propres yeux, moi... Non, le baron était bon et m'aimait : tout ce que je pouvais désirer était accompli à l'instant... et je suis bien criminelle ! va, je le sais !.. Eh bien, dis-je, crois-tu qu'une femme qui, comme moi, n'avait aucune excuse pour trahir, puisse revoir en face celui qu'elle a trahi, embrasser ses cheveux blancs, dormir sur sa poitrine ?...Oh ! dis, dis, le crois-tu ?...

ARTHUR.

Teresa !...

TERESA.

Mais dis-moi donc si tu le crois ; je ne te demande que cela !

SCÈNE V

TERESA, DELAUNAY, AMÉLIE, DULAU.

DELAUNAY, dans l'antichambre.

Mais où est donc Teresa?... Teresa, où est elle?...

AMÉLIE.

Ah ! mon père, tenez, la voilà !

DELAUNAY, embrassant Teresa.

Oh ! c'est mal à toi !... Comment, Laure, Dulau, Amélie, attendent en bas mon retour, viennent au-devant de moi pour me revoir un instant plus tôt... et toi !...

TERESA.

J'allais descendre...

DELAUNAY.

Oh ! je te pardonne en te voyant si fraîche, si jolie... Amélie, amène-moi Arthur. (Amélie sort.) Ta santé, ta santé si chère !... elle est donc rétablie, ma Teresa ?

TERESA.

Oui, je suis heureuse...

DELAUNAY, l'embrassant encore.

Oh ! laisse-moi... Tu sais ce que je voulais faire pour te rendre au bonheur.

DULAU.

Oui, nous quitter.

TERESA.

Je sais que vous êtes bon et généreux entre les hommes... et, s'il est des instants où je n'ai pas apprécié votre cœur... ah ! Dieu sait que ce n'est pas dans celui-ci !...

SCÈNE VI

LES MÊMES, ARTHUR, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Mais venez donc, Arthur ! je vous dis que c'est mon père.

DELAUNAY.

Eh ! viens donc... Mais il faut que j'aille chercher tout le monde... Ah çà ! mais qu'est-ce que tu fais ?... tu me baises la main ? Est-ce que tu es fou ?

ARTHUR.

Oh ! mon père !...

DULAU, à part.

Ce jeune homme n'est décidément plus le même... J'en préviendrai Delaunay.

DELAUNAY.

Revenons à toi, ma petite Amélie... Je te trouve pâle, changée.

AMÉLIE, tristement.

Moi ?... Oh ! ce n'est rien.

DELAUNAY.

Ne trouves-tu pas, Arthur ?

ARTHUR.

Je ne sais... Mais non... (A part.) Oh ! mon Dieu !...

DELAUNAY, à Amélie.

Tu ne m'attendais pas aujourd'hui, hein ?... Mais j'ai pensé à ton anniversaire : je n'ai pas voulu le passer loin de toi, sans venir t'embrasser. J'ai pris la poste, j'ai couru nuit et jour, et me voilà... Êtes vous contents de me revoir ?

AMÉLIE.

Oh ! oui.

TERESA, à Arthur, tremblant et embarrassé.

J'ai pitié de vous. (A Delaunay.) Vous devez être bien fatigué, mon ami ; cependant, vous le savez, aujourd'hui nous avons une fête, et, si vous voulez y paraître, il faut songer à votre toilette.

DELAUNAY.

Oui, oui ; d'ailleurs, j'ai mille choses à te dire.

DULAU, bas, à Delaunay.

J'ai aussi à te parler.

DELAUNAY.

A moi ?...

DULAU.

Chut !

DELAUNAY.

Qu'est-ce donc ?... Allons, Dulau, viens avec nous. Teresa, nous t'attendons.

TERESA, à part.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! donne-moi des forces !

SCÈNE VII

AMÉLIE, ARTHUR.

AMÉLIE.

Vous vous en allez, Arthur ?

ARTHUR.

Oui : je rentrais pour travailler... Aviez-vous quelque chose à me dire?

AMÉLIE.

Un mot seulement, et je vous laisse.

ARTHUR.

Dites, Amélie.

AMÉLIE.

Mon père m'a trouvée pâle et changée.

ARTHUR.

C'est vrai ; et je m'en suis aperçu moi-même.

AMÉLIE.

Ah ! tant mieux !... Croyez-vous que ce soit sans cause, Arthur ?

ARTHUR.

Du moins, cette cause, je ne la connais pas.

AMÉLIE.

Je vais vous la dire... Je suis malheureuse !

ARTHUR.

Vous !... et pourquoi ?

AMÉLIE.

Parce que vous ne m'aimez plus.

ARTHUR.

Oh ! Amélie !...

AMÉLIE.

Vous ne m'aimez plus, Arthur, et il faut que ce soit ma faute... et j'ai cherché en moi tout ce qui pouvait avoir refroidi votre amour : il me semble que je suis toujours la même ; seulement, moi, je vous aime davantage.

ARTHUR.

Et qui peut vous faire penser ?...

AMÉLIE.

Tout. D'ailleurs, prissiez-vous la peine de dissimuler votre froideur, il y a dans le cœur qui aime un instinct qui la ferait

deviner, Arthur; mais vous ne vous imposez même pas cette contrainte.

ARTHUR.

Comment!...

AMÉLIE.

C'est votre faute; pourquoi m'avez-vous habituée à être chérie, entourée de soins, d'amour? Je m'y suis faite, et maintenant, maintenant que vous êtes distrait, préoccupé toujours...

ARTHUR.

Moi?...

AMÉLIE.

Tenez, dans ce moment même, eh bien, je vous impatiente, je vous fatigue... Écoutez, écoutez une prière... une prière que je vous fais à genoux...

ARTHUR.

Oh! Amélie!...

AMÉLIE.

Oui, une prière...

ARTHUR.

Laquelle?...

AMÉLIE.

Prenez sur vous de cacher votre indifférence à mon père: cela le rendrait trop malheureux! Devant lui... devant lui seulement, soyez bon pour moi comme vous l'étiez... Oh! vous ne savez pas comme il m'aime, lui, et comme il souffrirait!... Eh bien, quand nous serons seuls, je ne vous demanderai rien: vous ne me parlerez pas si vous voulez... Je me tiendrai dans ma chambre et vous laisserai dans la vôtre... Oh! oui... oui, j'en aurai le courage... Mais que mon père le sache!... que je voie pleurer mon père!... Oh! Arthur... oh! je n'en aurais pas la force.

ARTHUR.

Amélie!... chère Amélie!... je t'aime cependant...

AMÉLIE, lui mettant la main sur le cœur.

Oh! ce que tu dis ne vient pas de là, vois-tu!... Ce n'est plus l'accent d'autrefois, qui faisait que tes paroles persuadaient, que tu m'aurais fait croire aux choses les plus impossibles... Non, je ne réclame rien, rien que ce que je viens de te dire... N'est-ce pas que, devant mon père, tu prendras sur toi de paraître m'aimer?...

ARTHUR.

Oh ! oui, oui !... plains-moi, Amélie : je suis bien malheureux !... Mais tout cela changera, je te le jure !...

AMÉLIE.

Mais, mon Dieu ! qu'as-tu donc ?

ARTHUR.

Rien... rien que je puisse te dire, du moins... Des tourments, des chagrins à moi seul.

AMÉLIE.

Quand tu m'aimais, ils eussent été à nous deux...

ARTHUR.

Encore !...

AMÉLIE.

Non...

ARTHUR.

Amélie, c'est la solitude qu'il me faut.

AMÉLIE.

Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire : vous pouvez vous retirer, Arthur.

ARTHUR.

Oui ; mais je reviendrai bientôt, Amélie... J'ai tout arrangé pour un plan de vie à venir... pour que nous ne nous quittions pas, pour que...

AMÉLIE.

Ce que vous ferez sera bien fait.

ARTHUR.

Allons, allons...

AMÉLIE, souriant.

Au revoir.

ARTHUR, rentrant chez lui.

Que je souffre !...

SCÈNE VIII

AMÉLIE, seule.

Oh ! qui me rendra mon Arthur d'autrefois, son air empressé, prévenant, mon Arthur au front riant, à la bouche joyeuse ? Des chagrins à lui seul, dit-il... Oh ! ils sont à nous deux, car je les connais... Il aime... il aime une autre femme !... Oh ! pauvre Amélie !... Mon Dieu, mon Dieu !

SCÈNE IX

AMÉLIE, LAURE.

Qu'as-tu donc? LAURE.

Moi ? Rien... AMÉLIE.

Tu as pleuré, Amélie !... tu pleures encore !... LAURE.

Non, non, tu te trompes... Pourquoi pleurerais-je ?... AMÉLIE.

Je ne sais; mais tes yeux sont rouges, ta poitrine est oppressée... LAURE.

Mais je t'assure que tu te trompes... AMÉLIE.

Je me trompe!... et ta voix est pleine de larmes... Mais qu'as-tu donc? LAURE.

Oh ! je suis bien malheureuse !... AMÉLIE, sanglotant.

Malheureuse!... et je ne le sais pas, moi, ton amie d'enfance, ta sœur! LAURE.

Laure, ma bonne Laure... Oh ! oui, je voudrais bien te dire ce que j'ai... AMÉLIE.

Parler de ses peines, c'est déjà s'en consoler... Voyons, parle!... qu'as-tu donc? LAURE.

Oh ! c'est une chose affreuse qui me déchire, qui me torture; des tourments dont je n'avais pas l'idée... Oh! Laure, Laure!... je suis jalouse! AMÉLIE.

Jalouse ! et de qui donc? LAURE.

De qui, si ce n'est d'Arthur? AMÉLIE.

D'Arthur? LAURE.

AMÉLIE.

Oui.

LAURE.

Comment, Arthur te trompe?

AMÉLIE.

Oui, oui... N'est-ce pas que c'est horrible?... Moi qui l'aime tant!... il en aime un autre... une autre que son Amélie !

LAURE.

Mais c'est incroyable !

AMÉLIE.

J'en suis sûre !

LAURE.

Comment cela?

AMÉLIE.

Écoute : il reçoit des lettres qu'il me cache... L'autre jour, je l'ai vu en recevoir une : il la baisait, la pressait sur son cœur... Oh! tu n'as pas d'idée de ce que c'est que la jalousie!... cela glace tout... C'est au point que j'avais un secret à lui dire, un secret qui, en tout autre temps, nous aurait comblés de joie tous deux... Eh bien, je ne m'en sens pas le courage!

LAURE.

Et ces lettres?...

AMÉLIE.

J'ai remarqué où il les cache, car vingt fois... j'ai honte de t'avouer cela, Laure... mais vingt fois j'ai été sur le point... Ce serait bien mal, n'est-ce pas?

LAURE.

Et où les cache-t-il?

AMÉLIE.

Dans un tiroir secret du chiffonnier qui est dans le boudoir. Il les met dans un portefeuille, où je suis certaine qu'il y en a beaucoup, et il renferme le portefeuille dans ce tiroir.

LAURE.

Comment! tu as un pareil soupçon, et tu ne t'en assures pas?

AMÉLIE.

De quelle manière?

LAURE.

Il me semble qu'il n'y en a qu'une seule...

AMÉLIE.

Oh! ce serait affreux!

LAURE.

Mais peut-être ôte-t-il avec soin la clef du chiffonnier?

AMÉLIE, tirant une clef de sa poitrine.

J'en ai une qu'il ne connaît pas.

LAURE.

Veux-tu que j'aille avec toi?...

AMÉLIE

Oh! non, non... Arthur n'aurait qu'à nous surprendre ensemble!...

LAURE.

Eh bien, vas-y seule.

AMÉLIE.

Je n'aurai jamais le courage de lire une de ces lettres.

LAURE.

Écoute : apporte ici le portefeuille tout entier; et, moi, je l'ouvrirai, et te dirai... que tu es une petite folle de t'être inquiétée ainsi, car je suis sûre que ces lettres sont des papiers d'affaires et non des lettres d'amour, et tu les reporteras tout de suite.

AMÉLIE.

Tu seras discrète, Laure!... Oh! tu as raison : je suis si malheureuse, qu'il faut que cette incertitude cesse...Et si c'est mal... eh bien, Dieu qui voit ce que je souffre me pardonnera peut-être!

LAURE.

Du courage!... Je t'attends.

(Au moment où Amélie entre chez elle, Delaunay sort de son appartement.)

SCÈNE X

DELAUNAY, LAURE.

DELAUNAY, à part.

Ce que m'a dit Dulau est bien étrange... (Apercevant Laure.) Laure!...

LAURE.

Monsieur!...

DELAUNAY.

Où est Amélie?

LAURE.

Mais... chez son mari, je crois...

DELAUNAY.

Bien.

LAURE.

Elle va revenir...

DELAUNAY.

Je voulais te demander quelque chose, Laure... Je me suis aperçu de la pâleur d'Amélie... Cela m'inquiète... Aurait-elle des chagrins?

LAURE, hésitant.

Des chagrins?... Oui, monsieur...

DELAUNAY.

Et qui aurait le courage d'en faire à cet ange? Ce n'est pas Arthur, j'espère?...

LAURE.

Écoutez... Vous ne le direz pas?...

DELAUNAY.

Parle.

LAURE.

Eh bien, c'est lui!

DELAUNAY.

Oh!... je vais le trouver à l'instant.

LAURE.

Non, non!... n'y allez pas!... Amélie s'est peut-être trompée...

DELAUNAY.

Eh bien, Arthur est homme d'honneur, et il me dira...

LAURE.

Non, monsieur, non : mieux vaut attendre... Amélie, tout à l'heure, va savoir si elle se trompait ou non.

DELAUNAY.

Comment cela?...

LAURE.

Des lettres...

DELAUNAY.

Des lettres entre les mains d'Amélie!...

LAURE.

Non!... elle n'osera pas les ouvrir... Elle allait les apporter ici, et toutes deux...

DELAUNAY, sévèrement.

Sortez, Laure.

LAURE.

Mais Amélie...

DELAUNAY.

Pressez la baronne d'achever sa toilette, et faites, je vous prie, allumer les lustres.

LAURE.

Vous ne m'en voulez pas?...

DELAUNAY, avec plus de douceur.

Non, mon enfant... Mais laisse-moi.

SCÈNE XI

DELAUNAY, puis AMÉLIE.

DELAUNAY.

Oh! si cela était, ce serait bien affreux!... Une enfant que je confie à son honneur, pure et naïve, la tromper!... Oh! cette petite fille ne sait ce qu'elle dit : c'est impossible!

AMÉLIE.

Tiens, Laure, les voilà... (Apercevant Delaunay.) Mon père!...

DELAUNAY.

Amélie, donne-moi ce portefeuille.

AMÉLIE.

Comment!... comment!... vous voulez...?

DELAUNAY.

Je sais tout.

AMÉLIE, se jetant dans ses bras.

Ah!...

DELAUNAY.

Tu souffres... et tu te plains à d'autres, mon enfant!... Ne suis-je plus ton père, ton bon père?...

AMÉLIE.

Oh! si, si, toujours mon père chéri!...

DELAUNAY.

Pourquoi avouer à Laure ce que tu n'aurais dû dire qu'à moi?

AMÉLIE.

Oh! mon père, elle m'a surprise pleurant...

DELAUNAY.

Tu es donc bien malheureuse, pauvre Amélie?

AMÉLIE.

Oui, bien malheureuse!

DELAUNAY.

Et ces lettres, tu soupçonnes qu'elles sont d'une rivale?

AMÉLIE.

J'en suis sûre?

DELAUNAY.

Et tu allais confier à Laure, à une enfant, un secret de cette importance!... Ces lettres, Amélie, c'est le déshonneur d'une femme... d'un mari peut-être... et tu allais jeter au vent leur réputation!...

AMÉLIE.

Oh! j'ai eu tort, c'est vrai; mais j'étais folle, j'avais la tête perdue, je ne savais plus ce que je faisais.

DELAUNAY.

Donne-moi ces lettres.

AMÉLIE.

Les voici, mon père... Si elles ne sont pas d'une femme, avouez tout à Arthur, et demandez-lui pardon pour moi; si je ne me trompais pas, rendez-moi le portefeuille : je le remettrai où je l'ai pris... Mais cachez-moi le nom de cette femme... je la haïrais... Puis serrez-moi bien fort sur votre cœur, car j'aurai bien besoin de votre amour et de votre pitié... Et surtout, pardonnez à Arthur, comme d'avance je lui pardonne.

DELAUNAY.

Sois tranquille, mon enfant : je serai prudent.

AMÉLIE.

Embrassez-moi, mon père... cela me portera bonheur... Adieu!... adieu!... Oh! si je me suis trompée, dites-le-moi bien vite!...

(Pendant cette scène, on a allumé les lustres de l'antichambre.)

SCÈNE XII

DELAUNAY, seul.

Pauvre enfant!... si jeune et déjà souffrir! Oui, l'embarras d'Arthur, en me revoyant, m'avait frappé; la pâleur d'Amélie, m'avait serré le cœur... Un secret de cette importance qui allait être abandonné à ces deux enfants!... (Ouvrant le portefeuille.) Un portrait de femme!... Teresa!... le portrait de Teresa entre les mains d'Arthur! D'où vient cela donc?... Ces

lettres!... voyons ces lettres... L'écriture de Teresa! (Ouvrant.) « Cher Arthur... » Malédiction!... Mais non, c'est folie!... et j'ai mal lu... Voyons... Oh! l'infâme!... C'était elle qu'il avait connue à Naples, qu'il avait aimée! et c'est moi qui la lui ramène!... Enfer! Oh! à moi, à moi!... quelque chose que je brise, que je déchire!... Oh! Arthur!... C'est du sang, du sang qu'il me faut!... — Un éclat, une querelle, dont il faudra dire la cause?... Insensé!... Où, comment chercher un prétexte?... Il peut tarder à se présenter, et moi, pendant ce temps... moi, moi, j'étouffe!... Mon cœur peut se briser, je puis mourir... mourir et ne pas me venger!... et les laisser... Oh! c'est impossible!... Je vais lui faire dire de venir ici, de venir me trouver... et, là, seul à seul...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Serçannes, M. le général Clément.

DELAUNAY.

Mais que veulent ces hommes? que viennent-ils faire ici?... Ah! oui... un anniversaire... une fête... Oh!

SCÈNE XIII

DELAUNAY, LE GÉNÉRAL CLÉMENT, DIVERS INVITÉS, DULAU, qui va au-devant d'eux; puis M. DE SORBIN, TERESA, ARTHUR.

LE GÉNÉRAL.

Ah! bonsoir, mon cher Delaunay.

DELAUNAY.

Bonsoir, général... Je suis heureux de vous voir...

DULAU.

Serviteur, général... C'est une soirée d'anniversaire que nous vous donnons; et ces jours-là sont comptés dans la vie d'un père.

DELAUNAY.

Oui... oui... ce sont des jours joyeux!... (A M. de Serçannes.) Monsieur...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Sorbin.

DE SORBIN, au Domestique.

Je voudrais parler à Arthur avant d'entrer au salon...

LE DOMESTIQUE.

Il est chez lui.

TERESA, sortant de chez elle en grande toilette.

Comment! messieurs, vous êtes arrivés, et vous me laissez seule?

LE GÉNÉRAL.

Oh! madame, nous ne savions pas...

DELAUNAY, à part.

Sa Teresa!...

DULAU.

Venez, venez, monsieur de Serçannes : la table de boston vous attend... Je serai des vôtres... Nous ne dansons plus, nous.

TERESA.

Monsieur le général, veuillez passer au salon.

DELAUNAY.

Non, non, je retiens le général... Recevez ces dames.

TERESA, à une jeune fille.

Vous êtes toujours charmante, mon enfant... Entrez au salon : vous y trouverez Laure et Amélie et votre bon ami Dulau, que vous aimez tant à faire enrager.

(Arthur et de Sorbin sortent de chez Arthur.)

DE SORBIN, à Teresa.

Madame...

TERESA.

Nous allons vous voir au salon, messieurs?...

ARTHUR.

Dans un instant. (Teresa sort.)

DELAUNAY.

Ah!

DE SORBIN, désignant Arthur.

Messieurs, je vous présente un envoyé extraordinaire de la cour de France à Saint-Pétersbourg.

DELAUNAY.

Arthur!...

LE GÉNÉRAL et M. DE SERÇANNES.

Ah! monsieur, recevez tous nos compliments.

M. DE SERÇANNES.

Et depuis quand cette bonne nouvelle?

ARTHUR.

Depuis ce soir seulement... Et place et nouvelle, je dois tout à monsieur...

DE SORBIN.

La modestie l'empêche d'ajouter que Sa Majesté joint à cette place le titre de baron et la croix de la Légion d'honneur.

LE GÉNÉRAL.

Comment! mais c'est magnifique!... Recevez mon compliment bien sincère.

ARTHUR.

Et vous, mon père?...

DELAUNAY, à part.

Son père!...

ARTHUR.

Vous ne me faites pas le vôtre?...

DELAUNAY.

En effet, monsieur, il y a de quoi!

ARTHUR.

Cependant, mon père... monsieur... j'aurais cru que plus que personne...

DELAUNAY.

J'applaudirais à une injustice, n'est-ce pas, parce qu'elle favorisait mon gendre, et que je trouverais que cela était bien, parce que cela était avantageux?... Vous vous êtes trompé.

ARTHUR, stupéfait.

Mais je ne puis m'expliquer...

DELAUNAY.

Je vais le faire, moi!

LE GÉNÉRAL.

Mais, Delaunay...

DELAUNAY.

Ah! laissez-moi, général... Comment! une telle injustice ne vous révolte pas?... et vous restez muet?... Une place d'envoyé extraordinaire, je conçois cela : quand on ne sait que faire d'un homme... qu'un homme n'est bon à rien, et que cependant l'oreille d'un ministre se lasse d'entendre prononcer son nom, on en fait un envoyé extraordinaire, ou un conseiller d'État... Très-bien!

ARTHUR.

Oh! mais que dites-vous?...

DELAUNAY.

Silence, monsieur!... Mais qu'à cet homme, qui n'a encore rien fait pour son pays, qui garde encore dans ses veines tout son sang d'enfant, on donne le même titre qu'à celui dont les

cheveux ont blanchi dans les fatigues des bivacs, la même récompense qu'à l'homme dont le sang a coulé sur vingt champs de bataille... Oh ! mais c'est une amère dérision de tout ce qui est noble et grand, c'est à n'oser plus saluer dans la rue celui qui porte le même ruban et le même titre que soi !

LE GÉNÉRAL.

Mon ami !... mon ami !

DELAUNAY.

Que si l'on veut absolument chamarrer ces jeunes poitrines, que s'il faut des titres à ajouter au nom de baptême de pareils enfants, eh bien, qu'on les envoie auprès du saint-père : il les nommera chevaliers servants, et les décorera de l'Éperon d'or.

DE SORBIN, à Arthur.

Mon ami, la colère de votre père vient de ce que vous avez la croix, et que lui...

ARTHUR.

Oh ! vous avez raison.

DE SORBIN.

Dites-lui que nous ferons ce que nous pourrons.

ARTHUR.

Mon père, je conçois qu'il vous soit pénible, à vous, vieux militaire de l'Empire, de voir à un jeune homme, qui avoue n'avoir rien fait pour l'avoir, une croix que vous avez tant de fois mérité de porter... Mais croyez que le ministre ne se refusera pas à nos sollicitations...

DELAUNAY.

Merci !... Vous me protégerez, n'est-ce pas ?... Fat !...

ARTHUR.

Oh !... monsieur...

DELAUNAY.

Il vous faudrait quatre ans de votre vie, rien que pour aller, de champ de bataille en champ de bataille, reconnaître où le sang de votre protégé a coulé... Oh ! non, non, merci !... Votre temps est trop précieux, et ce serait une tâche trop longue.

DE SORBIN.

Mais, monsieur, cette croix donnée à Arthur est aussi une récompense du sang versé : son père est tombé dans la Vendée combattant pour la cause royale.

DELAUNAY.

Contre laquelle je combattais à cette époque... Je conçois qu'on fasse entre nous deux quelque différence : son père combattait pour un homme; moi, je combattais pour la France!

ARTHUR.

Ah! monsieur!... j'ai pu supporter les injures qui n'étaient adressées qu'à moi, mais celles qui s'adressent à mon père...

DELAUNAY.

Tout homme qui porte les armes contre son pays est un traître... et son fils est un fils de traître!

ARTHUR.

Monsieur, quand le sang coule bravement pour un principe, quel que soit ce principe, la blessure dont il coule peut se montrer à tous, car elle est honorable.

DELAUNAY.

Arthur, vous aviez dit que vous ne laisseriez pas insulter votre père... et je l'ai insulté, et je l'insulte encore... J'ai foulé aux pieds sa mémoire.

ARTHUR.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

DELAUNAY.

Je vous ai déjà dit que vous étiez un fat; je me suis trompé : vous êtes un lâche! et si ce n'est point assez (lui jetant les morceaux de son gant à la figure), tenez!

ARTHUR.

Puisque vous m'y forcez, monsieur...

DELAUNAY.

Allons donc! Demain, à six heures, au bois de Boulogne... Général, vous serez mon témoin.

LE GÉNÉRAL.

Mais, Delaunay!

DELAUNAY, lui prenant la main.

C'est un duel irrémissible, un duel à mort, entendez-vous?... (Voyant Amélie.) Ma fille!... Il faut que cette enfant ignore tout, messieurs. Rentrez au salon, je vous prie. Oh! je serai donc vengé!...

SCÈNE XIV

DELAUNAY, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Oh ! mon père !... que je suis contente, que je suis heureuse !...

DELAUNAY.

Heureuse ! contente !... et de quoi, Amélie ?

AMÉLIE.

Oh ! ne t'ai-je pas vu donner la main à Arthur ? N'ai-je pas tout deviné, alors ?

DELAUNAY.

Et qu'as-tu deviné ?

AMÉLIE

Qu'il n'était pas coupable, puisque tu te réconcilies avec lui ;... que ces lettres n'étaient pas d'une femme... N'est-ce pas, c'était cela ?

DELAUNAY.

Oui, c'était cela, ma fille.

AMÉLIE.

Oh ! bien sûr ?

DELAUNAY.

Je te le dis... (A part.) Pauvre enfant !

AMÉLIE.

Et je puis l'aimer autant qu'auparavant... et davantage encore, car...

DELAUNAY.

Eh bien ?...

AMÉLIE.

Oh ! nouvelle... que je ne lui ai pas dite, car je croyais qu'il ne m'aimait plus... et que je n'ai voulu te dire à toi qu'aujourd'hui, jour de mon anniversaire, jour de fête...

DELAUNAY.

Oh !... quelle était-elle donc ?...

AMÉLIE.

Ma pâleur, que tu as remarquée...

DELAUNAY.

Eh bien ?

AMÉLIE.

Elle n'était point causée par mes seuls chagrins... Je souffre...

DELAUNAY.

Toi !...

AMÉLIE.

Oh ! mais des souffrances bien douces... dont je connais la cause, et dont la cause m'est bien chère !... Comprends-tu ?

DELAUNAY.

Non...

AMÉLIE.

Eh bien...

DELAUNAY.

Eh bien ?

AMÉLIE.

Maintenant, quand je prie Dieu pour les jours d'Arthur, je prie non-seulement pour mon mari, mais encore pour le père de mon enfant...

DELAUNAY, à part.

Le père de son enfant !... Et demain, la mère veuve ! l'enfant orphelin... Et c'est moi !... Oh ! mais, mon Dieu, c'est un enfer !... (Haut.) Amélie... Amélie, à moi !... Oh ! tu ne sais pas ce que je souffre !... De l'air ! de l'air !...

(Il tombe près de la porte.)

AMÉLIE.

Mon père évanoui !... Au secours ! au secours !...

(Tout le monde entre et se groupe autour de Delaunay.)

ACTE CINQUIÈME

TERESA

Même décoration. — Cinq heures du matin.

—

SCÈNE PREMIÈRE

PAOLO, TERESA.

PAOLO.

Que la chaise de poste de M. le baron soit prête dans dix minutes.

TERESA, entrant.

Qui a donné ces ordres, Paolo?

PAOLO.

Le baron, signora.

TERESA.

Et pour qui ces préparatifs de départ?

PAOLO.

Je l'ignore.

TERESA.

C'est bizarre!... Savez-vous pourquoi le baron, après son indisposition, n'est point rentré dans sa chambre?

PAOLO.

Il a dit qu'il se retirait chez M. Dulau: voilà tout ce que je sais.

TERESA.

Mais je voudrais le voir : je ne puis rentrer chez moi avec de telles inquiétudes... Je vais monter chez Dulau.

PAOLO.

La porte est fermée.

TERESA.

Comment?...

PAOLO.

Signora, avez-vous du courage?

TERESA.

Qu'est-il donc arrivé?...

PAOLO.

Une querelle avec Arthur.

TERESA.

Avec Arthur!... mais légère, sans doute?

PAOLO.

Ils se battent dans deux heures.

TERESA.

Grand Dieu!... Qu'est-ce que vous dites donc, Paolo?... Eux se battre?... Mais c'est impossible!... le beau-père! le gendre!... Vous vous trompez, vous avez mal compris...

PAOLO.

Quand je n'aurais rien entendu, quand je n'aurais surpris qu'un de leurs gestes, vu qu'un de leurs regards, je vous répéterais qu'ils se battent aujourd'hui... et j'ajouterais que c'est un duel à mort.

TERESA.

Oh ! mais c'est de la folie!... Il faut que je voie le baron, que je lui parle... qu'... j'obtienne de lui...

PAOLO.

Et s'il sait tout?...

TERESA.

C'est vrai... Opprobre!... Eh bien, c'est à Arthur qu'il faut que je parle: j'exigerai de lui que ce duel fatal n'ait pas lieu... J'en ai bien le droit, j'espère!... Paolo! montez chez Arthur... Il rentre à peine : dites-lui de venir, que je l'attends, qu'il faut que je lui parle, que c'est moi, moi, Teresa... Ramenez-le... Voyez-vous, vous le prierez bien... n'est-ce pas?... Oh! mon Dieu!... Allez, Paolo, allez!...

PAOLO, s'arrêtant.

Le baron !...

TERESA.

Le baron... Oh ! je n'ose l'attendre... Si je pouvais savoir... Tâchez qu'il s'arrête ici... qu'il vous dise... Et moi, derrière cette porte... Oh! mais je suis folle : il ne dira rien : il vient chercher Arthur pour se battre... Oh! je me jetterai entre eux...

PAOLO.

Le voilà!

TERESA, s'échappant.

Oh! mon Dieu!... miséricorde!...

SCÈNE II

DELAUNAY, PAOLO.

DELAUNAY.

Paolo!...

PAOLO.

Monsieur...

DELAUNAY.

Que voulais-je donc dire?... Ah !... le bal est-il fini depuis longtemps ?

PAOLO.

Les dernières personnes sortent à peine.

DELAUNAY.

Quelle heure est-il ?

PAOLO.

Cinq heures.

DELAUNAY.

La chaise de poste?...

PAOLO.

J'ai donné vos ordres.

DELAUNAY.

Merci, mon ami... Paolo!...

PAOLO.

Monsieur?

DELAUNAY.

Dites à Arthur que je l'attends... Je ne vous l'ordonne point, Paolo, je vous en prie.

PAOLO.

J'y vais, monsieur.

SCÈNE III

DELAUNAY, puis PAOLO.

Il faut que cela soit ainsi... Malheur à moi!... mais à moi seul... J'ai voulu intervertir l'ordre de la nature : j'ai attaché la mort à la vie, la jeune fille au vieillard... Malheur à moi!... Teresa!... Teresa!... Que de fois j'ai passé le seuil de cette porte avec un cœur joyeux et bondissant comme un cœur de jeune homme!...Insensé que j'étais!... ou plutôt... heureux, heureux que j'étais!...

PAOLO, à la porte.

M. Arthur est enfermé : il paraît désirer ne pas descendre.

DELAUNAY.

Dites-lui que je l'en prie... entendez-vous bien?... que je l'en prie. (Paolo sort.) Oui, je comprends : il est encore plus malheureux que moi, lui : je souffre, et il rougit... Allons, allons, du courage!... Que je suis las! que je suis fatigué!... J'ai vieilli de dix ans depuis hier.

PAOLO, rentrant.

Le voilà.

DELAUNAY.

C'est bien, mon ami. Laissez-nous seuls.

SCÈNE IV

DELAUNAY, ARTHUR.

ARTHUR.

Vous me demandez, monsieur?

DELAUNAY.

Oui. Approchez... et asseyez-vous.

ARTHUR.

Merci...

DELAUNAY.

Hier, monsieur, ma conduite a dû vous paraître étrange?...

ARTHUR.

Il est vrai que j'en cherche la cause.

DELAUNAY.

La cause est celle que vous connaissez, n'en cherchez pas d'autre.

ARTHUR, à part, s'essuyant le front.

Ah! je respire...

DELAUNAY.

Mais de tels emportements vont mal à mon âge: à soixante ans, on doit connaître les hommes, et, par conséquent, être moins sensible à leurs injustices... J'ai eu tort, monsieur.

ARTHUR.

Vous?...

DELAUNAY.

J'ai eu tort, monsieur... et je vous ai prié de venir pour vous faire mes excuses.

ARTHUR.

Vous, des excuses à moi, mon Dieu!...

DELAUNAY.

Oui... Mais, comme l'offense a été publique, il faut que la réparation le soit; comme l'outrage a été fait en face d'un homme devant lequel vous devez rester pur pour qu'il vous reste attaché, j'ai écrit à M. de Sorbin, et voici la lettre: c'est vous que je charge de la lui faire tenir.

ARTHUR.

Oh! monsieur...

DELAUNAY.

Non: prenez-la, je le désire.

ARTHUR.

Mais, moi, monsieur, n'ai-je rien à me reprocher dans... dans... cette querelle?... ne me reste-t-il rien à faire?

DELAUNAY.

Ce qui vous reste à faire, je vais vous le dire. (Il étend la main et sonne. Un Domestique paraît.) La chaise de poste est-elle prête?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur le baron.

DELAUNAY.

Allez. Vous me demandez ce qui vous reste à faire, monsieur? Il vous reste à partir.

ARTHUR.

Partir!... et quand?

DELAUNAY.

Dans dix minutes.

ARTHUR.

Amélie?...

DELAUNAY.

Vous accompagnera.

ARTHUR.

Si tôt!...

DELAUNAY.

Vous avez une mission pour Saint-Pétersbourg; vos lettres de créance vous ont été remises hier; le brevet de votre croix est signé; vous partez honoré et honorable... n'est-ce pas?... Que vous faut-il de plus?

ARTHUR.

Mais partir si vite!

DELAUNAY, s'échauffant.

Je vous avais insulté et je vous ai fait des excuses; cette lettre prouve que ce n'est point vous qui êtes un lâche, mais que c'est moi qui en suis un... Que vous faut-il de plus?...

ARTHUR.

Mais, monsieur!

DELAUNAY, plus chaudement encore.

Ces injustices qui, hier, m'eussent brisé le cœur, si la colère ne m'eût soulagé... je les enferme aujourd'hui dans ma poitrine; la haine qu'elles ont excitée en moi, si je ne puis l'éteindre, je la cache du moins; d'offensé que j'étais, je redescends au rang de suppliant; je vous supplie de partir... Mais dites-moi, dites-moi donc ce qu'il vous faut encore?

ARTHUR.

Oh! laissez-moi prendre congé de mes amis, laissez-moi jusqu'à demain...

DELAUNAY.

Mais qu'avez-vous donc encore à lui dire?...

ARTHUR.

A qui?...

DELAUNAY.

A celle que vous ni moi ne pouvons nommer désormais en face l'un de l'autre.

ARTHUR.

Oh!...

DELAUNAY.

Il faut, Arthur, que vous soyez bien aveugle et bien insensé!... Je renonce au seul bien qui me restait dans le monde, à ce qui pouvait me faire fermer la paupière sans maudire Dieu, à la seule chose qui pouvait faire que je dormisse tranquille dans mon tombeau... à la vengeance!... J'y renonce pour ne pas faire ma fille veuve et son enfant orphelin... et vous, vous... vous ne voyez là qu'une lâcheté dont vous profitez, sans en deviner la cause!... Voûs croyez donc que l'âge a brisé mes forces, enfant que vous êtes? Mais songez donc que cette main, si elle serrait la vôtre, vous ferait mettre à genoux de douleur... et que, si elle dirigeait sur votre cœur le bout d'un pistolet ou la pointe d'une épée, plomb ou acier vous irait droit au cœur !... Je voulais que vous partissiez sans explication entre nous deux, et voilà tout; vous en voulez une: soit. Eh bien, je vous la demande... je vais à vous... Voyons, voyons, si vous oserez me la donner debout...

ARTHUR, tombant à genoux.

Oh ! grâce, grâce, mon père !...

DELAUNAY.

Eh bien, oui... à genoux! misérable ! à genoux!... Vous mériteriez que je vous brisasse le front avec le pied !... Savez-vous que c'est bien infâme, ce que vous avez fait!... Et, si je n'avais pu supporter votre crime, à vous, si je m'étais brûlé la cervelle, comme un instant j'en ai eu l'intention... croyez-vous que le sang du vieillard que vous osez encore appeler votre père ne serait pas retombé, pendant l'éternité, goutte à goutte sur votre cœur, dévorant comme du plomb fondu?... Dites : croyez-vous que vous auriez eu un jour de

repos, une nuit de sommeil, un instant de bonheur?... Dites, le croyez-vous?

ARTHUR.

Oh! non, non!...

DELAUNAY.

Eh bien, quand je veux réserver pour moi seul douleur et insomnies, quand je veux vous épargner un enfer dans ce monde et dans l'autre, quand pour cela je ne vous demande que de partir... ignorant et, par conséquent, sans remords!... non, non! vous voulez rester; vous ne devinez rien; et il faut que je vous dise tout!... Eh bien, vous le savez : partez donc, maintenant, et soyez maudit!

ARTHUR.

Oh! je mourrai là, plutôt que de partir avec votre malédiction.

DELAUNAY.

Partez, vous dis-je! car je puis faire plus que de vous maudire!... Partez... Je vais embrasser et préparer ma fille... Qu'à mon retour je ne vous retrouve pas ici. Après ma mort, vous pourrez y revenir.

ARTHUR.

Oh! votre pardon!

DELAUNAY.

Arrière!... (Arthur recule.) Rendez mon Amélie heureuse, monsieur, et, à cette condition, à cette seule condition, entendez-vous? à l'heure de ma mort je vous pardonnerai peut-être... Mais jusque-là... (Riant.) Oh! vous raillez!...

(Il rentre chez Amélie : Arthur le suit des yeux. — Pendant ce temps, Teresa sort mourante de sa chambre, et va s'asseoir à la place où Delauuay était assis.)

SCÈNE V

TERESA, ARTHUR.

ARTHUR.

Quelle honte! quel abîme! quel enfer!

TERESA.

Oui, vous avez bien raison : c'est horrible!

ARTHUR, se retournant.

Teresa!...

TERESA.

J'étais derrière cette porte : j'ai tout entendu.

ARTHUR.

Oh ! oh !... Je vous l'avais bien dit !...

TERESA.

Oui, oui... à moi la faute... à moi seule !... (A part.) Et à moi seule la punition !

Que faire ?...

ARTHUR.

TERESA.

Partir... Le vieillard ne vous l'a-t-il pas ordonné ?

Partir !... Et vous ?...

ARTHUR.

TERESA.

Ne vous inquiétez pas de moi, Arthur... Le jour où j'ai trompé mon mari... j'ai pris... pour l'heure où il découvrirait ma faute, une résolution... que je compte accomplir aujourd'hui même.

ARTHUR.

Quelle est elle ? Dites, car je tremble !...

TERESA.

Rassurez-vous, Arthur : si l'accomplissement de cette résolution ne me rend pas heureuse, elle me rendra tranquille... du moins je l'espère... Mais partez, partez donc !...

ARTHUR.

Votre main !...

TERESA.

Rien, rien, Arthur !... Une dernière caresse, à l'heure qu'il est, pèserait plus dans la balance divine que toutes mes fautes passées !... Adieu !

ARTHUR.

Pour toujours ?...

TERESA.

Pour toujours !

ARTHUR.

Adieu, madame.

SCÈNE VI

TERESA, puis PAOLO.

TERESA.

Pars, Arthur !... pars, et sois **heureux** !... **Il n'y a plus dans**

mon âme ni jalousie ni amour... Et puisse Dieu permettre que, comme je te l'ai dit, moi, je sois tranquille!... Ah ! Paolo!...

PAOLO.

J'ai pensé que vous pouviez avoir besoin de moi.

TERESA.

Je vous attendais, Paolo.

PAOLO.

Me voilà !

TERESA.

Quand vous avez quitté l'Italie pour la France, vous avez dû penser que, sur une terre étrangère, isolé comme vous alliez l'être, il pouvait vous arriver un de ces malheurs auxquels on ne peut survivre...

PAOLO.

J'ai pensé que vous pouviez mourir !

TERESA.

Et contre ce malheur, quel qu'il soit, vous avez dû vous ménager une ressource...

PAOLO.

J'en ai deux.

TERESA.

Lesquelles ?

PAOLO.

Ce poison et ce stylet.

TERESA.

Partageons.

PAOLO.

Il sait donc tout?...

TERESA.

Oui.

PAOLO.

C'est bien... Prenez.

(Il lui donne le poison.)

TERESA.

Merci... Tu me comprends, toi, Paolo !

PAOLO.

Votre main à baiser !... (Se levant, et regardant la porte par laquelle est sorti Arthur.) Le lâche !

TERESA.

Que dites-vous ?...

PAOLO.

Rien... Je dis que, lorsqu'on vous aime et qu'on vous perd, il faut mourir !

TERESA.

Adieu, mon ami !... Il me reste peu d'instants... et j'ai à prier...

PAOLO.

Signora !... priez pour deux !

TERESA.

Allons !... et je reviendrai lui demander grâce.

SCÈNE VII

TERESA, prête à rentrer chez elle ; AMÉLIE, entrant du côté opposé.

AMÉLIE.

Maman !... chère maman !...

TERESA.

Amélie !... Ah !...

AMÉLIE.

Oh ! ne savez-vous pas que je pars ?

TERESA.

Si, je le sais.

AMÉLIE.

Et ne voulez-vous pas me dire adieu ?...

TERESA, l'embrassant.

Adieu, Amélie...

AMÉLIE.

Chère maman ! un mot, une minute, je vous prie !

TERESA.

Que me veux-tu, mon enfant ?

AMÉLIE.

Je quitte mon père... et il est bien triste, allez !...

TERESA.

Oui !...

AMÉLIE.

Sa fille le quitte ; Laure se mariera ; Dulau, plus vieux que lui, peut mourir : vous seule lui restez, chère maman !... Oh ! rendez mon père heureux, et ceux qui vous aiment vous béniront !

TERESA.

Oh! mon enfant!... ma fille!...

AMÉLIE.

Et, plus que tous les autres, je serai de ceux-là, moi; et votre nom sera dans toutes mes prières!

TERESA.

Ah! n'oublie pas ce que tu viens de promettre!

AMÉLIE.

Oh! non!... Et vous serez heureuse si Dieu m'écoute.

TERESA.

Et toi, le seras-tu?...

AMÉLIE.

Oh! oui, car Arthur m'aime, et mon bonheur, c'est son amour... Oh! un instant j'ai bien souffert, car j'ai douté.

TERESA.

Toi!... et tu es rassurée?

AMÉLIE.

Oui; et je ne suis plus jalouse.

TERESA.

Tu l'as été.

AMÉLIE.

Plus que vous ne pouvez croire, ma mère, et cela m'a fait faire une chose...

TERESA.

Laquelle?

AMÉLIE.

Oh! c'est affreux!... et cependant je n'ai pas la force de m'en repentir; car, sans cela, je serais encore malheureuse.

TERESA.

Qu'as-tu fait?

AMÉLIE.

Arthur recevait des lettres...

TERESA.

Eh bien?...

AMÉLIE.

Qu'il cachait dans un portefeuille.

TERESA.

Après?...

AMÉLIE.

J'avais une double clef de l'armoire où il le renfermait; et, hier, pendant le bal, j'ai pris le portefeuille.

TERESA.

Et tu l'as ouvert?...

AMÉLIE.

Non : je l'ai remis à mon père... Oh! c'était bien mal, n'est-ce pas?...

TERESA.

Enfant!... Je te pardonne ma mort... Et c'est Dieu qui a choisi ta main pour me frapper!

AMÉLIE.

Que dites-vous, ma mère?

TERESA.

Je dis que tu es un modèle de candeur et de pureté; que les crimes peuvent passer à l'entour de toi sans souiller ta robe virginale, et que tes yeux, comme ceux des anges, ne voient de ce monde que ce qui est bien et beau. Adieu, mon enfant... Sois heureuse... Adieu.

AMÉLIE.

Oh! ma mère! je le serai... J'en suis sûre!

TERESA, rentrant chez elle.

La vertu n'est donc pas un mot!...

SCÈNE VIII

AMÉLIE, UN DOMESTIQUE, puis DELAUNAY et ARTHUR.

LE DOMESTIQUE.

Madame, tout est prêt.

AMÉLIE.

Dulau et Laure?...

LE DOMESTIQUE.

Attendent madame en bas pour lui faire leurs adieux.

AMÉLIE.

Bien! Allez : dites que j'attends mon père.

ARTHUR, au fond.

Amélie n'est plus chez elle : je puis aller chercher...

(Il va pour entrer chez lui et rencontre Delaunay à la porte.)

DELAUNAY.

Encore vous, monsieur!

ARTHUR.

Pardon!... j'allais...

DELAUNAY.

Là?...

ARTHUR.

Oui... j'y ai oublié...

DELAUNAY.

Des lettres, un portefeuille... et un portrait, n'est-ce pas?

ARTHUR.

Ah!...

DELAUNAY.

C'est inutile : tout est brûlé, déchiré, anéanti.

AMÉLIE.

Eh bien, que dites-vous donc là?

DELAUNAY.

Rien... Adieu, mon enfant... Dieu te conduise par la main! Dieu te donne tout le bonheur qu'il promet aux autres et qu'il ne leur donne pas!...

AMÉLIE.

Oh! mon père! c'est au moment de nous quitter que je sens combien je vous aime!

DELAUNAY.

Du courage, Amélie!... Et moi, moi... crois-tu donc mon cœur de fer?... Adieu, mon enfant...

AMÉLIE.

Ne venez-vous pas nous conduire jusqu'en bas?

DELAUNAY.

Non... A quoi bon?... Va!

ARTHUR.

Monsieur... mon père...

DELAUNAY.

Vous la rendrez heureuse?

ARTHUR.

Ah! je vous le jure!

DELAUNAY.

C'est bien!... Partez, partez, monsieur, et emmenez cette enfant... Partez!

ARTHUR et AMÉLIE.

Adieu, adieu!

SCÈNE IX

DELAUNAY, puis TERESA.

DELAUNAY.

Adieu pour jamais!... Adieu à ma fille, à mon Amélie, à celle vers laquelle je comptais étendre la main à mon lit de mort!... Oh! le reste de ma vie ne sera donc qu'une agonie longue et solitaire!... Je suis bien malheureux!.., Et, lorsque, prévoyant cela, je donne place à une autre femme dans mes projets et mes espérances... celle-là... oh! celle-là...

TERESA.

Les a détruites, n'est-ce pas?

DELAUNAY.

C'est vous, Teresa?

TERESA.

Vous me maudissiez!

DELAUNAY.

Je vous plaignais.

TERESA.

Oh! vous êtes bon...

DELAUNAY.

Je suis juste : le premier tort fut à moi, Teresa : j'aurais dû regarder ma tête blanchie et vos cheveux noirs, j'aurais dû vous laisser libre et heureuse à Naples.

TERESA.

Vous m'eussiez épargné un crime et des remords...

DELAUNAY.

Que dites-vous, Teresa?... Vous vous égarez : il n'y a ni crime ni remords... du moins je ne sais rien, je ne veux rien savoir... Une séparation entre nous est nécessaire... et voilà tout. Une séparation, c'est pour vous la liberté... Je vous laisse à Paris... Je vous y laisse dans mon hôtel... honorée... Je vous y laisse avec mon nom, ma fortune. Je pars pour l'Auvergne.

TERESA.

Seul?... seul?...

DELAUNAY.

Dulau m'accompagne... Il m'avait dit que je le trouverais à

l'heure où j'aurais besoin de lui... Ah! je l'ai retrouvé comme il avait dit.

TERESA.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

DELAUNAY.

N'est-ce pas assez, madame? Dites : vous conviendrait-il bien mieux que je restasse? avez-vous besoin de mon ombre pour?...

TERESA.

J'ai besoin de vos pleurs sur mon tombeau.

DELAUNAY.

Ah!...

TERESA.

J'ai besoin de votre bénédiction à mon dernier soupir... de votre bénédiction, entendez-vous?... car mon pardon, je n'ose pas l'espérer, et c'est une affaire entre moi et Dieu.

DELAUNAY, amèrement.

A votre dernier soupir, madame?... Oh! regardez-nous tous deux, et songez lequel doit survivre à l'autre... Vous êtes belle, vous êtes jeune : vous vivrez longtemps.

TERESA.

Je suis jeune?... Est-ce une raison pour ne pas mourir?... Je suis belle?... Oh! regardez-moi donc.

DELAUNAY.

Oh! mon Dieu!...

TERESA.

Je vivrai longtemps ?... Dites, croyez-vous que l'on vive longtemps avec cette sueur sur le front... et du poison dans la poitrine?

DELAUNAY.

Du poison!...

TERESA.

Il faut donc tout vous dire?... vous ne devinez donc pas?... Mais ne voyez-vous pas que je meurs?...

DELAUNAY.

Vous?... Ah! mon Dieu! mon Dieu! du secours!...

TERESA.

Ne sortez pas! ne me quittez pas!... Je ne veux pas de secours... Je mourrais pendant ce temps.

DELAUNAY.

Toi, mourir?... Non, non, non!... C'est impossible!... Dulau!... Laure!...

SCÈNE X

LES MÊMES, DULAU, LAURE.

DULAU.

Qu'y a-t-il donc?... Ces cris...

LAURE.

Dites, dites!...

DELAUNAY.

Oh! Teresa!... du poison... Ne comprenez-vous pas?... Elle s'est empoisonnée!...

PAOLO, refermant la porte.

Bien!

DULAU.

Que faire?...

DELAUNAY.

Un médecin à l'instant... Ma fortune à lui... Courez donc, courez donc!...

DULAU et LAURE, à la porte du fond.

Cette porte est fermée!...

DELAUNAY.

Mais enfoncez-la!

(Dulau enfonce la porte d'un coup de pied. Laure et lui reculent en jetant un cri d'effroi.)

DULAU et LAURE.

Ah!

DELAUNAY.

Qu'y a-t-il?

DULAU.

Paolo mort!... Paolo poignardé!...

TERESA, à Delaunay, en se soulevant.

Hâtez-vous de me pardonner pendant qu'ils ne vous voient pas... et vous leur direz, si vous voulez, que vous m'avez maudite.

DELAUNAY.

Pardon et bénédiction sur toi, pauvre femme!... et Dieu ne sera pas plus sévère que je ne l'ai été.

TERESA, mourant.

Peut-être!...

FIN DE TERESA

LE

MARI DE LA VEUVE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. ANICET BOURGEOIS ET DURIEU

Théâtre-Français. — 4 avril 1832.

DISTRIBUTION

DE VERTPRÉ	MM.	MONROSE.
LÉON AUVRAY, futur de Pauline		MENJAUD.
MADAME DE VERTPRÉ	Mlles	MARS.
PAULINE, nièce de madame de Vertpré		ANAÏS.
HÉLÈNE, femme de chambre	Mme	DUPONT.

— Dans une maison de campagne des environs de Paris. —

Un petit salon-boudoir. Sur le premier plan, à gauche du spectateur, une porte communiquant à l'appartement de madame de Vertpré. A droite, sur le même plan, la porte de l'appartement de Pauline. Sur le second plan, à droite, une cheminée avec du feu. Au fond, une double porte communiquant au dehors. Dans l'angle à droite, une seconde porte. Dans l'angle opposé, une fenêtre donnant sur le parc. Sur le devant de la scène, à droite, une table, et, dessus, un album ouvert et un crayon. Au lever du rideau, on entend sonner deux fois dans la chambre de madame de Vertpré, puis répéter avec impatience le mot : *Hélène ! Hélène !*

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE VERTPRÉ, HÉLÈNE.

Madame de Vertpré entre d'un côté, tandis qu'Hélène entre de l'autre. Madame de Vertpré est en costume du matin ; elle jette sur un fauteuil une écharpe qu'elle tient à la main.

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien, mademoiselle, je sonne, j'appelle, et vous ne venez pas. Que faisiez-vous donc, s'il vous plaît?

HÉLÈNE.

J'habillais mademoiselle Pauline.

MADAME DE VERTPRÉ.

Descendez chercher mes lettres; j'en attends une avec impatience, et je viens de voir entrer le facteur.

HÉLÈNE, ouvrant la porte pour descendre.

Voici Joseph qui les monte, les lettres.

MADAME DE VERTPRÉ.

Prenez-les et donnez-les-moi. C'est bien.

HÉLÈNE.

Puis-je retourner auprès de mademoiselle Pauline?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non, restez. (Lisant les adresses.) « Madame de Vertpré. » (Elle jette la lettre.) « Madame Adèle de Vertpré. » C'est son écriture. (Elle l'ouvre.) Aujourd'hui!... il arrive aujourd'hui! Cher Paul!... Venez, Hélène, et écoutez bien ce que je vais vous dire; ce matin, un monsieur de trente-cinq à trente-six ans se présentera pour me parler; si je suis avec quelqu'un, vous me préviendrez; si je suis seule, vous le ferez entrer.

HÉLÈNE.

Madame veut-elle me dire son nom?

MADAME DE VERTPRÉ.

C'est inutile, vous le reconnaîtrez sans qu'il se nomme. Excepté M. Léon Auvray, fiancé de Pauline, qui vient nous voir tous les jours à cette campagne, je ne reçois personne; ainsi...

HÉLÈNE.

Si je me trompais, alors madame ne m'en voudrait pas?

MADAME DE VERTPRÉ.

Des cheveux bruns, des yeux noirs, taille moyenne; voilà son signalement, retenez-le.

HÉLÈNE.

Si M. Léon était avec madame, cela ne ferait rien?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non, sans doute.

HÉLÈNE.

Mais si madame était à sa toilette?

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous le conduiriez près de moi?

HÉLÈNE.

Sans prévenir madame?

MADAME DE VERTPRÉ.

Sans me prévenir.

HÉLÈNE.

Je demande pardon à madame de toutes mes questions; mais madame n'a pas l'habitude de recevoir tout le monde.

MADAME DE VERTPRÉ.

La personne que j'attends n'est pas tout le monde.

HÉLÈNE.

Je voulais dire les étrangers.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ce monsieur n'est point un étranger.

HÉLÈNE, s'en allant.

Madame peut être tranquille, aussitôt que son parent sera arrivé...

MADAME DE VERTPRÉ.

Je n'attends pas de parents.

HÉLÈNE, avec finesse.

Alors, je devine.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous devinez fort mal.

HÉLÈNE.

C'est...

MADAME DE VERTPRÉ.

Mon mari, mademoiselle.

HÉLÈNE.

Le mari de madame? Mais tout le monde la croit veuve.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais tout le monde se trompe. Maintenant, écoutez : comme vos questions indiscrètes, vos suppositions plus indiscrètes encore m'ont forcée envers vous à une confidence que je ne comptais pas vous faire, vous aurez la bonté de garder le silence, ou, à la moindre indiscrétion, vous entendez, à la moindre, je serais obligée de vous renvoyer, Hélène, et cela malgré l'affection que je vous porte; car ce secret n'est point à moi seule, et il pourrait compromettre une personne qui m'est plus chère que moi-même.

HÉLÈNE.

Oh! madame, soyez sûre!...

MADAME DE VERTPRÉ.

C'est bien. Vous voilà prévenue, ainsi soyez discrète. On monte. (Elle entre à moitié dans sa chambre.) Voyez qui c'est.

LÉON.

Tiens, voilà ce qui m'inquiète, et me rend parfois si triste.

HÉLÈNE, riant.

Vous? Ah! par exemple!

LÉON.

Mais aussi, comment diable madame de Vertpré ne réfléchit-elle pas que, pour marier sa nièce, c'est un mauvais moyen que de la prendre auprès d'elle? Certainement, avant d'avoir vu ta maîtresse, j'aimais Pauline de toute mon âme;... mais, depuis cette époque, depuis que je les vois toutes deux à côté l'une de l'autre, malgré moi je fais des comparaisons... Elles sont jolies toutes deux; mais madame de Vertpré a dans sa beauté quelque chose de plus piquant... Toutes deux sont pétillantes d'esprit; mais l'esprit de madame de Vertpré est complété par l'usage du monde, qui manque à Pauline... Chacune d'elles a un excellent caractère; mais, pour un rien, Pauline se fâche et boude; madame de Vertpré, au contraire, est toute et toujours gracieuse... Pauline m'aime, je le sais; mais, sans fatuité, madame de Vertpré ne me déteste pas; elle m'accorde hautement le titre d'ami, et un autre que moi, en récapitulant nos promenades, nos causeries, les petits services qu'à chaque instant elle me demande, et que je suis si heureux de lui rendre, un autre que moi... Eh bien, cela te fait rire?

HÉLÈNE.

Auriez-vous la prétention d'épouser madame de Vertpré, par hasard?

LÉON.

Pourquoi pas?

HÉLÈNE.

Pardon, mais c'est que..

(Elle rit.)

LÉON.

N'est-elle pas veuve?

HÉLÈNE.

Ah! c'est vrai; je l'oubliais. (On sonne chez madame de Vertpré.) Voyez, voilà qu'on m'appelle; je bavarde avec vous et je vais être grondée.

LÉON.

Tu diras à ta maîtresse que je t'ai retenue pour te dire qu'elle est charmante, et elle te pardonnera.

HÉLÈNE.

Soyez tranquille.

(Elle entre chez madame de Vertpré.)

SCÈNE III

LÉON, puis PAULINE.

LÉON.

Il n'y a pas de mal à conter ses secrets à la femme de chambre, la maîtresse en apprend toujours quelque chose. Ainsi elle avait prévu que je viendrais, et elle avait dit que je restasse! C'est que c'est long une toilette de femme! Si du moins il y avait ici un journal. Ah! l'album de madame de Vertpré. Une page blanche, un crayon, l'album ouvert... C'est un défi.

(Il prend le crayon et écrit. Pendant ce temps, Pauline entre sur la pointe du pied, s'avance derrière la chaise de Léon, et lit par-dessus son épaule droite.)

PAULINE, lisant.

Oh! n'abrége jamais ces heures que j'envie!

LÉON, fermant vivement l'album.

Ah! c'est vous!

PAULINE.

Je vous effraye?

LÉON.

Vous ne le croyez pas.

PAULINE.

Qu'écrivez-vous?

LÉON.

Rien.

PAULINE.

Des vers?

LÉON.

De souvenir.

PAULINE.

Pour qui?

LÉON.

Vous le demandez!

PAULINE.

Voyons-les.

LÉON.

Mais non.

PAULINE.

Mais si, je vous en prie, monsieur Léon; je me fâche!

LÉON.

J'aurais voulu les finir avant de les montrer... à vous surtout, Pauline.

PAULINE.

Ce sera votre première pensée, et c'est toujours la meilleure.

(Elle prend l'album et lit.)

Oh! n'abrége jamais ces heures que j'envie!
De me les accorder Dieu te fit le pouvoir:
T'entendre est mon bonheur, et te voir est ma vie,
Laisse-moi t'entendre et te voir!

(Répétant.)

« T'entendre et te voir! »

LÉON.

La poésie à sa langue à elle: on tutoie Dieu, et Dieu ne s'en fâche pas.

PAULINE.

C'est vrai (elle lui tend la main), et je ne serai pas plus susceptible que lui.

(Elle continue.)

Si tu veux de mon front écarter le nuage,
Comme l'air en passant chasse l'ombre des cieux,
Les yeux fixés aux miens, laisse sur mon visage
Passer tes longs et noirs cheveux.

Comment, monsieur!...

LÉON.

Ah! oui, *cieux* et *cheveux*: la rime n'est pas riche, n'est-ce pas? Je vous disais bien qu'il fallait que ces vers fussent corrigés.

PAULINE.

Mais ce n'est pas cela.

LÉON.

Qu'est-ce donc?

PAULINE.

Passer tes longs et noirs cheveux.

Mes noirs cheveux!

LÉON, à part.

Ah! bénédiction! elle est blonde! et d'un blond superbe encore! (Haut.) Mon Dieu! mais c'est que...

PAULINE.

C'est que ces vers étaient pour une autre, voilà tout.

LÉON.

Je vous jure...

PAULINE.

Au fait, pourquoi ces vers seraient-ils pour moi? et pourquoi me feriez-vous des vers ?

LÉON.

Mais c'est une distraction inconcevable; je voulais écrire *blonds*. Le crayon m'a tourné entre les doigts.

PAULINE, avec amertume.

Ah! oui, *longs et blonds*. Vous avez raison, monsieur, ces vers ont besoin d'être corrigés, leur harmonie est étrange

(Elle remet l'album à Léon.)

LÉON, à part.

Décidément, je m'embrouille. (Haut.) Pauline...

PAULINE.

Oh! faites attention que vous me parlez en prose, monsieur.

LÉON.

Mademoiselle... Allons, voilà qu'elle pleure.

PAULINE, sanglotant.

Du tout, je ne pleure pas, vous vous trompez.

LÉON.

Au diable la poésie! par exemple, c'est bien la première et la dernière fois... Écoutez-moi. Ces vers...

PAULINE.

Mais qui vous parle encore de ces vers? Mais je n'y pense plus, à ces vers! Je... je... Oh! mon Dieu, que je suis malheureuse!

(Elle se jette dans un fauteuil.)

LÉON.

Je vous en prie, je vous en supplie.

PAULINE.

Laissez-moi, vous m'impatientez et je vous déteste; ne suis-je pas même libre de pleurer si je suis triste? Mais c'est de la tyrannie. (S'élançant dans les bras de madame de Vertpré qui entre.) Oh! ma tante, ma tante!

SCÈNE IV

PAULINE, MADAME DE VERTPRÉ, LÉON.

MADAME DE VERTPRÉ.

Qu'as-tu donc?

PAULINE.

Ah! je suis bien malheureuse!

LÉON, saluant.

Madame!...

MADAME DE VERTPRÉ.

Je vous remercie, monsieur Léon, de m'avoir attendue. Qu'est-ce, Pauline? Encore une querelle, une bouderie?

PAULINE.

Oh! cette fois, il n'y a pas de ma faute, ma tante; si vous saviez...

MADAME DE VERTPRÉ, à Léon.

Avez-vous pensé à moi?

LÉON.

A vous? Toujours.

MADAME DE VERTPRÉ.

Quand je dis à moi, c'est à ma commission que je veux dire.

LÉON.

A votre portrait? Le voici, madame, délicieux de beauté, éclatant de fraîcheur, et cependant si fort au-dessous...

MADAME DE VERTPRÉ.

Flatteur! donnez-le-moi.

LÉON, lui donnant la portrait.

Déjà!

MADAME DE VERTPRÉ.

Regarde donc, Pauline; trouves-tu qu'il me ressemble?

PAULINE, sans regarder.

Oui, ma tante.

MADAME DE VERTPRÉ.

Dis donc, est-ce que tu crois que tu l'as vu? Tu boudes, Pauline! Viens avec nous, cela te distraira.

PAULINE.

Merci.

LÉON

Vous sortez, madame?

MADAME DE VERTPRÉ.

Oui, voilà pourquoi je vous ai fait prier de m'attendre; j'ai besoin de votre bras.

PAULINE.

C'est cela, il ne restera même pas pour que je le gronde. Oh! je suis bien sacrifiée.

LÉON.

Et où allons-nous?

MADAME DE VERTPRÉ.

Sur la grande route : j'attends une personne que je n'ai pas revue depuis longtemps, que j'ai grande envie de revoir, et je vais au-devant...

LÉON.

De lui ou d'elle?

MADAME DE VERTPRÉ, avec intention.

De lui.

LÉON, jalousant.

Ah!... Vous avez remarqué le temps?

MADAME DE VERTPRÉ, remontant la scène et allant vers la fenêtre.

Un peu couvert.

LÉON.

Noir comme de l'encre.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous craignez la pluie, et vous refusez d'être mon chevalier?

LÉON.

Moi, madame?

MADAME DE VERTPRÉ.

Je réclame de vous un service, et, lorsqu'il s'agit de me le rendre, quelques gouttes d'eau vous font peur.

LÉON.

Quelques gouttes d'eau me font peur? Mais je traverserais pour vous le détroit de Sestos!... Partons, madame, partons.

MADAME DE VERTPRÉ.

Décidément, Pauline, tu ne viens pas?

PAULINE.

Décidément, ma tante, je reste.

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien, écoute : il va me raconter la cause de votre querelle, je le gronderai, et je le ramènerai soumis et repentant. Adieu, chère enfant.

(Elle l'embrasse.)

PAULINE.

Adieu, ma tante.

LÉON.

Au revoir, mademoiselle...

PAULINE.

Au revoir, monsieur.

(Léon et madame de Vertpré sortent.)

SCÈNE V

PAULINE, puis HÉLÈNE.

PAULINE.

Oui, grondez-le, ma tante; mais il me semble que c'était à moi de le gronder et non pas à vous. Avec vous, il est toujours aimable, empressé, galant; mais, avec moi, comme je dois être sa femme, il est bien aise de ne pas feindre. (Allant vers la table sur laquelle est l'album qu'elle prend.) Des vers!... ils sont jolis, ses vers! Un avocat qui veut faire le poëte! Et moi, folle, qui avais, cru qu'ils étaient pour moi, et qui les trouvais charmants!.. Ah! mon Dieu, voilà le feuillet déchiré! Bah!... il n'y a pas grand mal, il les récrira sur un autre... Ah! oui, mais derrière, une aquarelle de Decamps! Mon Dieu, que va dire ma tante?... Comment écrit-on des vers derrière une aquarelle aussi? Comme il y en a plusieurs, peut-être ne s'en apercevra-t-elle pas... Oui, mais, si elle la retrouve chez moi... Tant pis! vers et aquarelle au feu! (La feuille de papier brûle.) Oh! j'y pense, le dessin n'était que collé sur la feuille: on aurait pu le replacer sur une autre. (Elle essaye de la retirer du feu.) Allons, voilà que je me brûle! Mais je ne sais ce que je fais, je suis folle, j'ai la tête perdue...

HÉLÈNE, entrant.

Oh! mon Dieu, quel chagrin!

PAULINE.

Oui, j'ai du chagrin; oui, je suis malheureuse, mais j'aurai du courage et je ne l'aimerai plus!

HÉLÈNE.

Et pourquoi ne l'aimeriez-vous plus?

PAULINE.

Parce qu'il en aime une autre. Conçois-tu, Hélène? aimer

une brune, une femme qui a les cheveux noirs, quel mauvais goût!

HÉLÈNE, se regardant dans une glace.

Mais non, il me semble que ce n'est pas trop laid!

PAULINE, se reprenant.

Oh! mais, toi, Hélène, tu as les cheveux noirs... d'un très-beau noir.

HÉLÈNE.

Et madame de Vertpré, votre tante, a les cheveux noirs aussi.

PAULINE.

Tiens, c'est vrai, ma tante...

HÉLÈNE.

Elle est jolie, votre tante.

PAULINE.

Oh! mon Dieu, tu as raison, Hélène; ma tante est brune, elle est jolie, elle est veuve, à peine si elle a quelques années de plus que moi : ces vers étaient sur l'album de ma tante : les mille soins, les mille complaisances qu'il a pour elle, leurs entretiens, leurs promenades... Dans ce moment... mais dans ce moment encore, ils sont ensemble. Oh! Hélène, il aime ma tante, c'est ma tante qu'il épousera.

HÉLÈNE.

Écoutez, il est possible que M. Léon aime madame de Vertpré; mais je vous réponds qu'il ne l'épousera pas, moi.

PAULINE.

Tu en es sûre?

HÉLÈNE.

Très-sûre.

PAULINE.

Et comment cela? Dis-le moi, je t'en prie, ma petite Hélène.

HÉLÈNE.

Parce que madame de Vertpré n'est pas... (A part.) Ah! mon Dieu, qu'allais-je dire!

PAULINE.

N'est pas, quoi?

HÉLÈNE.

Voilà ce qu'il m'est défendu de vous apprendre; mais, tenez, il y a un Dieu pour les amants, et voilà qu'il vous venge.

PAULINE.

Comment cela?

HÉLÈNE.

Voyez-vous la pluie?

PAULINE.

Eh bien?

HÉLÈNE.

Ne m'avez-vous pas dit qu'ils étaient à la promenade?

PAULINE, allant vers la fenêtre.

Oh! oui, c'est vrai qu'ils vont être mouillés, trempés jusqu'aux os, et j'en suis contente, j'en suis enchantée... Regarde, regarde donc! Hélène, les vois-tu revenir? Comme ils courent!... Le chapeau de Léon s'envole... Qu'ils sont amusants!... quelle excellente pluie!

HÉLÈNE.

Qui trempe sa tante et son fiancé... Excellent petit cœur!

PAULINE, riant.

Ce n'est pas cela du tout, mademoiselle; c'est qu'il y avait très-longtemps qu'il n'avait tombé d'eau, que la terre était désséchée, et que cette averse était très-nécessaire à la récolte.

(Elle se sauve en riant.)

HÉLÈNE.

Petite folle qui rit et pleure à la fois... Que M. Léon en trouve beaucoup comme cela.

SCÈNE VI

HÉLÈNE, MADAME DE VERTPRÉ, LÉON.

Trempés tous deux, ils entrent vivement.

MADAME DE VERTPRÉ.

Hélène! Hélène! vite, à moi!

LÉON, se secouant.

Je vous l'avais bien dit; ce n'est pas ma faute.

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien, le grand malheur! je changerai de robe, voilà tout. Venez, Hélène. Oh! j'ai froid, vite, vite!

(Elle entre avec Hélène dans sa chambre.)

SCÈNE VII

LÉON, seul.

Vous changerez de robe, c'est très-bien; mais, moi, je ne changerai pas d'habit... et cela par une excellente raison... Au diable la promenade!... c'est que je suis tout trempé... Elle a froid!... moi aussi, pardieu! je grelotte... (S'arrêtant devant le feu.) Du reste, je suis bien bon de me gêner... Voilà du feu, et je suis tout seul... Pendant qu'elle change de robe, je ne vois pas trop pourquoi je me priverais de faire sécher mon habit... Oui... c'est une excellente idée... (Il défait son habit, le met devant le feu sur le dos d'une chaise, et se place à califourchon sur la chaise.) La! ne perdons pas de vue la porte de la chambre, et, au moindre bruit... Ma foi, si le monsieur au-devant duquel nous allions est en route de ce temps-là, je lui en fais mon compliment bien sincère... et, s'il arrive par le parc, il serait bien aimable de me rapporter mon chapeau. (Il se retourne en entendant entrer quelqu'un.) Qu'est-ce?

SCÈNE VIII

DE VERTPRÉ, LÉON.

Un Domestique suit de Vertpré, avec un sac de nuit qu'il pose sur une chaise, et sort. Léon, le dos tourné à la porte, n'aperçoit pas ce jeu de scène.

DE VERTPRÉ.

Pardon, monsieur, je me trompe probablement.

LÉON, sans se déranger.

C'est possible, monsieur.

DE VERTPRÉ.

Je croyais entrer chez madame de Vertpré.

LÉON.

Vous y êtes.

DE VERTPRÉ.

Mais elle n'y est pas, sans doute?

LÉON, montrant la chambre de madame de Vertpré.

Si fait, elle est là.

DE VERTPRÉ, allant vers la porte.

Merci.

LÉON, l'arrêtant.

Pardon! c'est qu'elle change de robe.

DE VERTPRÉ.

Ah! et vous changez d'habit, vous, à ce qu'il paraît?

LÉON.

Non, je n'ai pas le bonheur d'en avoir un de rechange, et je me contente de le faire sécher. Il faut vous dire que nous venons tous les deux d'être mouillés jusqu'aux os... Vous permettez, n'est-ce pas?

(Il se remet à la cheminée.)

DE VERTPRÉ.

Comment donc!... (A part.) Qui diable est ce monsieur qui se met si à l'aise chez moi?

LÉON.

Vous n'êtes pas mouillé, vous?

DE VERTPRÉ.

Je suis venu de Paris en cabriolet; j'étais très-pressé de voir madame de Vertpré.

LÉON.

Ah! oui; n'est-ce pas vous qu'elle attend? Oui, oui, elle attend un monsieur. Je vais la prévenir.

(Il va vers la chambre de madame de Vertpré.)

DE VERTPRÉ.

Comment! vous allez entrer ainsi chez madame de Vertpré pendant qu'elle change de robe?

LÉON.

Non, je vais lui dire à travers la porte.

DE VERTPRÉ.

Merci, j'attendrai.

LÉON.

Alors, donnez-vous la peine de vous asseoir.

DE VERTPRÉ.

Vous êtes trop bon... Ainsi, madame de Vertpré vous a dit qu'elle m'attendait?

LÉON.

Oui, ce matin, elle a parlé de cela en l'air.

DE VERTPRÉ.

Elle a ajouté que c'était pour affaire pressante?

LÉON.

Non, elle n'a pas ajouté cela. (Il sonne; un Domestique entre.) Joseph, du bois.

DE VERTPRÉ, à part.

Très-bien! (Haut.) Monsieur, l'affaire dont je dois entretenir madame de Vertpré est secrète.

LÉON.

Cela se peut, monsieur.

DE VERTPRÉ.

Ce qui fait qu'à moins que vous ne soyez son mari...

LÉON.

Je n'ai pas cet honneur, monsieur.

DE VERTPRÉ.

J'oserai attendre de votre discrétion...

LÉON.

Que je me retire, n'est-ce pas?

DE VERTPRÉ.

Si vous aviez cette complaisance...

LÉON.

Dites-moi, est-ce que vous en avez pour longtemps?

DE VERTPRÉ.

Pourquoi cela?

LÉON.

Ah! c'est que vous dérangeriez toute notre journée.

DE VERTPRÉ.

J'abrégerai.

LÉON.

Merci, vous serez fort aimable.

(Il va pour sortir.)

DE VERTPRÉ.

Et votre habit?

LÉON, revenant et emportant son habit.

Je vais achever de le faire sécher chez Hélène.

SCÈNE IX

DE VERTPRÉ, puis MADAME DE VERTPRÉ.

DE VERTPRÉ, regardant Léon qui s'éloigne.

Voilà un jeune homme fort original, et, si j'étais jaloux... Maintenant qu'il est parti, je crois que je puis entrer chez ma femme.

(Il frappe à la porte.)

MADAME DE VERTPRÉ, de sa chambre.

Ne vous impatientez pas, Léon, je suis prête.

DE VERTPRÉ.

Léon!... Eh! pardieu! madame, ce n'est pas Léon, c'est moi.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ah ! c'est sa voix ! (Elle s'élance sur le théâtre.) Cher ami, cher Paul, avec quelle impatience je t'attendais !

DE VERTPRÉ.

Vraiment, Adèle?

MADAME DE VERTPRÉ.

Oh ! oui.

DE VERTPRÉ.

Allons, embrasse-moi donc alors... Que tu es belle toujours, chère amie!... Et tu pensais à moi?

MADAME DE VERTPRÉ.

Depuis que j'ai reçu ta lettre qui m'annonçait ton arrivée au Havre, je compte les heures, les minutes, et, sans cet étrange secret que tu me recommandes, j'aurais parlé à tout le monde de mon bonheur.

DE VERTPRÉ.

Ce secret est encore nécessaire... Mais, dis-moi, quel est ce?...

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais les circonstances politiques sont bien changées !

DE VERTPRÉ.

Changées, changées... — Il y avait ici, quand je suis arrivé, un jeune...

MADAME DE VERTPRÉ.

Ta traversée a été heureuse?

DE VERTPRÉ.

Dix-huit jours de New-York au Havre. — Ce jeune homme qui était?...

MADAME DE VERTPRÉ.

C'est égal, cela t'a fatigué, et tu as besoin de repos. Je vais donner des ordres...

DE VERTPRÉ.

Non, je t'assure, je ne me sens pas la moindre lassitude. J'ai trouvé en arrivant ici un jeune homme...

MADAME DE VERTPRÉ.

Ah! oui, Léon.

DE VERTPRÉ.

Qu'est-ce que c'est que Léon?

MADAME DE VERTPRÉ.

Un jeune homme charmant.

DE VERTPRÉ.

Je l'ai vu, et, là-dessus, mon avis...

MADAME DE VERTPRÉ.

Plein d'esprit.

DE VERTPRÉ.

Je lui ai parlé, et cependant...

MADAME DE VERTPRÉ.

Avocat distingué.

DE VERTPRÉ.

Est-ce que vous avez des procès, madame de Vertpré?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non, monsieur; mais j'ai une nièce.

DE VERTPRÉ.

Après?

MADAME DE VERTPRÉ.

Une nièce à marier.

DE VERTPRÉ.

Et ce jeune homme?

MADAME DE VERTPRÉ.

Vient ici pour Pauline.

DE VERTPRÉ.

Voulez-vous que je vous dise?

MADAME DE VERTPRÉ.

Moi, mon ami? Ah!

DE VERTPRÉ.

C'est que c'est fort délicat, ce que je vais vous dire.

MADAME DE VERTPRÉ.

N'importe.

DE VERTPRÉ.

Je n'ai fait qu'apercevoir ce jeune homme, je ne lui ai dit que quatre paroles...

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien?

DE VERTPRÉ.

Eh bien, je jurerais qu'il ne vient pas ici pour Pauline.

MADAME DE VERTPRÉ.

Par exemple!... et pour qui donc?

DE VERTPRÉ.

Pour une femme charmante, belle comme un ange, fraîche comme une jeune fille, et spirituelle à elle seule comme tous les avocats du monde : pour madame veuve Adèle de Vertpré, ma femme.

MADAME DE VERTPRÉ.

Oh! mais vous êtes fou, mon pauvre Paul! vous faites dix-huit cents lieues pour me revoir, dites-vous, et, en arrivant, au lieu de me parler de vous, de votre voyage, des motifs qui vous font continuer de désirer que le bruit de votre mort soit répandu...

DE VERTPRÉ.

Plus tard, chère amie, je te parlerai de tout cela; mais, pour le moment, vois-tu, j'ai une idée fixe : M. Léon...

MADAME DE VERTPRÉ.

Vient ici pour Pauline.

DE VERTPRÉ.

Je ne demande pas mieux que de le croire; mais..

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous en voulez la preuve?

DE VERTPRÉ.

La preuve ne m'en serait pas désagréable... et tout de suite, si cela est possible.

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien, monsieur, puisque c'est là ce qui vous occupe le plus en me revoyant, je vais vous la donner, cette preuve... Voyons, que puis-je faire?... Ah! tenez, cachez-vous là.

(Elle indique la porte de sa chambre.)

DE VERTPRÉ.

Ensuite?

MADAME DE VERTPRÉ.

Je le ferai venir, je lui dirai de s'expliquer sur ses intentions, et vous l'entendrez me répéter l'aveu de son amour pour Pauline et me demander sa main.

DE VERTPRÉ.

Ce sera très-bien.

MADAME DE VERTPRÉ.

Je ne l'ai pas vu, je ne le verrai pas; je vais le faire appeler, et, séance tenante, nous prenons jour pour le contrat de mariage.

DE VERTPRÉ.

Je le signerai avec plaisir.

MADAME DE VERTPRÉ, sonnant.

Hélène! (Hélène entre.) Prévenez M. Léon que je désire lui parler, et annoncez-le quand il viendra.

(Hélène sort.)

DE VERTPRÉ.

Merveilleusemcnt, chère amie.

MADAME DE VERTPRÉ.

Et, après cette preuve, vous me permettrez sans doute de vous en vouloir tout à mon aise?

DE VERTPRÉ.

Vous êtes la meilleure des femmes.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous êtes un jaloux.

DE VERTPRÉ.

Moi!

MADAME DE VERTPRÉ.

Et vous mériteriez que je ne vous donnasse point...

DE VERTPRÉ.

Quoi?

MADAME DE VERTPRÉ, lui montrant le portrait que lui a donné Léon.

Voyez!

DE VERTPRÉ, prenant le portrait.

Ton portrait! ah!

MADAME DE VERTPRÉ.

Que j'ai fait faire pour vous, et que j'ai fait mettre exprès dans la même boite que le vôtre, afin que, dans l'absence même, nous fussions réunis.

DE VERTPRÉ.

Vous êtes toute charmante, et je serai enchanté d'avoir eu tort dans mes conjectures pour vous demander pardon et vous baiser les pieds.

MADAME DE VERTPRÉ.

Alors, à genoux!

DE VERTPRÉ.

Après l'entrevue!

MADAME DE VERTPRÉ.

Incrédule!

HÉLÈNE, annonçant.

M. Léon.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vite dans ce cabinet, et écoutez de toutes vos oreilles.

DE VERTPRÉ.

Je ne perdrai pas un mot de l'entretien, je t'en réponds.

MADAME DE VERTPRÉ.

C'est bien : vous allez voir qui il aime. (De Vertpré entre dans le cabinet à gauche.) Hélène, faites entrer et laissez-nous.

SCÈNE X

MADAME DE VERTPRÉ, LÉON, DE VERTPRÉ, caché dans le cabinet.

LÉON.

Combien je vous rends grâce, madame, de m'avoir fait appeler aussitôt que vous avez été débarrassée de votre fâcheux!

MADAME DE VERTPRÉ.

Comment, monsieur?

LÉON.

Il vous a bien ennuyée, n'est-ce pas? Je m'en doutais. Il n'a pas l'air amusant du tout.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais, monsieur, vous ne connaissez pas la personne...

LÉON.

Et je ne me sens aucune envie de faire sa connaissance.

MADAME DE VERTPRÉ.

Brisons là-dessus, s'il vous plaît; je vous ai prié de venir pour vous parler d'autre chose.

LÉON.

Je vous écoute, madame.

MADAME DE VERTPRÉ.

Depuis deux mois, monsieur, vous venez ici tous les jours.

LÉON.

Et ce n'est pas encore assez souvent, madame.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous avez dû vous apercevoir que vous étiez reçu avec plaisir?

LÉON.

Je l'ai espéré quelquefois, madame.

MADAME DE VERTPRÉ.

Le titre auquel vous vous présentiez me faisait un devoir de

vous accueillir ainsi; mais ne vous semble-t-il pas à vous-même que le temps est aujourd'hui venu de parler plus formellement de vos projets?

LÉON.

Oh! madame, je tremble.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous! jeune, possédant un état distingué, d'une famille honorable et riche, vous ne pouvez pas craindre un refus?

LÉON.

Oh! madame, dites-vous ce que vous pensez?

MADAME DE VERTPRÉ.

Il y a plus, c'est que je crois dire ce que pense Pauline.

LÉON.

Il ne s'agit malheureusement pas de Pauline, madame.

MADAME DE VERTPRÉ.

Comment, monsieur?

LÉON.

Quand je suis venu chez vous, et que vous avez bien voulu m'y recevoir, je connaissais mademoiselle Pauline et ne croyais pas qu'il pût exister une femme qui l'emportât sur elle en grâce, en esprit, en beauté. Je vous ai vue, madame, j'ai eu le bonheur de passer deux mois près de vous, et j'ai été détrompé.

MADAME DE VERTPRÉ.

Oh! que me dites-vous?

LÉON.

C'est vous qui m'y forcez, madame; moi le premier, je n'aurais osé vous parler de mon amour... non, je l'aurais enfermé dans mon cœur, et, si vous ne l'aviez pas lu dans mes yeux, deviné dans le tremblement de ma voix, je vous l'aurais laissé ignorer; mais je me serais du moins enivré du plaisir de vous voir, du bonheur de vous entendre; j'aurais...

(De Vertpré entr'ouvre la porte pour mieux entendre, et la referme presque aussitôt, de crainte d'être aperçu. Ce jeu se répète durant toute la scène.)

MADAME DE VERTPRÉ.

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous!

LÉON.

Maintenant, il est trop tard: cet aveu serait une offense, sans ce que j'ai à vous dire encore. Vous parliez de mon état, de ma famille, de ma fortune; vous les regardiez comme des titres à l'amour d'une femme; eh bien, nom, état, fortune,

partagez tout, madame, je vous le demande à genoux... Ah! vous m'avez dit que je ne devais pas craindre un refus.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais, moi, monsieur, je ne puis.

LÉON.

N'êtes-vous pas veuve? n'êtes-vous pas libre? Oh! votre main, votre main chérie!

MADAME DE VERTPRÉ.

Monsieur, comment ai-je pu mériter que vous oubliiez à ce point?...

LÉON.

Je n'oublie pas, madame, je me souviens, au contraire...

MADAME DE VERTPRÉ.

Et de quoi?

LÉON.

C'est de la fatuité peut-être... mais j'avais cru que ces légers services que vous demandiez plutôt à moi qu'à un autre... j'avais espéré que des heures entières passées ensemble s'étaient écoulées pour tous deux avec une rapidité presque égale... quelques mots affectueux...

MADAME DE VERTPRÉ.

Oh! mais, monsieur, ces légers services, ces conversations, ces mots affectueux, tout cela, oh! tout cela, s'adressait à l'ami.

LÉON.

Il y a cruauté à une femme de votre âge de choisir des amis du mien. L'ami d'une femme jeune et jolie doit avoir au moins soixante ans.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous raillez, monsieur?

LÉON, tombant à genoux.

Non, madame, j'implore.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ah! c'est trop fort! laissez-moi; sortez, sortez.

LÉON.

Je ne me retirerai pas que...

MADAME DE VERTPRÉ.

Faudra-t-il que je vous cède la place?

LÉON.

J'obéis, madame; mais j'espère que, plus tard...

MADAME DE VERTPRÉ.

Jamais !

LÉON.

Oh ! madame, jamais !

MADAME DE VERTPRÉ.

Encore une fois, laissez-moi, monsieur.

LÉON.

Je me retire. (A part, en sortant.) Le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose !

SCÈNE XI

DE VERTPRÉ, sortant du cabinet; MADAME DE VERTPRÉ, stupéfaite.

Ils se regardent quelque temps sans rien dire.

DE VERTPRÉ, sur le seuil de la porte.

Eh bien, madame ?

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien, monsieur, que voulez-vous que je vous dise ?

DE VERTPRÉ.

Effectivement, ce jeune homme venait ici pour Pauline.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ah ! monsieur, de la générosité, je vous en prie.

DE VERTPRÉ.

Savez-vous qu'il était temps que cela finît ; j'entendais fort bien de ce cabinet ; mais je voyais fort mal, et, au train dont allaient les choses...

MADAME DE VERTPRÉ.

Grâce, je vous en supplie.

DE VERTPRÉ.

Oui, oui, vous avez raison, ce n'est point à vous que je dois en vouloir ; cependant je ne suis pas fâché d'être arrivé.

MADAME DE VERTPRÉ.

Je vais fermer ma porte à ce jeune homme.

DE VERTPRÉ.

Quelle folie ! t'en faire un ennemi ?... Non, non.

MADAME DE VERTPRÉ.

Quelle est donc votre intention ?

DE VERTPRÉ

Je le verrai.

MADAME DE VERTPRÉ.

Une querelle?

DE VERTPRÉ.

Une explication tout au plus.

MADAME DE VERTPRÉ.

Et vous lui direz?...

DE VERTPRÉ.

Qui je suis.

MADAME DE VERTPRÉ.

Et votre incognito ?

DE VERTPRÉ.

J'y renonce.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais vous vous exposez en le perdant !

DE VERTPRÉ.

Je ne m'expose à rien en le gardant, n'est-ce pas ?

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous ne pensez pas qu'un pareil fat?...

DE VERTPRÉ.

Non, je ne le pense pas; j'aime à ne pas le penser, du moins... et, après notre entrevue...

(Il va pour sortir, madame de Vertpré le retient.)

MADAME DE VERTPRÉ.

Mon ami, je vous en conjure!...

DE VERTPRÉ.

Écoute, chère Adèle, je n'ai pas troublé ton tête-à-tête, ne dérange pas le mien. Ce jeune homme est au jardin, je vais le joindre.

MADAME DE VERTPRÉ.

Paul, cher Paul!

DE VERTPRÉ.

Madame, m'arrêter plus longtemps serait me faire croire que vous craignez cette entrevue encore plus pour vous que pour moi, et ce n'est pas votre intention, n'est-ce pas?

MADAME DE VERTPRÉ.

Oh ! non, certes.

DE VERTPRÉ, gaiement.

Alors, au revoir, cher ange.

(Il sort.)

SCÈNE XII

MADAME DE VERTPRÉ, seule.

Que va-t-il faire? Il ne faut qu'un mot ironique de l'un pour blesser l'autre. Si je pouvais voir Léon, je lui dirais de se contenir par amitié pour moi; qu'à cette condition je lui pardonnerais sa folle conduite... Comment pouvais-je penser que ces mille riens qui formaient nos relations encourageaient son amour?... Mon Dieu! que faire?... (Remontant la scène.) Ah! voilà Léon dans le jardin, les yeux fixés sur cette fenêtre... et mon mari de ce côté qui le cherche. Léon m'a vue! Le voilà qui me fait des signes; quelle présomption!... Mais c'est qu'il faut que je l'appelle avec tout cela! Il n'a pas l'air de douter... (Elle fait signe de la tête.) Oui, oui... Il vient, le fat! Et mon mari qui l'a aperçu et qui accourt par l'autre allée!... Ils vont prendre chacun l'escalier opposé, ils se rencontreront ici... et moi au milieu d'eux... Mais c'est impossible! j'en deviendrai folle. Voilà Léon qui monte en fredonnant... J'entends les pas de Paul... Quelle ridicule position! Les voici... Ma foi! je me sauve.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII

LÉON, DE VERTPRÉ.

Ils entrent chacun par l'une des portes du fond.

DE VERTPRÉ, s'essuyant le front.

J'arrive à temps.

LÉON.

Encore ce monsieur! Ah çà! mais il y met de l'acharnement.

DE VERTPRÉ, essoufflé.

Monsieur!

LÉON, essoufflé.

Monsieur!

DE VERTPRÉ.

C'est vous qui couriez dans l'allée à gauche?

LÉON.

Et vous dans l'allée à droite?

DE VERTPRÉ.

Moi-même.

LÉON.

Je vous en fais mon compliment : vous avez d'excellentes jambes.

DE VERTPRÉ.

Mais il me semble que les vôtres ne vous refusent pas du tout le service.

LÉON.

Dites-moi, sans indiscrétion, est-ce que vos affaires vous retiendront longtemps ici ?

DE VERTPRÉ.

Et vous, monsieur ?

LÉON.

Oh ! moi, j'y demeure presque.

DE VERTPRÉ.

Et moi, je vais y demeurer tout à fait.

LÉON.

Chez madame de Vertpré?

DE VERTPRÉ.

Chez madame de Vertpré. Vous permettez? (Il tire une robe de chambre de son sac de nuit.) Je suis tout en nage, et...

LÉON.

Que diable faites-vous donc ?

DE VERTPRÉ.

Je prends possession.

LÉON.

De cette chambre ?

DE VERTPRÉ.

Certainement.

LÉON.

Mais elle touche à celle de madame de Vertpré.

DE VERTPRÉ.

Raison de plus.

LÉON.

Et vous allez vous y mettre en robe de chambre?

DE VERTPRÉ.

Je vous y ai bien trouvé en chemise.

LÉON.

Monsieur, je ne souffrirai pas...

DE VERTPRÉ.

Alors, vous êtes plus susceptible que moi ; car, moi, j'ai souffert.

LÉON.

Raillez-vous quelquefois, monsieur ?

DE VERTPRÉ.

Pour n'en pas perdre l'habitude.

LÉON.

Et quand cette envie vous prend, vous vous attaquez ?...

DE VERTPRÉ.

A tout le monde, et de préférence à mes rivaux, monsieur.

LÉON.

C'est-à-dire, monsieur, que vous avouez?...

DE VERTPRÉ.

Que je suis votre rival!... J'ai cette impudence.

LÉON.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne céderai pas.

DE VERTPRÉ.

Ni moi non plus.

LÉON.

Je ne connais alors qu'un moyen...

DE VERTPRÉ.

Je comprends, je comprends.

LÉON.

Et vous l'adoptez ?

DE VERTPRÉ.

Je ne l'adopte pas.

LÉON.

Monsieur !...

DE VERTPRÉ.

Écoutez : que voulons-nous tous les deux ? Réussir, n'est-ce pas ? Eh bien, si l'un de nous deux peut arriver à son but sans tuer l'autre... il me semble qu'être éconduit et recevoir un coup d'épée par-dessus le marché, ce serait du luxe.

LÉON.

Ainsi, nous allons chacun de notre côté ?...

DE VERTPRÉ.

Faisons mieux.

LÉON.

J'écoute.

DE VERTPRÉ.

Une proposition.

LÉON.

Dites, dites.

DE VERTPRÉ.

Que celui de nous deux qui est le moins avancé dans les bonnes grâces de madame de Vertpré... C'est de madame de Vertpré que vous êtes amoureux, n'est-ce pas ?

LÉON.

Oui, monsieur.

DE VERTPRÉ.

Très-bien !... très-bien !... Que le moins avancé, dis-je, cède la place à l'autre.

LÉON.

Mais qui fera foi ?

DE VERTPRÉ.

Vous êtes homme d'honneur, je m'en rapporte à votre parole.

LÉON.

Je vous remercie de votre confiance; mais j'avoue...

DE VERTPRÉ.

Que vous ne m'accordez pas la vôtre ? Soit. Je donnerai des preuves, moi.

LÉON.

Pardieu ! c'est trop fort.

DE VERTPRÉ.

Acceptez-vous ?

LÉON.

J'accepte.

DE VERTPRÉ.

Et vous me direz tout ?

LÉON, tendant la main.

Parole d'honneur.

DE VERTPRÉ, lui donnant une poignée de main.

Allons, dites, et dites tout.

LÉON, à part.

Voilà un monsieur passablement fat !

DE VERTPRÉ.

Eh bien ?

LÉON.

Eh bien, monsieur, madame de Vertpré, sans doute à titre

d'ami, remarquez bien que je n'ai pas, comme vous, tant de confiance en moi-même, accepte souvent mes services. A la promenade, c'est mon bras qu'elle choisit de préférence; une main posée sur un bras glisse facilement dans une autre main, et, lorsque cela arrive par hasard à celle de madame de Vertpré, notre conversation la préoccupe assez pour qu'elle l'y laisse, et plus d'une fois...

DE VERTPRÉ.

Plus d'une fois?

LÉON.

Je l'ai pressée dans les miennes sans qu'elle songeât à la retirer.

DE VERTPRÉ.

Et elle ne pressait pas la vôtre, elle?

LÉON.

Non, monsieur, je dois le dire.

DE VERTPRÉ.

Eh bien, je dois vous dire, moi, qu'en pareille circonstance, elle pressait la mienne... et très-tendrement encore.

LÉON, surpris.

Très-tendrement?

DE VERTPRÉ.

Si tendrement, qu'un jour un anneau que lui avait donné son mari...

LÉON.

M. de Vertpré?

DE VERTPRÉ.

M. de Vertpré... m'est resté entre les mains.

LÉON.

Et qu'a-t-elle fait?

DE VERTPRÉ.

Elle l'y a laissé.

LÉON.

La preuve?

DE VERTPRÉ, lui montrant l'anneau.

Le voici.

LÉON.

Je vois bien un anneau; mais...

DE VERTPRÉ, ouvrant l'anneau.

Regardez.

LÉON, lisant.

« Adèle, Paul. »

DE VERTPRÉ.

Sont-ce bien là leurs deux noms de baptême?

LÉON, un peu déconcerté.

Je l'avoue, je suis battu.

DE VERTPRÉ.

A un autre!

LÉON.

Madame de Vertpré a fait faire son portrait.

DE VERTPRÉ.

Ah! ah!

LÉON.

Une miniature charmante, d'une ressemblance parfaite...

DE VERTPRÉ.

Après?

LÉON.

Eh bien, madame de Vertpré m'a chargé de l'aller prendre chez le peintre, et aujourd'hui, quand je le lui ai rendu, elle m'a demandé comment je le trouvais, de manière à me faire croire...

DE VERTPRÉ.

Quoi?

LÉON.

Qu'il ne tarderait pas à être offert à la personne à qui il est destiné.

DE VERTPRÉ.

Et cette personne?

LÉON.

C'est ma fête demain, monsieur.

DE VERTPRÉ.

Et la mienne aujourd'hui; vous voyez qu'on me l'a souhaitée.

(Il lui montre le portrait.)

LÉON, au comble de la surprise.

Ah!

DE VERTPRÉ.

Continuez, monsieur.

LÉON.

Ma foi, s'il en est ainsi... je vais tout vous dire!

DE VERTPRÉ, s'essuyant le front.

Je suis préparé.

LÉON.

Madame de Vertpré aime la lecture; souvent, le soir, quand la porte est fermée pour tout le monde, quand Pauline s'est retirée, nous choisissons dans la bibliothèque quelques poésies d'André Chénier ou de Lamartine; nous ouvrons quelque roman de Nodier ou de Victor Hugo; et ce sont les pages les plus tendres, les vers les plus délirants que nous cherchons. Puis le livre se ferme, nos paroles succèdent à celles de ces grands auteurs, et elles conservent, sinon le talent, du moins la teinte de leurs ouvrages; ainsi le temps, si long pour les autres, le temps passe, le temps vole pour nous, et...

DE VERTPRÉ.

Et quoi ? Faites-moi donc le plaisir d'achever.

LÉON.

Minuit sonne.

DE VERTPRÉ.

Minuit sonne...

LÉON.

Nous nous promettons pour le lendemain une aussi douce soirée... et je me retire.

DE VERTPRÉ.

Eh bien, moi, monsieur, c'est exactement la même chose, excepté...

LÉON.

Excepté quoi?

DE VERTPRÉ.

Excepté que je reste

LÉON, s'échauffant.

Monsieur, c'est une infâme calomnie, et vous me rendrez raison de l'insulte que vous faites à la plus pure des femmes !

DE VERTPRÉ.

Très-bien, jeune homme !

LÉON.

A celle qui, rare entre toutes, n'a pas dans sa vie une pensée coupable à se reprocher... même en rêve !

DE VERTPRÉ.

Bravo !

LÉON.

De la seule femme enfin de l'honneur de laquelle je répondrais sur ma vie !

DE VERTPRÉ.

Permettez que je vous embrasse.

LÉON, le repoussant.

Oh ! ne raillons pas, monsieur; vous m'avez offert des preuves, eh bien, j'en exige à l'instant, à la minute.

DE VERTPRÉ.

Diable ! mais de pareilles preuves sont difficiles à fournir.

LÉON.

Je vous préviens cependant qu'il m'en faudra, monsieur.

DE VERTPRÉ.

Une lettre...

LÉON.

Peut être supposée, et, d'ailleurs, je ne connais pas son écriture, je ne crois pas m'être vanté qu'elle m'ait écrit. Autre chose, monsieur !... autre chose !...

DE VERTPRÉ.

Ah ! pardieu !

(Il tire le portrait de sa poche.)

LÉON.

Eh bien?... Son portrait, je l'ai déjà vu.

DE VERTPRÉ.

Poussez ce petit ressort.

LÉON.

Ce portrait ne prouve rien, monsieur.

DE VERTPRÉ.

Poussez !

LÉON, stupéfait.

Le vôtre.

DE VERTPRÉ.

Lisez!

LÉON.

« Donné à mon Adèle, le 28 juin 1825, jour de mon mariage. »

DE VERTPRÉ.

Le trouvez-vous ressemblant?

LÉON.

Le peintre vous a diablement flatté, monsieur.

DE VERTPRÉ.

Cependant vous m'avez reconnu tout de suite.

LÉON.

Ainsi vous vous nommez ?...

DE VERTPRÉ.

Paul de Vertpré.

LÉON.

Et vous n'êtes pas mort?

DE VERTPRÉ.

Voyez si je vous en impose.

LÉON.

Ainsi le bruit qu'on avait répandu?...

DE VERTPRÉ.

Était nécessité par les circonstances.

LÉON.

Et madame de Vertpré savait que vous étiez vivant?

DE VERTPRÉ.

Je ne le lui ai jamais laissé oublier, je vous prie de le croire.

LÉON.

Alors elle se moquait de moi?

DE VERTPRÉ, riant.

Mais... j'en ai peur.

LÉON.

C'est bien... je me vengerai.

DE VERTPRÉ, avec inquiétude.

Comment cela?

LÉON.

Je m'entends.

DE VERTPRÉ.

Plaît-il?

LÉON.

Tout le monde trouvera que j'ai raison.

DE VERTPRÉ.

Du tout, monsieur; tout le monde vous donnera tort.

LÉON.

Peu m'importe!

DE VERTPRÉ.

Vous perdrez votre temps.

LÉON.

Je suis jeune.

DE VERTPRÉ.

Vous vous lasserez.

LÉON.

J'ai de la patience.

DE VERTPRÉ.

Mais c'est de l'entêtement! Moi, monsieur, je ne vous ai rien fait.

LÉON.

Aussi je ne vous en veux pas, à vous.

DE VERTPRÉ.

C'est bien heureux!

LÉON.

Non, vous êtes un brave homme! c'est de votre femme que je veux me venger.

DE VERTPRÉ.

Prenez garde, monsieur l'avocat, que nous sommes mariés sous le régime de la communauté.

LÉON.

Ça m'est égal.

DE VERTPRÉ.

Mais ça ne me l'est pas, à moi.

LÉON.

Tant pis!

DE VERTPRÉ.

Ah çà! vous êtes fou.

LÉON.

Non, monsieur, je suis piqué; on a sa réputation de jeune homme...

DE VERTPRÉ.

Après?

LÉON.

Et on tient à la conserver.

DE VERTPRÉ.

Et moi, monsieur, ma réputation de mari, croyez-vous que je la veuille perdre?

LÉON.

Ce n'est pas que je l'aime, au moins, votre femme!

DE VERTPRÉ.

Et vous avez raison.

LÉON.

Je la déteste.

DE VERTPRÉ.

A la bonne heure.

LÉON.

Mais c'est égal, je me sacrifierai.

DE VERTPRÉ.

Vous êtes trop bon.

LÉON.

Une coquette!

DE VERTPRÉ.

Ah! oui, par exemple.

LÉON.

Qui se trouve jolie...

DE VERTPRÉ.

Et qui ne l'est pas.

LÉON.

Si, monsieur, elle l'est... Vous ne viendrez pas m'apprendre... Mais un caractère!...

DE VERTPRÉ.

Atroce..

LÉON.

Mais c'est qu'elle croit que je l'aime.

DE VERTPRÉ.

Pourquoi diable le lui avez-vous dit?

LÉON.

Je mentais! C'est Pauline que j'aime... Quelle différence entre elles deux! Pauline si pure, si douce, si naïve, qui pleurerait d'avance à la seule idée de me faire un chagrin! Pauline, qu'elle a pu croire que j'oubliais pour elle!... Oh! elle saura que je ne l'ai pas aimée une minute!... elle le saura!

DE VERTPRÉ.

Tout de suite, tout de suite.

LÉON.

Oui, monsieur... plus tard.

DE VERTPRÉ.

Et, en attendant, vous la laisserez jouir de sa conquête, se vanter de vous retenir près d'elle comme un enfant; vous donnerez le temps à Pauline de s'apercevoir de votre indifférence et d'en aimer un autre.

LÉON.

Vous avez raison, elle serait trop fière.

DE VERTPRÉ.

Écoutez : mieux que cela.

LÉON.

Qu'y a-t-il à faire?

DE VERTPRÉ.

Tenez, je ne vous connais que depuis un instant; mais vous êtes bon, vous avez l'âme candide, vous êtes un excellent jeune homme et je vous aime comme un frère.

LÉON.

Merci.

DE VERTPRÉ.

Et je me ligue avec vous contre ma femme.

LÉON.

Voyons.

DE VERTPRÉ.

A votre place, voici ce que je ferais.

LÉON.

Parlez.

DE VERTPRÉ.

Je demanderais à madame de Vertpré une entrevue.

LÉON.

Je le veux bien.

DE VERTPRÉ.

Devant son mari, ça me serait égal.

LÉON.

Non, j'aime mieux qu'elle soit seule.

DE VERTPRÉ.

Eh bien, seule; ça m'est encore égal... et je lui dirais que ce que j'ai fait n'était qu'un jeu, pour me moquer d'elle; que je ne l'ai jamais aimée, que je ne l'aimerai jamais; que c'est Pauline seule, — suivez bien ce que je vous dis, — que c'est Pauline seule que j'aime, et la preuve, c'est que je la lui demande pour femme.

LÉON.

Si elle me la refuse?

DE VERTPRÉ.

Je vous la donnerai, moi.

LÉON.

Permettez que je réfléchisse.

DE VERTPRÉ.

Non, voyez-vous, ces choses-là veulent être faites tout de

suite, enlevées dans un moment de colère, parce qu'alors, on y met une verve, une vérité qui ne permettent pas de douter de la franchise des sentiments. Pauline est une charmante enfant, vous allez voir. (Il sonne ; Hélène paraît.) Hélène, dites à Pauline que son oncle n'est pas mort, qu'il est arrivé, et qu'elle vienne. (Hélène sort.) Je vais me faire reconnaître à elle, je lui dirai vos intentions.

LÉON.

Monsieur...

DE VERTPRÉ.

Je les approuve, elles sont pures... Je veux vous voir heureux, mon jeune ami, et cela le plus tôt possible: vous le méritez si bien! Voici Pauline.

SCÈNE XIV

LÉON, DE VERTPRÉ, PAULINE, entrant toute joyeuse.

PAULINE.

Oh! mon oncle, mon bon oncle, j'apprends que vous n'êtes pas mort; que je suis heureuse! que je suis contente!

DE VERTPRÉ.

Et moi aussi, je suis content et joyeux, et je ne suis pas le seul.

PAULINE.

Comment?

DE VERTPRÉ.

Tiens, voilà Léon qui est dans le délire. (A Léon.) Remettez-vous, Léon, c'est décidé : rien ne s'opposera à votre bonheur.

PAULINE.

Que dites-vous, mon oncle?

DE VERTPRÉ.

Je dis que ce jeune homme t'adore.

PAULINE.

Et moi, je le déteste.

DE VERTPRÉ.

Qu'est-ce que tu dis là? Un amour si pur, si vrai, si ardent!... Mais parlez donc un peu, vous aussi! Ne me disiez-vous pas tout à l'heure?...

LÉON.

Que j'aimais mademoiselle.

DE VERTPRÉ.

Que vous l'aimiez?... Vous disiez que vous en étiez fou, que vous ne pouviez pas vivre sans elle, que vous vous brûleriez la cervelle si vous ne l'obteniez pas... C'est à peu près cela que vous avez dit, n'est-ce pas?

LÉON.

Pas tout à fait; mais...

DE VERTPRÉ.

Entends-tu? il répète qu'il se brûlerait la cervelle... Malheureux jeune homme, un suicide!... y avez vous bien songé?

PAULINE.

Comment, Léon, vous m'aimez à ce point?

LÉON.

Oh! plus que vous ne pouvez l'imaginer.

DE VERTPRÉ.

Et il ajoutait: « Je voudrais qu'elle fût là pour tomber à ses pieds. » (A Léon.) A genoux! (A Pauline.) Qu'il n'y aurait de bonheur pour lui que lorsqu'il aurait obtenu de ta bouche... (A Léon.) A genoux!... (A Pauline.) L'aveu qu'il était payé de retour; et tu ne peux pas le lui refuser, Pauline, car c'est un amour véritable, cela se voit, cela se sent, et tu répondrais de sa mort. (A Léon.) Mais à genoux donc!

(Léon tombe à genoux.)

PAULINE.

Ah! si je le croyais!

LÉON.

Croyez-le, car votre oncle vous dit la vérité tout entière, et j'ai encore mille choses, moi, mille choses à vous dire.

PAULINE.

Et moi, Léon, je n'en ai qu'une.

LÉON.

Dites donc!

PAULINE.

Je vous aime.

DE VERTPRÉ, avec solennité.

Enfants (il saisit leurs mains), je vous unis. (A part.) Ce n'est pas sans peine.

PAULINE, à de Vertpré.

Mon oncle, ma tante seule peut disposer de ma main; elle est ma seconde mère, et je n'appartiendrai qu'à l'homme de son choix.

DE VERTPRÉ.

C'est très-bien! conte-lui tout cela, et nous allons chercher le notaire, nous.

LÉON.

Ah! laissez-nous un peu ensemble.

DE VERTPRÉ.

Non, non, voyez-vous, ces choses-là, il faut les terminer séance tenante. (A part.) On ne sait pas ce qui peut arriver. (Prenant Léon à part.) Et maintenant, mon neveu, tu n'es vengé qu'à moitié. (Haut.) Il te reste à demander la main de Pauline à sa tante, et à lui dire... Tu sais ce que tu as à lui dire, du reste.

LÉON.

Soyez tranquille. Au revoir, chère Pauline; je vous quitte, mais pour m'occuper de notre bonheur, et le hâter autant que possible.

PAULINE.

Vous ne reviendrez jamais assez vite.

SCÈNE XV

PAULINE, puis MADAME DE VERTPRÉ.

PAULINE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! que je suis heureuse! Qui aurait cru cela? Mon oncle qui est assez bon pour n'être pas mort, et qui revient des États-Unis pour me marier; Léon qui m'aime, qui n'aime que moi!... Ce n'était pas vrai, les cheveux noirs... c'est moi qui suis une boudeuse... Ce pauvre garçon qui a été mouillé... mouillé!...

MADAME DE VERTPRÉ, entrant précipitamment.

Où sont-ils?

PAULINE.

Sortis ensemble.

MADAME DE VERTPRÉ.

Grand Dieu! il faut les empêcher!

PAULINE.

Non, ma tante, ne les empêchez pas.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais, malheureuse, s'ils allaient se battre,

PAULINE.

Chez le notaire?

MADAME DE VERTPRÉ.

Comment?

PAULINE.

Ils vont le chercher pour mon contrat de mariage.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ils ne se querellaient donc pas en sortant?

PAULINE.

Ils se tutoyaient.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vraiment!

PAULINE.

Et je suis bien contente! Léon...

MADAME DE VERTPRÉ.

M'a bien l'air d'un fou, ma chère enfant.

PAULINE.

Du tout, ma tante. Il m'adore... Je vous assure qu'il a toute sa raison...

MADAME DE VERTPRÉ.

Je veux dire qu'il me fait l'effet d'un homme bien léger.

PAULINE.

Je ne sais; mais il m'a juré qu'il n'aimait que moi, qu'il n'avait jamais aimé que moi. Est-ce de la légèreté cela, ma tante?

MADAME DE VERTPRÉ.

Et où t'a-t-il fait ce serment?

PAULINE.

Ici, à mes genoux.

MADAME DE VERTPRÉ.

Pauvre enfant!

PAULINE.

Plaît-il, ma tante?

MADAME DE VERTPRÉ, à part.

Peut-être devrais-je lui dire qu'il y a une heure, ici, à mes genoux, à moi!... Oh! non, pourquoi l'affliger d'une folie?

PAULINE.

A quoi pensez-vous, ma tante?

MADAME DE VERTPRÉ.

A ce que tu viens de me dire. Et tu as engagé ta main?

PAULINE.

Ma main? C'est vous qui en disposerez, et je l'ai dit à mon oncle et à Léon.

MADAME DE VERTPRÉ.

Si bien que Léon...?

PAULINE.

Va venir vous la demander.

MADAME DE VERTPRÉ.

D'accord avec mon mari?

PAULINE.

Très-d'accord; c'est mon oncle qui l'y excite.

MADAME DE VERTPRÉ.

Et M. de Vertpré n'est pas plus mort pour Léon que pour toi?

PAULINE.

Très-vivant pour tous deux.

MADAME DE VERTPRÉ.

Je voudrais bien de l'encre et une plume.

PAULINE.

Voulez-vous que je sonne?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non; va me les chercher dans ma chambre.

PAULINE.

Vous allez lui écrire?

MADAME DE VERTPRÉ.

Ne t'inquiète pas. (Pauline sort.) Ah! messieurs, il paraît que c'est une ligue, et que vous vous entendez à merveille!... Mon mari, je conçois qu'il presse ce mariage; mais Léon, qui tantôt... Il a besoin d'une leçon, ce jeune homme, elle ne lui manquera pas, et, s'il désire véritablement épouser Pauline... Et mon mari que j'oublie!... c'est injuste! il mérite aussi une punition pour sa jalousie : il l'aura.

PAULINE, rentrant et posant l'encrier sur la table.

Tenez, ma tante, voici. Qu'allez-vous faire?

MADAME DE VERTPRÉ.

Écoute, Pauline, c'est une chose sérieuse qu'un lien qui nous prend toute notre vie pour la donner à un autre, qu'un lien que la mort seule peut rompre, une fois que les hommes l'ont formé.

PAULINE.

Oh! oui, c'est un bonheur céleste.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ou un malheur éternel.

PAULINE.

Comment?

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien, Pauline, il ne faudrait pas livrer ainsi au hasard toutes les espérances de ton âge. On entre dans la vie par les années riantes et heureuses, ne les abrége pas, chère enfant.

PAULINE.

Vous m'effrayez! refusez-vous de consentir à mon mariage?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non, non; mais, auparavant, je veux tenter une épreuve.

PAULINE.

Sur Léon?

MADAME DE VERTPRÉ.

Sur Léon. Veux-tu tout remettre en mes mains?

PAULINE.

Tout ce que vous avez fait jusqu'ici n'a-t-il pas été pour mon bonheur?

MADAME DE VERTPRÉ.

Je veux continuer. Il ne connaît pas ton écriture?

PAULINE.

Non.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ni la mienne. Bien! Mets-toi là et écris.

PAULINE.

J'obéis.

MADAME DE VERTPRÉ, dictant.

« Restée seule en vous quittant, j'ai presque eu du remords de la manière dont j'avais reçu d'abord l'aveu d'un amour qui paraissait si vrai et si passionné. »

PAULINE.

C'est vrai, cela, ma tante; car je lui ai dit que je le détestais.

MADAME DE VERTPRÉ, dictant.

« Mais il en est ainsi du cœur d'une femme : rarement il lui est permis d'exprimer tout ce qu'elle éprouve. Il faut, quand on est homme, plaindre et pardonner. »

PAULINE.

Je comprends bien moins la fin.

MADAME DE VERTPRÉ, souriant.

Oh! ça ne fait rien, ça. — Donne-moi cette lettre, et va m'attendre dans mon appartement.

PAULINE.

Combien vous faudra-t-il de temps pour votre épreuve?

MADAME DE VERTPRÉ, se mettant à la table que vient de quitter Pauline, et cachetant la lettre.

Un quart d'heure.

PAULINE, à part.

Bon! je reviendrai dans dix minutes.

(Elle sort.)

MADAME DE VERTPRÉ.

Il était temps, voici Léon.

SCÈNE XVI

LÉON, MADAME DE VERTPRÉ.

LÉON, entrant en parlant à M. de Vertpré.

Soyez tranquille, mon cher oncle, je sais ce que j'ai à dire.

MADAME DE VERTPRÉ, à part.

Et moi aussi.

(Elle se lève d'un air troublé et serre la lettre dans sa main.)

LÉON, se retournant, et à part.

Madame de Vertpré!... (Haut.) Pardon d'être entré ainsi, madame; mais je vous croyais chez vous. D'ailleurs, j'étais avec monsieur votre mari, c'est mon excuse.

MADAME DE VERTPRÉ.

Puis vous pensiez trouver ici une autre personne, n'est-ce pas?

LÉON.

Non, c'est vous que je cherchais, madame. — Madame... (A part.) Diable! c'est plus difficile à entamer que je ne croyais. (Haut.) Vous avez dû me trouver bien fat et bien ridicule?

MADAME DE VERTPRÉ.

Je vous ai trouvé imprudent, du moins.

LÉON.

Et vous m'avez bien puni de mon imprudence. Je vous en

remercie, madame; dans les maladies désespérées, il faut employer les remèdes violents : j'ai souffert, mais j'ai été guéri...

MADAME DE VERTPRÉ.

Je me félicite, monsieur, d'avoir fait une cure si merveilleuse et surtout si prompte.

LÉON.

Votre sévérité, madame, en ne me laissant aucun espoir...

MADAME DE VERTPRÉ.

Ai-je donc été si sévère?

LÉON.

Mais, à moins que de me faire mettre à la porte par vos gens, je ne vois pas trop...

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous ignorez dans quelle position j'étais, et que mon mari, caché dans ce cabinet, écoutait notre entretien et devait me forcer à la prudence.

LÉON, étonné.

M. de Vertpré était là? Ah !... Je disais donc, madame, que cette sévérité... car vous avez été très-sévère... m'avait éclairé sur mes véritables sentiments. Mon amour-propre blessé m'a fait voir clair dans mon propre cœur. Oui, j'avais été fasciné, entraîné par le charme de votre conversation, par ce je ne sais quoi qui attire à vous les yeux et les pensées; mais ce sentiment était superficiel, il avait laissé au fond de mon cœur, intact, entier, l'amour que j'avais pour Pauline, et, quand vous avez eu pitié de ma folie, elle a disparu comme un songe pour ne plus revenir.

MADAME DE VERTPRÉ.

Voilà le second aveu que vous me faites aujourd'hui, monsieur; le second est au moins aussi étrange que le premier, et peut-être le moment est-il encore plus mal choisi pour le faire.

LÉON.

Que dites-vous?

MADAME DE VERTPRÉ.

Je dis, monsieur, que, si vous n'êtes bien égoïste, vous êtes du moins bien léger.

LÉON.

Moi, madame?

MADAME DE VERTPRÉ.

Qu'il est bon pour soi de jouer avec de pareils sentiments,

lorsqu'on est sûr de s'en débarrasser aussitôt qu'ils nous pèsent, de les rejeter à notre volonté, comme un fardeau qui nous lasse; mais j'ajouterai que Dieu n'a pas donné à toutes les créatures sorties de ses mains votre philosophie et votre force.

(Elle se détourne pour sourire. Le même jeu se continue pendant tout le reste de la scène.)

LÉON.

Je vous demande pardon, madame; mais...

MADAME DE VERTPRÉ.

Et si, au lieu de suivre votre exemple, la femme à qui vous vous adresseriez pour jouer ce jeu prenait au sérieux ce qui paraît n'être chez vous qu'une plaisanterie; si elle n'avait pas su distinguer dans vos yeux tendrement fixés sur elle, dans votre voix tremblante, lorsque vous lui parliez, cet art du comédien qui fait qu'en vous le faux ressemble si parfaitement au vrai; si, franche et naïve, elle avait laissé son cœur confiant s'abandonner à toutes les espérances d'un amour qui naît; si chaque jour avait ajouté à ses espérances; si cet amour, l'amour d'une femme! s'était glissé dans tout son être, emparé de toute sa vie, s'il était devenu son culte, son seul dieu dans ce monde, et que vous vinssiez alors lui dire, à elle, ce que vous venez de m'avouer, à moi, oh! dites, monsieur, ne serait-ce pas à en devenir folle, à en mourir?

LÉON, dans le dernier embarras.

Oh! mais... cela n'est pas, madame!

MADAME DE VERTPRÉ.

Cela pouvait être, monsieur.

LÉON.

Vous m'avez bien effrayé avec cette plaisanterie.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ai-je plaisanté? Je croyais avoir souffert. Pardon, je me trompais.

LÉON.

Mais, madame, ces reproches que vous me faites, Pauline aussi pourrait me les faire.

MADAME DE VERTPRÉ.

Je le sais. Croyez-vous, monsieur, que cela vous rende plus excusable?

LÉON.

Mais, madame, vous m'en dites trop ou trop peu.

MADAME DE VERTPRÉ, feignant le plus grand trouble.

Cette lettre, qui devait vous être remise lorsque je vous ai rencontré ici, vous parlera plus clairement que je ne puis le faire.

(Elle lui tend la lettre.)

LÉON, hésitant.

Une lettre?

MADAME DE VERTPRÉ.

Refuserez-vous de la lire?

LÉON, la prenant.

Refuser? Non, non, au contraire, je suis bien heureux.

MADAME DE VERTPRÉ.

Dites bien cruel!

(Elle rentre en riant à la dérobée.)

SCÈNE XVII

LÉON, seul.

Il tombe accablé sur un fauteuil.

Oui, le fait est que j'ai été bien cruel, et sans m'en douter encore, Dieu me pardonne! Me voilà bien entre deux amours comme ceux-là... C'est qu'il n'y a pas eu moyen de lui dire un mot de mon mariage. Une lettre! (Il la regarde avec effroi.) Mais c'est que je ne l'aime plus du tout, moi; je ne sais pas comment cela s'est fait. Une lettre; allons, du courage, il faut la lire: « Restée seule en vous quittant, j'ai presque eu du remords de la manière dont j'avais d'abord reçu l'aveu d'un amour qui paraissait si vrai et si passionné. » Oh! il n'y a pas de doute! Continuons! (Il s'essuie le front.) « Mais il en est ainsi du cœur d'une femme : rarement il lui est permis d'exprimer tout ce qu'elle éprouve! » J'espère que c'est clair, cela! « Il faut, quand on est homme, plaindre et pardonner. » Oui, certes, je me plains, mais je ne me pardonne pas. (Il retombe sur sa chaise.) Est-on plus malheureux! mais c'est de la fatalité! Oh! les femmes! les femmes! c'est affreux, quand on y songe! Madame de Vertpré trahir son mari, un homme charmant,... plein d'esprit,... de franchise,... aussi jeune que moi; car il n'a pas quarante ans, et j'en ai plus de vingt... Et pour qui? Pour... Certainement, c'est flatteur pour moi; n'importe, je ne dois pas le souffrir. Mais que faire? (Se relevant vivement.) Mon oncle

qui va venir me demander le résultat; il est joli, le résultat! Enfin, moi, je ne puis pas lui dire... J'aime mieux qu'il l'apprenne par un autre, et, ma foi!... (Il va pour se sauver par la porte du fond et s'arrête.) Ah! le voilà en bas sur la terrasse... Si je descends par cette porte ou par l'autre, il va me voir... Est-ce qu'il n'y a pas moyen de m'échapper? Par là!... Ah! oui, c'est l'appartement de Pauline; qu'est-ce que je lui dirai si je la rencontre? Cette porte!... Elle conduit chez madame de Vertpré; si je la vois, décidément il faudra une réponse à cette lettre. Ah çà! mais je suis cerné, moi!... Ah! cette fenêtre, qui donne sur le parc? Un peu haute; mais, ma foi, c'est sur le gazon.

(Pendant qu'il monte sur la fenêtre, M. de Vertpré entre doucement, et, le voyant prêt à sauter, il l'arrête par le pan de son habit. Tous les deux se regardent.)

SCÈNE XVIII

LÉON, DE VERTPRÉ.

DE VERTPRÉ.

Que diable fais-tu là?

LÉON, descendant de la fenêtre.

Moi? Rien, mon oncle; je prends l'air.

DE VERTPRÉ.

Eh bien, l'entrevue?

LÉON, à part.

Ah! oui, l'entrevue, nous y voilà.

DE VERTPRÉ.

La scène a-t-elle été chaude?

LÉON.

Très-chaude.

DE VERTPRÉ.

Raconte-moi ça.

LÉON.

Laissez-moi m'en aller, mon oncle.

DE VERTPRÉ, le retenant.

Comment!

LÉON.

Je vous en prie; vous n'en serez pas faché.

DE VERTPRÉ.

Mais du tout,

LÉON.

Vous voulez que je reste?

DE VERTPRÉ.

Je l'exige.

LÉON, à part.

On ne peut pas fuir sa destinée.

DE VERTPRÉ.

Tu dis?

LÉON.

Mon pauvre oncle!

DE VERTPRÉ.

Hein?

LÉON.

Vous me faites de la peine.

DE VERTPRÉ.

Plaît-il?

LÉON.

Car enfin vous êtes bon, et vous méritez d'être aimé.

DE VERTPRÉ.

Allons, allons, au fait.

LÉON.

Mais ne voyez-vous pas que c'est le fait qui m'embarrasse?

DE VERTPRÉ.

Qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce qu'elle t'a refusé Pauline?

LÉON.

Pardieu!

DE VERTPRÉ.

Comment, pardieu? Voilà un *pardieu* qui est bien bizarre.

LÉON.

Mais, franchement, peut-elle me la donner? De pareils sacrifices sont au-dessus de la force d'une femme.

DE VERTPRÉ.

Allons, quand tu voudras t'expliquer...

LÉON.

Mais vous ne me comprenez donc pas?

DE VERTPRÉ.

Quoi?

LÉON.

Vous ne comprenez donc pas que votre femme?... Mais c'est

très-difficile à dire à un mari, ces choses-là, et vous devriez m'épargner le désagrément... Non? Eh bien, mon oncle, votre femme m'aime, voilà tout!...

DE VERTPRÉ.

Ah! voilà tout?... Ah çà! mais tu es... tu es... aliéné, j'espère?

LÉON.

Non, mon oncle, je suis... je suis très-mortifié.

DE VERTPRÉ.

Et moi, donc! il me semble!... Mais, ce matin, j'ai entendu... j'étais là...

LÉON.

Eh bien, c'est justement cela. Ce matin, vous étiez là, et on savait que vous étiez là; ce soir, vous n'y étiez plus, et on savait que vous n'y étiez plus.

DE VERTPRÉ, regardant d'un air hébété.

Bah!

LÉON.

C'est votre faute aussi, mon oncle; c'est vous qui êtes cause de tout cela; a-t-on jamais vu se faire passer pour mort! Je vous demande un peu s'il existe dans le monde des circonstances capables de faire adopter une pareille résolution à un mari? Mais dites-moi donc un peu ce qui vous y forçait?

DE VERTPRÉ.

Oui, le moment est bien choisi, n'est-ce pas, pour te faire ce récit?

LÉON.

C'est vous qui nous avez conduits où nous sommes. Vous avez voulu que j'eusse une entrevue avec votre femme; eh bien, je l'ai eue, cette entrevue... et je vous pardonne.

DE VERTPRÉ.

Il me pardonne! eh bien, il est excellent, lui!

LÉON.

Oui; car vous ne pouviez pas deviner le résultat.

DE VERTPRÉ.

Le résultat?

LÉON.

Il vous était impossible de penser qu'on me donnerait à entendre aussi clairement...

DE VERTPRÉ.

On t'a donné à entendre clairement?

LÉON.

Oh ! si cela se fût arrêté là, il y avait encore moyen d'éluder.

DE VERTPRÉ.

Ah ! ça ne s'est pas arrêté là ?

LÉON.

Non, non, mon oncle, cela a été plus loin.

DE VERTPRÉ.

Dis-moi donc vite jusqu'où cela a été ?

LÉON.

Je ne le devrais pas, peut-être ; car un homme d'honneur doit garder de pareils secrets, si ce n'est pour lui, du moins pour la femme qui les lui a confiés ; mais...

DE VERTPRÉ.

Mais nous nous sommes donné notre parole de tout nous dire.

LÉON.

Je le sais, et c'est cette parole qui faisait que j'aimais mieux m'en aller par la fenêtre.

DE VERTPRÉ.

Jeune homme, au nom de cette parole que j'ai respectée, moi, puisque je vous ai tout dit, au nom de l'honneur, je vous adjure...

LÉON.

Vous vous souvenez, mon oncle... ce matin, je vous disais que je ne connaissais pas l'écriture de votre femme.

DE VERTPRÉ.

Eh bien ?

LÉON.

Eh bien, ce soir, je la connais.

DE VERTPRÉ.

Elle t'a écrit ?

LÉON.

Elle m'a écrit.

DE VERTPRÉ.

Cela ne se peut pas.

LÉON.

Cela ne se peut pas ? C'est inouï ! ils sont tous comme cela.

DE VERTPRÉ.

Tu dis cela pour m'effrayer. C'est une plaisanterie ! allons, allons, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

LÉON.

Oui, je suis bien en train de plaisanter ! Vous mériteriez que je vous montrasse sa lettre.

DE VERTPRÉ.

Je t'en défie !

LÉON, montrant la main gauche avec laquelle il la serre.

Eh bien, mon oncle, tenez, je ne puis vous la laisser lire, mais la voilà !

DE VERTPRÉ, s'avançant pour la prendre.

La voilà ! Léon, au nom de l'honneur de ton oncle si gravement compromis, car il est gravement compromis, l'honneur de ton oncle, tu n'en doutes pas?

LÉON.

Non, mon oncle, je n'en doute pas.

DE VERTPRÉ.

Remets-moi cette lettre, je t'en supplie.

LÉON.

Impossible !

DE VERTPRÉ.

Mais elle contient donc des choses?...

LÉON.

Elle en contient.

DE VERTPRÉ.

Plus fortes que celles que tu m'as dites?

LÉON.

Oh ! non.

DE VERTPRÉ.

Eh bien?

LÉON.

Mais une lettre, mon oncle, c'est une preuve; est-ce à moi de vous la donner?

DE VERTPRÉ.

Je te la rendrai, parole d'honneur. (Il la lui enlève.) Je la tiens !

LÉON.

Mon oncle ! mon oncle !

DE VERTPRÉ.

Laissez-moi, je serai prudent. Que vais-je lire ?

(Il tombe anéanti dans un fauteuil.)

LÉON, se parlant à lui-même.

Quelle bizarrerie ! je vous le demande ! attendre le retour de

son mari, lorsque, me voyant tous les jours tête à tête, il lui était si facile...

DE VERTPRÉ, se levant vivement.

Qu'est-ce que tu dis donc là, toi ?

LÉON.

Pardon, pardon ! mais je suis désespéré, car enfin, si elle me refuse Pauline...

DE VERTPRÉ.

Pauline ? Tu penses à te marier, avec mon exemple sous les yeux ? Non, non, je ne le souffrirai pas.

LÉON.

Mon oncle, mon oncle ! si vous m'exaspérez... (Avec intention.) Je suis capable de tout, je vous en préviens.

DE VERTPRÉ.

Jeune homme ! jeune homme ! Léon, mon neveu, veux-tu donc me faire mourir ? ne vois-tu pas que je suis hors de moi, que je ne sais ce que dis ?

LÉON.

Ah ! c'est vrai ! Pauvre oncle ! pardon ! pardon !

DE VERTPRÉ.

Ah ! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et s'embrassent à plusieurs reprises.) Allons, du courage ! (Il ouvre la lettre dans la plus grande agitation ; puis, à mesure qu'il lit, sa figure devient riante.) L'écriture de Pauline !... Qu'est-ce que cela signifie ? Tu es sûr que c'est ma femme qui t'a remis cette lettre ?

LÉON.

Il en doute !

DE VERTPRÉ.

Alors, je comprends.

LÉON.

Pauvre homme ! il comprend ! C'est affreux ! (De Vertpré rit.) Dans quelle agitation il est ! (De Vertpré remonte la scène.) Que va-t-il faire ? où va-t-il ?... Mon oncle, je vous en supplie, pas d'imprudence !

DE VERTPRÉ.

Sois tranquille.

LÉON.

Cette lettre, au moins, rendez-moi cette lettre.

DE VERTPRÉ.

Je te la rendrai devant ma femme.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, MADAME DE VERTPRÉ, PAULINE.

MADAME DE VERTPRÉ, paraissant avec Pauline à la porte de son appartement.

Nous voici.

LÉON.

Elles écoutaient toutes deux.

DE VERTPRÉ, allant à sa femme et l'amenant par le bras sur le devant de la scène.

Madame, quand désormais Pauline écrira des lettres, priez-la de les signer, et vous m'épargnerez une des scènes les plus chagrinantes qui me soient arrivées de ma vie.

MADAME DE VERTPRÉ.

Cela vous apprendra à être jaloux.

DE VERTPRÉ.

Moi, jaloux?... Si on peut dire! Pauline... (en remettant la lettre), rends cette lettre à monsieur.

LÉON.

Comment! cette lettre?...

PAULINE.

Est de moi. Êtes-vous fâché, monsieur, que je vous aie écrit?

LÉON.

Oh! (A madame de Vertpré.) Ainsi, madame, vous ne m'aimez pas?

MADAME DE VERTPRÉ, gaiement.

Pas le moins du monde, monsieur; mais je devais une leçon à un étourdi.

LÉON.

Oh! que je vous remercie! Mais cette scène?

MADAME DE VERTPRÉ.

Ne m'avez-vous pas dit vous-même que les reproches que je vous faisais, Pauline pouvait vous les faire aussi? J'étais son fondé de pouvoirs.

LÉON.

Ah! puis-je du moins espérer?...

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous ne le méritez guère; cependant (regardant Pauline), nous voulons bien croire que vous ne mentiez pas lorsque, ce matin, vous lui disiez que vous ne m'aimeriez jamais et n'aviez jamais aimé qu'elle.

LÉON.

Ainsi, Pauline?...

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous appartient.

DE VERTPRÉ.

Elle t'appartient, mon neveu. Et dire que tout cela n'est arrivé que par la nécessité où j'étais de me faire passer pour mort!

LÉON.

Ah! maintenant, j'espère que vous allez nous en dire la cause.

DE VERTPRÉ.

Rien de plus juste. Imagine-toi...

(Tout le monde l'écoute.)

HÉLÈNE, entrant.

Monsieur, c'est le notaire et le contrat.

DE VERTPRÉ.

Je te conterai cela demain.

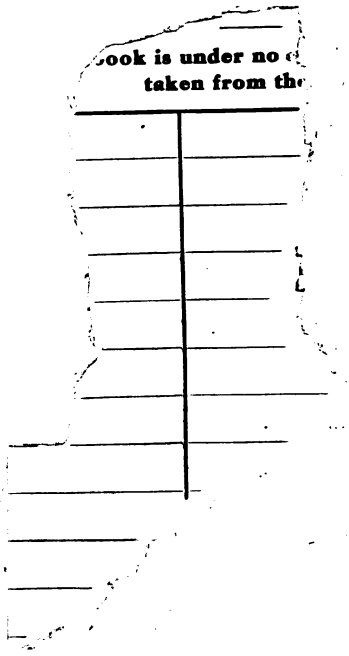
FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

ANTONY. 1
CHARLES VII CHEZ SES GRANDS VASSAUX. 69
RICHARD DARLINGTON. 157
TERESA. 291
LE MARI DE LA VEUVE. 397

FIN DE LA TABLE

POISSY, TYP. ET STER. DE AUG. BOURET.


ook is under no
taken from th